
DERNIÈRE ÉDITION
Le Monde
Fondateur : Hubert Beuve-Méry — Directeur : André Laurens
AVEC LE SUPPLEMENT DU DIMANCHE
QUARANTIÈME ANNÉE -- Nº 12067 — 4,80 F — DIMANCHE 13-LUNDI 14 NOVEMBRE 1983
5, rue des Italiens 75427 Paris Cedex 09 — Tél. : 246-72-23

La Communauté européenne en question

La longue marche des Dix

Lorsque les Dix s'étaient séparés, en juin dernier, à l'issue du sommet de Stuttgart, ils avaient donné l'impression que l'entente communautaire n'avait pu être préservée qu'en remettant à plus tard — plus précisément au sommet d'Athènes, qui aura lieu du 4 au 6 décembre — l'examen détaillé des difficultés auxquelles achoppait le fonctionnement de la C.E.E. et la recherche d'un compromis. Il ne s'agissait pas, pour autant, de renvoyer la réforme des mécanismes communautaires aux... calendes grecques ni de fuir des responsabilités qu'il était au contraire devenu indispensable et urgent d'affronter, mais de se donner le temps et les moyens de procéder à une véritable « mise à plat » de ces mécanismes.

Près de cinq mois ont passé. On ne saurait dire que les gouvernements et les groupes d'experts soient restés inactifs. De nombreuses séances de travail ont réuni dans la capitale grecque les ministres le plus directement intéressés (affaires étrangères, finances, agriculture, affaires européennes), cependant que le groupe unique de préparation (GUP) du prochain conseil européen multipliait les rencontres. Et, du mercredi 9 au vendredi 11 novembre, un conseil des ministres des Dix — le dernier de ce type avant le sommet, même si le conseil chargé des « affaires générales » se réunit, lui, comme prévu fin novembre à Bruxelles — a tenté de dresser le bilan de cette préparation et de transformer en ébauche d'accord le long constat de désaccord qui avait précédé.

A moins d'un mois de la grande réunion d'Athènes, que précédera encore une intense activité diplomatique en coulisse, on ne peut tout de même que s'inquiéter, en dépit des quelques résultats obtenus cette semaine, de la lenteur de cette « longue marche » et de l'importance des divergences que cette ultime répétition générale confirme. Il est significatif que la raison principale, voire unique, pour laquelle les Dix gardent espoir de parvenir à un compromis soit le risque considérable qu'encourrait la Communauté si ses membres ne parvenaient finalement à s'entendre.

Pour l'instant, si la subtilité ou la franchise n'ont pas manqué dans l'analyse des difficultés, l'esprit de synthèse semble en revanche faire singulièrement défaut. Chacun formule des observations et des propositions, se dit convaincu de l'importance de l'enjeu et soucieux de voir les Dix surmonter leurs contradictions, mais peu nombreuses sont les concessions susceptibles d'y contribuer. Le fossé entre la Grande-Bretagne et ses neuf partenaires, en particulier, n'est manifestement pas près de se combler. L'évolution des politiques, des monnaies — on le voit bien dans le cas de l'Allemagne fédérale — et même des institutions, la France s'irritant par exemple des pouvoirs du Parlement européen en matière de dépenses non obligatoires, vient encore compliquer le jeu traditionnel. Elle interdit, commme l'a opportunément rappelé M. Delors, de faire de la seule politique agricole commune le bouc émissaire de toutes les difficultés.

En fait, au-delà des dossiers techniques, c'est sur une certaine idée de l'Europe que le prochain sommet d'Athènes aura à statuer. Sans doute trop de réunions ont-elles déjà été présentées comme celles « de la dernière chance » pour que l'on puisse croire la construction européenne totalement bloquée par un échec des pourparlers. Mais la capacité des Dix à trouver un compromis sur ces dossiers techniques, notamment budgétaires, sera tout de même un bon test de leur volonté de voir s'affirmer l'Europe politique. Particulièrement à un moment où l'affrontement entre les Deux Grands, directement ou par pays interposés, est plus vif et plus préoccupant que jamais.

BERNARD BRIGOULEIX.

C.E.E.
AH CES ANGLAIS ! ILS NE PENSENT QU'À L'ANGLETERRE !
INCROYABLE !
PLANTU

Propos contradictoires

De notre envoyé spécial

Athènes. — Vendredi 11 novembre, à l'issue de la session spéciale que le conseil des ministres des Dix a consacrée à la préparation du conseil européen des 4, 5 et 6 décembre, M. Cheysson a déclaré faire preuve *« d'un optimisme relatif »*. M. Delors s'est exprimé dans le même sens. Propos paradoxaux puisque, sur les huit ou neuf grands sujets de la négociation européenne en cours, le ministre des relations extérieures a admis *« qu'il n'y a pas eu d'avancée... qu'il y a des divergences graves »*. M. Cheysson fait état de *« mouvements »* relevés dans les entretiens bilatéraux qu'il a eus en marge de la session.

En vérité, chacun des deux ministres espère que les gouvernements prendront à temps la mesure des dégâts que pourrait provoquer un échec. *« Je ne vois pas le sommet d'Athènes, dans la situation internationale telle qu'elle est, avec les problèmes dramatiques qui se posent à certains pays européens, se terminer sans un compromis »*, a observé M. Delors. *« Il n'y a aucune raison de penser qu'on ne pourra y arriver. D'autant plus que partout on se rend compte du drame, des conséquences graves qu'aurait un échec à Athènes. Si l'on échoue, la Communauté va se bloquer »*, a commenté M. Cheysson. Pour sa part, M. Varfis, le secrétaire d'État grec chargé des affaires européennes, qui préside les travaux du conseil, a estimé qu'il n'y avait pas eu de progrès. Et il est vrai que le chemin à parcourir pour aboutir à un compromis d'ensemble, qui serait sanctionné par la décision d'augmenter les ressources propres dont dispose la Communauté, demeure considérable. Sur cette route difficile, les Français ont encore quelques obstacles de taille à surmonter s'ils veulent parvenir aux résultats qu'ils recherchent : une politique agricole commune (PAC) plus économe mais aussi revivifiée ; des moyens financiers utilisés de façon plus rigoureuse en privilégiant les actions nouvelles nécessaires pour moderniser l'économie des Dix ; une correction des déséquilibres budgétaires établie de façon moins rudimentaire que dans le passé, ce qui veut dire moins favorable aux Royaume-Uni.

PHILIPPE LEMAITRE.

(Lire la suite page 3.)

Le projet de loi sur la presse

Les valeurs et les réalités

« La liberté de la presse s'identifie à la possibilité de rencontre entre une expression et un public. L'indépendance de la presse doit être assurée au regard du pouvoir politique, de l'étranger, des puissances financières. (...) Il faut préserver la presse de province contre une nouvelle concentration. (...) Il faut maintenir le pluralisme de la presse quotidienne parisienne. » Qui écrivait cela en 1979 ? Les syndicats de journalistes qui avaient déposé une plainte deux ans auparavant contre M. Robert Hersant, le déjà tout-puissant patron de la Socpresse ? Un dirigeant de l'opposition socialiste d'alors à la tribune de l'Assemblée ou du congrès du parti ? Non. En termes, nets, reprenant *« les valeurs affirmées dans la Résistance et à la Libération »*, M. Georges Vedel, membre aujourd'hui du Conseil constitutionnel, dans un rapport au Conseil écono- mique et social.

M. Vedel n'est pas un homme de parti. Il ne peut non plus être catalogué « à gauche ». On pourra pourtant le considérer bientôt comme le « père spirituel » de la réforme de la législation de la presse qu'entreprend le gouvernement tant les intentions et propositions de ce dernier correspondent aux orientations mesurées prônées par l'ancien doyen de la faculté de droit de Paris. Est-ce tout à fait par hasard ? Le réalisme politique a pris le pas, là comme ailleurs, sur l'idéologie, ou le souhait de transformer plus ou moins radicalement l'organisation sociale.

Mais cela n'empêche pas la morale — politique elle aussi — et le respect des engagements. Après des mois d'hésitations et d'interrogations, le constat du gouvernement est limpide : la presse évolue de manière anarchique, selon les lois du capitalisme le plus sauvage, sans contrôle, sans moyen d'intervention d'aucune sorte. De ce fait, compte tenu en particulier des difficultés que connaissent les quotidiens, les processus de concentration d'accélèrent et le pluralisme est menacé.

C'est exactement le contraire de ce qu'avaient voulu, il y a quarante ans bientôt, les auteurs de la fameuse ordonnance du 26 août 1944, jamais appliquée. Les poursuites engagées, bien tardivement, n'ont jusqu'à présent rien donné. Les pouvoirs publics, les citoyens, n'ont pas les moyens de faire respecter cette liberté démocratique essentielle redécouverte par le pouvoir de gauche : le pluralisme et la concurrence des titres de la presse d'information générale.

La question est posée depuis le 10 mai 1981. Pourquoi avoir attendu ? Pendant la période dite de l'état de grâce, on a jugé qu'il y avait mieux à faire.

YVES AGNÈS.

(Lire la suite page 9.)

AU JOUR LE JOUR

Monument

La France a célébré le soixante-cinquième anniversaire de l'armistice de 1918 avec ferveur. Oubliant les tranchées de la pseudo-guerre des banlieues — Villeneuve-Saint-Georges, Aulnay, Sarcelles ou Antony, — les hommes politiques de tous bords se sont retrouvés pour honorer les morts et les rescapés de Verdun, de la Somme et de la Marne, batailles assurément plus meurtrières.

Une ombre sur cette ferveur : la police, à Paris, a dispersé des manifestants qui ont voulu ériger, par dérision, un « monument aux vivants ». *Qui pourrait se flatter, aujourd'hui, de vivre pour la France ? Des noms !*

BRUNO FRAPPAT.

L'enlèvement d'Alfred Heineken

Pour 20 millions de florins...

De notre envoyé spécial

Amsterdam. — La grande bâtisse de brique se ferme comme une huître à l'approche des journalistes. La firme se recroqueville sur son désarroi et son attente. L'escouade de « public relations », les protégés du maître en ont perdu le goût de la promotion. Éjecté du siège social, l'intrus se laisse happer par Amsterdam qui, de tous ses néons, scintille jusqu'à l'obsession du nom du kidnappé : Alfred Heineken.

Amsterdam, c'est Heineken-City. Dès la tombée du soir, deux chopes lumineuses, dominant Marnix Straat, n'en finissent pas de se remplir et de se vider. Ce nom, dont il a voulu atténuer la rude germanité, en dessinant lui-même des caractères arrondis, est ici si familier, son monopole si évident, qu'on a peine à admettre que le groupe ne représente que la moitié de la consommation de bière néerlandaise. Lorsque Alfred Heineken invite sur son yacht la reine des Pays-Bas, ce sont les deux plus grands noms du royaume qui arpentent le même bastingage.

DANIEL SCHNEIDERMANN.

(Lire la suite page 10.)

Le Monde

Une semaine avec...

L'ILE-DE-FRANCE

Continuant son tour de France des régions, *le Monde* du 14 (numéro daté du 15) au 19 novembre (numéro daté du 20-21) passera une semaine avec l'Ile-de-France.

Chaque jour nous publierons dans un supplément de plusieurs pages, dans toutes nos éditions, les enquêtes et les reportages de la rédaction et de nos correspondants sur cette « région-capitale » qui rassemble huit départements : Paris, les Hauts-de-Seine, la Seine-Saint-Denis, le Val-de-Marne, les Yvelines, la Seine-et-Marne, l'Essonne et le Val-d'Oise.

Dates

RENDEZ-VOUS

Dimanche 13 novembre. *Pérou :* Elections municipales dans un climat marqué par le terrorisme du Sentier lumineux.

Corée du Sud : Visite du président Reagan, arrivé la veille à Séoul.

Lundi 14 novembre. *Nouvelle-Zélande :* Visite de M. Claude Cheysson.

Tokyo : Conférence internationale sur la coopération scientifique et technologique.

Pékin : Session de discussion avec la Grande-Bretagne sur l'avenir de Hongkong.

Bangladesh : Visite de la reine Elisabeth.

Visite officielle à Paris du maréchal Nemeiry, président du Soudan.

Mardi 15 novembre. Visite officielle en France du président finlandais M. Mauno Koivisto.

Australie : Visite de M. Claude Cheysson.

Mercredi 16 novembre. Adoption du budget de l'Unesco.

Jeudi 17 novembre. *Indonésie :* Visite de M. Claude Cheysson.

Rome : Sommet franco-italien (jusqu'au 18).

Costa-Rica : Proclamation de la « neutralité permanente » du pays.

Inde : Visite de la reine Elisabeth.

Vendredi 18 novembre. *Bonn :* Congrès du S.P.D.

Rabat : Procès de militants « radicaux » de l'U.S.F.P.

Santiago : Manifestation pour la démocratie.

Le Monde

Service des Abonnements
5, rue des Italiens
75427 PARIS CEDEX 09
C.C.P. Paris 4207-23

ABONNEMENTS

3 mois	6 mois	9 mois	12 mois
FRANCE			
341 F	554 F	767 F	980 F
TOUS PAYS ÉTRANGERS PAR VOIE NORMALE			
661 F	1 194 F	1 727 F	2 260 F
ÉTRANGER (par messageries)			
I. – BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS			
381 F	634 F	887 F	1 140 F
II. – SUISSE, TUNISIE			
454 F	779 F	1 105 F	1 430 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande.

Les abonnés qui paient par chèque postal (trois volets) voudront bien joindre ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires (deux semaines ou plus) ; nos abonnés sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ.

Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.

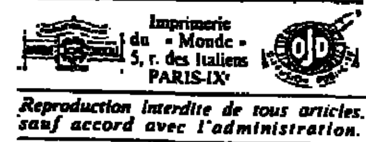
Veuillez avoir l'obligeance de rédiger tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

LES TARIFS DU MONDE A L'ÉTRANGER

Algérie, 3 DA ; Maroc, 4,20 dir. ; Tunisie, 380 m. ; Allemagne, 1,60 DM ; Autriche, 15 sch. ; Belgique, 26 fr. ; Canada, 1,10 $; Côte-d'Ivoire, 340 F CFA ; Danemark, 6,50 Kr. ; Espagne, 100 pes. ; E.-U., 95 c. ; G.-B., 50 p. ; Grèce, 65 dr. ; Irlande, 80 p. ; Italie, 1 200 L ; Liban, 375 P. ; Libye, 0,350 DL ; Luxembourg, 27 f. ; Norvège, 8,00 kr. ; Pays-Bas, 1,75 fl. ; Portugal, 85 esc. ; Sénégal, 340 F CFA ; Suède, 7,75 kr. ; Suisse, 1,40 f. ; Yougoslavie, 130 nd.

5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS CEDEX 09
Télex MONDPAR 650572 F
C.C.P. 4207 - 23 PARIS
Tél. : 246-72-23

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*
Gérant :
André Laurens, directeur de la publication
Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)


Imprimerie du « Monde » 5, r. des Italiens PARIS-IX

Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437.
ISSN : 0395 - 2037.

IL Y A DIX ANS, LA « NUIT » DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE D'ATHÈNES

La révolte des étudiants grecs

Zeus rend fous ceux qu'il veut perdre. Tels, il y a dix ans, les dirigeants grecs, ces « colonels » issus du hold-up militaire du 21 avril 1967. Amollis par le pouvoir, obnubilés par le fallacieux espoir que des élections générales pourraient les légitimer, le chef de l'État, M. Georges Papadopoulos, et le gouvernement Markezinis ne voient pas venir la révolte qui va abattre leur régime.

Certes, sur environ 120 000 inscrits en 1973 dans les facultés et les grandes écoles, moins de 15 000 militent dans les organisations d'étudiants, et le noyau activiste, de 2 000 jeunes, ne semblait pas en mesure de dépasser ses contradictions. Pourtant, la lutte contre la dictature et la volonté commune de rétablir la démocratie vont l'unifier et le rendre redoutable.

L'éventail politique du mouvement étudiant va de la droite libérale aux gauchistes de diverses obédiences en passant par les communistes et leurs alliés déclarés ou non. Une petite frange étroitement corporatiste fut vite débordée par ceux qui voulaient en découdre avec le régime.

En janvier 1974, plusieurs centaines d'étudiants occupent la faculté de droit d'Athènes et infligent un premier camouflet à la dictature. En février, près d'un millier d'étudiants manifestent dans l'enceinte de l'Ecole polytechnique, et, le mois suivant, la faculté de droit est réoccupée. Le défi lancé par les étudiants est devenu politique. En témoignent les graffiti, les affiches, les banderoles et les slogans.


Dessin de ROUIL.

Un camp retranché

Après une accalmie, l'agitation qui a gagné Salonique et entraîne les autres universités du pays reprend de plus belle dès le début du mois d'octobre. Le 8 novembre, encouragés par leurs professeurs, les étudiants de Polytechnique communiquent à la presse une résolution mettant l'accent sur les problèmes corporatifs. Mais, le dialogue tenté par le gouvernement s'étant soldé par un échec, une grève des cours est décidée pour le 19. Le 14 novembre, un millier d'étudiants réunis à la faculté de droit apprennent que la police et des éléments d'extrême droite se livrent à une « chasse aux sorcières » aux abords de l'Ecole polytechnique. Environ trois cents étudiants venus de la faculté de droit se jettent dans la bataille.

A l'intérieur de l'Ecole polytechnique, transformée en camp retranché, un comité d'initiative organise des équipes chargées d'assurer la sécurité, la propreté des locaux et le ravitaillement.

A 20 heures, un comité provisoire de vingt membres,représentant les facultés et les grandes écoles, fait face à une base en ébullition. Une partie des étudiants se prononcent pour l'évacuation de l'École. Certains, s'en remettent, pour abattre la dictature, aux futures élections. D'autres rejettent cette « *parodie de consultation* ». Finalement, sous la pression exercée par la foule amassée dans les rues voisines, les étudiants constatent, toutes tendances confondues, que l'occupation « *est devenue un fait* ».

Dans la matinée du 15 novembre, la fièvre ne cesse de monter. Rue Patissaia, les trolleys ne disposent plus que d'un étroit couloir bordé de manifestants clamant des slogans hostiles à la dictature. Sur les trottoirs, dans l'avenue boisée jouxtant l'École polytechnique, des débats passionnés s'engagent. Dans les petites rues du quartier Exarchia, bastion avancé de la contestation gauchiste, des échauffourées tiennent la police en haleine.

Aveugle, dans sa nuée olympienne, M. Papadopoulos est persuadé avoir affaire à une tempête dans un verre d'eau. Il s'entend dire par les ministres : « *Les étudiants vont finir par rentrer chez eux.* » En fait, les Athéniens vont sortir dans la rue.

Hérissés de haut-parleurs, les murs de l'École polytechnique retentissent de slogans politiques : « *Le pouvoir au peuple* », « *Pain, liberté, démocratie* », « *A bas la dictature !* ». Pour ne pas être en reste, les communistes y vont de leurs inévitables « *A la porte les Américains !* », « *A bas l'OTAN !* », « *Fermons les bases de la mort* ». Cependant, l'agitation s'étend aux quartiers populaires de la capitale. Des voitures privées, des camionnettes couvertes de pancartes et bardées de mégaphones, semant à tout vent le grain de la colère : le petit peuple apporte des colis de vivres, de modestes oboles, sa chaleureuse solidarité. De même, des vedettes connues, du théâtre, du cinéma et de la chanson, ainsi que de nombreux professeurs d'université affluent dans les jardins de l'École, où quelques anciens dirigeants politiques essaient de refaire surface.

Le 15 novembre, l'École vibre d'espérance et vit une version grecque de mai 1968. « Groupes de discussion », « ateliers de création », gauchistes multipliant les psychodrames, anarchistes transformant les murs en fresques... Vers 18 heures, un poste émetteur de radio est bricolé et lance le premier « *Ici, Polytechnique. Les Grecs combattent pour la liberté* ». Trop faible, il n'est entendu qu'à l'intérieur de l'École.

Chaque courant, chaque fraction veut contrôler les postes-clés : imprimerie, radio, service d'ordre. Plus nombreux, mieux organisés, et surtout plus disciplinés, les communistes jouent un rôle prépondérant mais sans pouvoir canaliser ou contrôler un mouvement qui les intrigue. Les discussions âpres et fiévreuses se prolongent jusqu'à 5 heures du matin.

Le mépris et la colère

Lorsque l'aube se lève, le vendredi 16 novembre, une chape de *mépris et de colère pèse sur* Athènes. Stupéfaits, les citadins comprennent soudain que l'incroyable est désormais possible : l'effondrement de la dictature.

Pourtant, ne tenant aucun compte des plus sévères avertissements, M. Papadopoulos et le gouvernement persistent à croire que l'agitation va retomber. Cet aveuglement a quelque chose de surprenant, car, en six années de pouvoir, le dictateur a souvent montré qu'il ne manquait ni d'intuition ni de sens politique. Or tout indique qu'un piège lui est tendu par ceux qui veulent sa perte. Un groupe de militaires suivant le général Iannidis, le tout-puissant et redouté chef de la police militaire, prépare un nouveau putsch qui, le 20 novembre, doit installer la « *seconde junte* », celle des généraux.

Dès 9 heures du matin, en ce vendredi décisif, l'émetteur de Radio-Polytechnique, adroitement réparé, est entendu dans le Grand-Athènes. Mieux encore, les étudiants peuvent capter les émissions de la police et en suivre les mouvements. Des milliers de non-étudiants gagnent l'Ecole, et l'agitation s'étend aux quartiers populaires et au Pirée. A 18 heures, je me trouve au Patissia, face à l'Ecole, dans l'œil du cyclone.

Débordant les trottoirs, plusieurs milliers de manifestants, paralysant toute circulation, huent la dictature, acclament la démocratie. Soudain un important groupe d'ouvriers se déploie; forme un cortège orienté vers la place Omonia et lance le mot d'ordre : « *Tous au Parlement* ». Il s'agit du bâtiment où, à défaut d'une assemblée démocratiquement élue, siège le pouvoir dictatorial. Une heure plus tôt, la même consigne a circulé dans l'enceinte de l'Ecole polytechnique. Des groupes organisés et suivant un plan bien établi ont essayé de faire ouvrir les portes et d'entraîner les jeunes vers la place de la Constitution. Les tenants de la « gauche radicale » ont immédiatement réagi, bloqué les portes et dénoncé ce « *Tous au Parlement* » comme une manœuvre de diversion.

Le flux me porte aux premiers rangs des manifestants qui débouchent sur la rue du Stade et la remontent sous les encouragements de centaines de personnes surgies aux fenêtres et aux balcons. A la hauteur de la rue Coraï, un dérisoire service d'ordre veut barrer la route aux manifestants. Ceux-ci malmènent et balayent les policiers, qui cherchent un refuge derrière les grilles du ministère de l'intérieur, puis, déchaînés, les manifestants saccagent les kiosques à journaux, brisent les jardinières, renversent les voitures.

Des renforts accourent à la préfecture de police toute proche et, en quelques instants, la portion de la rue du Stade comprise entre la rue Pezmazoglou et la rue Coraï devient un enfer. Vers 18 h 20, avec quelques manifestants et une poignée de passants effarés, je suis coincé dans le hall du cinéma Orphée, près d'une jeune femme baignant dans une mare de sang. Les policiers jouent de la matraque et lancent des grenades lacrymogènes. La foule déferle dans le centre de la capitale et, dès 19 heures, plus de 20 000 personnes tiennent la police en échec. Des barricades sont dressées, des feux sont allumés, qui ne sont pas de sont pas de joie.

Un millier de gendarmes, hâtivement ameutés, se chargent alors de la protection des ministères et des bâtiments publics : les chefs de la police, impuissants, baissent les bras. Que peuvent-ils faire avec 1 400 hommes fatigués, 8 véhicules blindés, dont 3 sont en panne, et 5 vétustes voitures de pompiers ?

La terreur dans les hôpitaux

De la mairie d'Athènes à l'avenue Alexandra, les bagarres deviennent de plus en plus violentes, et le nombre des blessés de plus en plus élevé. Des ambulanciers bénévoles, des secouristes improvisés s'efforcent de conduire les blessés vers des hôpitaux et des cliniques débordés. Rue Patissia, alors que j'essaye de gagner l'Office central de télécommunications, je vois les manifestants collés contre les murs. Des policiers perchés sur la terrasse du ministère de l'ordre public « font des cartons » sur la foule.

Dans les hôpitaux, les agents de la dictature font régner la terreur, retardent les soins urgents et malmènent les blessés.

A 23 heures, plus de 50 000 manifestants occupent les abords de l'Ecole polytechnique. Des nuées de gaz lacrymogènes flottent sur la chaussée. Sur les marches de l'hôtel *Acropole, rue* Patissaia, une jeune fille de dix-sept ans gît mortellement blessée.

A la même heure, une réunion extraordinaire se tient à la présidence du conseil et M. Georges Papadopoulos donne le feu vert à ceux qui veulent faire appel à l'armée.

Douze chars du 28e régiment de blindés, suivis par des camions chargés de soldats font mouvement mais leur progression est retardée par les barricades. Des sections de la police militaire, une section de commandos, et de l'école de parachutistes complètent le dispositif chargé d'en finir avec les « *voyous* ». Le samedi 17 novembre, vers une 1 h 30 du matin, tous phares allumés et tirant des rafales d'intimidation, les chars investissent l'Ecole polytechnique.

« Soldats, ne tirez pas ! »

Derrière la grille centrale bloquée par une voiture, des étudiants crient : « *Soldats, ne tirez pas, nous sommes sans armes.* » D'autres escaladent les grilles latérales, cherchent à gagner un refuge mais sont interceptés et matraqués par la police qui a retrouvé son assurance. Des portes compatissantes s'entrouvent et sont claquées au nez des poursuivants. A 2 h 30, des négociations se déroulent entre les officiers, les policiers et des représentants des étudiants. Ces derniers demandent à évacuer l'Ecole mais sous la protection de leurs professeurs, des journalistes grecs et étrangers et de l'archevêque d'Athènes. La discussion tourne court et un officier, hors de lui, donne l'ordre d'enfoncer la grille centrale. Près de 2 000 jeunes, dont 250 filles, sont alors contraints de passer sous de brutales fourches caudines. Sur les 740 jeunes arrêtés, il n'y a que 48 étudiants : leur révolte est bien devenue celle du peuple athénien.

La loi martiale est proclamée à 4 heures du matin. M. Georges Papadopoulos et son équipe basculent dans la trappe qui, quelques mois plus tard, avec la tragédie chypriote, va engloutir la « seconde Junte ».

Aujourd'hui encore, les controverses se poursuivent autour des « *morts de Polytechnique* ». Les tenants de la dictature soutiennent qu'aucun jeune n'y fut tué. Les démocrates font état de tous ceux qui, les 16, 17 et 18 novembre 1973, tombèrent, victimes d'une dictature aux abois. Le fait est que plusieurs zones d'ombre subsistent qui rendent difficile un bilan précis. Officiellement, 18 morts sont retenues comme indiscutables et 4 autres comme probables. Cependant, certaines listes font état de 59 victimes. Le chiffre officiel des blessés est de 1 103, dont 61 policiers.

Quoi qu'il en soit, la révolte des étudiants et la « nuit de Polytechnique » qui ont profondément marqué toute une génération ne sont la propriété d'aucune faction et honorent l'ensemble du camp démocratique.

MARC MARCEAU.

CORRESPONDANCE

A propos de la libération de la Corse

*M. Arthur Giovoni, ancien membre du comité départemental clandestin du Front national, nous adresse, à propos de l'article consacré à l'anniversaire de la libération de la Corse (*le Monde *daté 9-10 octobre), des précisions dont voici l'essentiel.*

Le préfet se rallie à l'insurrection.

– Il ne se rallie pas. Après avoir beaucoup tergiversé, il cède la place et signe non pas l'ordre d'attaque rédigé par Maurice Choury et signé du comité départemental du Front national, mais l'arrêté proclamant le ralliement de la Corse à la France libre, avec le comité départemental qui s'est érigé en conseil de préfecture.

Scamaroni avait pour mission de faire échec aux chefs du Front national Giovoni et Vittori.

– C'est faux, car il n'y avait pas de chefs hiérarchiques à la direction du Front national. Ce qui est vrai, c'est que, lors de son contact avec la direction du F.N., alors que nous lui proposions de le coopter au comité départemental, il nous déclara que sa mission était de « coiffer » toute la Résistance. Dès lors, nos chemins divergeaient, l'union était impossible.

Scamaroni devait tomber dans des conditions mal définies.

– Le radio de Scamaroni, arrêté par l'OVRA sur le marché d'Ajaccio, a « donné » tout et tout le monde, à commencer par Scamaroni et les principaux dirigeants de son réseau, ce qui a entraîné sa liquidation.

Pourtalet, ancien député des Alpes-Maritimes, agent de liaison avec les communistes du continent.

– La fédération de la Corse du P.C.F. n'a eu qu'une seule liaison avec la direction nationale clandestine, assurée par Pierre Georges (le futur colonel Fabien) en février 1941.

Les armes furent distribuées en priorité aux partisans du P.C., les gaullistes, représentés par Maillot, ne recevant que des armes de chasse.

– Cela est démenti par le fait que Maillot lui-même a dirigé au moins un débarquement d'armes.

Les 110 tonnes d'armes et de munitions reçues d'Alger, essentiellement des mitraillettes Sten, des grenades et des fusils antichars, ont été reçues, transportées et réparties par et aux onze mille sept cents patriotes du Front national (...).

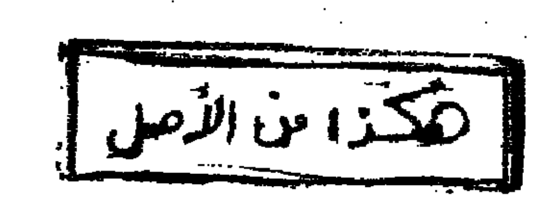
Sur le point important de l'attitude et du rôle des deux coprésidents du C.F.L.N. de la Corse, je renvoie M. Palacio à un article de Maurice Choury (*Histoire de notre temps*, Plon, 1968). Il fait justice d'un certain nombre de ragots de gaullistes *zélés* et d'« *erreurs* » contenues dans les Mémoires de de Gaulle.

Deux hommes qualifiés ont rendu compte des combats, Maurice Choury, historien, membre du comité départemental du F.N., sur la base des rapports des responsables militaires, et le général Gambiez, ancien commandant du bataillon de choc. Il reconnaît loyalement que les patriotes corses ont combattu seuls du 9 au 21 septembre et fait un compte rendu exhaustif de l'ensemble des opérations.

A ma connaissance, ce sont uniquement des forteresses volantes américaines qui, de plusieurs milliers de mètres, ont lâché leurs bombes sur Bastia, que le dernier Allemand avait quitté depuis plusieurs heures. Avec cette « bavure », les Corses ont eu un aperçu de ce qu'aurait été la libération de l'île si elle avait été obtenue par un débarquement de vive force.

Enfin, c'est la décision de se soulever *avant* le débarquement en cas de capitulation italienne qui a forcé la main aux états-majors et permis à la Corse d'être libérée « économiquement », si l'on se réfère à la libération de la Sicile ou de l'île d'Elbe.

Cette décision exemplaire, grâce à l'union réalisée dans le Front national, a reçu, après coup, l'hommage de Giraud et de de Gaulle.



Etranger

L'ÉVOLUTION DE LA SITUATION AU LIBAN

M. Gromyko souligne la « nécessité urgente » de rétablir l'unité au sein de l'O.L.P.

M. Khaddam, ministre syrien des affaires étrangères, a quitté Moscou, vendredi 11 novembre, au terme de deux jours d'entretien avec les dirigeants soviétiques. Selon l'agence Tass, *« un échange de vues approfondi a eu lieu sur les problèmes relatifs à la situation au Liban ainsi qu'aux événements qui se déroulent dans le nord de ce pays dans la région de Tripoli »*. La formule employée par l'agence officielle soviétique permet de penser que les divergences soviéto-syriennes à propos du chef de l'O.L.P. demeurent. En tout cas, M. Gromyko a souligné, selon Tass, *« la nécessité urgente de surmonter les désaccords et de rétablir l'unité au sein du mouvement de la résistance palestinienne, afin qu'il reste une force active et efficace dans la lutte anti-impérialiste au Proche-Orient »*.

M. Gromyko a, d'autre part, adressé un sérieux avertissement à *« ceux qui voudraient étendre l'intervention armée dans les affaires intérieures de cet Etat* [le Liban] *et de son peuple »*.

« Les faits toujours plus nombreux montent à la surface prouvant que ceux qui ont perpétré une agression contre le Liban projettent d'écraser les forces nationales patriotiques de ce pays qui luttent contre son occupation par les troupes israéliennes et américaines. Une armada de bâtiments de guerre américains avec des avions et des « marines » à bord est concentrée devant les côtes du Liban. Tout porte à croire que Tel-Aviv, lui aussi, se prépare à de nouveaux agissements agressifs », a encore déclaré le ministre soviétique des affaires étrangères:

Dans sa réponse, M. Khaddam n'a pas fait allusion aux combats de Tripoli.

D'autre part, dans un discours prononcé mercredi, mais dont le contenu n'a été révélé que vendredi, M. Ponomarev, chef de la section des relations internationales au comité central, a déclaré que l'Union soviétique était *« préoccupée »* et alarmée par les événements du Nord-Liban, estimant que les affrontements armés portent *« préjudice »* à la cause palestinienne. *« On ne peut pas ne pas être préoccupé par l'état des choses au sein de l'Organisation de libération de la Palestine et de sa principale organisation, le Fath »*, a, en effet, déclaré M. Ponomarev.

Le responsable soviétique a également indiqué que des *« messages »* ont été envoyés au président de l'O.L.P., M. Yasser Arafat et *« à des pays arabes pour aider à mettre fin à la lutte armée »*. Evoquant les récents affrontements entre dissidents et partisans du numéro un de l'O.L.P., M. Ponomarev a fait remarquer que cette situation avait *« porté préjudice tant à la cause des Palestiniens qu'à celle des forces nationales patriotiques du Liban, de tous les Arabes »*.

« Les deux parties seront perdantes dans ce conflit, seuls les gouvernements d'Israël et des Etats-Unis en profiteront », a-t-il poursuivi. Après avoir dénoncé *« la politique agressive »* de l'administration Reagan dans cette région du monde, le dirigeant du P.C. soviétique a déclaré : *« Nous sommes très sensibles en U.R.S.S. à tout ce qui se passe au Proche-Orient. »*

Alors que le cessez-le-feu tient à peu près à Tripoli, M. Yasser Arafat a reçu, vendredi, l'appui officiel du mouvement d'unification islamique Al Towhid, qui s'est engagé à le soutenir dans une éventuelle bataille de Tripoli.

Cependant, l'éventualité de départ du chef de l'O.L.P. a pris une importance grandissante dans les efforts pour parvenir à une solution pacifique du siège de la deuxième ville du Liban.

A Tunis, le comité central du Fath, principale composante de l'Organisation de libération de la Palestine, a, toutefois, annoncé, vendredi, son *« refus de toute rencontre avec la direction libyenne »* dans une lettre adressée, vendredi, au colonel Kadhafi. Cette lettre apporte un démenti à l'information publiée le même jour par l'agence libyenne Jana, selon laquelle le chef du Fath, M. Arafat, avait accepté l'offre du colonel Kadhafi de se réfugier en Libye.

A Jérusalem, près de deux mille personnes ont manifesté vendredi leur soutien à M. Yasser Arafat, à la mosquée El-Aqsa, à l'issue de la grande prière du vendredi.

A Beyrouth, la radio officielle libanaise a annoncé, vendredi, que M. Amine Gemayel effectuera une visite officielle à Damas au début de la semaine prochaine.

Enfin, selon *le Quotidien de Paris* de ce samedi 12 novembre, le cousin du président Assad de Syrie aurait été l'un des organisateurs du double attentat de Beyrouth ayant coûté la vie à près de trois cents militaires français et américains.

Le Quotidien de Paris souligne que, *« selon des informations de bonne source qui lui sont parvenues, elles-mêmes basées sur les résultats de l'enquête menée par les services libanais, le double attentat de Beyrouth aurait été organisé conjointement par un certain Abdel Raafat El-Haladi, adjoint d'Hussein Moussaoui, chef du mouvement chiite pro-khomeiniste Amal Islamique, dont le quartier général est à Baalbek, et Adnan El-Assad, un cousin du chef de l'Etat syrien qui commande les brigades spéciales du frère du président, Rifaat El-Assad »*.

Le quotidien poursuit :

« C'est Adnan El-Assad qui aurait contacté Abdel Raafat El-Halabi en vue de l'organisation des attentats. C'est lui encore qui aurait assuré le transport de l'explosif, depuis la Syrie jusqu'à Chiah, le faubourg chiite de Beyrouth. Le transfert de l'explosif, du camion syrien aux deux véhicules — un camion jaune et une camionnette rouge — libanais aurait été effectué près d'une mosquée en ruine, sur la route de l'aéroport. » « Ces renseignements, selon *le Quotidien de Paris*, *ont été obtenus par les services libanais grâce à des confidences d'un membre dissident du mouvement Amal Islamique. »*

Quand des soldats français remplacent l'armée libanaise...

De nos envoyés spéciaux

Beyrouth. — *« Deux camions piégés roulent dans la ville »* : vendredi 11 novembre au soir et durant toute la nuit, les soldats français, postés au côté des soldats libanais aux barrages, ont recherché deux véhicules fantômes signalés par des indicateurs. Bien qu'il fût hautement improbable que les auteurs d'attentats opèrent à une heure où, dans les rues désertes, les véhicules — surtout des camions — auraient été facilement repérables, compte tenu des récentes mesures de sécurité (*le Monde* du 4 novembre), aucun indice ne saurait plus être négligé après le double attentat du 23 octobre (297 morts : 239 Américains, 58 Français) et celui du 4 novembre contre les Israéliens (61 morts : 29 Israéliens, 32 Libanais et Palestiniens), exécuté malgré le luxe de précautions prises par l'armée israélienne.

Aussi, les voies de passage entre les deux secteurs de la ville étaient-elles, vendredi soir, fermées ou quasi fermées par des camions et blindés français et libanais en chicane. Comme si les véhicules piégés devaient passer d'un secteur à l'autre de la ville.

Les soldats français, après s'être barricadés dans quelques postes isolés par des remblais de terre du reste de la ville, se sont de nouveau répandus dans celle-ci, d'abord, depuis quatre jours, en reprenant leurs patrouilles à pied, ensuite, depuis quarante-huit heures, en s'installant au côté de l'armée libanaise, ou même en la remplaçant carrément dans certains postes. En effet, depuis le jeudi 10 novembre, les Beyrouthins ont découvert non sans surprise que des parachutistes français avaient pris la place de soldats de l'armée libanaise dans plusieurs des postes de contrôle installés dans la capitale.

La porte-parole du contingent français, en confirmant le fait, a précisé que la mission des militaires restait absolument inchangée dans sa définition. On est toutefois en droit de s'étonner, sachant qu'aucun des quatre contingents étrangers (France, Etats-Unis, Italie et Grande-Bretagne) ne dispose de pouvoirs de police, même restreints, et que, par conséquent, il n'entre pas dans les attributions des hommes de la Force multinationale de fouiller, s'ils le jugeaient utile, les personnes ou les véhicules, ni même seulement vérifier l'identité des automobilistes ou des piétons.

Dès lors, on peut douter de l'efficacité de ces nouvelles dispositions qui résultent d'accords récemment intervenus entre les gouvernements français et libanais, après que leurs états-majors respectifs eurent confronté leurs points de vue.

Officiellement, c'est *« pour soulager l'armée libanaise dans ses activités de maintien de l'ordre tout en assurant la sécurité des habitants de Beyrouth »* qu'on aurait opté pour cette solution. Cependant, aux yeux de bien des observateurs, le gouvernement libanais, en déchargeant ainsi une partie de ses troupes de la mission qui leur incombait jusqu'ici dans la capitale, n'aurait d'autre but que d'utiliser ses soldats à d'autres tâches, ailleurs dans le pays.

Pologne

Des milliers de fidèles de Solidarité ont manifesté à l'occasion de la fête nationale

La Pologne a connu vendredi 11 novembre une nouvelle journée de protestation, répondant à un scénario désormais familier : des fidèles sortant de la messe, qui se forment en cortège et se mettent à lancer des slogans : *« Pas de liberté sans Solidarité », « Lech Walesa », « Nous saluons les clandestins »* ; et puis les unités anti-émeute de la milice qui tentent de disperser la foule et qui finalement chargent, utilisant des canons à eau, et faisant tournoyer leurs matraques.

Plusieurs milliers de personnes à Varsovie et à Cracovie, plusieurs centaines à Gdansk, ont ainsi manifesté vendredi leur fidélité au syndicat dissous, à l'occasion du 65e anniversaire du 11 novembre 1918, jour où la Pologne, après plus d'un siècle de partage entre la Russie tsariste, la Prusse et l'Autriche, retrouvait son indépendance.

C'est à Varsovie que la manifestation a été la plus importante. Quinze mille personnes qui venaient d'assister à l'office à la cathédrale Saint-Jean ont entrepris de remonter la grande avenue Krakowskie Przedmiescie en scandant le nom de l'ancien président du syndicat dissous et celui de Zbigniew Bujak, l'un des principaux dirigeants de la clandestinité. Après avoir autorisé une délégation d'une cinquantaine de personnes à déposer des gerbes au pied du tombeau du soldat inconnu, place de la Victoire, les « zomos » ont chargé. Le calme était entièrement revenu une heure environ après le début de la manifestation. Selon des témoins, plusieurs personnes auraient été interpellées.

Presque au même moment, à Cracovie, la milice dispersait une foule de plusieurs milliers de personnes qui, après la messe anniversaire célébrée en la cathédrale de l'ancien château royal, tentait de gagner le monument dit « de Grunwald ». Dans l'après-midi, une cérémonie dans la cathédrale, en présence du consul des Etats-Unis, avait déjà été l'occasion pour l'un des orateurs de rendre hommage aux victimes ouvrières de l'état de siège et à *« la solidarité du peuple polonais qui ne peut être liquidée par la force »*.

A Gdansk enfin, des milliers de personnes ont assisté aux messes célébrées à la cathédrale et à l'église Sainte-Brigitte des chantiers navals. Quelques centaines d'entre elles, qui s'étaient formées en cortège, ont ensuite été dispersées par la police sans incident notable. Ces manifestations étaient, selon les observateurs, les plus importantes depuis le 31 août dernier, et témoignent une fois encore des difficultés de la normalisation en Pologne.

Le pouvoir, de son côté, s'attache pour l'instant aux difficultés d'ordre économique et tente de faire « passer » les hausses de prix annoncées sur les produits alimentaires pour le début de l'année prochaine. L'agence PAP a annoncé vendredi une *« consultation sociale »* sur ces hausses et sur les *« compensations »* qui doivent les accompagner.

Enfin, le bureau politique du parti ouvrier unifié (POUP) a convoqué, pour les 18 et 19 novembre, le quatorzième plénum du comité central consacré aux questions économiques. Les autorités avaient récemment reconnu que la réintroduction du rationnement du beurre le 1er novembre et les protestations qui l'avaient accompagnée ont mis en lumière *« les symptômes d'une détérioration des sentiments des travailleurs »*, qui requièrent une *« analyse urgente »*. Après le blâme déjà infligé au ministre du commerce intérieur, on s'attend que le plénum soit marqué par des changements de personnel au sein des instances dirigeantes. *(A.F.P., Reuter.)*

● *M. Lech Walesa* a invité le syndicaliste chilien Rodolfo Seguel à la cérémonie de remise du prix Nobel de la paix à Oslo, le 10 décembre. Le dirigeant syndical chilien, surnommé *« le Walesa chilien »* pour avoir pris la tête des journées de protestations organisées contre le régime militaire, s'est déclaré *« très honoré »* par cette invitation, dans laquelle il voit *« la reconnaissance des efforts faits par les syndicats chiliens pour le rétablissement de la démocratie dans ce pays »*. — *(U.P.I.)*.

Irlande du Nord

Le congrès du Sinn Fein devrait approuver la « ligne électoraliste »

Un réserviste de la police a été abattu, jeudi 10 novembre, à son domicile d'Annalong, dans l'est de l'Ulster. La veille, un jeune catholique avait été tué à Armagh par un groupe extrémiste protestant. Ces deux attentats s'ajoutent à un bilan déjà lourd pour la dernière semaine : cinq morts et quarante-six blessés au cours d'attentats revendiqués pour la plupart par l'IRA et l'INLA.

Cette recrudescence de la violence intervient alors que le Sinn Fein, la représentation politique de l'IRA, est réuni, depuis le samedi 12 novembre, à Dublin, pour son congrès annuel, important en raison de la décision de M. Ruari O'Bradeigh d'abandonner son poste de président du mouvement.

Les deux candidats à sa succession représentent en effet deux tendances assez divergentes au sein du Sinn Fein. Alors que M. Daithi O'Connell, originaire d'Irlande du Sud, est de la tendance traditionnelle, M. Gerry Adams, qui part favori, incarne au contraire les nouvelles orientations données au mouvement par les militants d'Irlande du Nord.

Cette nouvelle ligne condamne les attentats sectaires et souhaite jouer au maximum la carte électoraliste. M. Gerry Adams est lui-même député de Belfast au Parlement de Westminster (où il refuse de siéger). Il pourra faire valoir auprès des délégués les succès remportés par le Sinn Fein en Irlande du Nord : cinq élus à l'assemblée régionale il y a un an, un seul député mais 40 % des voix de la communauté catholique aux élections législatives britanniques de juin.

Cette stratégie électoraliste peut modifier considérablement le paysage politique, non seulement en Irlande du Nord (où les gains du Sinn Fein se font aux dépens du parti catholique modéré, le S.D.L.P.), mais aussi en République d'Irlande où des progrès de ce mouvement républicain radical aux élections pourraient changer le très précaire équilibre des partis. — *(A.F.P.)*

LA CONTROVERSE SUR LES EUROMISSILES

L'ambassade soviétique à Bonn précise que seule la « présence effective » des fusées de l'OTAN en R.F.A. mettrait un terme aux pourparlers de Genève

L'Union soviétique a atténué, vendredi 11 novembre, la menace qu'elle avait proférée la veille à propos de l'effet qu'aurait, sur les pourparlers eurostratégiques qu'elle poursuit avec les Américains, un vote du Bundestag autorisant le gouvernement de Bonn à faire procéder à l'installation des Pershing-2 et des missiles de croisière prévus.

L'ambassadeur d'U.R.S.S. dans la capitale fédérale avait tout d'abord indiqué, selon le vice-président du parti social-démocrate, M. Horst Ehmke, qu'un tel vote conduirait Moscou à se retirer des pourparlers (*le Monde* du 12 novembre). Ses services ont ensuite diffusé une mise au point précisant que c'était *« la présence effective de nouvelles fusées nucléaires américaines en Europe »* qui rendrait *« impossible »* la poursuite des négociations de Genève.

Le chancelier Kohl a indiqué, dans une lettre adressée au chef de file de l'opposition sociale-démocrate, M. Vogel, que les préparatifs de l'installation des euromissiles en R.F.A. ne commenceraient, en toute hypothèse, qu'après le débat prévu à ce sujet au Bundestag pour les 21 et 22 novembre prochain, contrairement à ce qu'avait pu laisser croire une précédente déclaration du porte-parole adjoint du gouvernement, M. Jürgen Sudhoff.

A Moscou, le maréchal Oustinov, ministre soviétique de la défense, a lancé vendredi un nouvel avertissement aux Etats-Unis et aux Européens contre l'installation d'euromissiles. S'adressant à des généraux et à d'autres officiers, il a répété que la mise à exécution des projets de rééquilibrage de l'armement de l'OTAN provoquerait des « contre-mesures » de la part de son pays. *« L'Union soviétique a averti plus d'une fois les Etats-Unis et leurs alliés de l'OTAN que l'intensification par eux des préparatifs de guerre, en particulier l'installation de fusées nucléaires à moyenne portée en Europe, conduirait à un développement très grave de la situation »*, a-t-il ajouté. — *(A.F.P., A.P.)*

● *Conférence sur le désarmement, le 17 janvier, à Stockholm.* — Les représentants des trente-cinq pays participant à la C.S.C.E. (Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe) ont confirmé, vendredi 11 novembre à Helsinki, que la Conférence sur le désarmement en Europe, dont la convocation avait été arrêtée à Madrid, s'ouvrirait comme prévu le 17 janvier prochain à Stockholm. Le secrétaire général de l'ONU, M. Perez de Cuellar, sera invité à la séance inaugurale. Un calendrier des travaux de la conférence et certaines procédures ont déjà été mises au point par les délégués réunis dans la capitale finlandaise. — *(A.F.P.)*

LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE EN QUESTION

Propos contradictoires

(Suite de la première page.)

On commence à distinguer ce que sera la réforme de la PAC : un ensemble de dispositions, douloureuses pour tous, qui devraient permettre d'économiser entre 2 et 2,5 milliards d'ECU par an (entre 14 et 17 milliards de francs) et rendre l'agriculture européenne plus performante. Mais cela ne signifie pas que les difficultés soient surmontées. Les Français, qui s'apprêtent à accepter un plafonnement de la production laitière, sacrifice important, exigent en contrepartie une élimination plus rapide des montants compensatoires monétaires (M.C.M.) appliqués dans les échanges par les pays à monnaie forte, en particulier par la R.F.A.

Jouant comme des taxes à l'importation et des subventions à l'exportation, ces M.C.M. leur permettent d'offrir des prix garantis plus élevés que dans le reste de la Communauté tout en demeurant redoutablement compétitifs à l'exportation. Sur ce point essentiel, les Allemands n'ont pas esquissé le moindre mouvement. En outre, les Allemands considèrent avec réticence l'idée française d'un renforcement de la préférence communautaire et, au-delà de l'agriculture, d'une politique commerciale commune plus musclée.

Toutefois, dans la phase décisive de cette négociation, moyennant quelques efforts de part et d'autre, Français et Allemands devraient pouvoir agir de concert. En réalité, les premiers ont le même souci de rigueur financière que les seconds (même s'ils souhaitent l'augmentation des ressources propres pour que la Communauté, et notamment la PAC, puisse fonctionner normalement sans problèmes de trésorerie). Simple différence, mais elle n'est pas déterminante, les Français entendent que cette discipline budgétaire accrue ne vise pas uniquement le marché commun agricole. *« Nous sommes partisans d'un code de conduite conçu pour que le contrôle des dépenses soit assuré et leur développement maîtrisé. Mais il devra s'appliquer à toutes les dépenses, car il ne faut pas faire de la PAC le bouc émissaire »*, a dit M. Delors.

M. Cheysson a parlé pour sa part d'une nécessaire *« régulation budgétaire »*, afin notamment de se prémunir contre la prodigalité du parlement européen. Ces propos, dans la ligne de ceux tenus par M. Mitterrand lors du Conseil européen de mars à Bruxelles, apparaissent comme l'amorce d'une réforme institutionnelle peu favorable à l'assemblée de Strasbourg. L'orientation ainsi marquée risque d'inquiéter les pays membres — l'Italie, la Grèce, l'Irlande — qui sont les principaux bénéficiaires des politiques structurelles que Français et Allemands veulent rendre plus efficaces (en les mettant au service de la reconversion, notamment de la sidérurgie, et de la coopération industrielle), et si possible moins coûteuses.

Mais les heurts principaux auront lieu avec les Britanniques à propos des compensations à leur accorder puisqu'ils reçoient relativement moins du budget européen que les autre États membres. La Commission, d'ailleurs un peu effrayée par sa propre audace, vient de jeter un pavé dans la mare en proclamant qu'au cours des années passées le calcul du droit à compensation du Royaume-Uni avait été établi de façon largement arbitraire et que par conséquent le chèque versé avait été excessif. Même si la commission cherche maintenant à minimiser la portée pratique de l'observation ainsi faite, l'idée restera. Elle ne contribuera pas à réduire l'écart entre ce que les Anglais espèrent et ce que les autres envisagent de leur donner.

Le point de vue des neuf partenaires du Royaume-uni semble se rapprocher du projet conçu par les Danois. Il convient encore de s'entendre sur une formule donnant l'assurance aux Allemands que leur part de financement du budget européen, déjà prépondérante, ne deviendra pas plus large. Les Français sont en retrait par rapport à ce que demande Bonn, mais peut-être attendent-ils que le gouvernement fédéral bouge sur les M.C.M. Il est vraisemblable que Français et Allemands finiront par accorder leurs violons mais rien n'indique que cela permettra d'éviter un blocage britannique.

PHILIPPE LEMAITRE.

Etranger

A SÉOUL

Le président Reagan dénonce le régime de Pyongyang et souhaite qu'un dialogue s'ouvre entre les deux Corées

Arrivé ce samedi matin 12 novembre, à Séoul, le président Reagan a eu, le même jour, deux entretiens avec le président Chun Doo Hwan. Il a, en outre, prononcé un discours devant l'Assemblée nationale sud-coréenne. Dimanche, M. Reagan devait visiter la zone démilitarisée séparant les deux Corées et inspecter les troupes américaines stationnées dans la région, avant de reprendre, lundi, l'avion pour les Etats-Unis.

Dans son discours à l'Assemblée nationale sud-coréenne, le président Reagan a d'abord affirmé que les Etats-Unis demeuraient *« résolument aux côtés »* de la Corée du Sud dans une période marquée par l'aggravation de la tension dans la péninsule et face à la Corée du Nord, qui, a-t-il dit, est *« prête pour un conflit »*. Evoquant l'attentat qui a causé la mort, le 9 octobre, de dix-sept hauts responsables sud-coréens en Birmanie, M. Reagan a condamné ce qu'il a appelé *« l'attaque méprisable de la Corée du Nord à Rangoun »*, ajoutant que les Etats-Unis et la Corée du Sud *« partagent la même douleur »*, à ce sujet, comme pour la destruction du Boeing des Korean Airlines par la chasse soviétique.

Tout en aidant la Corée du Sud à *« résister à une agression du Nord »*, les Etats-Unis s'efforceront de *« renforcer la paix »* dans la péninsule, a encore dit M. Reagan, préconisant l'ouverture d'un dialogue direct entre les deux Corées, notamment en vue de faciliter la réunification des familles séparées. Le président américain a, cependant, eu des paroles très sévères pour le régime de Pyongyang, qu'il a caractérisé comme *« l'un des plus répressifs au monde »*. *« La société nord-coréenne,* a-t-il dit, *ne prospère pas, elle s'arme. »*

M. Reagan s'est enfin félicité des *« objectifs que le gouvernement sud-coréen a définis pour le développement politique et le renforcement du respect des droits de l'homme »*, notant seulement combien cette tâche était difficile *« lorsque, au moment où nous parlons, un obus venu du Nord pourrait détruire cette assemblée »*.

A Pyongyang, l'agence de presse nord-coréenne a accusé le président américain d'encourager les *« fantoches »* de Séoul à *« hâter leurs préparatifs de guerre »*. Le voyage de M. Reagan, ajoute l'agence, *« a pour but d'examiner les préparatifs pour une guerre sur le terrain, notamment une guerre nucléaire (...) tout comme l'avait fait* [l'ancien secrétaire d'Etat américain] *Dulles (...) juste avant le déclenchement de la guerre de Corée »*.

Dissuader les Soviétiques

Avant de quitter Tokyo, le président Reagan avait lancé, dans une interwiew à la télévision japonaise, un avertissement à l'U.R.S.S. *« Pour négocier des réductions d'armements,* a-t-il déclaré, *ils* [les Soviétiques] *doivent être confrontés à un choix : soit ils participent vraiment à ces négociations, soit (...) nous allons utiliser notre puissance industrielle afin de disposer de la force nécessaire pour les dissuader de l'idée même de déclencher une guerre. »*

Réaffirmant sa volonté de paix, M. Reagan a déploré que *« les arsenaux dont on parle visent à tuer des civils par millions »*. *« La guerre est une chose laide,* a-t-il ajouté, *mais nous avions des règles qui faisaient que des soldats combattaient des soldats et ne s'attaquaient pas aux civils. C'était civilisé (...) Puissions-nous au moins revenir où nous étions. »*

A Moscou, l'agence Tass a accusé le président Reagan *« de vouloir entraîner l'Asie et le Japon, après l'Europe et l'Amérique centrale, dans sa dangereuse politique aventuriste »*. Elle ajoute que la création d'*« une alliance Etats-Unis-Japon-Corée du Sud en arrive au stade de la réalisation pratique »*. – *(A.F.P., Reuter.)*

A travers le monde

Argentine

- M. YRIGOYEN, AMBASSADEUR ITINÉRANT. – M. Hipolito Solari Yrigoyen sera nommé ambassadeur itinérant du prochain gouvernement argentin que M. Raul Alfonsin doit mettre en place le 10 décembre, après son accession à la présidence de la République. L'ancien sénateur radical, en exil en France durant la majeure partie du régime militaire, a confirmé jeudi 10 novembre avoir accepté la proposition du président élu. – *(A.F.P.)*

Chili

- UN HOMME S'IMMOLE PAR LE FEU. – Un homme s'est immolé par le feu vendredi 11 novembre devant la cathédrale de Concepcion, au sud de Santiago, pour demander la libération de ses deux enfants arrêtés par les services de sécurité chiliens. Il a été hospitalisé dans un état désespéré. – *(A.F.P.)*

Inde

- Mme GANDHI FROIDEMENT ACCUEILLIE EN ASSAM. – Le premier ministre, Mme Gandhi, a été accueillie froidement, vendredi 11 novembre, à Gauhati, ville de l'Assam où elle était venue poser la première pierre d'un pont. La ville était paralysée à la suite d'un mot d'ordre des dirigeants de la campagne contre la présence dans l'Etat d'immigrés bengalis musulmans. Deux personnes avaient été tuées et cinq autres blessées, jeudi 10 novembre, au cours d'un attentat à la bombe, et dix-sept autres, lundi 7 novembre. – *(Reuter, U.P.I.)*

Italie

- VISITE DU PRÉSIDENT ALGÉRIEN. – L'Algérie et l'Italie se sont entendues, vendredi 11 novembre, pour renforcer leurs liens commerciaux. Le président Chadli Bendjedid, en visite officielle dans la péninsule, a rencontré le président du conseil, M. Bettino Craxi. C'était la première fois qu'un chef d'Etat algérien se rendait en Italie depuis l'indépendance de l'Algérie en 1962. Une commission mixte algéro-italienne, créée pour promouvoir le commerce entre les deux pays, se réunira fin novembre. M. Craxi a annoncé que la garantie des crédits consentis aux sociétés italiennes exportant vers l'Algérie serait bientôt plus étendue que pour n'importe quel autre pays. – *(Reuter.)*

Namibie

- AMENDES POUR MEURTRE. = Deux policiers noirs d'une unité de contre-guérilla accusés de voies de fait sur un villageois, mort en détention, ont été condamnés à des amendes respectives de 60 et 30 rands (420 francs et 210 francs), jeudi 10 novembre, par un tribunal. Deux de leurs collègues, dont un Blanc, ont été acquittés. Selon l'acte d'accusation, le villageois avait succombé après avoir été contraint de courir sur 3,5 kilomètres devant le véhicule des accusés par une chaleur torride. Il avait également été bastonné. – *(Reuter.)*

Pérou

- ASSASSINAT D'UN GOUVERNEUR PAR LE SENTIER LUMINEUX. – Un gouverneur de la province d'Ayacucho a été assassiné jeudi 10 novembre par des guérilleros du Sentier lumineux qui ont également commis une vague d'attentats à Lima, au cours de laquelle deux personnes ont été blessées. Ces attentats visaient les ambassades hondurienne et américaine, des tours à haute tension et une caserne. Le gouverneur du district de Chiara dans la province d'Ayacucho a été tué à son domicile en présence de son épouse et de ses enfants. – *(A.F.P.)*

U.R.S.S.

- REPRISE DE L'ÉMISSION DE MICRO-ONDES VERS L'AMBASSADE AMÉRICAINE. – L'ambassade des Etats-Unis à Moscou a protesté officiellement, le mercredi 9 novembre, auprès du ministère soviétique des affaires étrangères contre la reprise du « bombardement » par micro-ondes du bâtiment de la chancellerie. Le flux de micro-ondes (beaucoup plus faible que celui qui était émis en direction de l'ambassade à la fin des années 70) a été détecté de juillet à la mi-octobre. Il était dirigé vers le toit de l'ambassade, vraisemblablement pour brouiller certaines installations de détection ou d'écoutes. – *(A.F.P., U.P.I.)*

Le désastre palestinien

Le duel Arafat-Assad :

Tout semble indiquer que M. Yasser Arafat, quel que soit son sort personnel, vient de perdre à Tripoli la bataille pour *« l'indépendance de décision et d'action »* de la révolution palestinienne qu'il avait engagée il y a près de quinze ans dès son accession à la présidence du comité exécutif de l'Organisation de libération de la Palestine. C'est toute une phase de l'histoire du peuple palestinien qui s'achève ainsi, et l'O.L.P., même si elle parvient à survivre à la tragédie de Tripoli, ne sera jamais ce qu'elle a été au cours de la longue lutte qui a opposé depuis environ neuf ans la stratégie d'indépendance nationale de M. Yasser Arafat à celle du président Assad. Celui-ci estime que les Syriens ont, tout autant que les Palestiniens, leur mot à dire sur l'avenir du peuple palestinien. Officiellement, pour les dirigeants baasistes de Damas, la Palestine est la raison d'être de leur combat. Ils assurent qu'ils ont consenti suffisamment de lourds sacrifices au service de sa cause, notamment en perdant les hauteurs du Golan, pour s'arroger le droit de s'opposer à telle ou telle action de l'O.L.P.

L'attention que portent les Syriens à la révolution palestinienne n'est toutefois pas aussi désintéressée que l'affirment les dirigeants de Damas. En fait, ils entendent utiliser le mouvement palestinien comme une de leurs cartes maîtresses dans le jeu diplomatique serré qu'ils mènent en vue de récupérer leurs territoires occupés et renforcer leur position dans la négociation globale qu'ils envisagent de conduire tôt ou tard avec les Américains pour résoudre la crise du Proche-Orient.

Une contradiction fondamentale

Cet antagonisme fondamental entre la Realpolitik du président Assad et la stratégie de l'O.L.P. de M. Yasser Arafat, qui s'est toujours montré réfractaire à toute tutelle arabe, est à l'origine de l'incompatibilité des positions des deux dirigeants arabes « frères » et n'a cessé depuis près d'une décennie d'empoisonner les rapports entre la Syrie et l'O.L.P. La crise grave que traversent actuellement leurs relations, qui n'ont jamais été au beau fixe, rappelle d'ailleurs à bien des égards l'épreuve de force qui avait opposé le président Assad à M. Arafat, lorsqu'en septembre 1976, à l'issue d'une première guerre syro-palestinienne, les troupes de Damas, entrées au Liban pour empêcher la défaite des chrétiens, avaient porté l'estocade à l'O.L.P. et ses alliés libanais sur le point de remporter la bataille de la montagne dans le Haut-Metn.

La réconciliation syro-palestinienne qui était intervenue par la suite, sous la pression de l'Arabie Saoudite, n'avait pas cependant résolu la contradiction fondamentale entre les positions des deux « frères ennemis » syrien et palestinien. Elle avait seulement abouti à une trêve fragile, qui devait pourtant durer près de cinq ans. Durant cette période de guerre froide les deux parties avaient paru résoudre à l'amiable tous les motifs potentiels de nouvelle crise ouverte en affichant une unité de façade qui ne trompait personne.

L'invasion israélienne du Liban, en juin 1982, n'a pas tardé à faire apparaître sous ce mince vernis les profondes lézardes demeurées béantes malgré les lénifiantes déclarations d'amitié prodiguées de part et d'autre. Une semaine seulement après l'entrée des troupes israéliennes au Liban, M. Arafat critiquait ouvertement Damas à la suite du premier cessez-le-feu intervenu entre Israël et la Syrie, dénonçant ainsi ce qu'il considérait comme étant un *« lâchage »* des Syriens et une *« capitulation »* devant les troupes de Jérusalem. On peut dire qu'il n'y a pratiquement pas eu de coordination syro-palestinienne durant toute la durée de la guerre de juin 1982. Bien au contraire, un véritable climat de méfiance réciproque s'est installé durant cette période dans les rapports entre les deux « alliés ». Aux pires moments du siège de Beyrouth, le président Assad refusait de répondre aux appels téléphoniques de détresse de M. Arafat et allait même jusqu'à confisquer les cargaisons d'armements soviétiques destinées à l'O.L.P.

Il est vrai que, de son réduit de Beyrouth-Ouest, M. Arafat multipliait à l'époque les ouvertures et déclarations conciliantes, laissant entendre qu'il était tout disposé à conclure un règlement pacifique de la crise israélo-palestinienne sur la base d'une reconnaissance mutuelle. Autant d'initiatives qui allaient diamétralement à l'encontre de la politique du président Assad.

Le suprême affront

Suprême affront, M. Yasser Arafat, en quittant Beyrouth-Ouest, choisit délibérément de se rendre à Tunis plutôt que d'aller à Damas, où pourtant se trouve le siège de l'O.L.P. et ceux de la plupart des institutions palestiniennes. Ce choix a été interprété à Damas comme un défi, d'autant plus inacceptable que, à la suite de la victoire remportée par Israël au Liban, l'O.L.P. avait perdu le gros de ses troupes, désormais dispersées aux quatre coins du monde arabe, et la base territoriale qui lui permettait de sauvegarder l'indépendance de son action. M. Arafat a apparemment commis alors sa première erreur d'appréciation en ignorant ou feignant d'ignorer que la perte de son « mini-Etat de Beyrouth » le livrait pieds et poings liés à la Syrie et qu'il était de son intérêt d'arriver à un arrangement avec elle. Ce n'est que plus tard, en février 1983, qu'il sembla admettre son erreur en avouant, au cours d'une séance à huis clos du Conseil national palestinien d'Alger, qu'il *« n'était pas grand- chose »* sans le sanctuaire que la Syrie offre à l'O.L.P. aux frontières d'Israël. *« Je vous le dis sans honte,* avait-il déclaré à cette occasion, *si le gouvernement de Damas devait m'expulser par la porte, je reviendrais par la fenêtre ; et si cette dernière devait être verrouillée, je percerais le tunnel qui me réintroduirait en Syrie ! »*

Il était déjà trop tard : la rupture entre Damas et l'O.L.P. était déjà pratiquement consommée et le président Assad n'avait nullement l'intention d'abandonner une proie qu'il tenait à sa merci. D'autant que M. Arafat, malgré son autocritique tardive et formelle, n'avait apparemment pas l'intention de se plier à la volonté de Damas. Les résolutions qu'il avait fait adopter par la réunion d'Alger allaient directement à l'encontre de la stratégie du président Assad. C'est ainsi que le « plan Reagan » n'avait pas été catégoriquement rejeté, comme l'exigeait Damas, mais en quelque sorte mis en réserve. Plus grave encore, le principe de négociations avec le roi Hussein de Jordanie, considéré par les Syriens comme le *« cheval de Troie des Américains »* au Proche-orient, avait été approuvé sous certaines conditions. Dans ce contexte, la clause stipulant que l'*« alliance stratégique »* avec la Syrie serait consolidée paraissait dérisoire.

La comédie de la réconciliation

En fait, les pourparlers que par la suite M. Arafat engagea avec le roi Hussein démontrèrent que le chef de l'O.L.P. n'avait nullement abandonné l'espoir de s'accommoder du plan Reagan et qu'il était prêt à confier au souverain jordanien le droit de négocier la paix au nom des Palestiniens et à la place de l'O.L.P. Il est vrai qu'il s'agissait là, aux yeux de M. Arafat, de simples concessions tactiques destinées à faciliter l'amorce d'éventuelles négociations. Mais c'était plus que ne pouvaient accepter ses compagnons du comité exécutif de l'O.L.P. et de son comité central, qui l'obligèrent, le 10 avril 1983, à revenir sur le protocole d'accord palestino-jordanien qu'il était sur le point de contresigner.

La porte d'Amman fermée, M. Arafat acceptait à contre-cœur de se rendre à Damas pour

UN DESTIN DE MILITANT

Ibrahim, guérillero fait prisonnier...

Ibrahim Mohamed Foudi n'a que trente-cinq ans, mais il en paraît davantage. Timide, il ne livre guère ses états d'âme et s'exprime en phrases courtes où ne transparaît ni colère ni passion, mais seulement une profonde fatigue. Il y a quelques mois, il a traversé le Jourdain par le pont Allenby qui relie la Cisjordanie à la Jordanie pour venir à Amman, renouant, après quatorze années d'absence, avec un monde qu'il n'a pas vu changer. *« C'était comme si je sortais de la caverne des Sept Dormants »*, raconte-t-il aujourd'hui, faisant allusion à la célèbre légende orientale.

Condamné en 1969 à quatre-vingt-dix-neuf ans de prison par un tribunal militaire israélien, il a été libéré pour raison de santé. Il était tout bonnement en train de mourir.

Ibrahim n'avait que deux mois lorsque en 1948, *« l'année noire »* des Palestiniens, ses parents et lui s'enfuirent de Yassour, son village natal en bordure de la bande de Gaza.

Un an après avoir rejoint la résistance palestinienne, il s'infiltre, le 20 mai 1969, en Cisjordanie avec neuf autres fedayin. C'est sa première véritable mission de commando. *« Nous devions attaquer le gouvernorat militaire israélien à Naplouse ainsi que le bureau des services de renseignements israéliens et le bureau de travail dans cette même ville »*, raconte-t-il.

Mais l'opération tourne court. Après un accrochage avec une patrouille israélienne, le petit groupe livre, au matin du 21 mai, une bataille inégale qui durera presque huit heures. Trois fedayin sont tués et Ibrahim est blessé avant d'être fait prisonnier avec ses camarades. Ils sont alors emmenés à Naplouse pour le premier d'une longue série d'interrogatoires.

« Les Israéliens nous ont battus. Puis, le soir même, nous avons été transférés dans un camp militaire en Israël. Je n'ai appris que plus tard qu'il s'agissait du camp de Sarafand, se souvient Ibrahim. *Là, les Israéliens ont continué à nous interroger pendant quatorze jours. Ils nous frappaient à la tête et au ventre, parfois avec un fil de fer. Ils nous suspendaient au plafond par les poignets, nous brûlaient avec des allumettes. Parfois, on nous faisait subir des chocs électriques ou on nous mettait en présence de chiens qui nous mordaient. »*

Les grèves de la faim

Jugés et condamnés le 15 novembre 1969 à Naplouse, Ibrahim et ses camarades sont enfin transférés à la prison d'Ashkelon, en Israël, où ils subissent encore pendant une semaine des passages à tabac répétés : *« Avant chaque repas, et parfois jusqu'à l'évanouissement »*, précise Ibrahim, qui partage, à compter de cette date, une cellule de six mètres sur cinq mètres avec vingt-six autres prisonniers palestiniens. *« Nous n'avions pas de lit, mais juste une natte, que les Israéliens nous enlevaient quand ils voulaient nous punir. Nous devions appeler nos gardiens « sidi »* (monsieur). *Nous n'avions le droit qu'à une demi-heure de promenade le matin et une autre le soir et à un journal,* Al Auba (quotidien israélien en arabe) *une heure par jour. Le reste du temps, nous apprenions à écrire aux analphabètes sur des paquets de cigarettes. »*

En juillet 1970, les détenus palestiniens font une grève de la faim de sept jours ; l'un d'eux, nourri de force par une sonde, mourra – assure Ibrahim – « d'une perforation de l'estomac ». Les résultats sont maigres : les prisonniers n'ont plus à appeler les gardiens « sidi » et obtiennent de pouvoir parler entre eux pendant la promenade. *« Mais, pour nous, c'était un succès moral. Nous nous comparions aux Noirs qui se révoltaient aux Etats-Unis. Nous avions commencé à gagner du terrain. »*

Il faudra d'autres grèves plus dures et plus longues pour grignoter, année par année, une amélioration sensible de la condition des détenus palestiniens, qui, affirme Ibrahim, *« étaient plus maltraités que les prisonniers de droit commun »*.

Novembre-décembre 1976 : quarante jours de grève de la faim. Les détenus réclament une amélioration de la nourriture, des lits, le traitement chirurgical de ceux qui souffrent d'ulcères ou d'autres maux dus à leurs conditions de détention. Peine perdue.

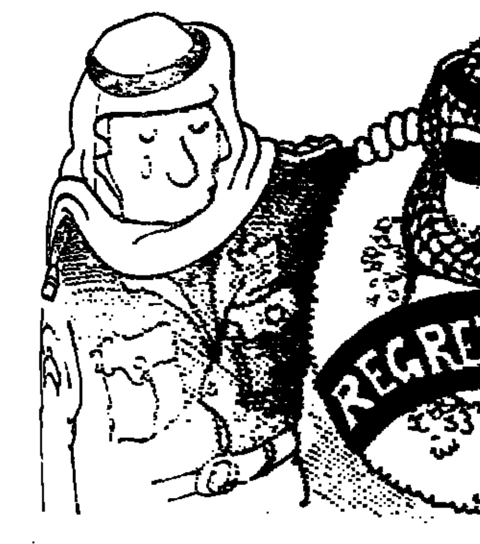
Mars 1978 : nouvelle grève de la faim. Elle dura dix-huit jours. Cette fois, les grévistes obtiennent des matelas en mousse synthétique, des livres et ceux qui en ont besoin sont opérés. Au cours de l'été 1981, les détenus reviennent à la charge et refusent encore de se nourrir pendant douze jours. On leur donne enfin des lits, le droit de recevoir des visites deux fois par mois (au lieu d'une fois) et de lire des journaux en hébreu. Ils auront désormais les mêmes repas que les prisonniers israéliens de droit commun.

Mais, pour Ibrahim, cela vient presque trop tard. En octobre 1982, il tombe gravement malade. Il sera libéré et expulsé après de longues tractations avec Amman et la Croix-Rouge internationale. Il n'a rien perdu de ses convictions.

« Maintenant, dit-il, *je veux vivre, être avec ma famille et mes frères que j'ai quittés quand ils étaient encore tout petits, me marier. Il faut d'abord que je me soigne. »* Il rêve d'effacer de son corps sinon de son esprit les séquelles de quatorze ans de détention.

E. J.

le pot de ter



La Jordanie

L'O.L.P. survivra peut-être à l'épreuve de Tripoli.
Mais, à l'heure du bilan, quel désastre ! Le mouvement palestinien,
à l'apogée il y a dix ans, est déchiré par une furieuse guerre civile.
Son indépendance est en train de sombrer. Son chef charismatique,
Yasser Arafat, est traqué par ses anciens compagnons d'armes et les Syriens.
A quoi ont servi tant de souffrances dans la lutte contre Israël, tant de destins tragiques de militants ?
Quelles perspectives, sinon celle d'une intégration dont l'exemple jordanien montre les limites ?
Le peuple palestinien vit l'une de ses heures les plus sombres.

le pot de terre contre le pot de fer

normaliser les relations de son organisation avec le président Assad. Nul n'avait, en fait, d'illusions sur les résultats de cette rencontre, qui se déroula dans un climat de méfiance réciproque. Les Syriens craignaient en effet, à juste titre semble-t-il, que la rupture, le 10 avril, des pourparlers jordano-palestiniens ne fût pas définitive.

Le chef de l'Etat syrien avait accepté de se prêter à cette comédie de réconciliation à la demande expresse de l'Arabie Saoudite. Il estimait désormais que M. Arafat était *« irrécupérable »* et avait déjà donné le feu vert à la mutinerie des dissidents du Fath, qui devait éclater le 6 mai 1983, soit trois jours exactement après la réunion de Damas. Le dirigeant de l'O.L.P. eut le tort de sous-estimer de prime abord l'importance et la gravité de cette rébellion, qu'il attribua à une poignée de *« colonels égarés »*, appuyés par la Libye. Le colonel Kadhafi, en fait, ne jouait dans cette affaire qu'un rôle secondaire, et le mouvement de dissidence n'aurait pas éclaté, ou, du moins, se serait vite effrité, s'il n'avait été appuyé par Damas, qui l'avait minutieusement préparé.

Certains affirment qu'il était encore possible au début de mai à M. Arafat de circonscrire et de limiter la rébellion en essayant de trouver un *modus vivendi* avec le président syrien, c'est-à-dire en abandonnant en partie son désir d'indépendance à l'égard de Damas. C'était mal connaître M. Arafat, qui a toujours eu une conception intransigeante de sa mission, s'estimant l'incarnation de la légitimité palestinienne. Ses rappels à l'ordre adressés aux *« officiers félons »* demeurèrent vains, et il se rendit vite compte que derrière les mutins, dont certains, tel le colonel Abou Moussa, n'étaient pas des militants sans valeur, se trouvait la puissante Syrie, décidée à démanteler pièce par pièce tous les rouages de son organisation pour la remplacer par une « O.L.P.-*bis* » qui lui serait totalement inféodée.

Une erreur capitale

C'était le combat du pot de terre contre le pot de fer. Fin juin, les Syriens, qui, au début, avaient adopté une attitude de neutralité apparente entre les factions rivales du Fath, intervenaient ouvertement dans les combats de la vallée de la Bekaa aux côtés des dissidents. M. Arafat dénonçait aussitôt cette collusion et était expulsé de Damas. Ce fut probablement sa seconde erreur capitale. En restant dans la capitale syrienne, il aurait pu en effet retarder, peut-être même arrêter, l'offensive syro-palestinienne, qui, en l'espace de six mois, devait aboutir à la débâcle de ses forces armées dans la vallée de la Bekaa d'abord, puis dans la région de Tripoli.

Sa troisième erreur fut son retour au Liban-Nord au milieu de ses troupes menacées. Décision courageuse, qui a certes redoré son blason auprès des Palestiniens, mais irréfléchie. M. Arafat est certes sincère lorsqu'il affirme que son devoir est *« d'être toujours à la tête de ses soldats lorsque ceux-ci sont en danger »*. Mais en débarquant à Tripoli, dans une souricière tendue par les Syriens, il a, qu'il l'admette ou non, mis en danger l'existence même de l'O.L.P. Cette dernière, en effet, déjà affaiblie par la dissidence au sein du Fath, sa principale composante, ne survivrait probablement pas à la disparition de M. Arafat.

Certes, en restant à Tunis, M. Arafat aurait paru se désintéresser du sort des combattants palestiniens du Liban-Nord. Mais, de toute manière, l'option de la lutte armée palestinienne, qui n'a d'ailleurs jamais menacé réellement Israël, était déjà bel et bien morte depuis la défaite de Beyrouth-Ouest de l'année dernière. Ce qui reste des forces militaires de l'O.L.P. au Liban est désormais confisqué par la Syrie. Mais celle-ci n'a pu parvenir jusqu'à présent à mettre sur pied la nouvelle O.L.P. docile dont elle rêve. Les mutins du Fath n'ont en effet jamais constitué une solution de rechange crédible, surtout depuis qu'ils ont lié leur sort à celui de la Syrie, dont il sont devenus progressivement les agents. Le F.D.L.P. et le F.P.L.P., qui constituent, après le Fath, les deux mouvements les plus importants de l'organisation, se sont opposés à toutes les tentatives de Damas de les embrigader dans la lutte contre M. Arafat.

Mercredi dernier encore, M. Nayef Hawatmeh, le chef du F.D.L.P., pourtant proche de Damas, affirmait que *« toutes les tentatives de casser l'O.L.P. ne passeront pas »* et que les Palestiniens ne permettront pas *« la création d'une nouvelle organisation qui soit au service de nouveaux axes politiques autres que palestiniens »*.

Il est fort probable que l'O.L.P. survivra à la crise actuelle si M. Yasser Arafat réussit à sortir de Tripoli la tête haute. Mais, même dans ce cas, l'organisation palestinienne ne sera plus ce qu'elle a été durant les quinze années du règne incontesté de son chef et devra modifier profondément sa stratégie, son programme politique et ses structures.

JEAN GUEYRAS.



(Dessin de PLANTU.)

La Jordanie, refuge et terre d'exil

De notre correspondant

Amman. — Un Palestinien sur deux a, aujourd'hui, un passe-port jordanien. La Jordanie est en effet le seul pays arabe à avoir accordé, dès 1952, la citoyenneté aux Palestiniens réfugiés sur son territoire ainsi qu'à ceux de Cisjordanie, laquelle avait été formellement rattachée à la rive orientale du Jourdain par le roi Abdallah en 1950. Le royaume hachémite est aujourd'hui encore le pays arabe qui abrite la plus forte concentration de Palestiniens.

Au 30 juin 1983, l'UNRWA (1) recensait en Jordanie 759 166 réfugiés palestiniens, dont 237 541 répartis dans les dix camps du royaume. Ce sont les seuls chiffres précis dont on dispose. Or de nombreux Palestiniens déracinés par la création de l'État d'Israël et la guerre de juin 1967 ne sont pas enregistrés auprès de l'UNRWA. Ces chiffres ignorent à plus forte raison les Palestiniens qui avaient choisi de s'installer en Transjordanie avant la guerre de 1948.

Aucune enquête sociologique systématique, aucune étude de statistique générale n'a jamais été menée sur cette communauté palestinienne qui représenterait pourtant, selon les estimations les plus courantes, près de 60 % de la population totale du pays (2), mais que les recensements officiels ne distinguent pas des autres habitants. Le flou sur ces données aux implications politiques évidentes paraît délibérément entretenu par les autorités jordaniennes, qui ne manquent pas de souligner que *« Palestiniens et Jordaniens forment un seul peuple »*. Mais il est également une illustration frappante de la situation particulière des Palestiniens de Jordanie, écartelés entre une assimilation imparfaite mais réelle et le refus de perdre leur identité et de renoncer à leur rêve d'un État en Palestine.

Les villas au luxe parfois ostentatoire de certains quartiers résidentiel d'Amman témoignent de la réussite économique et sociale d'une bourgeoisie palestinienne qui joue un rôle moteur dans les finances, le commerce et l'industrie du pays. Enseignants, universitaires, ingénieurs, médecins, magistrats, etc., les Palestiniens constituent une part essentielle de l'élite intellectuelle. Cependant, il y a quelque temps, en lançant en toute innocence le mot « intégration », nous avons fait bondir un juriste palestinien pourtant solidement établi ici et qui fut même, pendant plusieurs années, le président du syndicat des avocats jordaniens.

Maintenir l'identité

« Il y a un aspect psychologique important chez les Palestiniens. Nous voulons un pays où personne ne nous considérerait comme des étrangers. C'est pourquoi nous ne pouvons pas oublier la Palestine et être totalement intégrés », nous dit-il alors. Ce sentiment d'appartenance à une communauté particulière, ayant ses propres aspirations, ne subsiste que sous une forme très atténuée chez les Palestiniens qui s'installèrent dans le royaume avant 1948 et ont souvent tendance à se situer d'abord en tant que Jordaniens. Il n'a en revanche rien perdu de sa force, bien qu'exprimé avec de multiples nuances selon les milieux sociaux et le degré de politisation, chez ceux, beaucoup plus nombreux, qui durent quitter la Palestine contraints et forcés depuis la création d'Israël et chez leurs enfants nés en Jordanie mais élevés dans le souvenir sans cesse attisé du paradis perdu.

Dans les milieux populaires, cet attachement à l'identité palestinienne prend souvent des voies détournées. Ainsi s'est-il notamment cristallisé autour de l'équipe de football de Wahdat, le plus grand camp de réfugiés d'Amman. Chaque fois qu'elle remporte une victoire sur une autre équipe jordanienne, elle déchaîne chez ses supporters palestiniens un enthousiasme qui ne relève pas seulement de l'intérêt sportif. Par ailleurs, dans les camps, les réfugiés se sont dès l'origine regroupés selon leurs villages d'origine.

C'est au nom de leur identité qu'ils s'accrochent, avec l'énergie du désespoir, à leur statut de réfugiés. Tout ce qui, à leurs yeux, porte atteinte à ce statut est violemment dénoncé : les menaces qui pèsent sur les écoles de l'UNRWA (133 729 élèves, 3 756 enseignants en Jordanie) en raison des difficultés financières chroniques de l'Agence ; la suppression de la distribution de rations alimentaires de base (3) et le remplacement des cartes familiales de rations par des cartes d'identité individuelles... Ces mesures, affirment-ils, font partie d'un « plan » visant à supprimer progressivement tous les services fournis par l'U.N.R.W.A. et à « liquider », en le niant, le problème des réfugiés palestiniens. *« L'existence de l'UNRWA témoigne de l'injustice subie par notre peuple et en accuse Israël. Ce témoignage ne peut être effacé tant que le problème palestinien n'aura pas été réglé »*, souligne Abou Adnan, un notable du camp de Wahdat.

L'histoire orageuse des relations entre la résistance palestinienne et les dirigeants jordaniens jusqu'au milieu des années 70 et la méfiance réciproque qui en a résulté ont certainement porté préjudice à la participation des Palestiniens à la vie politique du royaume. Ils n'ont que rarement accès aux postes-clés de l'État, de l'armée et de la diplomatie. Le Conseil national consultatif, qui tient lieu de Parlement depuis que celui-ci a été suspendu en 1974, ne compte, d'autre part, que vingt-deux membres d'origine palestinienne sur soixante-quinze.

Les cicatrices laissées par les affrontements jordano-palestiniens de 1970-1971 se sont, certes, beaucoup atténuées ces dernières années, même si elles n'ont pas complètement disparu. Mais il reste encore un long chemin à faire avant que les notions d'identification à la cause de la Palestine et d'assimilation à la communauté jordanienne ne soient plus nécessairement contradictoires dans l'esprit des Palestiniens de Jordanie comme dans celui des Jordaniens de souche.

EMMANUEL JARRY.

(1) Agence des Nations unies pour le secours aux réfugiés palestiniens, créée à la suite de la guerre israélo-arabe de 1948.

(2) Environ 2,4 millions d'habitants.

(3) Cette mesure, décidée en automne, 1982 ne s'applique pas aux réfugiés palestiniens du Liban.

SELON LE « NEW YORK TIMES »

Des pays d'Amérique centrale recherchent les « moyens légaux » d'intervenir contre le Nicaragua

New-York. — Le Conseil de défense d'Amérique centrale, le CONDECA, créé en 1963 sous l'égide des Etats-Unis, cherche à déterminer s'il peut être légal de lancer une opération militaire contre le Nicaragua, affirme le *New York Times* du vendredi 11 novembre.

Le CONDECA a également adopté une recommandation demandant l'appui logistique des Etats-Unis et, *« en cas de crise extrême, une participation directe des Etats-Unis avec toutes leurs ressources »*, a ajouté le quotidien.

Les chefs d'état-major du Salvador, du Guatemala, de Panama et du Honduras ont adopté ces recommandations lors d'une réunion secrète les 22 et 23 octobre à Tegucigalpa. L'une d'entre elles concerne l'étude d'*« instruments légaux »* qui pourraient, selon le *New York Times*, *« permettre aux forces de sécurité et armées de Panama et des autres pays d'Amérique centrale de participer à une action pour la pacification du Nicaragua »*.

L'organisation jugerait en effet *« prévisible »* une *« situation de guerre »* en raison du soutien apporté à des *« groupes subversifs »* de la région par l'Union soviétique et ses alliés.

Les pays d'Amérique centrale et des Antilles ont, selon le CONDECA, un *« besoin urgent »* de *« joindre leurs forces et d'entreprendre des actions destinées à garantir la sécurité et la stabilité de la région »*.

Grenade

M. Weinberger affirme que les troupes américaines seront retirées de l'île d'ici à deux mois

Un nouveau contingent de sept cents soldats américains a quitté la Grenade, où il ne reste plus que deux mille trois cents militaires sur les six mille que comptait la force d'intervention dans les jours qui ont suivi l'invasion, a-t-on appris vendredi 11 novembre à Saint-George's. Les troupes retirées appartiennent à la 82e division aéroportée et ont regagné leur base de Fort-Bragg (Caroline du Nord).

A Washington, le secrétaire à la défense, M. Caspar Weinberger, a déclaré vendredi que toutes les forces américaines seraient retirées de l'île caraïbe *« d'ici peu de temps »*. La présence des troupes américaines n'excédera pas la limite de soixante jours fixée par le Congrès, a précisé M. Weinberger au cours d'une brève conférence de presse, après avoir visité une exposition des armes saisies à la Grenade. M. Weinberger s'était jusqu'à présent refusé à fixer une date pour le retrait de l'ensemble du corps expéditionnaire.

Bien que l'intervention américaine ait été critiquée ou condamnée par les alliés de l'OTAN, M. Weinberger a indiqué que plusieurs ministres de la défense de pays de l'OTAN lui avaient fait part *« en privé »* de leur soutien. Le secrétaire à la défense s'est refusé à identifier ces ministres, précisant seulement que ces remarques lui avaient été faites lors de la réunion du comité des plans nucléaires de l'OTAN à Ottawa, il y a deux semaines.

L'incertitude persiste, d'autre part, sur les intentions de M. Alister McIntyre, un haut fonctionnaire grenadin travaillant pour les Nations unies et que le gouverneur général, sir Paul Scoon, a pressenti pour diriger le gouvernement intérimaire de sept membres chargé d'administrer le pays en attendant les élections générales prévues pour l'an prochain. M. McIntyre, qui devrait abandonner ses fonctions à l'ONU, à Genève, pour remplir cette nouvelle tâche, a fait savoir qu'il avait besoin de quelques jours de réflexion.

A Saint-Domingue, M. José Francisco Pena Gomez, dirigeant du parti révolutionnaire dominicain et vice-président de l'Internationale socialiste, a remis à M. Blanca, ambassadeur itinérant français pour l'Amérique latine, les copies de deux lettres que l'ancien premier ministre de la Grenade, M. Maurice Bishop, avait adressées au début de cette année au président Reagan et dans lesquelles il exprimait son désir d'améliorer les relations entre son pays et les Etats-Unis. — *(A.F.P., A.P., U.P.I.)*

Guatemala

DES COOPÉRANTS DE L'AGENCE INTERNATIONALE POUR LE DÉVELOPPEMENT SONT ASSASSINÉS

Guatemala *(A.F.P.)*. — Les cadavres calcinés de trois personnes, dont deux étaient des coopérants de l'Agence internationale pour le développement (AID), ont été découverts vendredi 11 novembre dans les environs de la capitale.

Il s'agit de Mme Julieta Sanchez, quarante-deux ans, professeur ; de sa fille et sans doute de M. Pedro Xiloj, linguiste, tous trois ressortissants du Guatemala.

Les deux collaborateurs de l'AID, Mme Julieta Sanchez et M. Pedro Xiloj, participaient à des projets lancés au Guatemala par le gouvernement américain. Lors de la disparition, le 18 octobre, de Pedo Xiloj, l'ambassade américaine au Guatemala avait exprimé sa préoccupation.

Etranger

SWAZILAND

La grande partie de football électoral

De toutes les formes de démocratie que l'on pratique dans le monde, voici l'une des plus singulières. Le petit Swaziland, royaume d'Afrique australe, se refuse aux urnes bourrées, aux votes à 99,99 % et autres « consultations » préfabriquées. Le peuple vient de choisir sur le stade les grands électeurs qui désigneront les députés. Savant alliage entre Westminster et le football.

De notre correspondant

Johannesbourg. — Pas de discours électoral, pas de programme politique imprimé, pas de campagne, pas d'affiche, pas de liste d'électeurs, pas de bulletin de vote, pas d'urne. La monarchie du Swaziland a une idée très particulière de la démocratie, mais l'appartenance à l'O.U.A., au Commonwealth, aux Nations unies et au mouvement des non-alignés impose certains impératifs. Réputé docile, le bon peuple a donc été invité, il y a quelques jours, à des « élections générales » uniques en leur genre. Sur des stades et des terrains vagues, répartis dans tout le royaume, ont été plantés des piquets. Entre les « buts », des candidats, cent soixante au total, à raison de quatre par terrain, ou plutôt par « circonscription ».

La population en âge de voter, environ la moitié des six cent mille habitants, a découvert le visage des postulants le jour du scrutin, à 9 heures. Choisis par les chefferies et entérinés par la monarchie, les « candidats » sont interdits de parole publique. Tout ce qu'on attend d'eux est de patienter bien sagement entre les buts qui leur ont été assignés sur les stades. La *vox populi* fait connaître son choix en défilant dans des couloirs dont chacun correspond à l'un des aspirants à l'élection. Des « scrutateurs » dénombrent les électeurs au passage. L'opération est simple, elle s'arrête là.

A la fin de la journée, quatre-vingts candidats par trop délaissés entre leurs piquets ont été éliminés. Les vainqueurs sont alors prudemment emmenés vers une destination inconnue, où ils formeront un « collège électoral ».

Ils ont une semaine, à huis clos et sous la surveillance d'un représentant du pouvoir, pour désigner, hors de leurs rangs, quarante députés pour la prochaine session. A titre de prérogative toute royale, la reine mère et ses conseillers nomment directement, *« pour le bien du peuple »*, dix députés supplémentaires. Précaution bien superflue quand on sait que le Parlement se borne à jouer le rôle d'une chambre d'enregistrement des volontés monarchiques.

Pourtant, on n'est jamais *assez* prudent. L'Assemblée précédente, dont des membres s'étaient permis de discuter le bien-fondé de certaines mesures soumises à leur approbation, *« se comportait presque comme une opposition »*, déclara récemment, outré, le porte-parole de la reine.

Pour prévenir sans doute d'éventuels débordements d'enthousiasme populaire, la police (1 500 hommes) et l'armée (3 000) ont été placées en état d'alerte à la veille du vote, et la législation antisubversive a été ingénieusement renforcée en prévision de l'événement. Désormais, la peine encourue pour *« sédition »* n'est plus de trois mais de vingt ans de prison.



Dessin de FRANCHINI

Un membre *« dissident »* de l'immense famille royale (3 500 personnes), une petite princesse accusée d'avoir distribué des tracts *« subversifs »*, va subir les rigueurs de la nouvelle loi. On s'est en revanche contenté de déplacer le vieux juge qui l'avait libérée sous caution. La monarchie entend faire clairement comprendre aux *« séditieux »* qui appelaient à boycotter ce qu'ils nomment *« la mascarade »* qu'ils risquaient gros. La consultation n'était pas obligatoire mais fermement conseillée.

Les premiers résultats ne permettent sans doute pas à l'observateur étranger de cerner toute l'importance de l'enjeu pour le pouvoir. Le caractère soumis ou indocile de la nouvelle Chambre se révélera à l'usage. Chacun saura plus tard dans quelle mesure Imbokodvo (« la pierre qui écrase » en swazi) est parvenue à infiltrer ses éléments les plus intransigeants dans l'Assemblée. Créé par feu le roi Sobhuza II, mort en août 1982, l'Imbokodvo est le seul parti politique encore toléré au Swaziland. Or certains de ses militants n'auraient guère apprécié les tripatouillages auxquels se livre, depuis dix-huit mois, le clan royal actuellement au pouvoir. Le très *révéré* Sobhuza II, lui, pouvait tout se permettre. Il était pour la population, et selon son titre officiel, *« le lion aux griffes puissantes »*, un souverain autocratique et féodal, mais respecté de ses sujets les plus humbles. Un mois avant sa mort, pour les fêtes du soixantième anniversaire de son règne, on avait pu voir ce petit homme frêle de quatre-vingt-deux ans, torse et pieds nus dans la poussière, les reins pris dans une peau de léopard, danser, la lance haute, aux côtés de ses guerriers devant un petit peuple médusé et fier de son monarque.

Le dernier des rois-lions

Pour les petites gens, Sobhuza était sans doute le dernier grand roi de l'Afrique médiévale. Il n'aimait pas la politique, *« une manie européenne »*, et personne n'osa réagir quand, en 1963, il supprima la Constitution démocratique héritée du colonisateur britannique. Deux ans après l'indépendance, accordée sans violence, il se permettait encore d'interdire tous les partis politiques sauf le sien, « la pierre qui écrase ».

Jusqu'à l'an dernier, l'Imbokodvo était en sommeil. Le roi ne s'en préoccupait guère et gouvernait, par décrets, comme il l'entendait. « Sa Très Grande Majesté » faisait en sorte que chacun s'accommode de ses lubies. Mais, depuis sa disparition, « la Pierre » se réveille. Ses militants n'apprécient pas tous la désinvolture avec laquelle la faction au pouvoir en prend à son aise avec les volontés posthumes du roi-lion. Le mécontentement vise surtout les exécuteurs testamentaires du défunt, réunis au sein du Liqoqo, une version swazie du Conseil suprême de l'Etat, en tout cas l'organe dirigeant du royaume. En moins d'un an, cédant de bon gré aux intrigues de la cour et de ses feudataires, le Liqoqo a renvoyé le premier ministre, déchu la reine mère, et fait arrêter le puissant ministre de l'intérieur, l'un des fils préférés du souverain.

Quand un groupe d'étudiants protesta, en août, contre cette hécatombe, la police en arrêta quarante, et les manifestations furent interdites. Le prince Mabandla fut remplacé à la tête du gouvernement par le prince Bhekimpi ; le poste du ministre *« séditieux »* échut au titulaire de l'agriculture, et la régence fut placée entre les mains d'une veuve plus accommodante du roi, la reine Ntombi. C'est le fils de cette dame d'un âge respectable, le prince Makhosetive, étudiant à Londres, qui montera sur le trône à sa majorité, dans cinq ans.

En attendant, les intrigues vont bon train. Ceux qui prétendent s'y retrouver dans les arcanes du rite swazi assurent que la révolution de palais qui fait rage met aux prises deux clans de la famille royale, les « modernistes » et les « traditionalistes ». *Grosso modo*, les premiers souhaiteraient que la monarchie soit un peu moins absolue, et les autres rejetteraient l'inéluctable constitutionnalisation du régime. Comme à l'accoutumée dans ce genre de crise politique africaine, c'est l'armée et la police qui assureront la victoire des uns et des autres. Voire la leur... Du peuple, pour l'instant, n'est réclamée qu'une présence sur des stades, une patience infinie et une fidélité à toute épreuve à la couronne.

PATRICE CLAUDE.

MAURITANIE

Les quatre cités naufragées du désert

La crise économique, l'isolement, l'assaut patient des dunes, ont transformé des villes prospères de Mauritanie en témoignages d'une magnificence abolie. L'UNESCO voudrait les ressusciter. Rude tâche...

De notre envoyé spécial

Nouakchott. — Ouadane, Chinguetti, Tichitt, Oualata. Les Mauritaniens récitent ces quatre noms un peu comme notre comptine Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme... Mais les villes historiques ne sont plus que des oasis agonisantes, perdues au bout du monde. Hier, pourtant ! Derniers témoins d'une splendeur révolue, elles jalonnaient une région qui, *« située à l'intersection de grands axes caravaniers, relia longtemps le Maghreb au Sahel »*, comme l'a rappelé M. Mamadou Mahtar M'Bow, directeur général de l'UNESCO, dans l'appel qu'il a lancé à la communauté internationale le 16 février 1981 pour qu'elle contribue à la sauvegarde de ces quatre cités, estimant qu'elles appartiennent au patrimoine universel.

Leurs noms ne disent rien à la plupart de nos contemporains.

Comble de malchance, à moins d'un effort exceptionnel, il est difficile de les inscrire sur un même circuit touristique. Ouadane et Chinguetti se trouvent au nord, près d'Atar, à plus de douze heures de piste de Nouakchott, et il n'y a que des terrains de fortune pour permettre l'atterrissage de petits avions de l'armée. Tichitt et Oualata, à l'extrême sud-est, sont plus faciles d'accès depuis que la route goudronnée relie la capitale à Nema, à condition de ne pas être envahie par les dunes, comme ce fut souvent le cas cette année.

Fière et farouche sur son piton rocheux, Ouadane ressemble à une ville fantôme. Vues du ciel, les maisons en pierre noire de cette forteresse, qui fut le plus grand centre commercial de la région au seizième siècle, semblent avoir subi un terrible bombardement : les murs tiennent encore debout mais les toits se sont effondrés, et seules quelques demeures, près du centre, sont encore habitées. Quelques centenaires expliquent qu'ils ont toujours vu la cité dans cet état, ce qui confirmerait qu'elle a été, jadis, victime d'un cataclysme. *Aujourd'hui, la sécheresse n'a fait* qu'accélérer l'exode des habitants.

Quarante savants dans une rue

Fondée en 1329, selon l'auteur *anonyme d'un manuscrit, la cité* tire son nom (deux oueds en arabe) des oueds Ifenouar et Fourdhi, mais la légende veut qu'elle le doive aux *« deux fleuves »* qui ont fait sa célébrité, celui de la science — *« elle comptait jusqu'à quarante savants dans une même rue »*, d'après les marchands de l'époque — et celui des dattes. Les savants ont disparu, mais la datte sekkani, crémeuse, fondante, terriblement sucrée, introuvable ailleurs, est toujours la meilleure du pays.

Les Portugais, qui mentionnent Ouadane pour la première fois au quinzième siècle, racontent qu'elle était un entrepôt pour le sel de la sebkha d'Idjill, qui fit sa fortune : denrée rare considérée comme une « devise forte ».

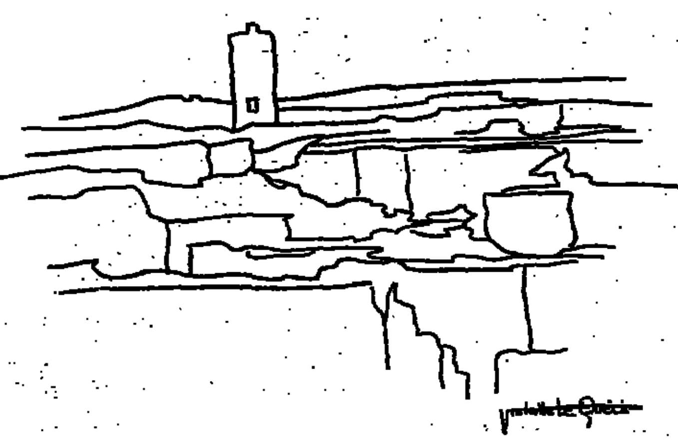
Un historien espagnol, Luis de Marmol y Caravahal, qui servit sous Charles Quint avant de passer sept ans comme prisonnier, puis comme mercenaire, chez les princes saadiens du Maroc, raconte la première expédition contre Ouadane, en 1543-1544, à laquelle il participa. *« Le chérif Mohamed*, écrit-il, *dans sa plus haute fortune, voulut aller conquérir Tombouctou et le reste du pays des nègres... Il prit la route de Saguiat-el-Hamra avec mille huit cents chevaux et un nombre infini de chameaux chargés de munitions et de vivres, mais, ayant appris que le roi nègre marchait contre lui avec trois cent mille hommes, il se hâta de regagner Taroudant. » En fait, le sultan avait été découragé* par les 1 200 kilomètres de désert absolu qui le séparaient encore de son objectif.

Cette expédition en annonçait d'autres. En 1584, les soldats du *sultan parvinrent* à Ouadane, mais elle résista, et ils furent décimés par la soif. Les Marocains recommencèrent en 1665, 1678, 1730... Eternel retour de l'histoire ? Les Maures demeurent méfiants, et l'actuel conflit saharien a ravivé leurs alarmes. Au dix-huitième siècle, la ville fut déchirée par des luttes intestines qui la vidèrent de la moitié de sa population, et le pays fut agité de soubresauts dont on connaît mal la cause.

Fondée au treizième siècle, selon les uns, et plus probablement au quinzième, selon d'autres, Chinguetti est la plus célèbre des quatre cités historiques : les Arabes appelaient la Mauritanie *« trab Chinguetti »* (le pays de Chinguetti), et elle est considérée comme la septième ville sainte de l'islam après La Mecque, Médine, Jérusalem... L'origine du mot est controversée. Un prince appelé Yahia, expulsé d'Abweir, oasis située à quatre kilomètres à l'est, rejoignit un ascète errant, Mohamed Ghelli, et sa femme, tous deux soufis (mystiques), avec qui il s'installa dans la région de Chin au sommet d'une colline appelée Guith, point culminant du pays avec ses 450 mètres d'altitude. Pour d'autres, en revanche, Chinguetti signifie *« puits des chevaux »*.

Quel contraste avec Ouadane ! Ouverte, riante, claire, avec ses maisons d'argile dominées par le minaret massif, en pierres plates ocre et noires, si caractéristique, qui date de la fondation de la cité, Chinguetti s'étale le long du seul oued de Mauritanie qui coule d'ouest en est, en direction de La Mecque. En quarante ans, Abweir s'était dépeuplée au profit de cette oasis qui tirait sa richesse du sel d'Idjill, de la datte *falha* et de l'élevage de bœufs et de moutons, ce qui laisse supposer qu'elle était entourée de verts pâturages. Les ouvrages des savants de cet âge d'or sont religieusement conservés.

Une des bibliothèques que nous avons visitées, celle de la famille Habott, ne compte pas moins de neuf cents manuscrits du quinzième au dix-neuvième siècle, portant sur l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la grammaire, la littérature, la théologie, la syntaxe et l'éloquence. Aujourd'hui, le quotidien national *Chaab* ne parvient même pas au préfet, et le seul lien permanent avec le monde extérieur est le transistor, car le téléphone, communiquant avec le ministère de l'intérieur, ne fonctionne qu'à certaines heures.



Ouadane, dessin de VIOLETTE LE QUÉRÉ d'après une photographie

Face à l'ancienne ville, de l'autre côté de l'oued, s'élève un fort construit par les Français. Transformé en hôtel après l'indépendance, il était tombé en décrépitude pendant la guerre avec le Front Polisario. Il vient d'être joliment restauré par le producteur du film tiré du roman *Fort Saganne*, de Louis Gardel (éd. du Seuil) pour accueillir acteurs et techniciens. Les préparatifs, puis le tournage à partir de septembre, ont apporté un peu d'animation à l'oasis, qui mène une lutte désespérée pour sa survie.

Les espoirs de l'UNESCO

Entre Abweir, disparue depuis longtemps, et Chinguetti s'égrenaient onze mosquées. Toutes ont été recouvertes par le sable. La palmeraie s'étendait à perte de vue. Elle s'est rétrécie comme une peau de chagrin, par manque d'eau ou devant l'avance inexorable des dunes. A proximité de la cité, la seule palmeraie alimentée par une nappe souterraine est un merveilleux jardin. Un jardin assiégé... en attendant d'être enseveli. Au sommet d'une dune, il suffit de tendre le bras vers les régimes pour cueillir des dattes. Mais déjà, un peu plus loin, seul un bouquet de palmes dépasse, tel un naufragé qui sort une dernière fois la tête de l'eau. Sur le chemin du retour, les premières maisons de la ville ont été évacuées : le sable en a chassé les occupants !

Chinguetti aura-t-elle disparu à son tour d'ici à l'an 2000 ? Ou bien aura-t-on découvert avant un moyen efficace et peu onéreux de détourner les dunes ? C'est la question que se pose avec angoisse M. Ball, préfet de ce département de 22 000 habitants, dont 8 000 seulement sont présents. Comme son collègue de Ouadane, qui a fait reconstruire la digue du petit barrage local, il cherche, par la création d'un collège de filles et diverses autres initiatives, à retenir la population.

La situation n'est pas aussi critique à Tichitt et à Oualata, situées près du fleuve Sénégal, encore qu'elles aussi soient menacées de mort. Dans ses souvenirs de voyages, Ibn Batouta nous parle d'Oualata, la plus bourgeoise des villes anciennes et aussi la plus berbère. Le bon musulman qu'il était avait été choqué de constater qu'une femme avait reçu un invité dans sa chambre, en présence de son mari qui ne s'en offusquait pas. Aujourd'hui, cette oasis est un musée en plein désert, célèbre notamment par les dessins raffinés qui décorent l'entrée des maisons, de sorte que les Mauritaniens parlent des *« portes merveilleuses »* de Oualata.

L'UNESCO a chiffré le plan d'action pour la restauration de ces quatre cités : environ onze milliards d'ouguiyas, soit l'équivalent du budget annuel de l'État. Il est vrai qu'il s'agit d'une entreprise sans précédent, car il ne faut pas seulement réparer ou reconstruire des monuments comme à Abou Simbel, à Borobodur, à Fès ou à Venise. Comme l'avait expliqué M. M'Bow dans son appel, il s'agit de *« donner à ces cités les moyens d'une activité à la fois économique et culturelle, d'entreprendre un effort global de régénération de la région »*. En somme, il faut les « rendre à la vie », leur insuffler à nouveau une âme. Résurrection qui relève du miracle !

PAUL BALTA.

UNE RÉUNION DU COMITÉ CENTRAL A LA GRENADE

L'art de débarquer... le camarade leader

Du 14 au 16 septembre dernier, les dirigeants révolutionnaires de la Grenade se réunissaient pour régler son compte à leur chef, Maurice Bishop. Mis en minorité, le camarade leader partit en voyage à l'étranger sans attendre la seconde journée. Peu après son retour, il allait être destitué puis, le 19 octobre, assassiné.

Voici quelques extraits de l'interminable compte rendu analytique de ces réunions décisives du comité central du parti grenadin tel qu'il a été publié par les autorités américaines. Orwell en eût apprécié le style.

Réunions extraordinaires du comité central du N.J.M. (1)
14-16 septembre 1983

Camarades présents : Maurice Bishop, Selwyn Strachan, George Louison, Unison Whiteman, Liam James, Chalkie Ventour, Ewart Layne, Phyllis Coard, Leon Cornwall, Kamau McBarnette, Tan Bartholomew, Fitzroy Bain, Chris Deriggs.

Camarades absents : Hudson Austin (hors du pays), Ian Saint Bernard (malade).

Le camarade Bishop fait circuler un ordre du jour.

Suit un projet de plan de travail assez banal portant sur les « tâches » du comité central, l'évaluation du travail accompli en août, etc. Les adversaires de Bishop attaquent d'entrée de jeu. Le premier à donner l'assaut est Liam James.

Le camarade Liam James estime que l'ordre du jour proposé n'est pas au point. Le camarade Ventour précise ce qu'il devrait être :

1) Analyse de l'état actuel du parti et de la révolution ;

2) Analyse des principaux problèmes du comité central ;

3) Comment en sortir.

Le camarade Bishop affirme que changer l'ordre du jour ne lui pose pas de problème, mais qu'il est soucieux de fixer une limite de temps à l'analyse. Le camarade Layne estime au contraire que le comité central doit prendre tout le temps nécessaire. Sœur Phyllis Coard (2) est d'accord. Le comité central décide de suivre la méthode suggérée par le camarade Ventour (...).

Le camarade Ewart Layne amorce la discussion. Selon lui, la révolution est confrontée à sa plus grande menace depuis 1979. Le découragement et l'insatisfaction sont grands dans le peuple. Le prestige international du parti et de la révolution est compromis, comme l'a montré la visite en U.R.S.S. de la délégation du comité central.

Nous devons gérer le secteur d'Etat en période de grandes difficultés économiques et construire l'économie malgré la pression terrifiante de l'impérialisme. Politiquement, nous devons élever la conscience de la classe ouvrière et transformer le parti en une avant-garde marxiste-léniniste dans un pays qui reste avant tout petit-bourgeois. Militairement nous devons organiser la défense de la révolution face à l'agression renforcée de l'impérialisme qui depuis des années cherche à mettre à exécution une « politique de la canonnière ». Nous devons développer une armée mieux équipée. Nous devons resserrer nos relations avec le mouvement communiste international, en particulier Cuba, l'U.R.S.S. et la R.D.A. (...). Le comité central se dirige vers un opportunisme de droite (...).

« La lune de miel est terminée »

Le camarade Ventour est d'accord avec le camarade Layne. Il estime que le parti risque la désintégration (...). Le camarade Léon Cornwall approuve également l'analyse faite par le camarade Layne. Il affirme que la lune de miel est terminée pour la révolution.

Bishop intervient alors pour essayer de reprendre la situation en main.

Le camarade Bishop déclare qu'il est frappé par le degré de préparation des camarades dans leur réflexion, comme le montrent leurs contributions. Bien que certaines conclusions lui paraissent quelque peu prématurées, elles sont cependant correctes. Il admet que le principal problème réside dans le comité central. Celui-ci a fait de nombreuses erreurs depuis dix-huit mois. Nous sommes affectés par le bureaucratisme et le formalisme, estime-t-il.

Bishop tente de tirer des conclusions de la réunion qui ne lui soient pas trop défavorables. Il reconnaît qu'il y a une « crise profonde » *dans le parti, met en cause le fonctionnement du comité central, et propose des solutions assez vagues, tout en faisant référence au* « critère du marxisme-léninisme » *pour* « guider le travail du comité central ». *Ses adversaires repartent aussitôt à l'assaut en proposant leurs propres conclusions de la discussion. Pour la première fois, ils le mettent directement et personnellement en cause.*

Le camarade Liam James estime que « le problème fondamental est la qualité du leadership exercé sur le comité central et sur le parti par le camarade Maurice Bishop ».

Liam James énumère brièvement les qualités de Bishop. Puis il passe à l'essentiel.

Il manque à Maurice Bishop les qualités nécessaires pour faire avancer en ce moment la révolution. Ces qualités sont :

Dessin de CHOMEL

1) Un niveau léniniste d'organisation et de discipline ;

2) Une grande profondeur idéologique ;

3) Une intelligence supérieure en matière de stratégie et de tactique.

Bref, les qualités dont manque le camarade Maurice sont celles dont on a besoin.

Le camarade Layne estime également que le camarade Bishop n'a pas les qualités évoquées par le camarade James. Le camarade Ventour est d'accord avec les deux précédents pour dire qu'il manque au camarade leader le type de leadership nécessaire pour sortir de la crise. Il n'a pas les qualités propres à mettre le parti sur un pied marxiste-léniniste. Le camarade Ventour critique en outre le comité central pour n'avoir pas critiqué le camarade Bishop. Le camarade Cornwall est d'accord avec tous les camarades qui ont parlé jusque-là.

Cornwall évoque alors la « faiblesse du leadership exercé par Maurice Bishop ». *Les autres — qui n'avaient encore rien dit — se joignent à la curée. L'attaque la plus dure est portée par Phyllis Coard,* « *Sœur Phyllis* » *dans le texte. Elle critique* « l'idéalisme, le volontarisme et l'incapacité à prendre des décisions difficiles » *de certains, qu'elle ne nomme pas, et jusqu'à leur recours à la* « maladie » *face aux* « pressions psychologiques ». *Elle* « critique le comité central pour n'avoir pas critiqué Bishop », *et conclut en évoquant de* « dures décisions » *à prendre quant à la composition du C.C. ».*

Les remerciements de la victime

Le camarade leader remercie les camarades pour la « franchise de leurs critiques ». Il est déçu que les camarades n'aient pas auparavant soulevé franchement ces questions avec lui et relève le sentiment dominant selon lequel il ne possède pas les qualités requises. Il a « eu beaucoup de problèmes ces dernières années » et demande du « temps pour réfléchir à son propre rôle ».

L'attaque reprend. Les camarades avancent l'idée d'un « leadership conjoint » *qui serait exercé par Maurice Bishop et Bernard Coard,* « le premier présidera le comité central chaque mois, le second le bureau politique chaque semaine ». *Bernard Coard, vice-premier ministre et ministre des finances, est un des fondateurs, avec Bishop, du N.J.M. marxiste-léniniste intransigeant, il est l'âme du complot contre Bishop, mais n'assiste pas à la réunion.*

Suit alors un concert d'approbations sur les « qualités » *respectives de Bishop et de Coard.*

« Bishop sait unir toutes les classes, ce qui est une exigence vitale », *observe le camarade Strachan, tout en regrettant qu'*« au cours de toutes ces années l'absence du camarade Coard se soit fait sentir. » *On évoque longuement les problèmes de l'armée, qui est* « démoralisée », *et le futur partage des tâches au sommet, réduisant en fait Bishop à un rôle de potiche. L'intéressé* « complimente les camarades, pour leurs contributions » *et juge* « honnête que le parti utilise toutes les forces et les compétences des camarades ». *Enfin, il relève un* « clair manque de confiance » *à son égard.*

Le camarade Bishop aimerait savoir quel est le point de vue du camarade Coard. Ses soucis à lui sont l'image qui est donnée du leadership (...) et l'écroulement imminent de la révolution.

« Amour et profond respect »

Quelques voix, dont celle de Georges Louison, s'élèvent pour soutenir Bishop et critiquer l'idée du « leadership conjoint ».

Le camarade De Riggs n'est pas d'accord avec l'esprit dans lequel le camarade Louison a parlé. Le camarade Layne estime que la « forme du leadership conjoint a été décidée scientifiquement ». « Nous avons utilisé l'exemple de l'armée soviétique où fonctionne le double concept du commissaire politique et du dirigeant militaire », explique-t-il.

On passe au vote. La proposition de Liam James (sur le « leadership conjoint ») *recueille neuf voix. Deux membres du comité central s'abstiennent et deux votent contre. Les jeux sont faits.*

Le camarade Bishop déclare qu'il lui est toujours difficile de comprendre en quoi consiste exactement le « leadership conjoint ». Le camarade Layne estime que le camarade leader a besoin de temps pour réfléchir (...). Le camarade Bishop propose l'ajournement de la réunion. Le camarade Unison Whiteman l'approuve (3). Le camarade Liam James suggère que le comité central se réunisse le lendemain, en l'absence du camarade Bishop, pour annoncer le vote au camarade Coard et préparer le train de mesures nécessaires.

La réunion du lendemain, samedi 17 septembre, se tient en l'absence de Maurice Bishop, parti en voyage à l'étranger, et de ses quelques partisans restés fidèles, mais en présence de Bernard Coard.

On déplore que le « camarade Maurice » *ait eu l'impression la veille d'un* « manque de confiance » *à son égard.* « Car enfin, *dit De Riggs,* les camarades ont bien dit qu'ils partaient d'une position d'amour et de profond respect pour le camarade leader. » *Les réserves de Bishop, ajoute Layne* « vont intimider les camarades et entraver leur progression léniniste dans le parti ».

Enfin le camarade Coard empoche la mise. Il critique la « faiblesse du leadership » *exercé par Bishop. Ses collègues exaltent en revanche ses propres* « qualités ». *L'idée du* « leadership conjoint » *est retenue. Les camarades proposent, par ailleurs,* qu'« on ne fume plus pendant les séances ».

Le 14 octobre, le général Hudson Austin, inspiré par Bernard Coard, destitue Maurice Bishop. Le 19, il est tué. Les troupes américaines débarquent le 25 octobre.

(Les passages en italique sont des résumés ou des commentaires de la rédaction du *Monde*.)

(1) New Jewel Movement : le Mouvement du nouveau JEWEL (Joint Endeavour for Welfare, Education and Liberation : effort commun pour le bien-être social, l'éducation et la libération), le parti de Bishop au pouvoir depuis le coup d'État de 1979. Le nom traduit bien le mélange d'ambitions révolutionnaires et d'aspirations social-démocrates qui caractérisait M. Bishop.

(2) Phyllis Coard : femme du principal instigateur du complot contre Bishop et redoutable dialecticienne éprise de pureté idéologique. Elle a pu se réfugier à la Barbade après avoir été brièvement détenue. Son mari reste prisonnier.

(3) Unison Whiteman, ministre des affaires étrangères, fut un des derniers à soutenir Bishop et mourut avec lui le 19 octobre.

SUÈDE

De redoutables percepteurs...

En Suède, le fisc a le bras long et l'œil perçant. Il vient d'acculer à la démission le ministre de la justice M. Ove Rainer (le Monde du 12 novembre). Ce contribuable ingénieux avait utilisé l'une des nombreuses ruses qui font de la guerre fiscale une savante suite d'embuscades et d'esquives.

De notre correspondant

Stockholm. — Qui dit Etat-providence dit pression fiscale élevée. Les Suédois sont maintenant habitués à payer beaucoup d'impôts. Au lieu de calculer ce que le percepteur leur prend à la fin de chaque mois, ils considèrent seulement la somme restante, une fois la soustraction faite par les soins de l'employeur.

Les statistiques du ministère des finances indiquent qu'un citoyen gagnant 80 000 couronnes — rémunération moyenne ici — verse environ 5 500 couronnes d'impôt national sur le revenu, 21 600 couronnes d'impôts communaux et 11 300 couronnes d'impôts indirects sur l'automobile, les voyages en charter, les vins et les spiritueux, le tabac, etc. Il lui reste donc 41 600 couronnes, qu'il ait ou non des enfants puisque le quotient familial n'existe pas. A ce reliquat viennent s'ajouter une série d'allocations. Un récent rapport de la centrale ouvrière L.O. montre que cent vingt mille familles suédoises (soit près de cinq cent mille personnes) vivent à la limite ou au-dessous du minimum vital.

Selon les pères de la social-démocratie, l'aide sociale ne devait pas être humiliante. En fait, elle est toujours ressentie comme telle. Durant les années grasses d'après guerre, les Suédois ont docilement accepté la politique de nivellement des revenus et de *« bien-être pour tous »* par le truchement de la progressivité de l'impôt. A présent, les prélèvements obligatoires correspondent à près de 52 % du produit national brut. Mais la crise économique a sérieusement érodé le budget des ménages et l'esprit de solidarité. Il s'agit de se débrouiller au mieux. De trouver des combines, et l'on découvre ainsi l'une des faces cachées de la Suède : l'art et la manière de rouler le percepteur.

Le Suédois s'est en effet vite rendu compte que le meilleur moyen d'arrondir ses fins de mois n'était absolument pas de faire des heures supplémentaires ou de se dénicher un petit à-côté, puisque ces « extras » sont pratiquement confisqués par le fisc. On a vu des médecins et des ingénieurs refuser carrément des augmentations de salaire, car leurs revenus nets en eussent pâti du fait de la progressivité. Dans ces conditions, mieux vaut travailler au noir, sans factures, et le marché clandestin prospère. Son chiffre d'affaires est estimé à 30 ou 40 milliards par an, soit entre 5 et 8 % du P.N.B. Selon le Bureau international du travail à Genève, 14 % des travaux effectués en Suède ne sont pas déclarés. Un autre moyen consiste à réduire au minimum son revenu imposable, par toute une gamme de déductions plus ou moins fantaisistes allant de l'achat de vêtements de travail aux... frais de dentier pour un présentateur de télévision. La manière la plus sûre, et la plus légale, est cependant de vivre à crédit, d'accumuler les dettes, d'acquérir un voilier, un cabanon à la campagne ou une voiture puisqu'une très grande partie des intérêts des achats à tempérament sont déductibles des revenus.

Paradoxalement, le régime fiscal a ainsi contribué à accuser les écarts de revenus entre, par exemple, propriétaires et locataires. Proportionnellement, les « riches » paient moins d'impôts que les classes moyennes et certains P.-D.G. présentent un revenu imposable égal à zéro.

Divorces simulés

Mais il existe aussi des procédés beaucoup plus raffinés pour échapper à un système fiscal qui encourage en pratique la tricherie et fortifie un contrôle administratif que beaucoup trouvent aujourd'hui insupportable car il porte atteinte à la vie privée. Au printemps dernier, 2 500 femmes mariées ont reçu du fisc un questionnaire leur demandant où elles passaient leur *« repos quotidien nocturne »*, si elles cohabitaient avec leurs maris, combien de mois par an et, si non, pourquoi. Renseignée par les ordinateurs, l'administration soupçonnait en effet qu'elles ne résidaient pas à la même adresse que leurs époux pour des raisons purement fiscales et que les couples n'étaient pas *« sentimentalement séparés »*. C'est aujourd'hui la méthode la plus lucrative de leurrer le percepteur. Une commission publique estime que 100 000 divorces environ sont simulés. Pour mettre fin à cette fraude, le fisc voudrait obliger à l'avenir les propriétaires à lui transmettre les noms des locataires et le nombre de personnes vivant régulièrement dans l'appartement loué. Les responsables de l'administration des impôts ne voient là rien d'humiliant ou de discutable : *« Nous désirons seulement avoir des informations correctes. Les femmes qui ont la conscience tranquille (« de la farine pure dans leur sac »*, comme on dit en suédois) *comprennent qu'il faut mettre la main sur les malhonnêtes. » « Le contrôle fait partie de la démocratie »*, dit M. Per-Olaf Larsson, chef du service du recensement à Stockholm. Mais, apparemment, le contrôle n'a pas de limites au pays de la justice sociale et fiscale et tous les moyens sont permis à l'époque de l'informatique.

Pour faire échec aux faillites déguisées, à l'avenir, si les recommandations d'une commission sont suivies, l'acquéreur d'un commerce ou d'une entreprise moribonds héritera automatiquement des dettes de l'ancien propriétaire, même s'il n'était pas au courant de ce passif au moment de la signature du contrat.

Dans la province du Smaland, les agents du fisc accompagnaient l'année dernière les gendarmes dans les opérations de contrôle de vitesse. Le permis de conduire et le dossier fiscal des conducteurs pris en faute étaient contrôlés simultanément grâce aux terminaux installés dans les voitures, ce qui a permis de saisir sur-le-champ les véhicules de personnes ayant des dettes envers le fisc.

« Un peuple de tricheurs »

Certains percepteurs, encore plus astucieux que les autres, se sont même équipés récemment de caméras vidéo pour filmer en cachette à l'entrée des restaurants de luxe les contribuables soupçonnés d'avoir un train de vie incompatible avec leurs revenus déclarés et, éventuellement, leurs dettes. Dans ce cas précis, l'ombudsman de la justice (médiateur) a quand même estimé que la méthode était *« hautement discutable »*.

Certains *« persécutés »* ont placé des bombes, ces dernières années, devant des bureaux de perception, et un service de la « tour des impôts » à Stockholm a été plastiqué il y a quelques mois. M. Sven Heurgren, président de la commission chargée par le gouvernement de présenter des mesures de répression de la délinquance économique, assure que *« les Scandinaves ont tendance à respecter la loi, mais les Suédois d'aujourd'hui sont moins honnêtes que leurs parents et sans doute plus que leurs enfants. Ils sont influencés par les vents méditerranéens... »*

La plupart des économistes estiment que le système fiscal suédois est devenu anachronique et parlent de *« catastrophe nationale »* ; le professeur Gunnar Myrdal, prix Nobel, n'hésite pas à dire qu'il a fait des Suédois *« un peuple de tricheurs »*. Pourtant les gouvernants ne paraissent pas vouloir le changer. La réforme partielle, relative au taux marginal de l'impôt, qui ne devrait pas excéder 50 %, est compromise pour des raisons politiques.

On se contente par conséquent de « boucher les trous » et de développer un système particulièrement sophistiqué de contrôle des particuliers. Afin de pourchasser plus efficacement les fraudeurs, un percepteur inventif de la banlieue de Stockholm vient de suggérer l'emploi de la photographie aérienne et même... des satellites. Il serait ainsi plus facile de mettre la main sur certains contribuables en délicatesse avec le fisc qui (croit-on) cachent leurs bateaux, leurs engins de travaux publics et leurs biens encombrants, en général dans la forêt, pour éviter les saisies... Pour ce fonctionnaire en effet, les agents des impôts utilisent actuellement des méthodes vieillottes et il faut *« exploiter les progrès de la technique »*.

ALAIN DEBOVE.

LE MARATHON BUDGÉTAIRE A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

L'image de marque

Ont-ils le trac ? Ne se sentent-ils *pas parfois un peu seuls* ces ministres qui, depuis deux semaines, se succèdent au banc du gouvernement de l'*Assemblée nationale* pour défendre le budget de leurs ministères ? Pour tous, la discussion budgétaire est une difficile épreuve. Ne serait-ce que parce qu'il leur faut défendre une politique face à une opposition qui, par principe, la trouve mauvaise, et devant une majorité qui pense qu'on ne va pas assez vite ou pas assez loin. S'ajoute une autre difficulté.

Pendant le long marathon qu'est la discussion budgétaire, les commissions succèdent aux commissions, l'*Assemblée* siège en séances publiques quelque onze heures par jour, et le député ne peut laisser tomber sa mairie, son conseil général, sa *circonscription*. Le ministre ne va donc trouver, pour discuter des crédits que la Rue de Rivoli a bien voulu lui accorder, que quelques députés, les spécialistes de la question : les rapporteurs des commissions, ceux qui, au nom de leur groupe, suivent de près ce domaine particulier, ceux qui ont des questions précises à poser, souvent sur des points de détail qui n'intéressent parfois que leur commune.

A tous, le ministre devra apporter des réponses précises, documentées, charpentées. A l'opposition, il pourra se contenter de temps en temps de répondre par un : *« Et vous, qu'avez-vous fait pendant que vous étiez au pouvoir ? »* Mais à sa majorité, il lui faudra apporter des justifications plus solides. Tout cela *sous* les regards *sourcilleux* des membres de son cabinet et des directeurs de son administration. A lui de les convaincre de ses qualités à défendre leur *département ministériel*, à comprendre les dossiers techniques qu'ils se sont efforcés d'expliquer à un homme qui, *a priori*, n'en avait pas une vue exhaustive lors de sa nomination. S'il réussit, il aura autour de lui des collaborateurs dévoués corps et âme ; s'il échoue, ils attendront avec impatience le prochain remaniement ministériel.

Les « sherpas »

Heureusement pour le ministre, ils ne sont pas que les juges, ils sont d'abord et avant tout des assistants, des « sherpas », comme les a qualifiés M. Jacques Marette, député R.P.R. de Paris, qui, au début de l'ère gaullienne, a su utiliser leur compétence. Au fur et à mesure des interventions, des réponses, ils se jetteront dans les salons avoisinant l'hémicycle sur les multiples dossiers dont ils se sont munis pour préparer *les éléments de réponse sur lesquels* leur « patron » pourra jeter un œil avant de se retrouver seul devant le micro. Ils pourront même modifier, *enrichir*, *préciser*, *alléger* en *fonction* de ce qui vient d'être dit le discours ministériel préparé depuis de nombreux jours et qui sera prononcé du haut de la tribune. Si son canevas a été soigneusement bâti en connaissant par avance les soucis des uns et des autres, il sera facile de l'amender au dernier moment. Les hommes de M. Rocard sont passés maîtres dans cet exercice.

Pour toutes « les excellences », la *discussion budgétaire est l'occasion* de faire passer un message, de conforter une image de marque : M. Michel Rocard est un monstre *technique*, *un point c'est tout* : un responsable à qui n'échappe aucun méandre de la *politique* agricole commune et des montants compensatoires ; un homme qui travaille en équipe. M. *Jack Lang* n'est *pas le* « chien fou » que l'on décrit *parfois* ; il s'explique sur tout, quitte à rentrer dans le plus petit détail. M. Michel Crépeau, en homme du juste milieu qu'il veut être, cherche à plaire à tout le monde, et en bon avocat n'a pas son pareil pour aligner de belles et jolies phrases, capables de noyer les sujets délicats. M. Marcel Rigout est un communiste qui se veut discret, et parce que son domaine, la formation professionnelle, est choyé, il attend en se faisant une grande joie d'accepter un amendement de l'opposition.

M. Charles Fiterman est un ministre heureux qui a su se faire apprécier de ses fonctionnaires. Démontrer la compétence des com*munistes, n'est ce pas une tâche* exaltante ?

M. Paul Quilès est un tout nouveau ministre. Il n'est pas très facile *de défendre un budget préparé* par un autre, mais prouver qu'il peut être un spécialiste d'autre chose que de l'organisation d'un parti est déjà *important*.

M. Pierre Bérégovoy sait compter, personne n'en doute ; mais il est toujours bon de le confirmer. Il est *ministre des affaires sociales*, de toutes les affaires sociales, et il faut que cela soit bien compris : « *son* » ministre délégué, « *ses* » quatre *secrétaires d'État, ne sont là que* pour leurs dossiers précis. La vision d'ensemble, la politique globale, sont de son ressort, que la chose soit *clairement entendue*...

La discussion budgétaire ne permet pas seulement d'apprécier la politique financière du gouvernement et d'appréhender les choix faits par chaque département ministériel. *Elle amène aussi* à mieux connaître les hommes qui sont aux commandes de la lourde machine gouvernementale.

THIERRY BRÉHIER.

Le C.N.I.P. rappelle à l'ordre certains de ses adhérents

Le bureau national du Centre national des indépendants et paysans (C.N.I.P.), réuni le jeudi 10 novembre sous la présidence de M. Philippe Malaud, a jugé nécessaire de rappeler *« les positions permanentes qui sont les siennes depuis plus de vingt-cinq ans »*, à la suite *« des diverses polémiques suscitées par la publicité — tout à fait inhabituelle — donnée*, dit-il, *aux déclarations faites en différentes enceintes par certains des adhérents du mouvement »*.

Cette mise au point indique que *« le C.N.I.P. représente en France la droite démocratique, libérale et légaliste, comme le font le parti conservateur en Angleterre et le parti républicain aux U.S.A.* [et qu'il est], *comme il l'a toujours été, fondamentalement opposé à toute forme de fascisme et de nazisme, doctrines historiquement issues*, souligne-t-il, *des déviations de la gauche.* »

Cette mise au point comporte également ce qui apparaît comme un rappel à l'ordre après les remous provoqués au sein de certains courants de l'opposition, proches de l'extrême droite, par les doubles activités de M. Bernard Antony, président du C.N.I.P. pour la région Midi-Pyrénées et — sous le pseudonyme de Romain Darif — principal dirigeant des comités chrétienté-solidarité (*le Monde* du 28 octobre) : *« Selon une tradition constante, chacun des adhérents du mouvement a le droit d'exprimer les tendances qui sont les siennes*, indique le bureau national du C.N.I.P. *Il ne peut le faire qu'à titre personnel. Seuls le président et le comité directeur sont habilités à engager le mouvement.* »

Quatre femmes dans l'hémicycle

Les femmes ministres ou secrétaires d'État du gouvernement de M. Pierre Mauroy n'ont pas, à proprement parler, imposé un «style» lors de la discussion budgétaire à l'Assemblée *nationale*. Mme Yvette Roudy, ministre des droits de la femme, partage avec M. Marcel Rigout, ministre de la formation professionnelle, outre certaines orientations d'action, la «force tranquille» que *donne le sentiment* d'œuvrer pour ce que l'opposition elle-même reconnaît comme étant le bien commun.

Le ministre Yvette Roudy peut s'appuyer, pour convaincre, sur un bon sens rassurant, relevé d'un zeste de chaleur méridionale. Entourée d'un cabinet qui, affirme-t-elle, compense par son *« imagination »* la modicité de son enveloppe budgétaire, le ministre des droits de la femme trace paisiblement son sillon, armée d'une conviction que ne semblent pas avoir entamée les avatars *du projet de loi antisexiste*.

Mme Edwige Avice, ministre du temps libre, de la jeunesse et des sports, est trop vive pour produire la même impression. Mimétisme ou tempérament, Mme Avice reste dans le cadre suranné de l'hémicycle du Palais Bourbon un ministre «sportif». Chaque question d'un député la voit jaillir du banc du gouvernement, véritable pilote s'extrayant du baquet de sa formule 1. Mme Avice défend son budget, plus contesté il est vrai, avec une fermeté qui ne s'accompagne pas de la bonhomie que Mme Roudy mettait à défendre le sien. C'est aussi le cas pour Mme Yvette Bouchardeau, secrétaire d'État à l'environnement, qui manifeste au Parlement une pugnacité sans faille.

A l'inverse, la prestation de Mme Edith Cresson donne envie d'écrire en marge de la copie du ministre du commerce extérieur : *« le dynamisme ne suffit pas »*. Quand ses collègues jonglent avec les chiffres, se jettent avec voracité sur les questions des députés, Mme Cresson donne souvent *l'impression de puiser son inspiration* dans les seuls petits papiers que lui tendent ses conseillers. Certes, à l'oral plus qu'à l'écrit, on peut *« bluffer »* le jury. Mais cet exercice a ses limites.

J.-L. A.

هكذا من الأصل

LES DÉCLARATIONS DU PREMIER MINISTRE SUR FR 3

Surenchère

Premier invité de «Rencontre avec... », nouvelle émission de FR 3, le 7 octobre dernier, M. Valéry Giscard d'Estaing avait essuyé les plâtres d'une formule qui a l'ambition d'introduire plus de vivacité et de spontanéité dans la pratique de l'interview en permettant aux journalistes présents de donner la réplique à leur hôte. La confusion qui avait régné ce soir-là n'avait pas permis à l'ancien président de la République de retirer de cette émission le bénéfice politique qu'il en espérait.

Cette fois deux des participants avaient changé, mais M. Mauroy a connu la même mésaventure. Pendant une heure, le premier ministre s'est trouvé en butte au harcèlement du directeur de *France-Soir Magazine*, Michel Bassi, qui s'est cantonné dans un rôle de contradicteur politique et a fait bénéficier les téléspectateurs de commentaires personnels, reprochant au chef du gouvernement de recourir à des *« arguments de tribune »* et de tenir des propos *« pleins de mots »*. A ce jeu militant, l'ancien conseiller technique de M. Giscard d'Estaing s'est montré si empressé que Jean-François Kahn, par contraste, est apparu fort sobre, tandis que les deux représentants de FR 3, Michel Naudy et André Campana, censés diriger l'émission, étaient pratiquement réduits, malgré des efforts méritoires, à faire de la figuration.

M. Mauroy, qui a souvent besoin de parler tranquillement pour exprimer ses convictions dans toute leur clarté, ne s'est pas tiré de ce guêpier à son avantage.

Il a fallu attendre le dernier quart d'heure de l'émission, après de fastidieuses redites sur le pourquoi et le comment de la politique menée depuis deux ans, pour que l'on sache ce que le premier ministre tenait surtout à dire ce soir-là.

Ce que M. Mauroy voulait annoncer, c'est que la majorité est désormais bien décidée à continuer dans la voie des réformes de structures en s'attaquant à un «gros morceau» : le statut de la presse. Ayant obtenu le feu vert du congrès du parti socialiste, M. Mauroy engage une bataille qui se fonde sur un grand principe : la garantie du pluralisme pour préserver la démocratie. Il est assuré de bénéficier de l'appui des militants socialistes et communistes, lesquels considèrent que, dans ce domaine, la liberté dont se prévaut la droite est *«celle du renard dans le poulailler»*, *« la loi du plus fort, la loi de la jungle »*, comme le premier ministre le disait lui-même il y a deux semaines à Bourg-en-Bresse.

La percée de l'extrême droite dans les élections locales ne fait qu'accentuer la détermination du chef du gouvernement, qui y voit la marque d'une dérive antidémocratique, la conséquence de la *« montée des thèses néoconservatrices et réactionnaires »*. *« Derrière le discours libéral de la droite, nous assistons à la réhabilitation des thèses élitistes »*, soulignait M. Mauroy au congrès du P.S.

Face à cette évolution, et las d'encaisser les coups sans pouvoir en rendre, le premier ministre a choisi, malgré les réticences de l'Élysée, d'engager une contre-offensive sur le terrain pourtant sensible de la presse. M. Mauroy aura certes le soutien des principaux syndicats de journalistes. Mais l'histoire montre que la liberté de la presse s'accommode mal des interventions de l'État et que, en ce domaine, les meilleures intentions peuvent déboucher sur les pires chausse-trapes. Cela, le pouvoir le sait. Qu'il ait apparemment décidé d'assumer tous les risques que sa tentative implique n'en est que plus révélateur de sa volonté d'opposer à la « radicalisation » de la droite ce qui sera dénoncé par celle-ci comme une radicalisation de la gauche. La surenchère qui peut en résulter n'irait pas sans contradictions avec les appels au rassemblement de M. François Mitterrand.

ALAIN ROLLAT.

PRÉCISION. – Dans le tableau consacré aux résultats de l'élection municipale de Villeneuve-Saint-Georges (*le Monde* du 8 novembre), quelques pourcentages étaient inexacts. La liste du P.S.U. (M. Dayot) a obtenu 6,02 % des suffrages exprimés, celle de M. Richard (s. étiq.), 1,94 %, celle de M. Faurie-Laplagne (s. étiq.), 1,41 % et celle du P.C.I. (M. Ponce-Gimenez), 0,91 %.

M. Mauroy annonce une «loi antitrust» pour «assurer le pluralisme et la transparence de la presse»

M. Pierre Mauroy, qui était vendredi soir 11 novembre l'invité de l'émission «Rencontre avec...» de FR 3, a précisé quelles sont les orientations du gouvernement en ce qui concerne le développement de la presse française. Le premier ministre a notamment déclaré : *« La liberté de la presse, nous y sommes attachés comme à la prunelle de nos yeux. La liberté de la presse permet le débat démocratique. Mais quelles sont les conditions de cette liberté ? Sous l'occupation, en France, le problème a été à l'ordre du jour. Il y a eu cette fameuse ordonnance de 1944 qui a posé le problème de la transparence et du pluralisme mais qui a été faite dans de telles conditions, sans décret d'application, qu'elle n'a pas su préciser si étaient concernées des personnes physiques ou des personnes morales. Elle a, par conséquent, créé un contentieux qui s'est étalé sur des années (...). On assiste à une disparition des titres et, en même temps, à une concentration considérable de la presse. Un lecteur sur cinq lit la presse d'un seul groupe et, dans un quart des départements, il n'existe qu'un quotidien. Par conséquent, on n'a plus le choix.*

» Alors, je crois qu'il faut légiférer. On a légiféré en ce qui concerne l'audiovisuel. Il faut maintenant légiférer en ce qui concerne la liberté de la presse. Il faut faire une loi antitrust, anticoncentration, de manière que le pluralisme et la transparence absolument indispensables puissent justement garantir dans les meilleures conditions la liberté de la presse. Voilà ce que pense le gouvernement (...).

» Il n'est pas question d'un statut pour essayer de contenir la presse, il ne s'agit pas de cela. Il s'agit d'assurer le pluralisme, qui est la condition fondamentale de la liberté. On peut garantir le pluralisme à partir de quatre règles auxquelles nous avons pensé : un groupe ne peut posséder plus de trois titres nationaux, dont un quotidien. Un groupe ne peut posséder un titre national et un titre régional. Un groupe régional ne peut posséder qu'une part du marché global : les uns disent 20 %, les autres 10 %. C'est certainement autour de 15 % qu'il faut s'arrêter. Tout quotidien doit posséder une équipe rédactionnelle autonome. Je pense que le pluralisme sera garanti de cette façon.

» Il est aussi indispensable d'assurer la transparence. De la même façon qu'ont été mises en place une Haute Autorité pour l'audiovisuel, une commission pour les opérations boursières, il pourrait très bien y avoir une commission pour assurer la régularité de cette transparence. (...) Qui peut avoir autorité dans une commission de cette nature ? A mon avis, les représentants des plus grandes juridictions de l'Etat. Je pense au Conseil d'Etat, à la Cour des comptes, à la Cour de cassation et aux représentants de ceux qui sont les plus hautes autorités élues par le suffrage universel : je pense au président de la République, au président de l'Assemblée nationale et au président du Sénat.

» Il s'agit d'une liberté fondamentale qui concerne l'ensemble des citoyens, et, par conséquent, c'est un problème qui ne concerne pas seulement les journalistes, ni seulement ceux qui ont la propriété des groupes de presse, mais tous les Français. Dès que la loi sera votée, il faudra un délai suffisamment long pour que chacun prenne ses dispositions, car la loi ne peut avoir d'effet rétroactif. Pendant ce délai, l'ordonnance de 1944 continuera de s'appliquer. »

« La droite a dérapé »

Interrogé sur l'émergence de l'extrême droite dans les consultations électorales partielles, M. Mauroy a répondu : *« J'avais prévenu ceux qui ont la responsabilité politique de la droite qu'on ne devait pas aborder les problèmes de l'immigration et de l'insécurité comme ils l'ont fait. La droite a dérapé sur ces problèmes, et ce dérapage a permis à l'extrême droite de forcer son discours. Je crains que ce qui s'est passé à Dreux et à Aulnay ne ressemble à la situation des années 30-32 quand les éléments les plus populaires et les plus déshérités se sont laissé entraîner par les idées de l'extrême droite. C'est un problème très sérieux. Tous les républicains devraient y être attentifs. »*

Evoquant l'« affaire » Doumeng, le chef du gouvernement a indiqué : *« Je n'étais pas au courant. C'est un problème que je n'ai pas traité. L'administration des finances a de nombreux dossiers de cette sorte. Il faut que toutes les procédures soient absolument respectées. Immédiatement j'en ai parlé au ministre des finances, qui n'avait pas vu ce dossier. Je lui ai demandé de le voir, de se prononcer et de m'en rendre compte. Ce gouvernement mène une lutte implacable contre les fraudeurs. Par conséquent, autant le ministre des finances que le secrétaire d'Etat au budget appliqueront la politique du gouvernement, qui est une politique de rigueur, et il en sera rendu compte. »*

Le premier ministre a également rappelé longuement les principaux objectifs économiques et sociaux du gouvernement en insistant sur sa volonté de *« ne pas laisser filer le chômage »* et de *« ne pas sacrifier, dans les choix arrêtés, la valeur de la justice sociale et de la solidarité »*. Il a estimé qu'en 1983 le taux de croissance serait de 0,6 %.

● *La Fédération française des sociétés de journalistes* «a pris connaissance avec satisfaction» *de la déclaration de M. Pierre Mauroy* concernant la presse écrite. Dans un communiqué publié vendredi soir, elle *« constate que les grandes lignes du projet de loi*, ainsi exposées, *tiennent compte de la position défendue depuis des décennies par le mouvement des sociétés de journalistes »* et *« se félicite tout particulièrement que la notion d'« équipe rédactionnelle autonome » paraisse enfin reconnue »*.

De son côté, M. Jacques Baumel, président de l'intergroupe de parlementaires pour l'objectivité et le pluralisme de l'information, déclare que *« sous prétexte de pluralisme, le gouvernement, au mépris de l'opinion des lecteurs, va porter une grave et injustifiable atteinte à la liberté de la presse, première étape vers une normalisation des journaux et une prise en main des organes de presse sans consultation des organisations professionnelles. » « Toucher au statut de la presse française dans ces conditions*, ajoute M. Baumel, *c'est porter atteinte à une des libertés essentielles auxquelles sont attachés tous les Français et ne pas respecter l'indépendance de l'information des citoyens. »*

Un projet qui ménage les quotidiens régionaux

Le projet de loi sur la presse – qui devrait être discuté au conseil des ministres d'ici à la fin du mois de novembre, présenté au Parlement avant la fin de l'année, et adopté lors de la session extraordinaire de janvier – est une actualisation de l'ordonnance du 26 août 1944, se situant dans la même intention législative, mais l'adaptant aux réalités de la presse d'aujourd'hui. La grande innovation consiste à créer, pour permettre d'appliquer concrètement la législation, et comme l'avait suggéré M. Georges Vedel en 1979, une « commission pour le pluralisme de la presse », haute instance analogue à la Commission des opérations de bourse ou à la Haute Autorité de la communication audiovisuelle (*le Monde* daté 6-7 novembre). Elle serait composée de magistrats de la Cour des comptes, du Conseil d'Etat et de la Cour de cassation, ainsi que de représentants des plus hautes institutions élues au suffrage universel : le président de la République, le président du Sénat, le président de l'Assemblée nationale.

Cette commission aurait un rôle central : faire appliquer la « transparence » de la propriété et de la gestion des publications ; apprécier si les opérations de vente et d'achat des titres ainsi que la structure de leur capital sont conformes ou non au maintien et au développement du pluralisme des titres, à la spécificité des orientations rédactionnelles de chaque journal d'information générale ou politique.

Le texte de loi fixerait notamment quatre principes « antitrust », s'appliquant aux personnes morales comme aux personnes physiques (1).

1) Pour la presse nationale, une même personne ou société ne pourrait posséder plus de trois publications d'information générale et politique dont un quotidien ;

2) Pour la presse régionale, un même groupe de presse ne pourrait excéder, avec l'ensemble de ses quotidiens, plus d'un certain seuil de la diffusion totale nationale des quotidiens régionaux (le choix du seuil ne semble pas encore définitivement arrêté et se situerait entre 10 % et 20 %) ;

3) Il ne serait pas possible de posséder à la fois un quotidien national et un quotidien régional, mais un journal édité à Paris pourrait avoir des éditions régionales ;

4) Chaque titre devrait avoir une équipe rédactionnelle propre (on ne pourrait plus vendre comme aujourd'hui *le Figaro* sous l'« étiquette » *l'Aurore*).

Le premier ministre a confirmé qu'un délai serait laissé aux dirigeants de la presse pour se mettre en conformité avec la législation, *« l'ordonnance de 1944 continuant de s'appliquer pendant ce délai »*.

Ces dispositions correspondent à une distinction nette entre la presse dite nationale, comme nous l'indiquions dans notre édition des 6-7 novembre. Il faut noter que cette séparation serait de nature à préserver, dans l'état actuel des choses, les monopoles ou empires régionaux comme ceux de *Sud-Ouest*, du *Progrès*, de *la Dépêche du Midi*, etc. ; elle obligerait en revanche le groupe de M. Hersant à abandonner une partie de ses positions.

(1) C'est en se fondant sur cette distinction que M. Robert Hersant et ses coïnculpés au titre de l'ordonnance de 1944 se défendent de leur bon droit.

Les valeurs et les réalités

(Suite de la première page.)

Et, en juin dernier, on déclarait encore dans l'entourage du président de la République qu'une telle réforme *« n'était pas une priorité »* (*le Monde* du 4 juin). M. François Mitterrand redoutait en particulier, dans une phase de reflux de la gauche, les risques d'une nouvelle et chaude bataille, touchant de plus les médias eux-mêmes. Au gouvernement, le premier ministre et le secrétaire d'Etat chargé des techniques de la communication, M. Georges Fillioud, notamment, réclamaient au contraire que l'on s'engage. M. Louis Mermaz, président de l'Assemblée nationale, et député de l'Isère, poussait dans ce sens.

Il semble que la facilité avec laquelle M. Robert Hersant a continué depuis deux ans à étendre son empire, narguant le gouvernement – comme pour la vente ratée de *France-Soir*, – et agi en toute impunité a fini par excéder les plus hauts dirigeants de l'Etat. La succession des « affaires » de la presse quotidienne, de *l'Union* aux *Dépêches*, du *Dauphiné libéré* à *l'Est républicain*, qui témoignent d'une crise profonde, a contribué à forger la volonté politique. *« Cela ne pouvait pas continuer comme cela »*, dit-on aujourd'hui. Le pluralisme recule, la loi est inapplicable, et l'opinion de gauche (parlementaires, élus locaux, syndicats...) commence à trouver la pilule amère.

Alors, on décide de sauter le pas. Et de placer le débat sur un terrain cher à la gauche comme à la droite : les libertés, dans le droit fil historique de la Résistance et des gouvernements de gauche. M. Pierre Mauroy a bien insisté à ce sujet, à la télévision, sur la cohérence entre ce projet et la politique de gauche *« fidèle aux valeurs de référence, liberté, justice, solidarité »*. Le texte sera présenté comme une étape de la « reconquête » des libertés, après les radios privées locales, après la loi de 1982 qui a cassé le monopole dans l'audiovisuel et instauré la Haute Autorité. Le jeu des institutions et des mécanismes économiques menace le pluralisme ? Tentons d'y remédier. Au nom de l'intérêt public et non de celui des professions concernées : *« Il s'agit d'une liberté fondamentale*, a déclaré M. Mauroy, *qui concerne l'ensemble des citoyens, pas seulement les propriétaires de presse. »* Installons un système « antitrust » qui empêchera les « abus de position dominante ». Ne permettons plus que soient « vendus à l'encan », comme une marchandise quelconque, un journal, son équipe rédactionnelle et ses lecteurs.

Sur ce terrain, la ligne de partage est ténue entre la limitation des abus et le contrôle pur et simple. On ne manquera pas d'attaquer dans l'opposition sur ce thème, comme Mme Brigitte Gros vient de le faire jeudi 10 novembre au Sénat : *« L'étatisme rampant, telle une pieuvre, s'attaque à la presse écrite »*, a-t-elle déclaré.

Pas question donc de faire une œuvre législative qui puisse être interprétée comme une spoliation ou une entrave à la liberté d'entreprendre. Un projet délicat dans son principe, encore plus difficile dès qu'on cherche à faire coïncider le droit avec la morale sans bouleverser les situations acquises...

Trop ou trop peu ?

Certains disent déjà, dans les rangs socialistes, que c'est trop ou trop peu. Trop peu, parce que le projet gouvernemental ne permettra pas de s'opposer aux monopoles régionaux, ne donnera pas aux équipes rédactionnelles de responsabilité dans l'orientation des titres, ne s'inscrira pas dans la perspective d'avenir d'une société de communication où les entreprises auront toutes des stratégies multi-médias. Trop, parce qu'on ne va pas éviter, même avec un texte minimum, une bataille politique qui risque d'empoisonner la vie du Parlement pour quelques mois et de fournir à l'opposition une nouvelle occasion de tirer à boulets rouges.

Elle le pourra d'autant plus que, quoi qu'on en dise dans les milieux gouvernementaux, le projet de loi, malgré sa portée générale et prospective, vise aussi à mettre un frein aux appétits de M. Hersant. Celui-ci devra choisir (si le texte est voté) entre ses trois quotidiens parisiens (*le Figaro*, *l'Aurore* et *France-Soir*), choisir encore entre Paris et la province, et limiter, s'il opte pour les régions, les ambitions de son groupe. Quel sera, dans cette affaire, le pouvoir de la commission pour le pluralisme de la presse ? Quels seront les recours possibles face à ces décisions ? Ne pourra-t-on tourner la loi par le biais notamment des éditions régionales de journaux nationaux ?

Il faudra beaucoup de ténacité et une grande volonté politique pour inverser ainsi le cours des choses.

YVES AGNÈS.

RECTIFICATIF. – Mme Hélène Brémond nous demande de rectifier des erreurs de dates à propos de la vente possible de l'imprimerie du *Dauphiné libéré*, à Veurey (Isère), dans nos éditions des 5 et 12 novembre. *« C'est le 29 juin 1979 et non en 1982 que le prêt a été consenti à M. Louis Richerot. La date de remboursement était fixée au 29 juin 1982, et c'est en raison du fait que plus d'un an après cette date le remboursement n'avait pas été effectué que j'ai dû entamer une procédure judiciaire. »*

FAITS DIVERS

VENDEUSES EN GRÈVE A ORLY

Les caméras de la honte

Caméras invisibles devant et derrière les caisses filmant et enregistrant leurs faits et gestes : les vendeuses des boutiques de vêtements Rodier, Lacoste des aéroports d'Orly-Ouest et Sud sont en grève depuis le mercredi 9 novembre.

Ce mouvement a été déclenché en signe de solidarité envers cinq d'entre elles qui, à la suite de la surveillance de la Sodiprintex, gérante des boutiques, ont déjà reçu une lettre de licenciement pour *« faute lourde »* et deux autres (déléguées C.G.T.) qui ont été mises à pied. Plusieurs boutiques ont été rouvertes par la direction avec l'aide du personnel d'encadrement.

A l'aéroport de Roissy, deux vendeuses avaient également reçu, mercredi, une lettre de licenciement. Intrigués, des passagers poussant leurs chariots essaient de comprendre. De grandes affiches qui parlent de licenciement, de caméras-espions, de police privée et de déshabillages masquent les vitrines. Devant les boutiques, des vendeuses distribuent des tracts. Tout à coup surgit une femme d'une quarantaine d'années, Mme Liliane Feldmann, directrice commerciale de Sodiprintex. L'échange de mots est bref. Sans équivoque.

« Alors, les filles, vous avez décidé de faire grève ? Toutes celles qui sont là ont bien réfléchi ? », insiste Mme Feldmann, regardant tout particulièrement Sylvie. Oui, Sylvie a bien réfléchi. Cela ne fait qu'un mois qu'elle travaille ici. Elle n'a pas encore de contrat et connaît les risques de son attitude, mais elle est solidaire de ses collègues.

Oui, Tatiana sait ce qu'elle fait : *« Je refuse*, dit-elle, *de travailler en sachant qu'à tout moment la direction peut poser des caméras dans mon dos pour regarder et écouter ce que je fais. Le procédé est inadmissible. »*

Oui, Sonia fait la grève. Pourtant, elle vient de recevoir une lettre d'embauche définitive. La direction lui a affirmé sa confiance, mais Sonia n'oubliera jamais les heures d'interrogatoire qu'elle a subies. *« Je me souviens*, dit-elle, *c'était mardi 25 octobre. En rentrant chez moi, le soir, j'ai trouvé une convocation de la police de l'air et des frontières, section judiciaire. Je m'y suis rendue, le lendemain matin, pour subir une série de questions qui ont duré plusieurs heures. »* Assez vite, elle a compris qu'une plainte contre X avait été déposée par Sodiprintex pour détournement de marchandise et d'argent. Les enquêteurs l'ont obligée à expliquer dans le détail toutes les opérations qu'une vendeuse est amenée à faire dans sa journée.

Vie privée

« On m'a dit qu'un film avait été pris grâce à une caméra invisible posée par une société de surveillance privée, à la demande de Sodiprintex. On m'y voyait, soi-disant, faire des opérations irrégulières ; on m'affirmait que d'autres vendeuses avaient déjà avoué... J'ai demandé à voir ce film. On me l'a montré le lendemain. J'ai dû commenter toutes les images, justifier tous mes actes. Ne pouvant me prendre en défaut, on a essayé de me faire dire que j'étais complice d'irrégularités commises par ma collègue Sylvie. J'ai découvert qu'on nous avait suivies. Une des personnes qui m'a interrogée m'a donné des détails sur ma vie privée. Elle savait que, tel jour, j'avais acheté du saumon pour ma sœur et que Sylvie était venue en vacances avec moi. Or on n'en n'avait parlé à personne. » Sylvie, vendeuse depuis deux mois seulement, s'est vu notifier qu'elle ne ferait pas partie du personnel comme elle l'espérait.

Interrogatoires de 6 heures à 11 heures, contre-interrogatoires. Certaines craquent, d'autres pas. Jacqueline a dû être évacuée par le SAMU. Hélène a fait une dépression nerveuse...

Anne-Marie reconnaît l'existence d'une caisse noire. Cette fameuse caisse noire qui existe très souvent chez les vendeuses. On y met l'argent que l'on découvre en trop dans la caisse en fin de journée, et on y puise lorsque, au contraire, apparaît un « trou » dans les comptes. Jocelyne explique qu'elle a épuisé, ce mois-là, un peu plus du quota d'achats personnels autorisés (les vendeuses ont une rémunération de 4 000 F à 6 500 F par mois et disposent d'une réduction de 40 % sur les produits qu'elles achètent à concurrence d'un certain montant).

Rien n'empêche une entreprise d'avoir recours à une société privée de surveillance, mais les vendeuses s'interrogent sur l'ampleur des moyens déployés et le but poursuivi... Pour le moment, les interrogatoires menés par la police judiciaire n'ont entraîné ni garde à vue ni présentation au parquet. Ce qui confirme la mince réalité des faits reprochés.

« On dirait que Sodiprintex cherchait à mettre la main sur un réseau parmi les vendeuses, explique M. Valéro, responsable de la C.G.T. à l'aéroport d'Orly. *Des caméras ont été également posées dans d'autres boutiques des aéroports français. C'est une atteinte à la vie privée. Il paraît que l'entreprise accuse un fort manque à gagner... Nous demandons que Sodiprintex nous laisse, en l'absence de comité d'entreprise, regarder ses comptes. »*

Mme Marty-Morel, directrice générale des établissements Sodiprintex, s'estime victime d'une campagne C.G.T. *« C'est tout à fait par hasard que des délégués se trouvent parmi les licenciées... Nous avons constaté des manques de stock, cela nous a amenés à décider une surveillance qui nous a fait découvrir des vendeuses indélicates... »*

CHRISTIANE CHOMBEAU.

L'enlèvement d'Alfred Heineken

(Suite de la première page.)

Pourtant, Heineken est étrangement absent des conversations. Courtoisement, le gérant du café Hoppe, fondé en 1670, un des nombreux établissements liés à Heineken par les «chaînes dorées» d'un contrat d'exclusivité, lève les bras au ciel : *« Je vous parlerai quand tout sera terminé. »*

L'homme de la rue suppute tranquillement le montant de la rançon. Les deux enlèvements précédents se sont soldés à l'amiable : 10 millions de florins (1) de rançon pour l'homme d'affaires Maup Caransa, 12 millions pour Mme Antonia Van der Valk, épouse du propriétaire d'une chaîne d'hôtels. *« Cette fois, ce sera 20 »*, estime un chauffeur de taxi. *« 25 »*, surenchérit sur huit colonnes, sans le moindre commencement de preuve, le quotidien populaire *De Telegraaf*. La firme s'est d'ailleurs empressée de faire savoir qu'elle était « évidemment » prête à négocier le versement d'une rançon. Une mystérieuse petite annonce, parue le 11 novembre dans *De Telegraaf*, pourrait émaner de la famille.

De la peur de Freddy Heineken de se faire enlever, de la protection électronique de sa villa, de ses puissantes limousines blindées, tout a été dit. Mais la vie privée de l'homme se cache derrière des murailles de briques et de verre. Ce qu'on sait de lui est désespérément conforme à l'histoire d'un seigneur du houblon, petit-fils du fondateur de la firme, Gerard Adriaan Heineken, troisième dépositaire du secret de la fameuse levure « Heineken-A », à la formule farouchement tenue secrète.

L'arrière-grand-mère de Freddy s'offusquait de voir sur le chemin du temple tant de braves Bataves ivres morts. Un beau jour de 1864, Gerard Adriaan, dont les favoris austères trônent encore aujourd'hui sur le bureau de son petit-fils, réussit à convaincre sa mère de lui acheter une brasserie dans la banlieue d'Amsterdam. Ainsi débute la légende.

La légende, il l'assume. Mieux, il la construit avec ce sens des relations publiques qu'il a gardé de son passage aux États-Unis à coups de formules. Exemple : *« Une mauvaise bouteille de bière m'est une insulte personnelle »*. Quand il reçoit — rarement, car chaque article sur sa fortune lui attire des tentatives de chantage, — il soulève le voile avec prudence. Son hobby : les toiles de jeunes peintres inconnus, achetées pour une canette de bière, stockées et immanquablement revendues très cher. *« Je voulais m'assurer que j'aurais pu gagner ma vie tout seul dans le commerce d'art. »* Par la fenêtre de son bureau, son regard franchit le canal et va buter sur un horizon de briques qui porte *son nom* : la fameuse première brasserie. Et il soupire : *« Maintenant, je sais que j'aurais pu. »*

On taira le yacht, les bolides, les cuvettes des toilettes en plaqué or dans sa villa de Noortweg. Car la grande aventure de Freddie Heineken, c'est le nouveau monde. Au lendemain de la Libération, son père l'embauche au bas de l'échelle. Heineken n'est alors qu'une petite brasserie néerlandaise. Quelques années auparavant, le père d'Alfred a rencontré, lors d'un voyage transatlantique, le barman du Nieuw Amsterdam, Léo Van Munching, et, séduit par ses compétences brassicoles, l'a nommé importateur *exclusif* aux Etats-Unis. Les deux dynasties, dès lors, vont prospérer parallèlement, Léo Van Munching junior ayant, là-bas aussi, succédé à papa.

De ces quelques années aux Etats-Unis, Alfred Heineken rapporte trois atouts gagnants. D'abord, la fille d'un distillateur de whisky du Kentucky. Ensuite, le goût de la publicité. On le verra même apparaître en personne dans certains spots publicitaires télévisés hors des Pays-Bas. Mais surtout l'intuition que le *réfrigérateur, la télévision et les* supermarchés vont bouleverser l'univers de la cervoise. Son coup de génie : spéculant sur le snobisme yankee, il décide de continuer à brasser en Hollande. Des milliers de tonnes de verre, contenant un liquide composé à 90 % d'eau, traversent donc l'océan en quinze jours, depuis près de quarante ans : Heineken devient synonyme de prestige.

Une carrière édifiante

Des Etats-Unis, la petite bouteille va envahir le monde. En Afrique, en Extrême-Orient, on ne s'embarrassera pas des finesses américaines. On construit sur place plus de cinquante brasseries dans le monde. En France, avec Ancre, Mutzig, La Perle et Colmar, 7 % seulement du marché, mais bientôt Pelforth, « 33 », Union de brasserie, grâce à un rapprochement avec les Brasseries et glacières internationales.

Chez lui, Alfred Heineken fait aussi le ménage. Il rachète, en 1968, la deuxième marque nationale, Amstel, et, imperceptiblement mais efficacement, en dégrade l'image : le marché national est trop étroit pour deux bières haut de gamme. Seule, l'Allemagne, où la concurrence est dure, résiste encore au rouleau compresseur.

Sur cette carrière édifiante, les mauvais esprits se cassent les dents. Pas la moindre prise au dénigrement. La politique sociale est généreuse, comme seules peuvent se le permettre des entreprises florissantes. Sans y être contraint par aucune loi, Heineken a construit une station d'épuration dans sa nouvelle brasserie de Zoeterwoude...

Vendredi matin, dans Amsterdam envahie des brouillards automnaux et de fonctionnaires manifestant contre l'austérité, les Américains de passage se pressaient devant les portes de la brasserie pour l'habituel pélerinage organisé. Alfred Heineken, comme à l'accoutumée, leur souhaitant la bienvenue dans un film publicitaire, entre les portraits de son père et de son grand-père.

DANIEL SCHNEIDERMANN.

(1) 1 florin = 2,70 F.

MUTISME ET... PETITE ANNONCE

Les porte-parole de la brasserie Heineken observaient encore, samedi matin, un mutisme total sur les négociations engagées avec les ravisseurs de M. Alfred Heineken. La police s'est refusée à confirmer que les trois ravisseurs parlaient néerlandais et que les deux armes abandonnées par le trio, des pistolets-mitrailleurs Uzi, avaient été volées à l'armée néerlandaise. Ces informations ont été publiées par la presse hollandaise.

Une petite annonce énigmatique, parue dans les colonnes du *Telegraaf*, pourrait émaner de la famille Heineken et être destinée aux ravisseurs. Un hebdomadaire, *Panorama*, a fait savoir par *le biais de publicités dans la* presse qu'il était prêt à verser une prime de 50 000 florins à qui rapporterait des informations sur les auteurs du rapt.

A la Bourse d'Amsterdam, l'action Heineken a enregistré le 11 novembre une hausse inattendue, passant de 107 à 109 florins.

M. Badinter est partisan de la fermeté à l'égard des immigrés clandestins

Le garde des sceaux a notamment déclaré devant le congrès du syndicat des avocats de France : « L'immigration clandestine est ce qui suscite cet amalgame monstrueux entre délinquance et immigrés ».

De notre envoyé spécial

Biarritz. — M. Robert Badinter est partisan de la fermeté à l'égard des clandestins. *Il l'a dit le 11* novembre, à Biarritz, où il assistait au congrès du syndicat des avocats de France (gauche). Le garde des sceaux avait été interpellé sur la législation applicable aux immigrés clandestins par le président de ce syndicat, Me Jean-Louis Brochen. Cette législation, qu'un autre syndicat de gauche, celui de la magistrature, qualifie d'*« exception »*, permet de reconduire immédiatement à la frontière les étrangers en situation irrégulière, même s'ils font appel. Cette procédure, qui reste à la discrétion des tribunaux, a remplacé après mai 1981 les expulsions administratives décidées par le ministre de l'intérieur.

38 900 détenus

M. Badinter a justifié le caractère immédiat de la conduite à la frontière en insistant sur le fait que peu de clandestins font appel et qu'ils le font le plus souvent en vain. Comme le président de la République, le garde des sceaux est convaincu de la nécessité de renvoyer les étrangers en situation irrégulière chez eux. *« Il faut que l'immigration clandestine soit stoppée*, a-t-il déclaré, *sinon les immigrés clandestins sont voués au travail au noir et, s'ils n'en trouvent pas, à la petite délinquance. » « L'immigration clandestine*, a-t-il ajouté, *est ce qui suscite cet amalgame monstrueux entre délinquance et immigrés avec, comme inévitable conséquence, le racisme quotidien. »*

Le garde des sceaux a, d'autre part, rendu publiques les dernières statistiques de l'administration pénitentiaire. Le 1er novembre, il y avait 38 900 détenus dans les prisons françaises contre 38 721 le 1er octobre, pour 30 000 places, soit une augmantation de 0,46 %. Le plus inquiétant, aux yeux de M. Badinter, reste le nombre de prévenus, c'est-à-dire de personnes détenues avant jugement, qui a atteint 20 377 le 1er novembre. Jamais il n'y a eu autant de *prévenus depuis 1948, a-t-il indiqué*. Cependant, la proportion des personnes en attente d'être jugées n'est pas la plus élevée de l'année : ce pourcentage est de 52,38 % pour le *mois d'octobre alors qu'il était de* 53,47 % en mai.

Le garde des sceaux a estimé que les magistrats n'étaient pas plus sévères qu'auparavant mais qu'ils avaient de plus en plus affaire à des délinquants sans travail et sans domicile fixe, d'où la nécessité de s'assurer d'eux jusqu'au jour de leur jugement. M. Badinter a toutefois *signalé qu'il refléchissait à une réforme* de la procédure de détention provisoire, mais que cette réforme n'était pas encore mûre.

BERTRAND LE GENDRE.

AU TRIBUNAL DE PARIS

Le sac du Musée de la Légion d'honneur

Qui a dit que des tribunaux suintent l'ennui et la grisaille ? A la 14e chambre correctionnelle, l'audience a été colorée le jeudi 10 novembre. Le public s'y est *mis, échangeant injures et horions* avec les gendarmes. *« La France, je l'emmerde ! »*, criait un supporter des prévenus. Lesquels prévenus prenaient fait et cause pour ce public impétueux. On jugeait ainsi, aussi sereinement que possible, Marina da Silva, vingt-cinq ans, et Christian Gauzens, vingt-huit ans, respectivement secrétaire *dans une agence d'intérim et* dessinateur, tous deux militants d'ultra-gauche.

Il y a huit mois, les policiers les avaient arrêtés après le saccage, par une dizaine de personnes, du Musée national de la Légion d'honneur à Paris. Ils avaient perquisitionné à leur domicile et découvert ce qu'il leur fallait : des bombes aérosols, une matraque, des postiches et, surtout, le brouillon manuscrit d'un tract abandonné quelques jours plus tôt dans le musée. Dans la poche de Christian Gauzens, un mot elliptique, vraisemblablement codé, évoquait un musée et son personnel.

«Ce temple de la réaction»

Huit mois de prison ne les ont pas amollis. Marina da Silva, bouillonnante militante féministe, a le propos tranchant. *« Vous êtes des lâches ! »*, criera-t-elle, sans que l'on sache si elle s'adresse aux gendarmes ou aux magistrats. Il en faut plus pour émouvoir le président, M. Jacques Ducos. Il lui fera admettre, après un jeu de propos vifs, sa participation *« à l'élaboration du tract »*. Christian Gauzens, en revanche, dément catégoriquement avoir pris part de quelque façon que ce soit au saccage du musée. Solidaire de cette action, il l'est ! Mais maintenant. Car, à l'époque, Marina avait apparemment joué les cachottières...

L'avocat de l'ordre de la Légion d'honneur n'a pas cru une seconde ces démentis et demi-aveux. Il était là pour déplorer le contenu du tract en cause, offensant à l'endroit du musée (*« Nous avons ravagé ce temple de la réaction... »*), *s'en prenant au gouvernement* — tout à la fois *« social-démocrate »* et *« sioniste »* — et à sa politique au Liban. Il était là, aussi, pour s'indigner de ce qu'une douzaine de toiles dont un Van Loo, un Clouet, un Vernet, des Subleyras furent griffés, râpés, raclés par de jeunes vandales déterminés à faire parler d'eux. Coût approximatif des dommages : 900 000 F.

Pour le ministère public, M. Laurent Davenas requérait une peine d'emprisonnement de dix-huit mois à l'encontre des deux jeunes iconoclastes présumés. *« Je ne respecte pas le despotisme »*, intervenait alors Marina da Silva, avant d'être condamnée à seize mois de prison. Son ami, lui, a eu plus de chance et a été relaxé.

LAURENT GREILSAMER.

ÉCOLE PRIVÉE

M. Bergeron critique les propositions de M. Savary

« Le gouvernement aurait été bien inspiré de laisser les choses en l'état », a déclaré, vendredi 11 novembre, M. André Bergeron, secrétaire de Force ouvrière (F.O.), à propos de l'école privée. A la veille de la réponse des dirigeants de l'enseignement catholique aux propositions de M. Alain Savary, M. Bergeron estime que, *« à force de tout remettre en cause, c'est l'école publique elle-même qui est remise en cause ». « Les perspectives d'harmonisation entre les deux systèmes s'accompagnant de mesures de décentralisation, donc de différenciation selon les régions*, a-t-il ajouté, *portent en germe la destruction de l'unité de l'enseignement et même, à terme, de l'unité de la nation »*.

Dans son plaidoyer en faveur d'un *statu quo*, de préférence à un bouleversement des structures qui conduirait à *« détruire et à privatiser »* le service public d'éducation, M. Bergeron a rappelé que F.O. est attachée à l'attribution des fonds publics à la seule école publique, mais que les lois d'aide à l'enseignement privé *« ayant été votées doivent être respectées »*.

Le secrétaire général de F.O. rencontrait la presse, à l'occasion d'une Conférence nationale qui avait réuni, à Paris, les délégués des nouvelles sections départementales du Syndicat national unifié des directeurs et instituteurs (SNUDI-F.O.). Une trentaine de sections de ce syndicat *viennent en effet d'être créées* à la suite de l'adhésion d'enseignants qui militaient auparavant au Syndicat national des instituteurs et professeurs de collège (SNI-P.E.G.C., FEN). Un grand nombre d'entre eux sont originaires de Loire-Atlantique, dont M. Bernard Bolzer qui fut secrétaire départemental de *la FEN. Plusieurs se réclament du* parti communiste internationaliste (PCI-trotskiste). Ils reprochent à la FEN et au CNAL d'avoir *« fourni à M. Savary des bâtons pour battre la laïcité »*.

M. Bergeron — qui a refusé de révéler le nombre d'adhérents du SNUDI — s'est défendu de vouloir, en développant un syndicat d'enseignants au sein de F.O., *« commettre un acte d'agression à l'égard de quiconque »*.

● *M. Le Pen approuve, en partie, les déclarations des évêques français.* M. Jean-Marie Le Pen, président du Front national, approuve la *« reconnaissance par l'assemblée des évêques français de la valeur morale de la légitime défense tant pour les individus que pour les États »*. Mais, il s'*« étonne »* que les *« évêques français, gravement préoccupés par les souffrances et les morts qu'entraînerait une guerre nucléaire, n'aient pas fait une seule allusion à la protection des populations civiles, laquelle dans notre pays, à l'inverse de tous les autres, est inexistante »*.

Une nouvelle organisation pour la recherche médicale

Le décret relatif *« à l'organisation et au fonctionnement de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale »* (INSERM) a *été enfin publié au Journal officiel* du 11 novembre, date limite au-delà de laquelle le mandat des membres actuels de son conseil aurait expiré, ce qui implique que son budget n'aurait pu être voté...

Pour nombre de ses dispositions, ce décret renvoie à des arrêtés d'application, notamment au sujet de l'organisation et du fonctionnement des commissions scientifiques dont le rôle est renforcé.

Les missions générales de l'INSERM sont renforcées, en fonction de la loi 1982, dans le sens d'une *« valorisation des résultats de ses recherches »*. Cela signifie que cette institution considérera dorénavant comme l'une de ses fonctions importantes les applications pratiques et économiques des travaux de ses chercheurs, et notamment les transferts à l'industrie.

Le conseil d'administration de l'INSERM est modifié dans la composition de ses vingt-six membres, par l'introduction en particulier de personnalités choisies comme *« représentatives du monde du travail »*, ou en raison de *« leur compétence dans les domaines économique et social »*. De même trois des représentants élus des personnels de l'INSERM sur six seront choisis parmi les techniciens, les ingénieurs ou les agents administratifs. Une ouverture semblable du conseil scientifique aux représentants des techniciens est prévue et sera confirmée par un arrêté ultérieur.

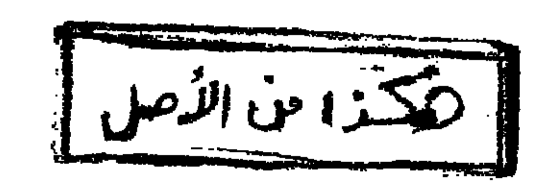
L'article 5 du décret confirme une mesure qui avait, lors de son annonce, provoqué des remous, à savoir la limitation à quatre ans, renouvelable au plus jusqu'à douze ans, des mandats des directeurs des unités de recherche.

Un examen plus rigoureux de l'activité de ces unités permettra aux commissions responsables et au conseil scientifique de fermer celles qui se sont révélées non productives, pour en rouvrir d'autres au besoin (l'INSERM gère, deux cents cinquante unités de recherche).

La souplesse de ce système permet aux brillants animateurs de laboratoires *de se voir renommés*, après douze ans de direction, à la tête d'unités nouvellement créées, mais ressemblant comme des sœurs à celles qu'ils dirigeaient précédemment... Mais elle permet aussi d'éliminer certains caciques improductifs jusqu'à présent inamovibles.

Enfin, le décret renforce et redéfinit les rôles du conseil scientifique, qui devient la véritable instance de réflexion et de proposition de la politique scientifique en fonction *« des perspectives de développement dans le domaine de la recherche et de la santé »*.

Dr E.L.



LES ÉCOLO-UNIVERSITAIRES CALIFORNIENS

A Davis, tout est nouveau sous le soleil

A Davis, près de San-Francisco, un « village solaire » prospère depuis dix ans. Avec une devise : « Laissons faire la nature. »

De notre envoyé spécial

Davis (Californie). – La « *capitale mondiale de l'habitat solaire* », comme disent les journaux, n'est à première vue qu'une banlieue américaine comme les autres : un lotissement résidentiel, fait de maisons basses, pour la plupart en bois, noyé dans un océan d'autres lotissements sans clôtures, au milieu d'une vaste plaine agricole où poussent à profusion la vigne, le maïs, le tournesol et les arbres fruitiers. Si elle n'avait cette étiquette « solaire », la cité baptisée « Village Homes », dans la banlieue de Davis, à une vingtaine de kilomètres de Sacramento, passerait probablement inaperçue.

Pourtant, si l'on se réfère aux habitudes américaines, rien n'est ordinaire dans ce village écolo-universitaire (la ville de Davis abrite l'un des sept campus de l'université de Californie). Au lieu d'y trouver ces larges avenues rectilignes, bordées de maisons à peine plus grosses que la voiture stationnée devant chaque porte sur son aire de ciment, on découvre des ruelles finissant en cul-de-sac sur de petits ronds-points, où stationnent des voitures de dimensions européennes (ou japonaises), loin des maisons qui disparaissent sous des tonnelles de verdure, avec parfois du linge sur un fil entre deux mâts...

Vivre autrement

Retour à la vieille Europe des Néo-Californiens ? Pas tout à fait. Village Homes n'a pas la prétention d'appliquer les règles d'urbanisme en vigueur sur le Vieux Continent. Son promoteur, Mike Corbett, un architecte né à Seattle et résidant près de San-Francisco, n'a découvert l'Europe que cet été, en compagnie de sa femme, Jude, sociologue, Californienne depuis trois générations. Son ambition, en lançant l'idée du Village Homes (en 1973), était plutôt de créer une communauté de résidents bien décidés à vivre autrement, en commençant par économiser l'énergie.

D'où le projet « solaire », qui consiste à proposer aux acquéreurs d'une parcelle de construire leur maison selon des critères d'économie au sens propre : orientation des maisons est-ouest, pour permettre au vent de rafraîchir l'air en été et au soleil de chauffer la façade sud en hiver ; pose de verrières sur le toit et en façade pour capter la chaleur ; isolation renforcée des murs et de la toiture pour limiter au minimum les échanges thermiques ; installation de chauffe-eau solaires, etc. Mais la communauté n'impose rien. « *Je ne veux pas édicter de restrictions pour l'architecture* », souligne Mike Corbett, qui n'est plus aujourd'hui président du City Council Board, le bureau (cinq membres élus) chargé d'administrer la cité.

C'est que la communauté de Village Homes pratique la tolérance. Une fois propriétaire d'un terrain, on peut pratiquement tout faire, y compris refuser les panneaux solaires et ne pas participer aux activités de la communauté. « *La moitié des gens qui habitent ici n'ont pas choisi l'économie d'énergie*, précise Mike Corbett, *certains ont acheté la première maison venue, sans connaître les installations. Mais beaucoup, par la suite, se prennent au jeu et deviennent partisans du solaire* (sun oriented)... » D'autres, en revanche, équipent toute leur maison pour économiser l'énergie, en installant des capteurs solaires « actifs » (1) et en refusant la climatisation. Des deux cent quarante pavillons existants, trois seulement ont des capteurs, une trentaine des climatiseurs et presque tous disposent d'un chauffage central « *pour dégeler l'atmosphère* » lorsque le soleil d'hiver n'arrive pas à percer le brouillard. Presque tous, aussi, ont des chauffages d'appoint (radiateurs électriques, poêles à bois) et des cuisinières électriques. « *Nous ne sommes pas des amish* (2) », dit Jude, pour bien montrer qu'il ne faut pas confondre les enfants du soleil avec des canards sauvages.

Chez Pat, une nouvelle qui vient d'emménager au village après la mort de son mari, on peut s'étonner de contempler dans le séjour un véritable mur de colonnes : ces piliers noirs à torsades, qui rappellent l'autel de Bernin à Saint-Pierre de Rome, sont simplement des réservoirs de tôle remplis d'eau, chargés de réguler la température en accumulant ou en restituant lentement la chaleur. « *On s'y fait très bien*, explique-t-elle avec un désarmant sourire, *c'est original et ça ne prend pas plus de place qu'une armoire.* » Une très grande armoire.

Chez Lucy, une jeune mère installée à Davis depuis 1976, on améliore sans cesse l'installation. Malgré la présence du chauffage central (au gaz), on a renforcé l'isolation de la toiture (plus de 60 centimètres d'épaisseur) et construit l'an dernier une serre faisant office de jardin d'hiver et de chauffage d'appoint. « *En hiver, on y installe les chaises pour le breakfast, et, l'été, on va sous la tonnelle de vigne à côté*, dit-elle en rattrapant son bébé. *Notre facture d'électricité a été ramenée à 40 dollars par mois au maximum de l'hiver et notre poêle à bois nous coûte à peu près 100 dollars pour l'année.* »

Dessin de SERGUEI.

Certains font encore mieux. Plusieurs résidents ont en effet opté pour la maison enfouie, recouverte sur trois côtés par une bonne couche de terre qui escalade le toit. L'isolant par excellence. L'intérieur est plus sombre, certes, mais on n'est pas obsédé par la lumière dans cette plaine californienne où il fait couramment 40 °C à l'ombre en été. « *C'est parfois un peu juste pendant les froids*, avoue une étudiante. *Avec le poêle à bois, on souffre au petit matin, mais j'ai ma couverture chauffante...* ». Résultat : une note d'électricité qui plafonne à 12 dollars par mois ! Aussi, malgré les quelques jours de frimas qui entraînent un certain inconfort (il gèle rarement dans la plaine de Sacramento), l'étudiante en question est ravie de vivre à Davis. « *Je suis là depuis trois ans. J'aime cette communauté* », dit-elle avant d'aller ramasser son linge.

Mike Corbett est intarissable sur les vertus de son village. Il se rappelle les froncements de sourcils de l'officier de police lorsqu'il lui a déclaré que les rues seraient étroites, afin de répondre à la vocation écologique du lieu : moins de bitume = moins de réverbération l'été, moins d'eau de ruissellement à absorber (à Village Homes, les eaux pluviales ne vont pas à l'égout mais retournent directement à la terre). « *Si c'est comme ça*, a dit l'officier de police, *nous ne ferons pas de rondes chez vous. Il nous faut au moins de quoi faire demi-tour dans chaque rue.* » Tant pis. Ou tant mieux : « *Notre taux de criminalité est un des plus bas du secteur* », ajoute malignement l'architecte, qui s'en trouve fort bien.

Kibboutz sans règle

Moyennant 32 dollars par mois, chaque famille peut disposer des installations communes : une magnifique piscine, la maison pour tous où, deux fois par mois, sont organisées des *parties*, bientôt des magasins. « *A quoi bon avoir chacun une pataugeoire dans sa pelouse quand on peut disposer d'une vraie piscine à deux pas ?* », observe Mike, très fier de montrer aussi le vignoble et le verger communautaires où les jeunes sont initiés à l'agriculture de subsistance. Chaque famille est invitée à cultiver son potager, et même, si le cœur lui en dit, à mettre en valeur un champ communautaire. On encourage la pratique de la bicyclette avec des pistes cyclables presque aussi larges que les rues. On favorise même la marche à pied avec un réseau de sentiers entre les maisons bien plus dense – et plus agréable – que le réseau routier.

Au total, une sorte de kibboutz sans règle ni discipline, où le seul mot d'ordre serait : « Laissez faire la nature. Profitez du soleil. » Régression ou luxe d'enfants gâtés ? « *Nous ne voulons pas retourner en arrière*, insiste Mike Corbett. *Nous voulons seulement explorer des voies parallèles, sans dogme ni* a priori. » Son rêve : « *Je voudrais construire une ville entière, faite de petits Village Homes.* » Après dix ans d'expérience, ce rêve n'est pas insensé.

ROGER CANS.

(1) La plupart des maisons de Village Homes sont dites à captage solaire passif – on laisse le soleil chauffer à travers les vitres ou la tôle. Le captage solaire « actif » suppose tout un appareillage de panneaux accumulateurs.

(2) Secte mennonite de Pennsylvanie qui refuse l'électricité et le moteur à explosion.

DRAME A MARSEILLE

Panisse sans son « feriboite »

Depuis plusieurs mois, une pancarte est suspendue au portique d'embarquement sous la raison sociale « Service du ferry-boat – mairie – place aux Huiles », avec ces deux mots terribles inscrits en rouge : « Arrêt définitif. »

De notre correspondant

Marseille. – Si rien n'est fait pour lui rendre vie non seulement il ne réalisera jamais le vœu secret du Marius de Marcel Pagnol, qui rêvait de le voir « *tourner la barre tout d'un coup, prendre le port en long et mettre le cap sur la haute mer* », mais encore ne le prendra-t-il même plus en travers, le Vieux-Port de Marseille ! Le *César* et le *Mouche-VII* se balancent doucement au bout de leurs amarres, abandonnés.

Ils étaient ventrus, lourdauds, démodés sans doute. Un aspect de serre flottante avec un toit de tôle ondulée et des baies vitrées. « *Ton feriboite*, disait Panisse à Escartefigue, le « capitaine » du bateau, *c'est une bouée qui a une hélice à chaque bout, il marche toujours à reculons, il n'a pas d'avant, il a deux culs* ». Mais il faisait partie intégrante du paysage, si bien qu'on imagine pas le Vieux-Port sans lui.

En 1980, il avait fêté son centenaire. Alors, de quoi meurt-il ? De vieillesse ? Non pas : de langueur. Du désespoir d'être abandonné par les Marseillais, qui, pourtant, proclament à tout propos leur attachement à ce mode de transport d'un autre âge. Ils n'étaient guère plus de trois cents à l'emprunter chaque jour, des riverains surtout, pour qui aller de la place aux Huiles au pied de la mairie par le ferry-boat, c'était « économiser » plus de 1,5 kilomètre en évitant le détour par le quai des Belges. C'était pour eux comme le métro de la mer. Mais à 1,20 F la traversée, il aurait fallu qu'ils soient plus nombreux et plus fidèles pour que le *Mouche-VII* vogue vers son deuxième centenaire, tous les jours, de 8 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

A l'âge d'or, quand trois lignes fonctionnaient en parallèle réparties sur le plan d'eau entre l'hôtel de ville et Saint-Jean, on estimait que chaque bateau faisait, bon an, mal an, le tour de la terre à la vitesse de 4 nœuds. Mais déjà, en 1926, une des lignes (place Vivaux-la Criée) concurrencée par le pont transbordeur avait dû cesser ses activités.

Créée par la compagnie Chambon, la Compagnie des ferry-boats était devenue une affaire de famille, puisque les bateaux-mouches du Vieux-Port étaient la propriété de Mme Ischyron, qui la tenait de son père depuis plus de trente ans. « *Pour nous c'est terminé*, dit-elle, *le ferry-boat est à vendre.* »

Il a commencé à donner de la gîte en 1974 alors qu'il transportait encore plus de trois cent mille passagers par an malgré l'amputation d'une seconde ligne (Saint-Jean-rive Neuve). Dès 1976, il fallut une transfusion pour le maintenir en vie sous forme d'une subvention municipale de 6 000 F. Mais le déficit devait s'accélérer pour atteindre 10 000 F en 1977, 190 000 F en 1980 et 474 000 F en 1982. Pendant ce temps, le tiers de ses passagers l'abandonnaient.

Qui veut acheter le « feriboite » ? La municipalité étudie plusieurs solutions. L'une d'elles consisterait à acquérir les bateaux et à offrir la gratuité du passage. Cela ne coûterait pas plus cher que de les subventionner, puisque le budget de fonctionnement est estimé à 450 000 F. Mais à la mairie, on estime qu'on a donné en subventions l'équivalent des actifs de la compagnie constitués par trois bateaux, dont deux sont à refaire, soit 1 million de francs environ. On aimerait donc que les propriétaires offrent les bateaux-mouches à la ville en échange du franc symbolique. Des négociations sont en cours.

« *Les Marseillais sont très attachés à leur ferry-boat*, faisait-on remarquer dernièrement à M. Gaston Defferre. *Ils ne comprendraient pas qu'on le laisse mourir.* » A quoi le maire de Marseille a répondu : « *Alors, pourquoi ne le prennent-ils plus ?* »

JEAN CONTRUCCI.

WEEK-END D'UN CHINEUR

Si vous avez manqué la fastueuse célébration du cinquième anniversaire du Louvre des antiquaires, il est encore temps (jusqu'au 13 novembre) de rendre visite aux deux cent cinquante spécialistes du passé qui ont su mettre en valeur leurs plus belles pièces : un marbre en ronde-bosse d'Alexandre le Grand ; un camée de Louis XIV sur ivoire (du Daffoy), Galerie Antonovich ; un baguier en argent en forme de statuette (Nicole Kramer) ; une coupe en vermeil d'Odiot (de Quincy) ; une série de quatre capprici vénitiens par Marieschi (Gismondi) ; une statuette en bronze de l'électeur de Bavière (Duault) ; un dressoir lyonnais du seizième siècle (Rouge) ; une danseuse en pâte de cristal d'Argy Rousseau (Danenberg) ; un téléphone 1930 en œil de tigre (Opium) ; une canonnière à roues à aube, maquette du dix-neuvième siècle (La Fille du pirate) ; un chinois escamoteur, automate à musique (Christian Bailly) ; un tabouret de chef polynésien (R. et A. Meyer) ; des étonnants objets d'art populaire (Acrostiche, Herminette) ; de magnifiques lions en marbre blanc veiné, grandeur nature (J.L. D.-François).

Cet effort pour « sortir » de tels trésors, et bien d'autres, n'est d'ailleurs qu'un aboutissement. Au fil des années, depuis 1978, une sorte de sélection naturelle s'est opérée parmis les locataires de cet espace privilégié. (Il ne reste qu'un tiers des premiers pionniers.) Les petits marchands sont partis d'eux-mêmes, incapables de faire un chiffre d'affaires suffisant pour faire face aux charges. D'autre part, sous la direction douce et ferme de Mme Nathalie Narischkine, épaulée par un expert énergique, M. Patrick de Buttet, seules les candidatures d'antiquaires éprouvés ont été retenues, ce qui s'est fait d'autant plus facilement que la demande d'admission est plus forte que le nombre des boutiques disponibles. Le Louvre des antiquaires de la seconde génération a trouvé, n'en doutons plus, un second souffle qui sera de longue durée.

A cette politique sélective s'ajoute l'attrait d'expressions intelligentes sur les thèmes les plus divers : l'art forain, l'art et l'oiseau, le festin dans l'art, l'art démoniaque et, dans quelques jours, « Les enfants du passé » (jusqu'en février). Cet effort de recherche et d'érudition est toujours valorisé par une présentation du goût le plus sûr.

Mais comme tout est perfectible, il reste à souhaiter pour ce vivant musée plus d'affabilité de la part des marchands – qui ne devraient pas faire de l'élévation de la qualité un prétexte pour hausser un peu fort le niveau des prix. (Le Louvre des antiquaires est ouvert tous les jours (sauf lundi) de 11 heures à 19 heures, même le dimanche.)

Côté brocante, la Foire de Boulogne-Billancourt propose, jusqu'à dimanche, de nombreux meubles et objets du dix-neuvième siècle à des prix modestes (peu de hausses par rapport à l'an dernier).

Meubles divers offerts aux enchères à Enghien, aux Andelys et à Provins, dimanche 13 novembre à partir de 14 h 30. A Versailles, de l'archéologie et des objets d'Extrême-Orient chez M. Blache à l'Hôtel Rameau ; de l'argenterie, des bijoux et des tableaux modernes aux Chevau-Légers. Enfin, à Vernon (Eure), les automobiles modèles réduits de la « collection du Dr D. », partiront aux plus offrants.

GERSAINT.

DES TOXICOMANES EN RANDONNÉE DANS LE MASSIF CENTRAL

Hippothérapie

De jeunes toxicomanes de nationalité suisse ont effectué pendant un mois une randonnée équestre d'un millier de kilomètres au sud du Massif central. Déjà tentée aux États-Unis, c'était la première fois qu'une telle initiative était lancée en France.

De notre correspondant

Mende. – A l'origine d'une telle initiative, Georges Baudraz, quarante-quatre ans, directeur de l'institution Toulourenc chargée à Genève de s'occuper des toxicomanes.

Depuis plusieurs années, cet homme enthousiaste, passionné par les randonnées à cheval, avait accompagné des drogués au centre équestre du Meylet, près de Langogne (Lozère). Mais cette fois, il décide d'aller plus loin et de mettre en œuvre une véritable thérapie par l'équitation financée par les institutions sociales et le département de la santé publique du canton de Genève. « *Nous avons essayé*, explique Georges Baudraz, *de concevoir une formule qui permette aux toxicomanes de reprendre confiance en eux-mêmes, d'apprendre ce qu'est l'effort et en même temps d'éprouver un plaisir intense.* »

Au départ du périple, vingt-quatre garçons et filles de dix-neuf à trente-trois ans, accompagnés d'éducateurs, d'infirmières et d'une caravane d'intendance. Chaque jour des étapes d'une trentaine de kilomètres, le soir des haltes dans les terrains de camping, les gîtes ruraux, les fermes ou les abbayes. Après avoir chevauché sur les vastes étendues du causse de Sauveterre, les cavaliers sont descendus prudemment dans les gorges du Tarn par le sentier escarpé de Castelbouc. Ensuite, c'est la remontée sur le causse Méjean pour atteindre Meyrueis, Montpellier-le-Vieux, le Larzac, l'Espérou et l'Aigoual, le retour s'effectuant par le parc national des Cévennes, le mont Lozère et la Haute-Ardèche. « *Partout*, raconte Georges Baudraz, *nous avons été accueillis à bras ouverts. Mais les débuts furent assez difficiles, la plupart des participants n'ayant jamais fait d'équitation. Un matin, on a discuté pendant trois heures avant de harnacher les chevaux. Il a fallu apprendre à vivre ensemble, dépasser les conflits et surmonter la déprime résultant d'un sevrage complet. Jamais nous n'avons eu recours à des médicaments. Ces jeunes se sont retrouvés face à eux-mêmes.* »

« Le cœur gros »

Comment ont-ils ressenti cette expérience ? Sylvie, dix-neuf ans, a pris conscience qu'elle était capable de « *tenir jusqu'au bout* ». « *Je m'étais*, dit-elle, *fixé un but. Je l'ai atteint. Ce séjour m'a redonné confiance. Désormais ma vie sera différente. J'ai appris à apprécier des plaisirs simples : les dialogues avec les gens, le temps qui passe, la découverte de paysages aux couleurs flamboyantes.* » Philippe, avoue « *avoir eu le cœur gros au moment où il s'est séparé de son cheval* », et Pablo évoque avec tendresse le contact quotidien avec l'animal : « *Chaque matin j'allais le brosser et le nettoyer. Les premiers jours j'étais maladroit, je craignais de lui faire mal. Par la suite je suis devenu plus habile.* » Marylin, qui avait une certaine appréhension au départ de la randonnée, raconte : « *J'ai vaincu ma peur et en même temps j'ai acquis une assurance que je ne possédais pas auparavant.* »

Faut-il en déduire que l'équitation constitue une panacée pour lutter contre la toxicomanie ? Georges Baudraz reste prudent : « *Ce n'est pas*, dit-il, *la solution miracle, mais ces jeunes qui étaient tous volontaires ont montré qu'ils étaient capables de réaliser quelque chose. Sur vingt-quatre participants, nous n'avons eu que deux abandons. Des relations confiantes se sont instaurées avec les éducateurs. Un mois, c'est trop court. A Genève, il faudra prolonger cette initiative. En Suisse, on verse chaque semaine une aide financière aux toxicomanes. Pourquoi ne pas aider ces garçons et ces filles à acheter un cheval ? Ce serait plus économique sur le plan financier et plus efficace au niveau thérapeutique.* »

JEAN-MARC GILLY.

PARIS EN VISITES

MARDI 15 NOVEMBRE

« Le faubourg Poissonnière », 14 h 30, angle faubourg Poissonnière, boulevard de Bonne-Nouvelle, Mme Allaz.

« Manufactures des Gobelins », 14 h 30, 42, avenue des Gobelins, Mlle Garnier-Ahlberg.

« L'église Saint-Roch », 15 h, 296, rue Saint-Honoré, Mme Bouquet des Chaux (Caisse nationale des monuments historiques).

« Turner », 15 h 15, Grand Palais (Arts et curiosités de Paris).

« Saint-Germain-des-Prés », 15 h, métro Mabillon (Connaissance d'ici et d'ailleurs).

« Chez un doreur argenteur », 14 h 30, métro Arts-et-Métiers (P.-P. Y. Jaslet).

« Autour de Beaubourg », 14 h 30, 2, rue du Renard (Paris autrefois).

« Le Marais », 14 h 30, métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

MERCREDI 16 NOVEMBRE

« Le temps des Mousquetaires raconté aux jeunes », 14 h 30, hôtel des Invalides, cour d'honneur, M. Serres (Caisse nationale des monuments historiques).

« Quartier Saint-Martin », 15 h 30, métro Temple (Paris pittoresque et insolite).

« L'art syrien », 15 h 30, Petit Palais (Tourisme culturel).

Culture

Le tango au Festival d'automne

Le Festival d'automne présente jusqu'au 17 novembre, et pour la première fois en France, au T.M.P.-Châtelet, un spectacle de tango — l'histoire d'une musique et celle d'une manière d'être — mis en scène par Claudio Segovia. Des compositions classiques et d'autres plus proches : un siècle de tango.

Le tango s'est dansé dans le monde entier, a encanaillé les « branchés » des Années folles, fait pleurer tous les accordéons. Il est et demeure « la » musique de Buenos-Aires, ce soupir de l'âme que chaque Argentin porte en lui, et dont se souvient Jorge Lavelli.

Homme de théâtre, Jorge Lavelli a monté Gombrowicz, Arrabal, Claudel, Ionesco ; il a été l'un des premiers à renouveler la mise en scène lyrique, de Faust, Pelléas et Mélisande, la Traviata... il est arrivé en France au début des années 60. Il venait de Buenos-Aires où il est né, sa famille venait d'Italie. Il dit que le tango chante la nostalgie des immigrés et que, s'il a franchi les frontières des faubourgs et celles du pays, c'est grâce au Toulousain Charles Romuald Gardes, qui, comme ce million d'immigrés que l'Argentine a accueillis, est venu là s'inventer une identité, est devenu Carlos Gardel.

Larmes de sel

Le tango est né, obscurément, du métissage des rythmes — y compris ceux de l'Afrique — qui se sont succédé sur les rives du Rio de la Plata. Il s'est approprié la sentimentalité du peuple, et c'est ainsi qu'il est devenu son porte-parole, qu'il en a suivi les *mutations sociales*. Il a *canalisé* sa sensibilité et, en retour, a marqué ses comportements, sa manière d'exprimer son émotivité. Il capitalise la perception du monde particulière à l'exil et, de ce fait, efface sa marginalité. Le mélange des cultures qui définit la nation argentine trouve là un moyen d'en finir avec la tristesse. Le tango est profondément la musique de Buenos-Aires.

Quelquefois, un parfum de désuétude s'attache au tango et à tout ce qui l'entoure. Ce n'est pas faux. Trop de facteurs le relient au passé. Même si l'immigré réussit à s'intégrer, il ne cesse de porter ses yeux vers d'autres pays, vers l'Europe surtout. Si les constantes du tango se soudent dans les plaintes et la nostalgie, c'est bien parce que les *portenos*, les hommes du port, ont en eux les images d'autres ports et celles de leurs ancêtres, et que, à force de les chercher au-delà de la plaine, de la pampa sans limite, ils pleurent. Larmes de sel où se reflètent d'autres visages, d'autres paysages perdus ou abandonnés. *Les* plaintes du tango disent plus que l'amour frustré, elles parlent de fatalité, de destins qui s'engouffrent dans la douleur et du paradis perdu, Europe mythique.

Alors, le tango n'est plus seulement la musique de Buenos-Aires, il est à lui seul la synthèse de la ville. Il interfère sur le langage, en rythme l'élocution, laisse des traces dans la grammaire, investit la respiration de la vie quotidienne, en influence les cadences avec ses emphases, ses pauses significatives, ses finales languissantes. A Buenos-Aires et sur les deux rives du grand fleuve, à la frontière de l'Uruguay, tout instant est en rapport avec le tango.

L'admiration du passé

L'homme de Buenos-Aires est plutôt taciturne, secrètement idéaliste, il a le sens de l'humour grinçant, de *l'ironie déchirée*, il affiche un pessimisme désarmant que le tango colonise. Le tango exalte la blessure première de l'exil, les illusions enfuies, l'impuissance à défier le présent. Il véhicule une pensée née d'une fracture de base et, tout naturellement, débouche sur la nostalgie, cette force secrète qui entraîne vers l'admiration du passé.

Dans les années 50, le tango atteint le sommet de sa splendeur. *Par la suite, les salles de bal* reçoivent d'autres musiques. Le tango se replie. De la concentration sur la danse, on passe à la concentration sur l'écoute, sur les subtilités de l'expression musicale. A nouveau déclassé, le tango se goûte dans la communion enfumée des cabarets, comme s'il fallait faire les comptes de presque un siècle d'existence. Comme pour une initiation à un culte très grave, on se retrouve coude à coude autour des petites tables, et religieusement, silencieusement, on écoute. Du plan général, on passe au gros plan. La cérémonie muette prend des allures de messe païenne. *Plus* que jamais, le tango capte l'émotivité retenue du peuple argentin et sa tristesse s'inscrit dans une philosophie de la désespérance. Comme le Nô au Japon, le tango se nourrit des nuances apportées à l'interprétation.

Puis l'Argentine connaît des jours sinistres qui portent des coups terribles à la fragilité sentimentale de ces écorchés de l'âme, Européens du bout du monde plus que jamais ignorants de leur identité. Rien ne peut cependant faire disparaître le tango. Mieux et plus qu'une distraction, qu'un euphorisant, il renvoie l'auditeur à son intériorité. Il rassemble et fait chanter ses angoisses, il finit par composer un traité pratique de philosophie populaire, et les poètes donnent à leurs paroles un vertige pathétique, introduisent l'idée de la mort dans les plaintes anciennes, alors ils accèdent à la composante originelle de l'âme argentine...

JORGE LAVELLI.

Claudio Segovia
metteur en scène

Il a fait ses débuts de décorateur et de costumier, dans le Théâtre indépendant de Buenos-Aires — mouvement autogestionnaire, en rupture avec le théâtre commercial, sur le plan économique, artistique, éthique. Par *la suite,* Claudio Segovia continue sa carrière en Argentine, et à l'étranger dans des spectacles musicaux. *Il travaille à New-York, en Espagne. Il a collaboré à* des spectacles très divers : *la Mouette,* à Rio-de-Janeiro, *le Carnaval de Venise,* à Aix-en-Provence, *Yvonne, princesse de Bourgogne,* de Gombrowicz, à Buenos-Aires. Et il travaille pour *l'Affaire Makropoulos,* de Janacek. Il connaît parfaitement le tango argentin et ses interprètes. Il rêvait depuis longtemps de le présenter à Paris, tel qu'on le joue, qu'on *le chante et qu'on le danse* à Buenos-Aires.

Roberto Goyeneche
chanteur

On appelle Roberto Goyeneche « el Polaco », « le Polonais », ce qui n'a rien à voir avec ses origines, qui seraient plutôt basques. Mais comme il a les cheveux clairs et que dans sa jeunesse il était très mince, ses amis l'ont baptisé ainsi, c'est la tradition à Buenos-Aires que les surnoms. Il a chanté et enregistré avec les plus fameux musiciens, comme *Armando Pontier, Baffa-Berlingieri, Attilio Stampone,* et surtout avec Anibal Troilo, surnommé « Pichuco », auteur, bandonéoniste de génie qui a bouleversé et renouvelé le tango des années 40.

Jorge Luz
acteur, imitateur, chanteur

Jorge Luz est acteur. Il joue avec le même talent les *comiques des textes classiques espagnols* et la *zarzuela* (opérette espagnole). Très fameux par ses travestis, il exploite dans le tango — qui *est d'abord une danse d'homme* — le dérisoire et l'outrance de certaines interprétations féminines.

Fresques murales à Mexico

Pendant près de cinq mois, neuf jeunes Lyonnais ont été envoyés — sur initiative gouvernementale — pour collaborer avec un groupe de peintres, à Tepito, quartier maudit de Mexico, sorte de lieu non-dit sans existence légale, où, selon la rumeur, s'épanouissent les horreurs sans lesquelles une capitale de dix-sept millions d'âmes, d'estomacs et de sexes ne saurait vivre.

L'idée a surgi en 1982, à l'occasion du voyage à Mexico de Jack Lang, ministre de la culture, au moment où il s'est fait applaudir pour ses diatribes contre « *l'impérialisme culturel nord-américain* ». Jean-Pierre Colin, membre de son cabinet, avait mis à profit le séjour pour visiter Tepito. Il a eu l'occasion d'y découvrir les peintures murales d'un groupe local baptisé Tepito arte aca (Tepito art-ici et maintenant), très forte affirmation d'identité culturelle.

Mexicains et Français ont alors décidé d'organiser un « échange artistique » avec Populart, un groupe de la même veine, dont la base est Oullins, dans la banlieue lyonnaise. Les emblèmes choisis par ces deux collectifs disent clairement leur parenté : Guignol muni d'un pinceau pour les uns, Joconde faisant un bras d'honneur pour les autres.

C'est ainsi que, à la mi-juin, neuf jeunes Lyonnais, qui ne révèlent jamais leurs noms — ils signent toutes leurs œuvres du seul sigle de leur collectif, — débarquent à Mexico : Amandine, Dominique, Gilbert, Jean-Michel, Marie-France, Marion, Patrick, Pomme et Véronique. Personne n'est prêt à parier sur le succès de leur entreprise. Comment quatre garçons et cinq filles « égarés de mai 68 » vont-ils pouvoir pénétrer dans un quartier si fermé, si dangereux, qui se prétend le creuset du Mexique authentique afro-latino-américain, celui aux mains calleuses de mécano bricoleur, aux couleurs de métis champion du monde de boxe, le Mexico de la dérision ?

Mais la banlieue lyonnaise a sa propre culture de rue. Celle qu'on apprend à la Saulaye, par exemple, dont pour 97 % les habitants sont des immigrés. Populart a son idée sur la question. Depuis sa formation en 1978, il a en outre multiplié les expériences dans les milieux les plus divers : avec des malades mentaux sans leurs médecins, avec les enfants d'une école contre l'institution, au centre de la ville d'Oullins, avec l'ensemble de la population et le soutien d'une municipalité exceptionnellement ouverte.

L'intégration Populart-Tepito a donc *été* instantanée. Le round d'observation — un rite, dans un quartier où les gosses rêvent encore de sortir de la misère en montant sur le ring — semble n'avoir pas duré plus de quarante-huit heures. Question de savoir-faire, question de sourire, de chaleur humaine. Pas de peur, pas de jugement, pas de curiosité malsaine.

Populart aime à se pénétrer de l'ambiance d'un lieu avant de commencer à y peindre. Mais la *population de Tepito n'avait pas* la patience d'attendre. Très vite, elle a demandé d'improviser sur la moitié d'un gigantesque mur de près de soixante mètres de long, en complément d'un travail commencé par Arte aca. Les gens passaient, regardaient, commentaient, en parlaient autour d'eux. Que les deux sensibilités plastiques se soient heurtées lors de cette première expérience n'a gêné personne. Le travail a plu. On a demandé de recommencer. Progressivement, des amitiés se sont nouées, les styles se sont fondus. Le groupe est resté plus longtemps que prévu. Il a été adopté.

L'une des grandes particularités de Tepito est d'avoir su préserver contre vents, marées et promoteurs l'une des unités urbanistiques essentielles des villes mexicaines d'antan : la *vecindad*, groupe de maisons (entre cinquante et cent en moyenne) presque toujours petites, très serrées les unes contre les autres autour d'une grande cour à laquelle on n'accède que par une seule entrée.

La richesse du métissage

Dix à quinze personnes habitent dans une pièce et demie. L'exiguïté pousse les individus vers l'espace commun. Il en résulte une convivialité dont les conflits ne sont pas absents, mais qui repose sur des rapports affectifs réels. La *vecindad* répond à bien des problèmes soulevés par les sociologues de la ville moderne, mais les compagnies immobilières trouvent les tours infiniment plus rentables.

Dans la *vecindad*, les *populardons, comme ils aiment à s'appeler*, ont réussi une sorte de « miracle dans une cour ». Après avoir vécu pendant plusieurs semaines dans l'intimité du lieu, ils ont commencé à peindre les scènes les plus immédiates de la communauté : le départ pour le travail, le lavage du linge, les jeux des gosses. La vedette revient à un vénérable grand-père, ancien compagnon de Pancho Villa, qui veille sur la *vecindad* comme la révolution de 1910 sur ses derniers enfants.

A peine finie, l'œuvre réalisée sur des murs trop vieux, maltraitée par le soleil et la pluie, s'écaille. *Mais* les « *modèles* » ne sont pas déçus de se voir disparaître. Populart, pour expliquer sa démarche, dit volontiers : « *Des choses de l'amour pour les lieux et les gens surgit une très forte envie de créer.* »

Une sorte d'intégration par paliers, s'est opérée. Les Lyonnais ont perdu quelque peu de leur virginité soixante-huitarde, ont découvert la richesse du métissage qui s'accepte, touché quelques réalités du tiers-monde.

Ils sont partis le 4 novembre. Arte aca est attendu à Oullins au printemps prochain.

FRANCIS PISANI.

LE KATHAKALI

Le jeu de l'histoire

Le théâtre kathakali n'est pas inconnu, du moins les images de ses héros fantastiques, grimés et masqués. Les troupes — dont la plus connue vient du sud-ouest de l'Inde — s'arrêtent régulièrement en France au cours de leurs tournées internationales. La dernière en date, présentait le Kalamandalam à La Rochelle, au festival de Lille et à Paris, au Carré Silvia-Monfort où sept spectacles différents ont été donnés, pendant une semaine.

Katha signifie « histoire », kali « jeu ». *Le kathakali* est donc une « histoire jouée », à mi-chemin entre la danse et le mime, assez proche de ce qu'on appelle le ballet d'action ou la pantomime, à cela près que les gestes conventionnels des mains qui racontent ce que la bouche ne dit pas, tandis que les expressions du visage traduisent les divers états affectifs, sont d'une variété beaucoup plus grande et font l'objet d'un véritable code. On songe involontairement au langage manuel des sourds-muets *tout en se disant* que les Italiens, en dehors même de la commedia dell'arte, ont dû se passionner pour le kathakali dans une vie antérieure.

Fondée en 1930 pour perpétuer l'existence menacée de cette forme d'art spécifique du Kérala, province située au sud-ouest de l'Inde, l'école du Kalamandalam possède une troupe (composée de ses professeurs) qui compte parmi les plus remarquables.

Issue de formes théâtrales beaucoup plus anciennes, en partie religieuses et continuant la tradition du théâtre sanscrit où récitation, mime et danse sont indissociables, le *kathakali*, né au dix-septième siècle, est relativement récent ; contemporain de l'opéra occidental, il n'est pas si éloigné de ce que devait être l'opéra-ballet de Lully, et même l'opéra baroque où chaque attitude des acteurs possédait une *signification bien précise.*

Comme dans *le Combat de Tancrède et Clorinde* de Monteverdi, les chanteurs-narrateurs, immobiles au fond de la scène, accompagnent et déterminent l'évolution des danseurs-acteurs. Cela pour indiquer que les points de contact entre le kathakali et *certains modes d'expression occidentaux* ne manquent pas ; mais, outre l'aspect religieux, fondamental ici, nous devons encore faire un certain effort pour concentrer notre intérêt sur les détails qui sont l'essentiel et faire abstraction du temps qui semble, au premier abord, exagérément distendu.

L'essentiel est de *ne pas* perdre patience car les moments d'émerveillement — qu'il s'agisse de la virtuosité des danseurs, ou de la variété inépuisable des sonorités que les musiciens savent tirer d'un petit gong, d'une minuscule paire de cymbales et de deux tambours — dédommagent largement des périodes pendant lesquelles l'attention se relâche. Mais il reste toujours la beauté des costumes, des tiares et des maquillages formant de véritables masques.

Avec un peu d'habitude cependant, on se prend à regretter que la plupart des représentations n'excèdent pas deux heures (au Kérala elles durent toute la nuit) et que les scènes choisies soient, de préférence, les plus spectaculaires, mais il est sans doute nécessaire qu'il en soit ainsi afin de ne pas décourager la curiosité d'un public de plus en plus nombreux. En effet, les combats, les grimaces des méchants, leurs cris de rage, leurs sauts, sont universellement compréhensibles. Pour aller plus loin, il faudrait pouvoir suivre ce que chantent alternativement les deux vocalistes et que miment les danseurs soutenus par les tambours, mais, à moins d'apprendre le sanscrit (*mâtiné de* malayalam), il ne faut pas trop y compter et se contenter de connaître les épisodes du Mahâbhârata ou du Râmâyana d'où est tiré l'argument des spectacles.

En revanche, on devient vite sensible à l'extraordinaire synchronisation des gestes et de la musique dont la perfection tient autant à la maîtrise consommée d'un art pratiqué depuis l'enfance, qu'au fait que les joueurs de tambour ont toujours l'œil sur les gestes des danseurs, comme sur ceux d'un chef d'orchestre, afin qu'il n'y ait jamais le moindre décalage, les uns et les autres étant soumis, de surcroît, au rythme du *petit gong* tenu par le chanteur le plus expérimenté.

En attendant le prochain passage en France d'une troupe de kathakali, d'ici un an ou deux, on pourra se préparer en lisant le nº 9 de la revue *Bouffonneries* (1) et en écoutant l'unique enregistrement publié par les disques Auvidis (AV 4505).

GERARD CONDÉ.

(1) Théâtres d'Orient : le kathakali et l'odissi (108 pages, 45 F). Domaine de l'Estanière - 11000 - Cazilhac.

théâtre

La danse

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

théâtre

LES SPECTACLES NOUVEAUX

LULU. – Bataclan (721-18-81), sam., 20 h 30.

CENT MINUTES POUR CENT ANS. – Malakoff, Théâtre 71 (655-43-45), sam., 20 h 30. Dim., 16 h.

L'INVITATION AU VOYAGE. – Lucernaire (544-57-34), sam., 22 h 15.

Les salles subventionnées et municipales

SALLE FAVART (296-06-11), sam., 19 h 30 : Vive Offenbach.

COMÉDIE-FRANÇAISE (296-10-20), dim., 14 h 30 : Félicité ; sam., dim., 20 h 30 : la Seconde Surprise de l'amour ; la Colonie.

CHAILLOT (727-81-15), Grand Foyer, sam., 20 h 30 : Tombeaux de poupées ; Spectacles pour enfants : sam., 15 heures : la Traversée du désert.

ODÉON (Théâtre de l'Europe) (325-70-32), sam., dim., 20 heures : la Tempesta (en italien).

PETIT ODÉON (Théâtre de l'Europe) (325-70-32), dim., 20 h 30 (grande salle) : Acting Shakespeare, par Ian McKellen.

TEP (797-96-06) (lun.), sam., 20 h 30 ; dim., 15 heures : la Mort de Danton ; sam., 14 h 30 ; dim., 20 h 30 : San Mao, le petit vagabond ; la Petite Bande.

PETIT TEP (797-96-06), sam., 20 h 30 ; dim., 15 heures : Clair d'usine.

BEAUBOURG (277-12-33), sam., 17 heures : Jazz contemporain ; Cinéma vidéo : sam., dim., 16 heures : Duras filme ; 19 heures : l'Argentine à l'heure zéro ; sam., dim., 18 heures : Michael Snow. ; sam., dim., de 14 heures à 20 heures : Graines de cinéastes.

THÉATRE DE LA VILLE (274-22-77), sam., 20 h 30 ; dim., 14 h 30 : l'Art de la comédie ; sam., 18 h 30 : C. Magny.

CARRÉ SILVIA-MONFORT (531-28-34), sam., 20 h 30 ; dim., 16 heures : Mario Maya, Ay Jondo.

Les autres salles

A DEJAZET (887-97-34), Semaines de la Marionnette ; sam., 19 h 30 ; dim., 15 h : Le Vélo théâtre ; sam., 20 h 30, dim., 16 h : Olifant ; sam., 22 h 30, dim., 17 h 30 : Théâtre Caroube.

AMERICAN CENTER (321-42-20), sam., dim., 21 h : les Déménageurs.

ANTOINE (208-77-71), sam., 20 h 30, dim. 15 h 30 : Coup de soleil.

ARTS-HEBERTOT (387-23-23), sam., dim., 18 h 45 et 21 h : Moi ; 15 h : la Fenêtre.

ASTELLE-THÉATRE (238-35-53), sam. 20 h 30, dim. 16 h : le Malentendu.

ATELIER (606-49-24), sam., 21 h, dim., 15 h. : Cocteau-Marais.

BOUFFES - PARISIENS (296-60-24), sam., 21 h : les Trois Jeanne.

CALYPSO (227-25-95), sam., 20 h 30, dim. 17 h : les Deux Fils de Pedro Nerf de Bœuf ; sam., 22 h : la Maison jaune.

CARTOUCHERIE, Épée de Bois (808-39-74), sam., 20 h 30, dim. 16 h : la Maison de Bernarda Alba ; Tempête (328-36-36), sam., 20 h 30, dim. 15 h 30 : Vater Land ; Th. du soleil (374-24-08), sam., 18 h 30 : la Nuit des rois ; Atelier du Chaudron (328-97-04), sam. à 20 h 30, dim., à 16 h : Vague à l'âme ou le Blues de la scène.

CITÉ INTERNATIONALE (589-38-69). Galerie, sam., 20 h 30 : les Troyennes.

COMÉDIE-CAUMARTIN (742-43-41), sam., 21 h, dim., 15 h 30 : Reviens dormir à l'Elysée.

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES (720-08-24), sam. 18 h 45 et 21 h 45, dim. 15 h 30 : Chacun sa vérité.

COMÉDIE ITALIENNE (321-22-22), sam., 20 h 30 : la Manie de la villégiature.

CONSTANCE (258-97-62), sam. 20 h 45, dim. 17 h : l'Histoire merveilleuse d'un gagnant du Loto dont la fiancée se tua accidentellement le lendemain du tirage.

DAUNOU (261-69-14), sam., 21 h, dim. 15 h 30 : la Chienlit.

DÉCHARGEURS (236-00-02), sam., 20 h 30 : Oscar et Wilde.

ELDORADO (208-23-50), sam., 20 h 45, dim. 16 h : le Don Juan de la Creuse.

ÉDOUARD-VII (742-57-49), sam., 21 h, dim. 15 h 30 : Mademoiselle Julie.

ESCALIER D'OR (523-15-10), sam., 21 h, dim. 17 h : Louise-Emma.

ESPACE-GAITÉ (327-13-34), sam., 20 h 15 : la Bonn' Femme aux camélias ; sam., 21 h 45 : Lâche-moi les claquettes.

ESPACE GIRAUD-PHARES (233-55-77), sam., 20 h 30 : Fantaisie mineur.

ESSAION (278-46-42), II., sam., 21 h : le Rite du premier soir.

FONDATION DEUTSCH-DE-LA-MEURTHE (340-36-35), sam., 21 h : Récit d'une passion envahissante.

FONTAINE (874-74-40), sam., 18 h, dim. 17 h : Vive les femmes.

GALERIE-55 (326-63-51), sam., 21 h : Public Eyes - A Private Ear.

GRAND HALL MONTORGUEIL (296-04-06), sam., 20 h 30, dim., 18 h : Dérive à l'écume d'amour (dern.).

HUCHETTE (326-38-99), sam., 19 h 30 : la Cantatrice chauve ; 20 h 30 : la Leçon ; 21 h 30 : Pinok et Matho ; 22 h 45 : Cabaret Dada.

LA BRUYÈRE (874-76-99), sam., 21 h, dim. 15 h : Mort accidentelle d'un anarchiste.

LIERRE-THÉATRE (586-55-83), sam., 20 h 30, dim. 17 h : la Colonie pénitentiaire.

LUCERNAIRE (544-57-34), I. sam., 18 h 30 : Cajamarca ou le Supplice de Pizarre ; 20 h 30 : l'Estompoir ; 22 h 15 : Journal intime de Sally Mara ; II. 18 h 30 : Recatonpilu ; 20 h 15 : Six heures au plus tard ; Petite salle, 18 h 30 : Comme la pierre ; 19 h 45 : Mozartement vôtre (dern. le 12 ; sam., 22 h 15 : Baudelaire du mal.

LYS-MONTPARNASSE (327-88-61), sam., 20 h 30, dim., 17 h : Vendredi, jour de liberté.

MADELEINE (265-07-09), sam., dim., 15 h : les Serpents de pluie.

MARAIS (278-03-53), sam., 20 h 30, dim., 15 h : Le roi se meurt.

MARIE-STUART (508-17-80), sam., 20 h 30, dim., 15 h : la Mansarde bleue.

MARIGNY, Salle Gabriel (225-20-74), sam., 19 h. et 22 h : les Sales Mômes.

MICHEL (265-35-02), sam., 21 h 30 ; dim., 15 h 30 : On dînera au lit.

MICHODIÈRE (742-95-22), sam., 20 h 30 ; dim., 15 h et 18 h 30 : le Vison voyageur.

MOGADOR (285-45-30), sam., 16 h 30 et 21 h ; dim., 16 h 30 : Cyrano de Bergerac.

MONTPARNASSE (320-89-90), sam., 21 h ; dim, 15 h et 21 h : Comment devenir une mère juive en dix leçons ; Petite salle, sam., 21 h ; dim., 16 h : Hérode le Grand.

NOUVEAUTÉS (770-52-76), sam., 18 h 45 et 21 h 45 ; dim., 15 h 30 : l'Entourloupe.

ŒUVRE (874-42-52), sam., 22 h ; dim., 14 h 30 : Sarah ; sam., 19 h 30, dim., 17 h : l'Extravagant Mister Wilde.

PALAIS-ROYAL (297-59-81), sam., 18 h 45 et 22 h ; dim., 15 h 30 : la Fille sur la banquette arrière.

PALAIS DES SPORTS (828-40-90), sam., 15 h ; dim., 14 h 30 et 18 h 15 : Un homme nommé Jésus.

PLAISANCE (320-00-06), sam., 20 h 30, dim., 15 h 30 : la Seconde Surprise de l'amour.

POCHE-MONTPARNASSE (548-92-97), sam., 20 h 15 : la Dernière Bande ; 21 h 15 : Restaurant de nuit.

PORTE-SAINT-MARTIN (607-37-53), sam., 17 h ; dim., 15 h : K2.

POTINIÈRE (261-44-16), sam., 20 h 45 ; dim, 15 h 30 : Il Signor Fagotto.

RENAISSANCE (208-18-50), sam., 21 h ; dim., 15 h : Théâtre de Bouvard.

SAINT-GEORGES (874-74-37), sam., 20 h 45 ; dim., 15 h : Ma vedette américaine.

STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES (723-35-10), mat. dim. 15 h 30, sam. 19 h et 21 h 15 : l'Astronome.

TAI TH. D'ESSAI (278-10-79), I. : sam. 20 h 30, dim. 15 h : Tartuffe ; sam. 22 h, dim. 17 h : l'Écume des jours ; II. : sam. 20 h 30, dim. 15 h : Fando et Lys ; sam. 22 h, dim. 17 h : Huis clos.

THÉATRE D'EDGAR (322-11-02), sam., 20 h 15 : les Babas cadrés, 22 h et 23 h 30 : Nous on fait où on nous dit de faire.

TEMPLIERS (278-91-15), sam., 20 h 30, dim. 18 h 30 : Cinquante-neuf minutes d'attente ; Semaines de la Marionnette, 10 h : les Enfants... Trotte-menu.

THÉATRE A.-BOURVIL (373-47-84), sam., 21 h : les Dames de fer.

THÉATRE DE DIX-HEURES (606-07-48), sam., 18 h 30 : A la rencontre de M. Proust ; 20 h 30 : l'Orchestre ; 21 h 30 : Au secours papa, maman veut me tuer.

THÉATRE EN HERBE (277-15-92), sam., 20 h 30 : Silex.

THÉATRE DE PARIS (280-09-30), sam., 20 h 30, dim. 15 h : Sortilèges.

THÉATRE PRÉSENT (203-02-55), sam., 20 h, dim. 17 h : Titus Andronicus.

THÉATRE DU ROND-POINT (256-70-80), I. sam., 20 h 30, dim., 15 h : Les affaires sont les affaires ; II. sam., 20 h 30, mat. dim. 15 h : les Exilés.

THÉATRE 13 (588-16-30), sam., 21 h, dim. 15 h : l'Emoi d'amour.

THÉATRE 14 (545-49-77), sam., 20 h 30 : Goodbye paradis cancan (dern.).

THÉATRE 18 (226-47-47), sam., 22 h, dim. 18 h : Bruits de peau.

TOURTOUR (887-82-48), sam., 20 h 30, dim. 15 h : Le soleil n'est plus aussi chaud qu'avant ; sam., 22 h, dim. 18 h : le Bel Indifférent, l'Amour toujours.

TRISTAN-BERNARD (522-08-40), sam., 18 h 30 : Sacha, Tristan, Jules et les autres ; sam., 15 h et 21 h, dim 15 h : la Nuit du 16 janvier (dern.).

UNION (246-20-83), sam., 20 h 30, jours pairs : le Chant général ; jours impairs : L'an 2000 n'aura pas lieu.

VARIÉTÉS (233-09-92), sam., 18 h 30 et 21 h 15, dim. 15 h 30 : l'Etiquette.

La danse

LA DÉFENSE (773-65-11), sam. 21 h ; dim. 18 h 30 : Limbes ; Ardanse.

THÉATRE 18 (226-47-47), sam. 20 h ; dim. 16 h : Kasel 5 (dern.).

THÉATRE DE PARIS (280-09-30), sam., 20 h 30 ; dim., 15 h : Ballet national des Philippines (dern.).

Samedi 12 - dimanche 13 novembre

cinéma

Les films marqués (*) sont interdits aux moins de treize ans, (**) aux moins de dix-huit ans.

La Cinémathèque

CHAILLOT (704-24-24)
SAMEDI 12 NOVEMBRE

15 h, Knock, de L. Jouvet et R. Goupillières ; 17 h, les Amours de Carmen, de Ch. Vidor ; Carte blanche à M. Bluwal : 19 h, le Corbeau, de H.-G. Clouzot ; 21 h, les Anges du péché, de R. Bresson.

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

15 h, Carrousel fantastique, d'E. Giannini ; 17 h, Dentelles, de S. Youtkevitch ; Carte blanche à M. Bluwal : 19 h, Sciuscia, de V. de Sica ; 21 h, Païsa, de R. Rossellini.

BEAUBOURG (278-35-57)
SAMEDI 12 NOVEMBRE

15 h, la Chair et le Diable, de C. Brown ; 17 h 30, les Espions, de F. Lang ; Semaine du cinéma autrichien ; 19 h, Artichaut, de J. Cook ; 21 h, Kassbach, de P. Patzak.

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

15 h, Faust, de F.-W. Murnau ; Semaine du cinéma autrichien : 17 h, Anima, de T. Leber ; Kanga Musse, de G. Hagmuller et D. Graf ; 21 h, le Poirier, d'E.-J. Lauscher.

Les exclusivités

L'AMI DE VINCENT (Fr.) : Ambassade, 8e (359-19-08) ; Français, 9e (770-33-88) ; Miramar, 14e (320-89-52).

L'AMIE (All., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Studio de la Harpe, 5e (634-25-52) ; Elysées Lincoln, 8e (359-36-14) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).

L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS (Aus., v.o.) : Cinoches, 6e (633-10-82).

ASSIA (Sov., v.o.) : Cosmos, 6e (544-28-80).

ATTENTION, UNE FEMME PEUT EN CACHER UNE AUTRE (Fr.) : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Ambassade, 8e (359-19-08) : Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06).

LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE (A., v.f.) : Capri, 2e (508-11-69).

LA BALLADE DE NARAYAMA (Jap., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; La Pagode, 7e (705-12-15) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; v.f., Impérial, 2e (742-72-52) ; Montparnos, 14e (325-52-37).

LA BELLE CAPTIVE (Fr.) : Studio Galande, 5e (354-72-71) ; Denfert (H. sp.), 14e (321-41-01).

LE BOURREAU DES CŒURS (Fr.) : Rex, 2e (236-83-93) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; Ermitage, 8e (359-15-71) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Tourelle, 20e (364-51-98).

BRULER LES PLANCHES (Fr.) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18).

CARMEN (Esp., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (233-42-26) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Elysées Lincoln, 8e (359-36-14) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).

CHALEUR ET POUSSIÈRE (Ang., v.o.) : Quintette, 5e (633-79-38) ; Marbeuf, 8e (225-18-45) ; Escurial, 13e (707-28-04).

CHANEL SOLITAIRE (Fr.) : Gaumont Ambassade, 8e (359-19-08).

CHRONOPOLIS Logos III (H. sp.), 5e (354-42-34).

CLASS (A., v.o.) : Forum Orient Express, 1er (233-63-65) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Paramount City (v.o./v.f.), 8e (562-45-76) ; v.f. : Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Max Linder, 9e (770-40-04) : Paramount Opéra, 9e (742-56-31), Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount Gobelins, 13e (707-12-28) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount Orléans, 14e (540-45-91) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Paramount Montmartre, 18e (606-34-25).

LA CRIME (Fr.) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Rotonde, 6e (633-08-22) ; Marignan, 8e (359-92-82).

DANS LA VILLE BLANCHE (Suis.) : Saint-Ambroise, 11e (700-89-16) (H. sp.).

DARK CRYSTAL (A., v.f.) : Maxéville, 9e (770-72-86).

LE DESTIN DE JULIETTE (Fr.) : Epée de Bois, 5e (337-57-47) ; Olympic-Balzac, 8e (561-10-60).

DIEU ME SAVONNE (Bost., v.o.) : Parnassiens, 14e (329-83-11) ; (v.f.) : Maxéville, 9e (770-72-86).

LES DIEUX SONT TOMBÉS SUR LA TÊTE (Bost.-A., v.o.) : Épée de Bois, 5e (337-57-47) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; (v.f.) : Français, 9e (770-33-88) ; Montparnos, 14e (327-52-37).

DIVA (Fr.) : Panthéon, 5e (354-15-04) ; Rivoli Beaubourg, 4e (272-63-32).

L'ERMITE (Sov., v.o.) : Cosmos, 6e (544-28-80).

L'ÉTÉ MEURTRIER (Fr.) : George V, 8e (562-41-46).

LE FAUCON (Fr.) : Lumière, 9e (246-49-07).

FLASHDANCE (A., v.o.) : Saint-Michel, 5e (326-79-17) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; (v.f.) : Rex, 2e (236-83-93) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10).

FRANCES (A., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (634-25-52) ; Gaumont Ambassade, 8e (359-19-08) ; Parnassiens, 14e (320-30-19).

FRERE DE SANG (A., v.o.) (*) : 7e Art Beaubourg, 4e (278-34-15) (H. sp.).

FURYO (Jap., v.o.) : 7e Art Beaubourg, 4e (278-34-15).

GANDHI (Brit., v.o.) : Cluny Palace, 5e (354-07-76).

LE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE MORTE (Fr.-It.) : Biarritz, 8e (723-69-23).

LE GRAIN DE SABLE (Fr.) : Logos III, 15e (354-42-34) ; U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45) : Olympic Entrepot, 14e (545-35-38).

L'HOMME DE LA RIVIÈRE D'ARGENT (Aust., v.o.) : Espace Gaîté, 14e (327-95-94).

JOY (Fr.) (**) : U.G.C. Marbeuf, 8e (225-18-45) ; Maxéville, 9e (770-72-86).

KOYAANISQATSI (A., v.o.) : Escurial, 13e (707-28-04).

LA LUNE DANS LE CANIVEAU (Fr.) : Grand Pavois, 15e (554-46-85) (H. sp.).

LUDWIG-VISCONTI (It., v.o.) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18).

LE MARGINAL (Fr.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Berlitz, 2e (742-60-33) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Cluny Palace, 5e (354-07-76) ; Publicis Saint-Germain, 6e (222-72-80) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; Ambassade, 8e (359-19-08) ; Le Paris, 8e (359-53-99) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (720-76-23) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Hollywood Boulevard, 9e (770-10-41) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Athéna, 12e (343-00-65 ; Nations, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Victor Hugo, 16e (727-49-75) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Wepler Pathé, 18e (522-46-01) ; Gambetta, 20e (636-10-96).

LE MONDE SELON GARP (A., v.o.) : Lucernaire, 6e (544-57-34) ; Saint-Ambroise, 11e (700-89-16) (h. sp.).

MONTY PYTHON, LE SENS DE LA VIE (A., v.o.) : Quintette, 5e (633-79-38).

LES MOTS POUR LE DIRE (Fr.) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) ; U.G.C. Montparnasse, 6e (544-14-27) ; Lucernaire, 6e (544-57-34) ; U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; U.G.C. Champs-Elysées, 8e (359-12-15) ; U.G.C. Boulevards, 9e (246-66-44) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79) (h. sp.).

OCTOPUSSY (A., v.o.) : Marignan, 8e (359-92-82) ; Normandie, 8e (359-41-18). – V.f. : Rex, 2e (236-93-83) ; Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) ; U.G.C. Montparnasse, 6e (544-14-27) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) : Fauvette, 13e (331-56-86) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Gaumond Sud, 14e (327-84-50) ; U.G.C. Convention, 15e (828-20-64) ; Images, 18e (522-47-94).

OUTSIDERS (A., v.o.) : Marbeuf, 8e (225-18-45) ; Espace Gaité, 14e (327-95-94).

PAPY FAIT DE LA RÉSISTANCE (Fr.) : Forum, 1er (297-53-74) ; Berlitz, 2e (742-60-33) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Saint-Germain Huchette, 5e (633-63-20) ; George V, 8e (562-41-46) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Normandie, 8e (359-41-18) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Français, 9e (770-33-88) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; Athéna, 12e (343-07-48) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Nations, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Bienvenue Montparnasse, 15e (544-25-02) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Mayfair, 16e (525-27-06) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Paramount Montmartre, 18e (606-34-25) ; Secrétan, 19e (241-77-99) ; Pathé Clichy, 18e (522-46-01).

PATRICIA (Aut., v.f.) (**) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Ritz, 18e (606-58-60).

POUSSIÈRE D'EMPIRE (Franco-Vietnamien) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) ; Cluny Ecoles, 5e (354-20-12).

LES PRINCES (Fr.) : Forum, 1er (297-53-74) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Danton, 6e (329-42-62) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; U.G.C. Boulevards, 9e (246-66-44) ; 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; Montparnos, 14e (327-52-37) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-77) ; 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Pathé Clichy, 18e (522-46-01).

RACKET (A., v.f.) (*) : Impérial, 2e (742-72-52).

LE RETOUR DU JEDI (A., v.o.) : Gaumont-Halles, 1er (297-49-70) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Rotonde, 6e (633-08-22) ; George-V, 8e (562-41-46) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Paramount Mercury, 8e (562-45-76) ; v.f. : Grand Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Français, 9e (770-33-88) ; Lumière, 9e (246-49-07) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Wepler, 18e (522-46-01) ; Gaumont Gambetta, 20e (636-10-96).

LE ROI DES SINGES (Chinois, v.f.) : Marais, 4e (278-47-86) ; Espace Gaîté (h. sp.) 14e (278-47-86).

ROSI ET LA GRANDE VILLE (All., v.o.) : Le Marais, 4e (278-47-86).

RUE CASES-NÈGRES (Fr.) : Rio-Opéra, 2e (742-82-54) ; Ciné-Beaubourg, 3e (271-52-36) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Montparnasse-Pathé, 14e (320-12-06) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Images, 18e (522-47-94).

STAYING ALIVE (A., v.o.) : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; v.f. : Rex, 2e (236-83-93) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Pathé Clichy, 18e (522-46-01).

TENDER MERCIES (A., v.o.) : Studio de l'Etoile, 17e (380-42-05).

TONNERRE DE FEU (A., v.f.) : Gaîté Boulevards, 9e (233-67-06).

TOOTSIE (A., v.f.) : Opéra Night, 2e (296-62-56) ; Paris-Loisirs Bowling, 18e (606-64-98).

LA TRAGÉDIE DE CARMEN (Fr.) version Delavault : 14-Juillet Racine, 6e (326-19-68) ; Publicis Matignon, 8e (359-31-97) ; version Gal : 14-Juillet Bastille, 11e (357-90-81) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; version Saurova : 14-Juillet Parnasse, 6e (326-58-00) ; U.G.C. Boulevards, 9e (246-66-44).

LA TRAVIATA (It., v.o.) : Vendôme, 2e (742-97-52).

LES TROIS COURONNES DU MATELOT (Fr.) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) ; 14-Juillet Parnasse, 6e (326-58-00).

LA ULTIMA CENA (Cub., v.o.) (h.s.p.) : Denfert, 14e (321-41-01).

UN AMOUR EN ALLEMAGNE (Franco-All., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Saint-Germain Village, 5e (633-63-20) ; Bonaparte, 6e (326-12-12) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Gaumont Champs-Elysées, 8e (359-04-67) ; 14-Juillet Bastille, 11e (357-90-81) ; P.L.M. Saint-Jacques, 14e (589-68-42) ; Parnassiens, 14e (329-83-11) ; v.f. : Impérial, 2e (742-72-52) ; Lumière, 9e (246-49-07) ; Nations, 12e (343-04-67) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Pathé Clichy, 18e (522-46-01).

UN BRUIT QUI COURT (Fr.) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18).

UNDERGROUND U.S.A. (A., v.o.) : Action-Christine (h.s.p.), 6e (325-47-46).

VICTOR VICTORIA (A., v.o.) : Saint-Michel, 5e (326-79-17).

VIVEMENT DIMANCHE (Fr.) : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Marignan, 8e (329-92-82) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).

VIVE LA SOCIALE (Fr.) : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; Marbeuf, 8e (225-18-45) ; U.G.C. Boulevard, 9e (246-66-44) ; Montparnos, 14e (327-52-37).

ZELIG (A.) : Forum, 1er (297-53-74) ; Movies, 1er (260-43-99) ; Studio Médicis, 5e (633-25-97) ; Paramount Odéon, 5e (325-59-83) ; Monte-Carlo, 8e (225-09-83) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00).

LES FILMS NOUVEAUX

AU NOM DE TOUS LES MIENS, film français de Robert Enrico. – Forum, 1er (297-53-74) ; U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32) ; Rex, 2e (236-83-93) ; Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) ; Ciné-Beaubourg, 3e (271-52-36) ; Studio Alpha, 5e (354-39-47) : U.G.C.-Odéon, 6e (325-71-08) ; U.G.C.-Rotonde, 6e (633-08-22) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (720-76-23) ; Normandie, 8e (359-41-18) ; Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; U.G.C.-Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03) ; U.G.C.-Gobelins, 13e (336-23-44) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount-Orléans, 14e (540-45-91) ; U.G.C.-Convention, 15e (828-20-64) ; Kinopanorama, 15e (306-50-50) : Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25) ; Pathé-Clichy, 18e (522-46-01) ; Secrétan, 19e (241-77-99) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24).

LES CŒURS CAPTIFS, film britannique de Michael Radford. – Logos, 5e (354-42-34) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).

FAUX-FUYANTS, film français d'Alain Bergala et Jean-Pierre Limosin. – Forum, 1er (297-53-74) ; Saint-Séverin, 5e (354-50-91) ; Olympic, 14e (545-35-38).

GARÇON !, film français de Claude Sautet. – Gaumont-Halles, 1er (297-49-70) ; Gaumont-Richelieu, 2e (233-56-70) ; Capri, 2e (508-11-69) ; Gaumont-Berlitz, 2e (742-60-33) ; Saint-Germain Studio, 5e (633-63-20) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Paramount-Odéon, 6e (325-59-83) ; Gaumont-Colisée, 8e (359-29-46) ; George-V, 8e (562-41-46) ; Gaumont-Ambassade, 8e (359-19-08) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43) ; Français, 9e (770-33-88) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Montparnasse-Pathé, 14e (320-12-06) ; Parnassiens, 14e (329-83-11) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Bienvenüe-Montparnasse, 15e (544-25-02) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27) ; 14-Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Pathé-Clichy, 18e (522-46-01) ; Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25) ; Gaumont-Gambetta, 20e (636-10-96).

SIGNES EXTÉRIEURS DE RICHESSE, film français de Jacques Monnet. – Forum, 1er (233-42-26) ; U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32) ; Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C.-Danton, 6e (329-42-62) ; U.G.C.-Montparnasse, 6e (544-14-27) ; U.G.C.-Biarritz, 8e (723-69-23) ; U.G.C.-Ermitage, 8e (359-15-71) ; U.G.C.-Boulevard, 9e (246-66-44) ; U.G.C.-Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C.-Gobelins, 13e (536-23-44) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; U.G.C.-Convention, 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Images, 18e (522-47-94) ; Secrétan, 19e (241-77-99).

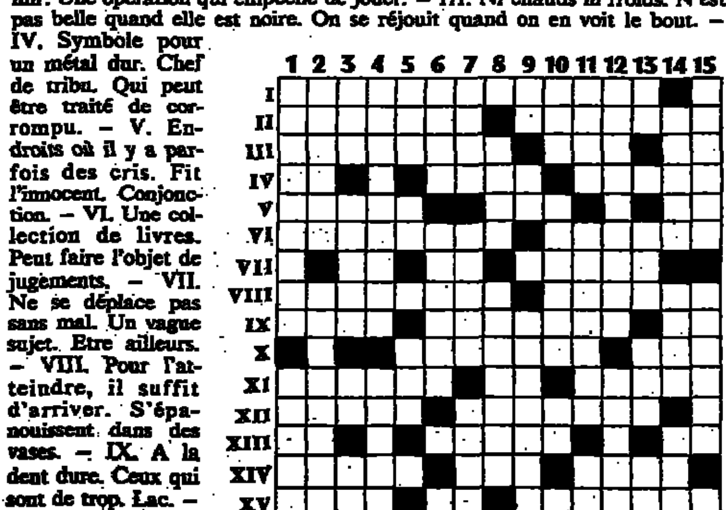
SOLLERS AU PARADIS, film français de Jean-Paul Fargier. – Studio 43, 9e (770-63-40).

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 3579

HORIZONTALEMENT

I. Peut nécessiter le dépôt d'un amendement. – II. Bercer pour endormir. Une opération qui empêche de jouer. – *III. Ni chauds ni froids.* N'est pas belle quand elle est noire. On se réjouit quand on en voit le bout. – IV. Symbole pour un métal dur. Chef de tribu. Qui peut être traité de corrompu. – V. Endroits où il y a parfois des cris. Fit l'innocent. Conjonction. – VI. Une collection de livres. Peut faire l'objet de jugements. – VII. Ne se déplace pas sans mal. Un vague sujet. Etre ailleurs. – VIII. Pour l'atteindre, il suffit d'arriver. S'épanouissent dans des vases. – IX. A la dent dure. Ceux qui sont de trop. Lac. – X. Pour eux, la vie de famille n'était pas de tout repos. Poème. – XI. C'est pour mieux la gagner qu'on a inventé les premières machines. Mère de grands enfants. Arme d'autrefois. – XII. Pour ceux qui veulent ménager leurs montures. Nous apporte l'oubli. – XIII. Prénom. Qui ont donc trop attendu. En France. – XIV. Pour une belle réception. Pas innocent. Présent quand il est petit. – XV. Dieu. Paresseux. Bien assise.



VERTICALEMENT

1. Sont bons à lécher. Peut être un complément du verbe. – 2. Une victime d'Achille. Pris par celui qui vient d'être sonné. – 3. Période de chaleur. Qui peut nous laisser assis. Sur la Bresle. Négation étrangère. – 4. Risque de se répandre quand il y a beaucoup de cafards. Peuvent former une cascade. – 5. Colère. Possessif. En Ré. – 6. S'éprit d'un drôle d'oiseau. Qualité diplomatique. – 7. Fleur. Se livrer à une occupation qui exige bon pied et bon œil. Qualité. – 8. Il y en a cinq, sans compter le bon. Plus on est lourd et moins on risque de les percer. – 9. Rend souvent plus heureux qu'un roi. La moitié de rien. Qui ne peut mâcher que ses mots. – 10. Boisson anglaise. La bonne voie. Préposition. – 11. Prénom féminin. Font des hommes bien trempés. Le début des noces. – 12. Endroits parfois propices aux confidences. Est parfois un peu marteau. – 13. Mot d'enfant. Une grosse tranche. Rougit facilemnt quand elle est blanche. Préposition. – 14. Nom qu'on donne au méchant loup. Pays de cochons. De la terre sur une nappe. – 15. Un chef. Sont dans l'ordre quand elles sont bonnes.

Solution du problème n° 3578

Horizontalement

I. Demi-deuil. – II. Epicentre. – III. Mi. OPA. EV. – IV. Icône. – V. Suborneur. – VI. Origines. – VII. Miter. Vis. – VIII. Me. Rani. – IX. Ensevelir. – X. Ino. Igüe. – XI. Leste. Ers.

Verticalement

1. Demi-sommeil. – 2. Epicurienne. – 3. Mi. Obit. SOS. – 4. Iconogène. – 5. Dépérir. Vie. – 6. ENA. NN. Reg. – 7. Ut. Réévalue. – 8. Ire. Usinier. – 9. Lever. Sir.

GUY BROUTY.

France / Services

RADIO-TÉLÉVISION

Samedi 12 novembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

20 h 35 Série : Dallas.
Réal. I. J. Moore.
21 h 35 Droit de réponse : L'enseignement de l'histoire.
Emission de M. Polac.
Les nouveaux manuels d'histoire.
22 h 45 Etoiles et toiles.
Magazine du cinéma de F. Mitterrand.
Le cinéaste Maurice Pialat avec des extraits de ses films.
23 h 40 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A2

***20 h 35 Variétés : Champs-Elysées**, de M. Drucker.*
Autour d'Enrico Macias, avec Daniel Guichard, le ventriloque Marc Metral (l'homme aux cinq voix)...
22 h Magazine : les enfants du rock.
23 h 5 Gymnastique.
23 h 35 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h 35 Série Agatha Christie : Le mystère du vase bleu.
Réal. C. Coke.
Jack entend des voix, et commence à croire à une histoire de revenant. Mystères occultes, rêve autour d'un vase bleu, clé de l'intrigue.
21 h 25 Série : Merci Bernard.
Réal. J.-M. Ribes.
Avec Gébé, Cavanna, Claude Piéplu, Romy Coutteure...
21 h 55 Journal (et à 23 heures).
22 h 15 Magazine : Confrontations.
Réal. H. Chapier et M. Naudy.
Avec Jean-Marie Le Pen, président du Front national.
22 h 30 Musiclub.

FR 3 PARIS-ILE-DE-FRANCE

17 h 35 Magazine : Troisième rang de face.
18 h Dessin animé : Les aventures sous-marines.
18 h 8 Feuilleton : Dynasty.
18 h 55 Ulysse 31.
19 h Informations.
19 h 35 Feuilleton : Rouletabille.

FRANCE-CULTURE

20 h, L'Enéide, d'après Virgile (2e partie). Avec P. Lhiabastres, D. Bernard, S. Coulon...
21 h 55, Ad lib.
22 h 5, La fugue du samedi.

FRANCE-MUSIQUE

20 h 30, Concert (donné le 3 février 1983 au grand Théâtre de Genève) : « Salomé », de R. Strauss par l'Orchestre de la Suisse romande, dir. H. Stein, sol. R. Tear, C. Szokek-Rhadova, S. Estes, J. Migenes...
22 h 30, Fréquence de nuit : Le club des archives (Spécial Ernest Ansermet) ; œuvres de Beethoven, Stravinski, Mozart, Prokofiev, R. Strauss.

Dimanche 13 novembre

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

14 h 30 Champions.
Sports et divertissements.
17 h 30 Les animaux du monde.
18 h Série : Frank, chasseur de fauves.
19 h Le magazine de la semaine : Sept sur sept.
De J.-L. Burgat, E. Gilbert, F.-L. Boulay.
Le grand témoin sera M. Amadou Mahtar M'Bow, directeur de l'UNESCO, la télévision des autres, celle de l'Australie. Au sommaire également, un reportage sur l'Algérie.
20 h Journal.
20 h 35 Film : César et Rosalie.
Film français de C. Sautet (1972), avec Y. Montand, R. Schneider, S. Frey, U. Orsini, E.-M. Meinecke, I. Huppert. (Rediffusion.)
Un homme mûr et un plus jeune aiment la même femme. Elle les aime tous les deux et ne sait pas comment choisir entre eux lorsqu'ils deviennent amis. Mouvements du cœur et psychologie moderne de personnages finement observés par Claude Sautet, dans un contexte social contemporain. C'est aussi un film de grands acteurs.
22 h 25 Sports dimanche.
23 h 15 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A2

13 h 20 Dimanche Martin.
17 h 05 Série : l'Ennemi de la mort.
18 h Dimanche magazine.
Au sommaire, trois reportages : Mort pour la France (les soldats tués à Beyrouth) ; Hongkong (place forte financière et commerciale, restera-t-elle anglaise ?) ; Cuba sous tension.
19 h Stade 2.
20 h Journal.
20 h 35 Jeu : la chasse aux trésors. Aux Philippines.
21 h 40 Documentaire : Sans retour possible.
L'Arménie d'ici là-bas, réal. J. Kebadian et S. Avekidian.
Deuxième volet d'une enquête construite sur le rythme des confidences, des souvenirs égrenés : de la communauté arménienne en France aux cérémonies et aux rites tels qu'ils sont restés de l'autre côté du « rideau de fer ».
22 h 30 Concert actualité.
Autour d'un chef d'orchestre : Ernest Ansermet, avec un extrait de la « Symphonie n° 7 », de Beethoven, et d'un compositeur polonais, Alexandre Tansman, avec des extraits de ses œuvres.
23 h Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

18 h 45 L'écho des bananes.
Emission de rock de V. Lamy.
19 h 40 R.F.O. hebdo.
20 h Fraggle Rock.
20 h 35 Regards sur la France : les voiles bas et en travers.
Saint-Malo et ses grands hommes : Surcouf, J. Cartier, Chateaubriand.
21 h 30 Aspects du court métrage français.
Bibi, de P. Haudiquet.
22 h 5 Journal.
22 h 30 Cinéma de minuit (Cycle Allemagne 1928-1931) : Abschied.
Film allemand de R. Siodmak (1930), avec B. Horney, A. Mog, E. Unda, K. Mic, F. Günther, W. Sokoloff (v.o., sous-titrée, N.).
La faune sordide d'une pension de famille de Berlin provoque la rupture d'une vendeuse de magasin et de son fiancé. Drame social en lieu clos, réalisme noir du chômage, de la misère et des compromissions. Un film remarquable et très rare de Siodmak, en Allemagne, aux débuts du cinéma parlant.
23 h 45 Prélude à la nuit.
Mégalithes, d'A. Kremski.

FRANCE-CULTURE

19 h 10, Le cinéma des cinéastes.
20 h, Albatros : l'étrange Pierre Louys, entre l'alexandrin et la pataphysique.
20 h 40, Atelier de création radiophonique : Audureau, Jean-Théâtre, avec des extraits de : « A Memphis, il y a un homme d'une force prodigieuse » ; « Le jeune homme » ; « la Fève » ; « Félicité ».

FRANCE-MUSIQUE

A LILLE

19 h 5, Jazz vivant : le trio d'Hank Jones, et Ernie Wilkins.
20 h, Les chants de la terre.
20 h 30, Concert (donné à New-York le 4 janvier 1953) : Symphonie n° 35 en ré majeur de Mozart, Symphonie n° 4 de Mahler par l'Orchestre philharmonique de New-York, dir. : B. Walter, sol. I. Seefried.
22 h 30, Fréquence de nuit : les figurines du livre ; 23 h, Entre guillemets.

TRIBUNES ET DÉBATS

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

– *M. Jack Lang*, ministre de la culture, est invité à l'émission « Forum », sur R.-M.-C., à 12 h 30.

– *M. Michel Giraud*, président de la commission du conseil général de l'Ile-de-France, participe à l'émission *« Grand Jury R.T.L.-le Monde », sur R.T.L., à 18 h 15.*

– *M. Christian Pierret*, rapporteur général du budget à l'Assemblée nationale, est invité à l'émission « Le Club de la presse », sur Europe 1, à 19 heures.

– *M. Schlomo Hiller*, président de la sous-commission de la Knesset (Parlement israélien), chargé des relations avec le Liban, participe au journal de Radio J, à 19 h 30, en direct de Jérusalem (Paris 93,90 MHz).

LUNDI 14 NOVEMBRE

– *M. Paul Guiberteau*, secrétaire général de l'enseignement catholique, est reçu à l'émission « Playdoyer », sur R.-M.-C., à 8 h 15.

– *M. Alain Juppé*, conseiller économique de M. Chirac sur la fiscalité locale à Radio-Service tour Eiffel, de 12 h 30 à 13 heures (Paris 101,4 MHz).

Sports

TENNIS

ACCORD ENTRE LE CONSEIL PROFESSIONNEL ET LA W.C.T.

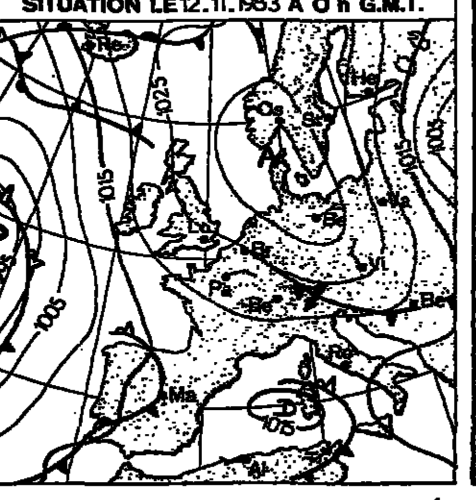
Aux termes d'un accord signé à Londres en marge du tournoi de Wembley, le Conseil international du tennis professionnel et le World Championship of Tennis (W.C.T.), représentés respectivement par M. Philippe Chatrier, président de la F.I.T., et le milliardaire texan Lamar Hunt, ont décidé d'enterrer la hache de guerre (*le Monde* du 8 novembre).

Cet accord prévoit qu'à partir de 1985 un certain nombre d'épreuves du calendrier, parmi lesquelles les filiales W.C.T. de Dallas, le tournoi des champions à Forest Hills, le championnat W.C.T. de double messieurs à Londres, figureront dans le cadre du Grand Prix que patronne la Fédération internationale de tennis.

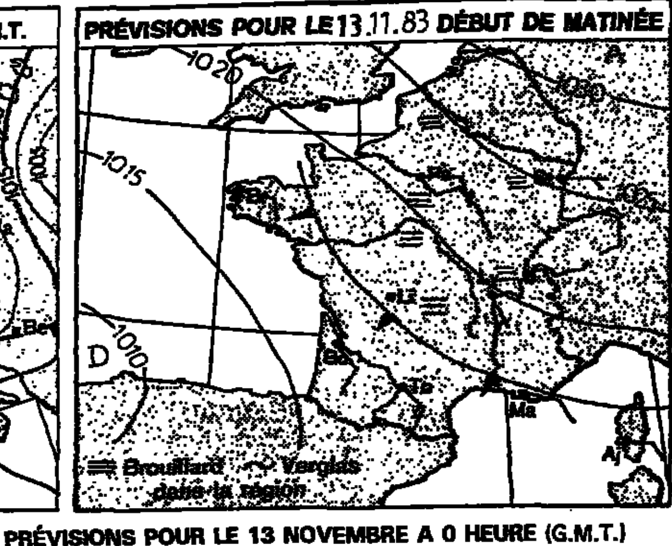
● *A Wembley. – En quart de finale du tournoi sur courts couverts de Wembley, Jimmy Connors a battu Gerulaitis (6-4, 6-2), John McEnroe l'a emporté sur Steve Denton (6-3, 6-3.). Anders Jarryd s'est défait de Gene Mayer (6-1, 6-2) et Andres Gomez a éliminé Henrik Sundstrom (6-1, 7-5).*

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 12.11.1983 A 0 h G.M.T.



PRÉVISIONS POUR LE 13.11.83 DÉBUT DE MATINÉE



PRÉVISIONS POUR LE 13 NOVEMBRE A 0 HEURE (G.M.T.)

Évolution probable du temps en France entre le samedi 12 novembre à 0 heure et le dimanche 13 novembre à minuit.

La descente de l'anticyclone de Scandinavie vers l'Allemagne apportera sur la moitié nord-est du pays de l'air plus frais et devenant lentement moins humide. Par ailleurs, ces hautes pressions bloquent la remontée vers l'ouest du pays des limites nuageuses circulant sur la face est du minimum voisin des Açores.

Dimanche, sur la moitié nord-est, le temps sera froid le matin avec des gelées de – 1 à – 3 degrés sur les régions du Nord-Est, 0 à 2 degrés sur les autres et encore brumeux avec des brouillards localement givrants. Ils se dissiperont plus facilement que ces derniers jours. Dans la journée, le temps sera assez ensoleillé, les températures atteignant des maximales de 6 à 7 degrés sur les régions ayant subi des gelées, 9 à 12 degrés ailleurs.

Au sud d'une ligne Saint-Brieuc-Lyon, on observera encore des brouillards en vallée en début de journée, puis le temps sera ensoleillé, avec quelques passages nuageux des côtes Atlantiques aux Pyrénées. Des gelées de – 1 à – 3 degrés auront été enregistrées dans le Centre et le Massif Central ; ailleurs, des minima de 8 à 10 degrés sur les côtes, 3 à 6 degrés à l'intérieur. Les températures maximales seront de 13 à 18 degrés du nord au sud dans cette zone.

Pression atmosphérique réduite au niveau de la mer à Paris le 12 novembre à 7 heures : 1 022,1 millibars, soit 766,6 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 10 novembre ; le second, le minimum de la nuit du 10 au 11 novembre) : Ajaccio, 20 et 8 degrés ; Biarritz, 17 et 7 ; Bordeaux, 18 et 5 ; Bourges, 18 et 3 ; Brest, 17 et 8 ; Caen, 16 et 1 ; Cherbourg, 15 et 9 ; Clermont-Ferrand, 16 et – 1 ; Dijon, 9 et 3 ; Grenoble, 8 et 1 ; Lille, 4 et 2 ; Lyon, 13 et 3 ; Marseille-Marignane, 17 et 7 ; Nancy, 3 et 3 ; Nantes, 17 et 7 ; Nice-*Côte d'Azur, 19 et 9 ; Paris-Le Bourget,* 11 et 9 ; Pau, 15 et 7 ; Perpignan, 20 et 7 ; Rennes, 16 et 7 ; Strasbourg, 4 et 4 ; Tours, 17 et 3 ; Toulouse, 18 et 7 ; Pointe-à-Pitre, 32 et 22.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 22 et 12 degrés ; Amsterdam, 9 et 1 ; Athènes, 18 et 8 ; Berlin, 8 et – 3 ; Bonn, 8 et 1 ; Bruxelles, 8 et 1 ; Le Caire, 25 et 15 ; îles Canaries, 24 et 16 ; Copenhague, 4 et – 3 ; Dakar, 30 et 24 ; Djerba, 22 et 14 ; Genève, 7 et 5 ; Jérusalem, 23 et 11 ; Lisbonne, 20 et 14 ; Londres, 13 et 8 ; Luxembourg, 2 et 0 ; Madrid, 15 et 11 ; Moscou, 0 et – 5 ; Nairobi, 29 et 13 ; New-York, *15 et 7* ; Palma-de-Majorque, 19 et 7 ; Rome, 20 et 3 ; Stockholm, 2 et – 4 ; Tozeur, 24 et 13 ; Tunis, 23 et 13.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

LA MAISON

Nouveautés à Batimat

A partir du vendredi 11 novembre, le Salon Batimat s'installe pour dix jours à la porte de Versailles. Plus de trois mille exposants, français et étrangers, sont présents à cette manifestation qui intéresse les professionnels de la construction mais aussi des particuliers soucieux de la qualité de leur habitat.

Batimat a la réputation d'être le Salon de l'innovation dans le domaine du bâtiment et de l'équipement intérieur. Dans le cadre de la maîtrise de l'énergie, un nouveau procédé d'équilibrage des radiateurs établit la régulation générale d'une installation de chauffage central à eau chaude. Un module de réglage se fixe sur chaque radiateur et un mesureur de débit portatif permet au chauffagiste de faire une répartition équitable de la chaleur dans tous les logements (**« Quitus », Desbordes**). De nombreux systèmes d'isolation thermique par l'extérieur sont présentés à Batimat. L'un d'eux est fait de panneaux de façade en P.V.C., à isolation renforcée, revêtus d'un crépi plastique appliqué en usine. Ces panneaux s'assemblent par emboîtage et peuvent être mis en œuvre par un bon bricoleur, à qui ils sont vendus en kit, avec accessoires de montage (**« Tricalor », Synthésia**).

Pour lutter contre l'humidité par remontées capillaires, un procédé consiste à introduire dans les murs des plaques métalliques ondulées de la largeur du mur ; cette technique s'applique aux maçonneries de briques, agglomérés ou pierres posées en assises régulières (**Procédé H.W., Huckendubler**). Pour réaliser l'étanchéité d'un toit, un film de sous-toiture imperméable draine vers la gouttière l'eau qui aurait réussi à s'infiltrer. Ce film microperforé permet à la vapeur d'eau des combles de s'échapper, minimisant ainsi les risques de condensation (**Redland**).

Pour équiper la salle de bains, un nouveau lavabo est réglable en hauteur, de 84 cm à 47 cm sans palier, par un mécanisme dissimulé par le cache-siphon ; ce lavabo familial se fait en blanc ou en couleur (**« Zoom », Villeroy et Boch**). Une douchette à fermeture momentanée évite le gaspillage de l'eau pendant le savonnage ; elle coulisse en hauteur sur une tige en laiton (**« Flexolux TX », Champion**). Une peinture brillante à base d'époxy, avec durcisseur, permet de rénover en une seule couche une baignoire, un lavabo ou un évier (**« Ceramica », S.I.D.**). Autre possibilité de rénovation, dans un tout autre domaine, avec un produit composé de résine et de mastic pour consolider des poutres vermoulues. Injecté dans le bois, il comble des cavité causés par les larves et, après durcissement, il redonne de la résistance aux poutres (**« Résinex », O.D.T.M.**).

Dans la section « décoration » est présenté un lambris en cèdre rouge autocollant ; pour le poser il suffit d'appliquer le côté adhésif contre le mur (**Sapco**). Pour habiller une chape de ciment ou recouvrir un ancien carrelage, des panneaux de parquet – à coller – ont des motifs de marqueterie, dont une rosace entourée de frises formant un véritable tapis de bois, d'une surface de 9 mètres carrés (**Romoli**). Des plaques en acrylique, imprimées par sérigraphie de losanges ou rectangles multicolores, donnent un aspect de vitrail (**« Color fenster » 3 M France**). Ces plaques s'utilisent en survitrages de fenêtres, cloisons, garde-corps de balcon ou comme auvent.

JANY AUJAME.

★ **De 11 au 20 novembre, Parc des expositions de la porte de Versailles. Tous les jours, de 9 h 30 à 18 h 30, le vendredi 18 novembre, jusqu'à 21 h. Entrée : 17 F. Les lundi 14, mardi 15 et mercredi 16 novembre, l'entrée est réservée aux personnes munies de cartes d'invitation ou de cartes professionnelles.**

CARNET

Naissances

– **Armel et Janine LE BOTERF** laissent à Céline la joie d'annoncer la naissance de

Anne.

Vincennes, le 15 octobre 1983.

– **M. William TRICHTER et Mme, née Viviane Weill**, laissent à Sarah la joie d'annoncer la naissance de

Léa,
le 7 novembre 1983.

Décès

– Paris-5e.
Les Portes-en-Ré (Charente-*Maritime*).
On nous prie d'annoncer le décès de

Mme Jacques BREY,
née Nadine Ségal,

survenu, à Paris, le 8 novembre 1983.

L'inhumation aura lieu au cimetière parisien de Bagneux, le mardi 15 novembre 1983, à 14 heures.

– On nous prie d'annoncer le décès de

Mme Louis MOLET,
née Andrée Buat,

le 5 novembre 1983, à l'âge de soixante-dix ans.

De la part de
M. Louis Molet,
son époux,
Des familles Golaz, Hatzfeld, Molet, Sauvaget-Colomer, Schaffhauser,
ses enfants et petits-enfants,
Et des familles Assinare, Baudry, Bourrand, Buat-Ménard, Cattier, Delucenay, Desfontaines, Genouille, Guibier, Kloboukoff, Marduel, Robert, ses parents et alliés.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Dennevy (Saône-et-Loire).

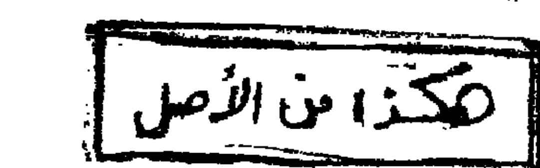
« Ses enfants se lèvent et la disent heureuse. »
(Proverbes, XXXI.)

Molet, Dennevy.
71510 Saint-Léger-sur-Dheune.

Communications diverses

– Les membres de l'Association des anciens prisonniers de guerre, déportés et internés de l'information, fondée par Georges Reynal, ancien déporté, directeur de la presse à l'Elysée durant la présidence de M. Vincent Auriol puis de M. René Coty, se sont recueillis le 10 novembre devant la plaque apposée au ministère de la communication, 69, rue de Varenne, à la mémoire de leurs camarades fusillés ou déportés sous l'occupation.





Economie

A NEW-YORK SE RÉALISE LE TIERS DU COMMERCE INTERNATIONAL DU DIAMANT

Un caillou gros comme Manhattan

De notre correspondante

New-York. — Le Diamond Dealers Club, au cœur de la fameuse 47e Rue, à Manhattan, n'a, malgré son nom, vraiment rien à voir avec un club anglais : c'est une enfilade de pièces nues, meublées de tables et de chaises de bois — *comme on en trouve dans les écoles* — autour desquelles s'agite une foule bruyante et enjouée de juifs hassidiques en longues lévites et chapeaux noirs, d'hommes d'affaires américains style Wall Street, d'acheteurs japonais, européens et israéliens. Une petite synagogue et une cafétéria kasher sont les seuls luxes offerts aux adhérents, qui paient 8 000 dollars (64 000 francs) le droit de côtoyer les plus gros négociants du monde.

Des petits courtiers, faute de locaux, font aussi leurs affaires au Club. Aux murs, les photos des impétrants, qui doivent être parrainés par quatre membres. Toute personne ayant des raisons de soupçonner leur honorabilité — et leur crédit — doit en faire part au directoire. Précaution indispensable dans un métier où, comme les intéressés le soulignent à l'envi, *« la confiance est essentielle »*. En outre, le Club sert de tribunal d'arbitrage en cas de litige et son jugement est sans appel.

Avec ses deux mille deux cents adhérents, le Diamond Dealers Club est l'une des principales organisations de l'*« Industrie »*. Il forme, avec la Diamond Trade Association et la Diamond Manufacturers and Importers Association, l'ADIA, l'American Diamond Industrie Association, qui regroupe trois mille des principaux négociants, tailleurs et courtiers d'un secteur qui représente le tiers du commerce mondial de détail du diamant.

Après deux très mauvaises années, les affaires sont reparties. Très exactement en juillet dernier, lors de la grande exposition annuelle de la bijouterie à New-York. Les enchères records obtenues cet automne par les diamants de la vente de Christie's à New-York ont confirmé la reprise. Cette relance est imputée à une amélioration générale du climat économique aux Etats-Unis, à une certaine réduction des taux d'intérêt et au sentiment répandu dans le public que les prix avaient atteint leur plancher.

En avril 1982, l'ADIA s'est offert un bureau de relations publiques : un événement dans une branche qui, traditionnellement, cultive le secret comme un fruit rare. Mais il s'agissait de combattre ce que M. Lloyd Jaffe, qui a été chargé de cette tâche, appelle *« une mauvaise presse »*. La mauvaise presse en question était née de plusieurs fâcheuses affaires de droit commun — attaques à main armée, assassinats, chantages — à la suite desquelles les journaux populaires avaient présenté la 47e Rue comme un coupe-gorge. Anathème dans un secteur où l'on travaille beaucoup en famille et où tout le monde connaît tout le monde.

Mais la *« mauvaise presse »* est surtout sortie d'un livre publié en 1982 sous le titre *Rise and Fall of Diamonds : The Shattering of a Brillant Illusion* (« Grandeur et décadence des diamants : la fin d'une belle illusion »). Son auteur, Edward Jay Epstein, professeur de sciences politiques à Harvard, qui a aussi écrit plusieurs ouvrages sur l'assassinat du président Kennedy, démontait avec talent le mécanisme du monopole de la De Beers et prédisait la fin de la légende du diamant-investissement éternel. En attendant, la chute de la valeur-diamant faisait les gros titres de la presse américaine.

Selon M. Jaffe, Edward Jay Epstein a, en réalité, été victime du *« syndrome du 65-25 »*, la réduction de près des deux tiers de la valeur de la mythique « Flawless D », la pierre parfaite de 1 carat, blanc-bleu, à la transparence et à la taille impeccables. Cette pierre de légende valait 65 000 dollars en 1980 ; elle n'en vaut plus que 25 000 aujourd'hui. Mais, ajoute M. Jaffe, triomphant, elle n'en valait que 2 000 en 1972 : *« Vous voyez bien que le diamant reste un bon investissement... »* Au reste, il n'y a eu que trente-huit « Flawless D » produites en 1980.

Un « bolo » de 8 000 dollars

Crise ou pas, l'un des atouts du marché new-yorkais est la passion des Américaines pour le diamant, réputé *« le meilleur ami des femmes »*. Aucune jeune personne ne se sent vraiment fiancée, de ce côté-ci de l'Atlantique, tant que son annulaire gauche ne s'orne pas de la pierre des rêves, fût-elle minuscule. Dans l'Ouest, en particulier au Texas, quand on a les moyens, on porte des diamants à toutes les heures du jour et de la nuit. Et il n'est pas rare de voir des gros *ranchers* arborer des chevalières ornées de pierres de plusieurs carats. La dernière trouvaille bien faite pour tenter les croqueurs de diamants : le « bolo » — ce lacet de cuir que les hommes de l'Ouest portent en guise de cravate — en or ou en platine, clouté de pierres scintillantes, pour 8 000 dollars.

C'est ainsi que les Etats-Unis sont devenus le premier marché de détail du monde, devant le Japon et la République fédérale d'Allemagne. S'il y a une récession économique, elle ne touche apparemment pas les amateurs de la « pierre éternelle » : 30 millions de bijoux en diamant ont été vendus dans le monde en 1980, 32 millions en 1981, 33 millions en 1982. 1983 promet d'être encore meilleure, avec un accroissement de 11 % pendant le premier trimestre.

En 1982, les Américains ont dépensé 5,5 milliards de dollars pour acheter des diamants. Une Américaine sur dix est entrée dans le club de ces heureux possesseurs ou a augmenté son stock. La même année, les Etats-Unis ont importé pour près de 2 milliards de dollars de diamants bruts ou taillés, et c'était une année de « crise ».

NICOLE BERNHEIM.

Un président flamboyant

Président du Diamond Dealers Club, M. William Goldberg « vaut » quelque 40 millions de dollars (320 millions de francs) par an. Sa spécialité : les grosses pierres. Son coup de maître : « Flawless D », de 137 carats, vendu pour près de 10 millions de dollars en 1978 à un Libanais, qui représentait, sans doute, un prince arabe du pétrole.

Avec sa stature, sa crinière de cheveux blancs — quelque peu dégarnie sur le dessus — et ses chapeaux à larges bords très Aristide Bruant, « Bill » Golberg est un personnage « flamboyant » comme les Américains les aiment. Rien de spartiate dans sa personne, ni dans ses locaux meublés en hispano-flamand et peuplés de ravissantes personnes en pantalons dernier cri. Un cuisinier chinois veille au bien-être des visiteurs qui débarquent des quatre coins du monde et qui ne se soucient pas d'aller déjeuner dans les bouis-bouis kasher du quartier : « Bill » Goldberg n'aime pas ce qu'il appelle *« la mentalité vieil Anvers »*.

Malgré ses faux airs d'acteur de cinéma 1930, M. Goldberg est un traditionaliste. Il travaille en famille, avec sa femme, sa fille, son fils et sa belle-sœur. Il est né à New-York, de parents russes. Son père, originaire de Minsk, était l'un de ces juifs socialistes russes qui s'engagèrent, pendant la première guerre mondiale, dans la légion « palestinienne » du général Allenby. Emigré aux Etats-Unis, il a ouvert un restaurant et envoyé son fils d'abord dans une « yeshiva », puis à l'université. C'est à la « yeshiva » que William a rencontré l'« industrie » en travaillant le soir chez les parents de l'un de ses condisciples, des diamantaires belges.

« Bill » Golberg fait partie de ces gros négociants qui vont, toutes les cinq semaines, à Londres pour les « sights » (« vues ») de la De Beers. Il estime que le monopole de contrôle de la C.S.O. est un mal relativement nécessaire pour éviter la spéculation sauvage, mais il se demande quand même si la De Beers a raison de mettre actuellement « en conserve » ses diamants bruts. Il trouve la situation bizarre, avec des facilités pour écouler les pierres de moyenne qualité, mais une crise persistante sur les plus belles pièces. La récession en Europe, assortie de l'envolée du dollar, lui a fait perdre la moitié de son marché.

N. B.

La 47e Rue : un souk de luxe

Célèbre dans le monde entier, la 47e Rue donne un choc : Souk ? Bazar ? Comment appeler autrement cette enfilade d'échoppes ruisselantes d'or et de pierres plus ou moins précieuses ? Plus de cent mille personnes — négociants, fabricants, tailleurs, courtiers, touristes et tire-laine — se pressent, dit-on, chaque jour dans ce boyau, toujours bloqué à la circulation par un formidable embouteillage qui va de la Ve Avenue à l'avenue des Amériques.

L'aspect souk de la rue n'est que la partie apparente car, au-dessus des échoppes et des boutiques, se trouvent les bureaux, souvent sans lustre, de négociants, parfois considérables, et les ateliers de taille. Malgré son aspect pour le moins pittoresque, la 47e Rue « fait » 80 % de toutes les transactions de diamants du pays. Son chiffre d'affaires n'a jamais été rendu public : on sait seulement qu'elle emploie quelque quinze mille personnes et qu'elle exporte chaque année pour plus de 300 millions de dollars de diamants polis.

La 47e Rue doit, en réalité, son succès à la seconde guerre mondiale. Avant elle, le centre de négoce du diamant était situé beaucoup plus bas dans la ville : autour de la *Bowery* et du quartier chinois. Les réfugiés juifs d'Europe, arrivant après la guerre, découvrirent ce quartier, alors un peu en marge de celui des affaires, et dont les loyers étaient encore raisonnables. Les choses ont bien changé : le loyer mensuel d'une boutique ayant pignon sur rue, c'est-à-dire une vitrine sur le trottoir, tourne aujourd'hui autour de 10 000 dollars...

La rue a, bien sûr, ses légendes, ses personnages pittoresques et son contingent de scandales. Mais tout le monde se connaît peu ou prou, dans ce village, et les nouveaux venus sont bien vite repérés et catalogués. La meilleure histoire de la rue : un diamant industriel de 70 carats (valeur : à peine 140 dollars), façonné en continent africain et agrémenté d'un modeste brillant d'un quart de carat pour indiquer Bangui, qui a permis à l'ex-empereur Bokassa d'exhiber, le jour de son couronnement, ce *« diamant unique au monde »* (certificat à l'appui) dont il estimait la valeur à 500 000 dollars.

De D à Z

Peut-on faire des affaires dans la 47e Rue ? Il est vrai qu'on y trouve de tout : des saphirs étoilés gros comme le pouce, des plaques de « jade » à 200 dollars, des bicyclettes en diamant pour orner un revers de tailleur, et aussi des boîtes ouvragées de Fabergé d'un travail authentique et exquis. Il suffit de savoir à qui on s'adresse...

A côté des locaux souvent moroses, pour ne pas dire sinistres, de la 47e Rue, les bureaux de l'*Institut de gemmologie* (G.I.A.) qui, il est vrai, ouvrent sur la Ve Avenue, sentent le luxe de la haute technologie. Le quartier général de l'Institut est à Santa-Monica, en Californie ; mais New York abrite son principal laboratoire de classification de gemmes.

Fondé en 1931, l'Institut est d'abord un instrument d'éducation : ses cours de gemmologie d'une semaine sont ouverts à toute personne qui en fait la demande. En trente-cinq heures, il se fait fort de vous apprendre à utiliser les instruments qui servent à l'évaluation des pierres précieuses, surtout des diamants, mais aussi des perles, du corail, de l'ambre et de tous les produits naturels qui servent en bijouterie. Il offre aussi des cours plus détaillés et plus spécialisés : taille, création de modèles, techniques de bijouterie, etc.

L'Institut a deux filiales : la *Gemm Instrument Company*, qui fabrique les instruments destinés à mesurer et à évaluer les pierres, et le laboratoire. Selon le vice-président du laboratoire de New-York, M. Bert Krashes, l'un des problèmes les plus délicats est, aujourd'hui, l'identification des pierres : les faux sont en effet devenus beaucoup plus difficiles à déceler, et certaines synthèses de rubis, de saphirs, d'émeraudes ou d'opales ne peuvent être détectées que par des spécialiste aidés d'instruments très perfectionnés.

« Une pierre synthétique, dit M. Krashes, *peut posséder toutes les propriétés d'une pierre naturelle : la couleur, la dureté, la brillance, le poids, etc. »* En outre, les techniques de coloration artificielle se sont aussi beaucoup améliorées. Acheteurs aventureux, gare !...

Ce laboratoire est surtout connu pour avoir mis au point, en 1952, une nouvelle méthode de classification de la couleur des diamants : de D à Z (on a évité le début de l'alphabet, parce que les grossistes utilisaient alors le A pour désigner les meilleures pierres). Le laboratoire travaille essentiellement pour l'« industrie » : il prend un jour pour analyser les pierres les plus importantes (plus de 3 carats), mais les rend toujours à leur propriétaire avant la nuit, peu soucieux, malgré ses multiples portes blindées, de garder de pareils trésors à domicile.

Le « rapport du laboratoire », qui précise, dessin à l'appui, forme, taille, mesure, poids, etc., tout sauf le prix de la pierre, est une véritable carte d'identité qui fait foi dans toute la profession. Le slogan du G.I.A. est d'ailleurs : *« Nous n'achetons pas, nous ne vendons pas, nous ne donnons pas de prix : nous évaluons seulement les diamants avec intégrité et objectivité. »*

Chaque année, le laboratoire analyse des dizaines de milliers de pierres. Principaux clients : peu de détaillants, mais de gros négociants, des tailleurs et des responsables de salles des ventes. A 118 dollars en moyenne le « diagnostic » pour une pierre de 1 à 2 carats, le laboratoire doit plutôt bien gagner sa vie...

N. B.

Nouvelles annonces de suppressions d'emplois en France et en Grande-Bretagne

● **Quatre cent cinquante emplois supprimés aux Ciments Lafarge.** — En raison, selon la direction, d'une forte baisse du marché, liée à la diminution d'activité dans le bâtiment et les travaux publics, quatre cent cinquante emplois seront supprimés l'an prochain dans cinq des vingt usines du groupe des Ciments Lafarge-France : 144 sur 160 à Haubourdin (Nord), 41 sur 81 à Cruas (Ardèche), sans doute 75 sur 100 environ à Cassis (Bouches-du-Rhône), et la totalité de l'effectif à Albi (Tarn), soit 127 salariés, ainsi qu'à Limay (Yvelines), soit 63 salariés.

C'est ce qu'a annoncé, le jeudi 10 novembre, M. Gilbert Liduena, directeur général du groupe en France, qui a indiqué que ces suppressions d'emplois — assorties de mesures de préretraite, de mutation ou de reclassement — ramèneront à 2800 environ le nombre des salariés dans l'ensemble de ses cimenteries. En réponse à ce *« coup de force du patronat »*, la C.G.T. avait prévu une *« riposte de masse »*. Elle invite, pour l'instant, ses organisations à transformer les comités centraux d'entreprise en *« C.C.E. de lutte »*.

● **Dans le textile,** 109 licenciements sur un effectif de 233 salariés devraient être annoncés lundi 14 novembre chez Balsan à Arthon (Indre), à la suite notamment d'une baisse des ventes de moquette. L'entreprise Balsan, qui avait abandonné il y a deux ans les secteurs des couvre-lits et des tapis de bain, avait déjà procédé à quelque 130 licenciements à cette époque.

● **En Grande-Bretagne, suppression de 1 560 emplois chez Land Rover** : la société British Leyland a annoncé le vendredi 11 novembre une « rationalisation » de sa division Land Rover. Les mesures prévues entraîneront la suppression de 1 560 emplois — près du tiers des effectifs — et la fermeture des neuf ateliers, la plupart dans la région de Birmingham. Les activités de la division Land Rover — qui construit aussi les Range Rover — seront concentrées dans un seul atelier moderne, l'ancienne usine Rover de Solihull près de Birmingham, qui sera rouverte pour l'occasion.

L'AUSTÉRITÉ EN GRANDE-BRETAGNE

La réduction des dépenses publiques portera sur la sécurité sociale et sur le logement

De notre correspondant

Londres. — A court terme, le premier ministre britannique a tout lieu d'être satisfait, ou presque. Le « thatchérisme », ou le retour aux strictes vertus victoriennes dans la gestion du royaume, paraît faire ses preuves : le redressement de l'économie semble se confirmer selon ses vues, c'est-à-dire au prix d'une implacable politique essentiellement monétariste ayant entre autres effets celui de maintenir le chômage à un niveau record et celui de réduire toujours davantage les prestations sociales.

Mme Thatcher vient encore de marquer des points. Le 10 novembre, ses ministres, après de longues tractations et un difficile arbitrage, se sont mis enfin d'accord, ou à peu près, pour limiter les dépenses publiques lors du prochain exercice budgétaire (avril 1984 - mars 1985). Le chiffre à ne pas dépasser : 126,4 milliards de livres. Le succès n'est pas définitivement acquis, car, à la sortie de la réunion du cabinet, plusieurs de ses membres dont les portefeuilles devraient être les plus touchés continuaient de prétendre qu'ils n'avaient pas fait de concessions majeures. On en saura vraisemblablement plus la semaine prochaine, quand le ministre des finances, M. Nigel Lawson, présentera le détail de ces décisions devant la Chambre des communes. Mais il est déjà pratiquement certain que le prix du gaz et, dans une moindre mesure, celui de l'électricité vont augmenter — alors qu'ils étaient bloqués depuis avril 1982 — et surtout que la sécurité sociale et le logement feront les frais des nouvelles restrictions, alors que le budget de la défense, en forte hausse ces dernières années, *devrait* rester intact afin de respecter la promesse faite, dans le cadre de l'OTAN, d'augmenter annuellement de 3 % les dépenses *militaires*.

La dénationalisation de British Telecom

Mme Thatcher et la majorité du parti conservateur tiennent beaucoup au respect de cet engagement, d'autant qu'elles reprochent à la plupart des autres pays de l'alliance de s'y dérober. Mais certains députés conservateurs craignent que, cette fois, le ministre des finances ne soit parvenu à convaincre son collègue de la défense de se livrer à un « trucage » pour atteindre ce taux de 3 %. Il ne s'agirait pas d'un calcul en termes réels, comme l'impose l'OTAN. Malgré cela et malgré les doutes émis par de nombreux économistes sur l'efficacité du contrôle des dépenses publiques tel qu'il a été établi par Mme Thatcher, celle-ci pourra vraisemblablement se vanter une nouvelle fois de rester fidèle à la ligne qu'elle s'est fixée.

Ce succès, qui conforte le premier ministre, intervient au lendemain d'une autre petite victoire : l'ordre donné par une cour d'appel aux syndicats de British Telecom de cesser le boycottage de la nouvelle société privée de télécommunications Mercury. Les ingénieurs refusaient de relier le réseau de cette dernière société au réseau national. Voilà un atout important pour Mme Thatcher, qui entend poursuivre, coûte que coûte et sans délai, sa politique de « privatisation » des entreprises nationales. British Telecom, ayant déjà été séparé de l'administration des postes, pourrait être dénationalisé assez rapidement avec la vente de 51 % de ses actions. Même chose pour la compagnie aérienne British Airways, dont les bons résultats récemment enregistrés permettent d'envisager sa cession au secteur privé un an plus tôt que prévu (British Airways, qui, ces dernières années, n'a cessé d'accumuler les déficits, vient d'annoncer un bilan positif).

Autre satisfaction : au cours du mois d'octobre, le nombre des chômeurs aurait légèrement diminué, d'environ soixante-treize mille. Cependant, la plupart des observateurs estiment qu'il s'agit là d'un « palier conjoncturel », et que cela ne signifie aucunement une réduction sensible du chômage dans les mois à venir. Bien au contraire, un bureau d'études prévoit que la Grande-Bretagne comptera 4,4 millions de chômeurs en 1990, au lieu de 3 millions actuellement.

A ces bonnes nouvelles s'ajoutent pour Mme Thatcher les conclusions relativement favorables du congrès de la Confédération de l'industrie britannique (CIB), la principale organisation patronale. Celle-ci, qui avait déjà soutenu le premier ministre et le parti conservateur lors de la dernière campagne électorale, a manifesté à Glasgow, au début de la semaine, sa mansuétude à l'égard du pouvoir actuel en s'abstenant de prendre en considération un nombre de motions assez critiques envers la politique de Mme Thatcher. Toutefois, les dirigeants de la CIB ont fait remarquer au premier ministre qu'il était *« sans aucun doute possible d'encourager davantage la croissance sans pour autant relancer l'inflation »*. Par ailleurs, dans un rapport, la CIB fait savoir que si la Grande-Bretagne devrait enregistrer une croissance d'un peu plus de 2 % à la fin de cette année, elle devrait se réduire assez nettement au cours des années suivantes. Cette prévision est recoupée par celles établies par de nombreux bureaux d'études.

Mais l'éditorialiste du *Times* n'est pas d'accord avec ce relatif pessimisme des patrons anglais. Il écrivait, le 8 novembre : *« Comment ne pas souligner que la Grande-Bretagne atteindra à la fin de 1983 un niveau de croissance plus élevé que celui de tous les autres membres de la C.E.E., l'endettement le plus réduit au sein de la Communauté, une inflation en dessous de la moyenne de celles de nos partenaires. »*

FRANCIS CORNU.

● **La hausse des prix en octobre.** — Les prix ont augmenté de 0,4 % en Grande-Bretagne au cours du mois d'octobre. En un an, d'octobre 1982 à octobre 1983, les prix ont augmenté de 5 %.

Economie

La grève des pompistes n'a guère perturbé la distribution de carburant

Le mouvement de protestation des pompistes n'a pas perturbé sérieusement la distribution de carburant durant la journée du 11 novembre, sauf dans le Territoire-de-Belfort, la région havraise et le département de l'Aude où de nombreuses stations étaient fermées. Dans l'Aude, le préfet a réquisitionné des points de vente et il a institué des bons d'essence pour les automobilistes prioritaires (*médecins, ambulanciers*, taxis).

Ce mouvement de grève avait été décidé après que les pouvoirs publics eurent décidé d'autoriser, à compter du 16 novembre, des rabais plus importants sur les prix de l'essence.

Le blocus des dépôts de carburant, engagé dans certaines régions dès le mercredi 9 novembre, a été levé presque partout durant la *journée de vendredi*. Bon nombre de ces dépôts étaient du reste fermés normalement en raison de la fête de l'Armistice. Plus généralement, il semble que peu d'automobilistes aient été gênés par le mouvement de grève des pompistes.

Toutefois, les organisations syndicales n'ont pas renoncé à *poursuivre leur action les* samedi 12 et dimanche 13 novembre, plus particulièrement dans les régions de Lorraine et de Bretagne et aussi *dans le département* des Alpes-Maritimes.

Interrogée par l'Associated Press de Bordeaux, Mme Catherine Lalumière, secrétaire d'Etat chargé de la consommation, a justifié la décision des *pouvoirs publics d'autoriser* des rabais plus importants sur le prix de l'essence. Elle s'est déclarée cependant très attachée au maintien d'« *un réseau de petits pompistes aussi dense que possible* ».

Les premiers magnétoscopes V.H.S. de Philips et Grundig sortiront dans six mois

Le premier constructeur allemand de matériels électroniques grand public, la société Grundig, fabriquera, à partir de mai 1984, des magnétoscopes au standard japonais V.H.S. De son côté, le groupe néerlandais Philips produira également des V.H.S. *à partir du milieu de* l'année 1984 pour les marchés où le système V 2000, développé par le tandem Philips-Grundig « *n'existe pas* ».

Après l'échec de la coopération européenne à trois, au début de l'année et le basculement définitif du groupe français Thomson, dans le camp du V.H.S., ce standard contrôle désormais environ les trois quarts du marché mondial, le Betamax de Sony détenant un peu moins de 20 % (surtout aux Etats-Unis et au Japon), et le V 2000 autour de 5 %.

Avec la position dominante du V.H.S. dans de nombreux pays, il serait, explique aujourd'hui Grundig « *extrêmement difficile d'implanter un autre système vidéo sans engager des investissements considérables pour les vidéocassettes* ».

Pour ne pas risquer de perdre une partie de leur réseau commercial dans le monde, et leur position sur les marchés de la télévision, Philips et Grundig sont donc obligés de lui fournir des magnétoscopes V.H.S. Ceux-ci qui seront fabriqués sous licence dans les usines des deux firmes, mais en « *parfaite autonomie et sans aucune contribution extérieure* ».

Les deux firmes continueront de fabriquer les magnétoscopes V 2000, notamment pour le marché européen. Grundig estime que ses usines sont capables de sortir « *avec autant de facilité l'un et l'autre matériel ; peu importe qu'il s'agisse du V. 2000, du V.H.S., voire d'un standard entièrement nouveau* ».

Complot en Guyane ?

M. Roger Borghini a beaucoup bourlingué. Normal pour un armateur. Depuis qu'il a quitté le Maroc, en 1955, il a même tellement roulé sa bosse, dans tous les ports d'Afrique Noire et de Méditerranée, qu'il a acquis une solide réputation de baroudeur, accentuée par des démêlés avec la justice – il ne s'en cache pas – à la suite d'une *rixe avec des voyous, un jour de* 1967 à Marseille.

La cinquantaine atteinte, il a envie de jeter l'ancre en Guyane et décide de rouvrir une ancienne usine de traitement de crevettes située à Saint-Laurent-du-Maroni. Une usine à la création de laquelle il a d'ailleurs participé aux côtés d'amis américains.

En professionnel dont la com*pétence n'est pas contestée, il est* sûr de son affaire, d'autant que la pêche industrielle à la crevette entre dans les plans des pouvoirs publics pour le développement de l'économie du département français d'Amérique du Sud. Il investit plus de 1 million de francs, obtient de la Communauté européenne, avec l'appui à l'époque, *fin 1980*, de Mme Edith Cresson, alors membre de l'Assemblée européenne, les licences nécessaires pour collaborer avec les pêcheurs *coréens. Tout se présente bien*, et, à Saint-Laurent-du-Maroni, tout le monde est ravi parce que le redémarrage de l'usine va assurer la création de plusieurs *dizaines d'emplois*.

Aujourd'hui, M. Roger Borghini est au bout du rouleau, ruiné. Revenu en métropole, il multiplie les démarches et les accusations. Contre toute attente, il n'a pas obtenu le prêt à long terme qu'il avait sollicité de la Caisse centrale de coopération économique pour asseoir définitivement son projet. Pourquoi ? C'est là que commence *peut-être une* « *affaire* ».

L'industriel affirme, depuis plusieurs mois, qu'il est victime d'un « complot » tendant à l'empêcher de rouvrir l'usine de Saint-Laurent-du-Maroni pour la seule raison que sa présence en Guyane porterait atteinte à la position de monopole d'une multinationale, la PIDEG (Pêcheries internationales de Guyane), issue d'un mixage financier entre un groupe américain et la C.E.G.F. (Compagnie des entrepôts et gares frigorifiques), dont le siège est à Paris. M. Borghini a notamment écrit au premier ministre, au ministre des finances, au garde des sceaux, à de nombreux députés, pour dénoncer à la fois la « *cabale* » qui le touche « *avec*, dit-il, *la complicité de fonctionnaires* » et les « *rumeurs diffamatoires* » *répandues sur son compte*. Il a également porté plainte contre un notaire guyanais, M. Lucien Prévôt.

Les malheurs de M. Borghini pourraient apparaître comme les symptômes de quelque complexe de persécution si le dossier, tel qu'il l'expose, ne suscitait pas diverses interrogations. La moindre bizarrerie n'est pas que cet armateur ait appris par hasard que le tribunal de commerce de Cayenne devait prononcer, le mercredi 9 novembre, la vente sur saisie de ses biens et de ses installations guyanaises. Sans qu'il en ait été informé, et alors que le procureur de la République indiquait au même moment à notre correspondant en Guyane que le dossier fourni au greffe était « *vide* »...

Il a fallu que le tribunal de grande instance de Nanterre intervienne, au dernier moment, pour que cette décision soit retardée, *au moins jusqu'à* ce que l'intéressé bénéficie d'une assistance judiciaire. N'était-ce pas la moindre des choses ?

A. R.

● **Sécurité sociale : « L'équilibre n'est que provisoire », affirme M. Bergeron.** – Dans une interview publiée par *la Haute-Marne libérée* du 12 novembre, M. André Bergeron déclare à propos de la Sécurité sociale : « *En 1985, je crains que tout soit remis en question.* (...) *L'équilibre a été réalisé provisoirement, cela est dû à l'accroissement des taux des cotisations, aux prélèvements obligatoires de solidarité, à la grève des chefs de clinique qui a entraîné une baisse de l'hospitalisation, donc des dépenses de santé.* » Pour le secrétaire général de F.O. la solution sera soit de « *maintenir le système actuel du financement avec redressement des cotisations, soit s'engager dans la voie de la budgétisation par un financement de l'impôt* ».

Revue des valeurs

BOURSE DE PARIS

Semaine du 7 au 10 novembre

Record historique

UN record historique est tombé cette semaine, réduite à quatre séances par le chômage du 11 novembre, à la Bourse de Paris. L'indice CAC, le plus fiable de tous, s'est élevé à 142,1, soit à son niveau le plus élevé de toujours. Rien, pourtant, au départ ne prédisposait le marché à réaliser cette performance. De l'effritement avait même marqué la première séance et la nouvelle, dès lors connue de tous, de la décision prise par B.S.N. d'inviter les champagnes Lanson et Pommery à sa table n'agita guère les passions. L'action monta seulement de 1,3 %. Une misère ! Cependant, mardi, le décor changeait. Un léger mouvement de reprise s'amorçait et, en clôture, une hausse modeste de 0,4 % était enregistrée. Le lendemain, même chanson : cette fois, le gain atteignait 0,5 %. La proximité d'un long week-end allait-elle exercer un effet *dissuasif sur les intentions* d'achat ? Que nenni ! Jeudi, bien au contraire, la Bourse allait s'enflammer et la journée, marquée par une minute de silence respectée pour honorer la mémoire des boursiers morts pour la France, s'achevait sur une hausse de 1,3 %, la plus forte depuis le 7 octobre dernier. Fait notable : elle fut *obtenue de surcroît* avec une activité augmentée de 38,4 % sur le seul marché à règlement mensuel (+ 27 % de transactions globalement).

Bref, d'une semaine à l'autre, les cours ont ainsi monté de 2 % en moyenne. Un joli score tout à fait inespéré. Mais le hasard, ou la chance, a joué en faveur de la Bourse. Il y eut d'abord, premier motif de satisfaction, le bulletin de santé publié par Michelin, une des deux dernières grandes « vaches sacrées » de la corbeille avec Peugeot. Un bulletin, fort laconique au demeurant mais dont il ressortait que Bibendum se portait plutôt moins mal avec, pour le premier semestre, des ventes accrues de 8,3 %, une marge d'exploitation redevenue légèrement bénéficiaire, mais avant provisions et amortissements (ce qui donne la mesure des pertes encourues), enfin une charge financière, encore pesante (7,6 % du chiffre d'affaires), mais spectaculairement allégée en un an (9,1 % en 1982).

La nouvelle fit sensation, d'abord parce qu'il n'y avait aucune raison de mettre en doute le diagnostic établi par les praticiens de Clermont-Ferrand, réputés pour leur mutisme légendaire – c'est la seconde fois qu'ils daignent s'adresser au public et ce n'est jamais pour ne rien dire : la première, c'était en avril dernier pour annoncer le désastre (4 milliards de francs de déficit), – ensuite parce que le traitement de choc administré au numéro deux mondial du pneumatique donnait des preuves tangibles d'efficacité. Il importait donc peu que les pertes de Michelin soient encore lourdes, l'essentiel étant qu'il se regonfle. Comme de bien entendu, l'action monta d'un coup de 9,5 %. Par contagion, le marché tout entier s'en trouve requinqué et comme, d'une façon générale, les résultats publiés par les entreprises étaient bons ou très acceptables, il reprit doucement son ascension. La bonne impression causée eut encore des prolongements le lendemain. La raison en est que la réticence accrue des propriétaires de titres à vendre (constatée déjà depuis un certain temps) constitue une sorte de rempart contre la baisse et que, dans ces conditions, des courants d'achats même légers suffisent à pousser les cours de l'avant. A cela il faut ajouter le phénomène de substitution sur les très belles valeurs. Ces dernières sont très prisées mais rares et chères. Chaque fois que leurs prix baissent un tant soit peu, sur des ventes bénéficiaires, d'autres opérateurs aux aguets se précipitent pour prendre la place laissée libre. Donc, le mouvement relancé par Michelin s'est entretenu de lui-même.

Seconde chance : mercredi soir, Wall Street, plutôt dépressif ces derniers temps, pas très vaillant pour tout dire, manifestait à nouveau et subitement un bel enthousiasme, qui se traduisit par une *envolée du Dow Jones (+ 17,58 points) comme l'on* en n'avait pas vu là-bas depuis le 6 octobre dernier (+ 18,64 points). Cet enthousiasme se fondait sur l'atténuation des craintes qu'avaient suscitées les prévisions haussières sur les taux d'intérêt – le Trésor américain devait se refinancer sans effet sur le front monétaire – mais aussi sur la confirmation d'une reprise économique bien plus vigoureuse qu'escomptée. Ce regain d'optimisme fut communicatif.

Notre place avait une bonne raison supplémentaire de se réjouir. Une forte expansion de l'autre côté de l'eau va stimuler les économies allemande et britannique. Et quand les pays à monnaie forte se portent bien, les pays à monnaie faible exportent davantage de marchandises chez eux. Notre commerce extérieur a donc tout à y gagner.

C'est la leçon que l'on retira sous les lambris et, comme en même temps la fièvre avait baissé d'un ou deux degrés au Liban, les affaires eurent derechef la priorité.

La chambre de commerce de Paris pouvait bien* répandre la « sinistrose » avec son triste bilan économique et ses prévisions inquiétantes pour 1984 sur les résultats des entreprises, nul n'y prêta beaucoup attention. Demain il fera jour. « *La rigueur va dans le bon sens* », assuraient certains professionnels. « *Mais chut, ne le répétez pas.* » *Business is good for you.

ANDRÉ DESSOT.

Reydel : une mise en selle trop bien réussie

Première société à être introduite sur le marché de la Bourse de Lille, Reydel Industries a fait son entrée le 8 novembre sur cette place régionale sous la conduite de la banque Worms et de la charge Dubly-*Denoyelle*, l'un des trois agents de change représentés localement.

L'accueil réservé fut débordant, à telle enseigne que vingt-cinq fois plus de titres furent demandés (600 237) qu'il n'y en avait de disponibles (24 600). N'importe : 24 000 demandes furent servies, et un cours de 365 F fut inscrit (prix d'offre : 330 F).

Ce fut le premier et le dernier. Le lendemain, quand il ne restait que 600 actions à répartir, la demande porta à nouveau sur *131 900* pièces. Incotable. Le 10 novembre, un nouvel essai de cotation eut lieu et fut tout aussi infructueux avec cette fois 116 600 titres demandés.

Du coup, la chambre syndicale a décidé de reporter la cotation au 14 novembre en acceptant, comme les deux jours précédents, un prix seulement supérieur de *10 %* aux cours indicatifs inscrits, soit 380 F ; mais surtout en exigeant un dépôt de fonds préalable correspondant au montant des ordres d'achats passés, mais sur la base d'un cours de *570 F*, à seule fin de rafraîchir les ardeurs.

Pour cette entreprise à peine cinquantenaire – elle a été fondée en 1936 par M. *Jean Bourgois* – il s'agit là d'une consécration. Née à l'époque du Front populaire, avec pour principale activité la fabrication des selles de vélo en cuir avec *une dizaine de personnes, la société*, qui a été reprise entre-temps par trois des fils du fondateur, compte actuellement mille trois cents salariés travaillant dans la transformation des matières *plastiques* et dans d'autres secteurs de diversification, la production de selles de vélo étant devenue purement symbolique au fil des ans. « *L'évolution a été très rapide* » rappelle M. Bertrand Bourgois, le président, en retraçant l'historique de Reydel Industries, une entreprise qui a travaillé à plus de 80 % pour l'industrie du vélomoteur jusqu'au début des années 60, avant le recentrage du groupe vers un nouveau client : l'industrie automobile, grande consommatrice de moulages en plastique pour l'intérieur des véhicules. Parallèlement, Reydel a poursuivi une politique de recherche permanente de synergies industrielles et commerciales et le groupe s'articule actuellement autour de quatre divisions :

● L'automobile, avec les sociétés J. Reydel S.A., Harman et Reydel Ltd (en Grande-Bretagne) pour la fabrication d'éléments intérieurs (tableaux de bord, rétroviseurs...) qui réalise environ 50 % du chiffre d'affaires annuel ;

● La signalisation et la communication grâce à la société APIA (enseignes lumineuses, présentoirs...) : 25 % du chiffre d'affaires.

● La manutention et l'organisation de la restauration collective avec Cidelcem : 17 % du chiffre d'affaires ;

● La commercialisation d'accessoires *pour automobiles et cycles* par l'intermédiaire d'Airvit-Afait : 8 % du chiffre d'affaires.

Les trois principales sociétés du *groupe ont mis prudemment un pied* à l'étranger (Reydel en Grande-Bretagne, Apia en R.F.A. et en Arabie Saoudite, notamment, tandis que Cidelcem réalise 40 % de son activité *hors de l'Hexagone) et les dirigeants* envisagent de conforter ces positions sans exclure une nouvelle diversification vers « *des produits sophistiqués pour l'industrie du loisir* ».

En 1982, Reydel Industries a dégagé un bénéfice d'exploitation de 14,3 millions de francs (contre *7,1 millions) sur un chiffre* d'affaires de 348,4 millions (contre 291,2 millions), des résultats qui lui ont permis « *de proposer au marché financier de s'associer à cette croissance interne et externe* ». Son entrée en Bourse, ne modifie pas la structure familiale de l'entreprise, qui reste contrôlée par la famille Bourgois (62,4 %), l'Union financière d'investissements (groupe Worms) détenant 13,2 %, et la *Société de développement régional* Nord-Pas-de-Calais, 4,4 %.

S.M.

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

	Cours 4-11-83	Cours 10-11-83
Or fin (kilo en barre)	100 400	100 000
– (kilo en lingot)	100 000	99 600
Pièce française (20 fr.)	658	651
Pièce française (10 fr.)	366	378
Pièce suisse (20 fr.)	635	636
Pièce latine (20 fr.)	634	624
● Pièce tunisienne (20 fr.)	580	611
Souverain	764	780
Souverain Elizabeth II	799	785
● Demi-souverain	401	420
Pièce de 20 dollars	3 800	3 980
– 10 dollars	1 720	1 780
● – 5 dollars	1 080	1 100
– 50 pesos	4 086	4 006
● – 20 marks	751	755
– 10 florins	645	648
● – 5 roubles	415	430

VALEURS LE PLUS ACTIVEMENT TRAITÉES A TERME

	Nbre de titres	Val. en cap. (F)
4 1/2 % 1973	28 780	54 662 985
Bic (1)	54 740	40 480 180
A.T.T	58 080	38 718 860
Moët	19 390	25 286 635
Schlumberger	42 960	23 228 723
L'Air Liquide	47 550	23 162 723
B.S.N. (2)	9 625	23 104 155
Michelin (2)	25 390	19 841 310
Pernod	20 520	19 450 720
Prêtabail (3)	21 740	17 177 480
Perrier (2)	32 325	14 776 591
I.B.M. (2)	10 905	14 395 110
Hitachi	329 300	12 953 015
C.N.E. 3 % (2)	3 665	11 283 545

(1) Dont un bloc de 42 220 titres jeudi.
(2) Trois séances seulement.
(3) Deux séances seulement, dont un bloc de 16 440 titres jeudi.

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en francs)

	7 nov.	8 nov.	9 nov.	10 nov.	11 nov.
Terme*	195 439 973	238 450 737	263 630 636	360 902 146	–
Comptant R. et obl.	868 926 072	953 252 323	728 756 938	912 676 668	–
Actions	60 508 698	38 956 991	70 877 780	60 604 268	–
Total	1 124 874 743	1 230 660 051	1 063 265 354	1 334 183 082	–
INDICES QUOTIDIENS (INSEE base 100, 31 décembre 1982)					
Franç.	144,1	144,3	144,8	–	–
Étrang.	148,7	147,1	146,9	–	–
COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE (base 100, 31 décembre 1982)					
Tendance	148,5	149	149,8	151,7	–
(base 100, 31 décembre 1982)					
Indice gén.	140,2	140,6	140,8	142,1	–

BOURSES ÉTRANGÈRES

NEW-YORK

L'embellie ?

Pour la première fois depuis un mois, Wall Street a véritablement fait preuve d'excellentes dispositions cette semaine. Après un démarrage laborieux, le marché, comme mû par un ressort, s'est très fortement redressé mercredi (+ *17,58* points au Dow Jones), enregistrant aussi sa plus forte hausse en l'espace d'un mois. Le mouvement se poursuivait le lendemain à plus faible allure avant de reprendre très vivement à la veille du week-end malgré la fermeture des banques pour le « Veteran's Day ». Bref, d'un vendredi à l'autre, l'indice des industrielles a progressé de *31,92* points à 1 250,20 (+ 2,6 %).

Trois facteurs ont favorisé ce réveil soudain et brutal. Le premier a été d'origine technique, le second, le plus important aussi, a tenu au sentiment sur l'évolution des taux. Ce sentiment a changé, les opérations de *refinancement du Trésor* américain n'ayant eu aucun effet sur le front monétaire, les craintes d'un renchérissement se sont atténuées, ce d'autant que les prix de gros ont faiblement augmenté en octobre. Du coup, le marché obligataire s'est raffermi, ce qui a produit un excellent effet sur celui des actions. Troisième élément : la confirmation d'une reprise économique très vigoureuse avec des ventes au détail accrues de 1,2 % le mois dernier.

Simple embellie ? Les professionnels, heureux *mais surpris, attendaient avant* de se prononcer.

	Cours 4 nov.	Cours 11 nov.
Alcoa	41 1/4	44 3/8
A.T.T.	61 1/4	63 5/8
Boeing	39 1/8	40 5/8
Chase Man. Bank	43 7/8	46 5/8
Du Pont de Nem.	50 1/2	52 1/4
Eastman Kodak	67	70
Exxon	38 1/4	38 5/8
Ford	63 3/8	66 1/8
General Electric	51 7/8	55
General Foods	51 1/2	58
General Motors	76 3/4	76 1/2
Goodyear	32 1/4	31 1/4
I.B.M.	122 1/8	127
I.T.T.	41 3/8	42 7/8
Mobil Oil	29 1/2	29 3/4
Pfizer	39 1/8	40 1/2
Schlumberger	51 5/8	58 3/4
Texaco	35 1/2	36 1/2
U.A.L. Inc.	32 7/8	33 7/8
Union Carbide	63 3/8	65 1/8
U.S. Steel	26 7/8	27 1/2
Westinghouse	47 3/4	49
Xerox Corp	46 1/2	46 3/4

LONDRES

Soutenu

La *gravité de la situation* au Proche-Orient, les prévisions contradictoires sur l'évolution de l'économie nationale, enfin, la progression accélérée de la masse monétaire britannique ont un peu raffraîchi l'atmosphère. Cependant, le marché a réussi à maintenir ses positions, les renforçant même un peu *sur les bons résultats annoncés par* plusieurs groupes (De La Rue, Smiths Industries, Unilever, Shell, Ultramer).

Indices « F.T. » du 11 novembre : industrielles, 725,1 (contre 718,3) ; mines d'or, 83,29 (contre 82,02) ; Fonds d'Etat, 509,4 (contre 484,8).

	Cours 4 nov	Cours 11 nov
Beecham	318	325
Bowater	215	208
Brit. Petroleum	424	426
Courtaulds	95	102
De Beers (*)	7,35	7,83
Dunlop	49	46
Free State Geduld	34 1/2	35 1/4
Glaxo	740	720
Gt. Univ. Stores	583	581
Imp. Chemical	594	582
Shell	554	574
Unilever	838	850
Vickers	112	112
War Loan	35 1/4	35 7/8

(*) En dollars.

TOKYO

Irrégulier

La mauvaise impression causée par l'information sur le dédommagement donné par Hitachi à I.B.M. pour arrêter *les poursuites (procès sur l'espionnage* industriel) a été corrigée par la volonté manifestée par le président Reagan et le premier ministre Nakasone de s'entendre sur un rajustement des points monétaires. Le marché a regagné le terrain perdu, mais sans plus. L'activité a été faible : 999 millions de titres échangés contre 1 015 millions. (Indices du 11 novembre : Nikkeï Dow Jones 9 305,63 (contre 9 317,20) ; indice général : *684,07* (contre *682,31*).

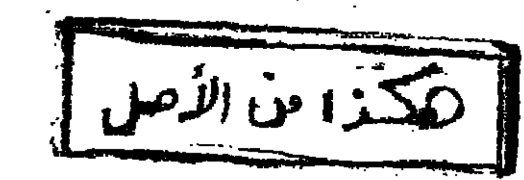
	Cours 4 nov.	Cours 11 nov.
Akaï	538	565
Bridgestone	584	562
Canon	1 330	1 370
Fuji Bank	500	509
Honda Motors	1 030	1 020
Matsushita Electric	1 710	1 700
Mitsubishi Heavy	251	247
Sony Corp	3 530	3 490
Toyota Motors	1 280	1 270

FRANCFORT

Raffermissement

Sur d'assez abondants achats de l'étranger, le marché s'est raffermi en milieu de semaine, l'excellent comportement de Wall Street contribuant à le stimuler. L'attention s'est portée au premier chef sur les valeurs chimiques, l'électrotechnique avec Siemens en vedette, et les automobiles. Les banques, en revanche, ont été assez déprimées. Indice de la Commerzbank du 11 novembre : 1 015,8 contre 994,9.





BOURSES ÉTRANGÈRES

L'euromarché

La boulimie pour le papier à taux variable

Depuis des mois l'euromarché vit à l'heure des émissions à taux d'intérêt variable. L'engouement pour ce type d'instrument est tel qu'il a peu à peu éclipsé l'intérêt pour les emprunts classiques à taux fixes : à ce jour, on a surtout expliqué ce phénomène par l'incertitude sur l'évolution des taux d'intérêt aux Etats-Unis. On a, en revanche, négligé l'osmose qui s'opère perpétuellement entre les différents secteurs de l'euromarché. Celui des eurocrédits bancaires a, tout au long de la décennie précédente, été de loin le plus important, et plus actif que celui des émissions euro-obligataires. Or cette situation s'est inversée au cours des dix-huit derniers mois par suite de la crise financière qui s'est abattue sur l'Amérique latine et qui a mis en péril la multitude de prêts consentis à cette région du monde par la communauté bancaire internationale. Celle-ci a considérablement réduit son activité prêteuse et n'a pu la reporter sur les clientèles nationales à cause de la crise économique mondiale. En même temps, les liquidités sont restées très abondantes et le caractère de valeur refuge du dollar n'a cessé de se développer. Les banques internationales, pour utiliser leurs disponibilités, se sont donc tout naturellement rabattues sur les euro-émissions à taux variable parce que cet instrument s'apparente étroitement aux eurocrédits et qu'il a essentiellement la devise américaine pour support.

Ce sont en grande majorité les banques qui acquièrent le papier à taux flottant. Elles ont ainsi acheté pour leur propre portefeuille quelque 70 % des récentes euro-émissions géantes de ce genre. Le solde a été principalement acheté par les investisseurs institutionnels. La participation de la clientèle privée reste faible dans ce domaine.

La boulimie pour les euro-obligations à taux d'intérêt variable est actuellement si grande qu'elle a eu pour effet de faire baisser les conditions offertes sur ce type d'émission. L'intérêt qu'il portait autrefois se composait traditionnellement de l'addition d'une marge de 0,25 % au taux interbancaire offert à Londres sur les dépôts en eurodollars à court terme (Libor). Cette semaine, sur les quatre opérations proposées dans ce secteur, trois d'entre elles ont des marges de 0,125 % et l'une est en plus basée sur la moyenne entre les taux offerts et demandés. Cela signifie que la First Interstate Bancorp des Etats-Unis a réussi à obtenir une marge réelle sur son euro-emprunt de 150 millions de dollars, qui n'est que d'environ 0,07 %. En outre, la durée de la transaction est de douze ans, alors qu'il y a encore peu on évitait soigneusement d'offrir du papier à taux variable d'une échéance supérieure à sept ou huit ans.

Tout cela a pour conséquence de rendre encore plus attrayant ce secteur pour les emprunteurs internationaux, et ceux dont la qualité aurait pu leur permettre d'accéder au marché des eurocrédits le désertent massivement. C'est ainsi que le royaume de Belgique, qui désire lever 1 milliard de dollars vers la fin de l'année et qui, dans le passé, s'était toujours refusé à émettre des obligations internationales pour ne pas avoir de papier en mains étrangères, envisage à son tour de drainer un quart des capitaux recherchés par le canal d'une euro-émission à taux flottant. L'entreprise est pourtant difficile parce que les euro-obligations belges ne pourront être émises au porteur, mais devront être enregistrées nominativement pour obtenir une franchise fiscale. le « précompte » est en effet, pour des raisons politiques, une institution sacro-sainte en Belgique. Pourtant, l'aspect nominatif d'un titre est une tare qui en général fait fuir l'euro-clientèle, pour qui l'anonymat est la vertu cardinale. C'est donc un grand risque qu'encourt le Trésor belge, mais, la mode étant aux euro-obligations à taux variable, il semble s'apprêter à le prendre.

Un énorme calendrier d'émissions en deutschemarks

La Banque mondiale va, elle aussi, se mettre à emprunter pour la première fois dans son histoire au travers d'émissions à taux d'intérêt variable. Sur les 10 à 10,5 milliards de dollars qu'elle se propose de drainer au cours de son présent exercice fiscal sur les principales places de capitaux du monde, elle envisage de lever aux Etats-Unis quelque 500 millions de dollars à taux variable. A ce jour, celle qui est le plus grand débiteur sur les différents marchés des capitaux s'était fait une règle de n'emprunter qu'à taux fixe. L'intérêt de ce premier emprunt à taux variable sera composé non pas de l'ajout d'une marge au taux du Libor, mais à celui des bons du Trésor américain. La Banque mondiale estime en effet que le Libor est un taux volatil. Eugène Rotberg, le trésorier de la grande institution supranationale, qui s'entretenait jeudi avec un parterre de journalistes financiers, a rappelé qu'en septembre 1982 le taux du Libor dépassait celui des bons du Trésor américain de 270 points de base et que cet écart avait même pu atteindre 500 points au milieu des années 70.

Pour la Banque mondiale, l'avantage de son opération américaine est double :

1) La haute réputation de la Banque devrait lui permettre d'obtenir des conditions très favorables ;

2) Les fonds levés de cette manière seront échangés par le truchement de « swaps » contre du papier à taux fixe libellé en devises de pays, telle la Suisse, où les taux d'intérêt sont bas. Les « swaps », dont la Banque mondiale s'est fait une spécialité, lui permettent d'abaisser sensiblement le coût de ses financements. Depuis le 30 juin dernier, elle a levé l'équivalent de 3,9 milliards de dollars à un coût moyen initial de 9,65 % sur une durée moyenne de 7 ou 6 ans. Les « swaps » réalisés ultérieurement lui ont permis de ramener ce coût à 8,33 % alors qu'il avait été en moyenne de 8,72 % l'année précédente. Le bénéfice ainsi réalisé a été répercuté sur sa clientèle, qui comprend un grand nombre de pays en voie de développement et qui empruntent auprès de la Banque mondiale à un taux d'intérêt fixe, dont le niveau est arrêté tous les six mois.

Si les nouvelles émissions internationales libellées en deutschemarks n'ont pas été nombreuses depuis deux mois, on ne pourra pas en dire autant pendant les quatre prochaines semaines. Le sous-comité *ad hoc* du marché allemand des capitaux vient de fixer à quatorze euro-emprunts, totalisant 2,3 milliards de deutschemarks, le calendrier qui va s'égrener jusqu'au 12 décembre. Indépendamment de son volume élevé, il présente trois caractéristiques. Il ne comprend aucune signature française. La Banque mondiale, avec deux emprunts représentant 500 millions, se taille la part du lion. Enfin, l'Afrique du Sud fait un retour en force puisqu'elle offrira le 7 décembre une émission euro-obligataire de 200 millions de deutschemarks.

Le présent calendrier s'est terminé sur une note faste, avec une euro-émission de la S.N.C.F. garantie par la République française qui a été très chaleureusement reçue. D'un montant de 100 millions de deutschemarks et d'une durée de dix ans, elle a été rapidement sursouscrite à partir d'un coupon annuel de 8,125 % et sur un prix de 99,50. Ces conditions paraissent vraiment généreuses lorsqu'on les compare à celles des deux nouveaux emprunteurs qui ont présidé vendredi à l'ouverture d'un nouveau calendrier. Eurofima, l'organisme européen d'équipement ferroviaire, a proposé au pair 50 millions de deutschemarks sur cinq ans, avec un coupon annuel de seulement 7,50 %. La Kontrollbank autrichienne a offert au pair 100 millions de deutschemarks sur cinq ans, dont l'intérêt payé annuellement sera de 7,625 %.

CHRISTOPHER HUGUES.

Les devises et l'or

Retour au calme sur le dollar
Hausse du yen

En forte ascension au début de la semaine, en raison de l'aggravation de la tension internationale et d'un regain d'inquiétude sur la hausse du taux aux Etats-Unis, le dollar a reperdu tout le terrain gagné au fur et à mesure qu'une certaine détente se manifestait à la fois au Proche-Orient et sur le loyer de l'argent aux Etats-Unis.

Lundi donc, le cours du dollar bondissait sur le marché des changes dans un bruit de bottes de plus en plus fort. Les mouvements de la flotte américaine en direction du golfe Persique et la mobilisation des réservistes syriens impressionnaient les opérateurs. En outre, aux Etats-Unis, les déclarations de M. Henry Kaufman, l'expert new-yorkais bien connu, sur le durcissement prévisible de la politique des autorités monétaires à la fin de 1983, et la possibilité d'une hausse sensible du taux à long terme, favorisaient le « billet vert ».

Du coup, ses cours passaient de 8,10 F à 8,16 F à Paris, et de 2,6680 DM à plus de 2,68 DM à Francfort. Les jours suivants, un retour graduel au calme était enregistré un peu partout, en dépit des attaques auxquelles étaient soumis les partisans de M. Yasser Arafat près de Tripoli, au Liban. Mardi, à la veille d'un long week-end chômé, l'annonce d'un cessez-le-feu à Tripoli, tout relatif d'ailleurs, contribuait à faire baisser encore la tension, de sorte que le cours du dollar se retrouvait au niveau de ceux de la semaine précédente, en Europe du moins.

Cela n'a pas été le cas du yen, en hausse assez sensible après l'accord américano-japonais sur la coordination des politiques monétaires des deux pays, destinées à rééquilibrer, à terme, les parités dollar-yen. L'idée serait de faire jouer un plus grand rôle à la monnaie nippone en « l'internationalisant » davantage : il est prévu, notamment, l'assouplissement des conditions d'émission de certificats de dépôts en yens par des établissements étrangers. De l'avis des opérateurs, tant que les taux d'intérêts américains seront aussi élevés, le dollar restera fort par rapport au yen, en dépit des efforts de la Banque du Japon pour faire baisser sa monnaie en la vendant sur le marché de Tokyo.

Au sein du Système monétaire européen, le fléchissement initial du mark par rapport au dollar a favorisé le franc, le cours de la monnaie allemande à Paris revenant durant plusieurs jours au-dessous de 3,04 F pour se relever, toutefois, à 3,0450 F à la veille du 11 novembre.

Sur le marché de l'or, le cours de l'once, pour l'instant, a trouvé un palier de résistance aux environs de 380 dollars. Décidément, relèvent les observateurs, le métal jaune ne fait plus recette : ils se demandent quel événement international pourrait faire monter son cours, et pour l'instant, ils n'en trouvent pas.

FRANÇOIS RENARD.

COURS MOYENS DE CLOTURE DU 4 AU 10 NOVEMBRE

(La ligne inférieure donne ceux de la semaine précédente.)

PLACE	Livre	$ E.U.	Franc français	Franc suisse	D. mark	Franc belge	Florin	Lire italienne
New-York	1,4860	–	12,3395	46,2748	37,5798	1,8474	33,5457	0,0619
	1,4855	–	12,3335	46,1148	37,4601	1,8463	33,4560	0,0618
Paris	12,0425	8,1040	–	375,01	304,54	14,9710	271,85	5,0210
	12,0444	8,1080	–	373,89	303,68	14,9700	271,26	5,0134
Zurich	3,2112	2,1610	26,6659	–	81,2100	3,9922	72,4924	1,3389
	3,2213	2,1685	26,7458	–	81,2324	4,0038	72,5493	1,3408
Francfort	3,9542	2,6610	32,8364	123,13	–	4,9159	89,2653	1,6386
	3,9655	2,6695	32,9293	123,10	–	4,9289	89,3108	1,6506
Bruxelles	80,4371	54,13	6,6795	25,0485	20,3419	–	18,1583	3,3537
	80,4546	54,16	6,6800	24,9757	20,2884	–	18,1197	3,3488
Amsterdam	4,4297	2,9810	36,7850	137,94	112,02	5,5071	–	1,8469
	4,4401	2,9890	36,8650	137,83	111,96	5,5188	–	1,8481
Milan	2398,40	1614,00	199,16	746,87	606,53	29,8171	541,24	–
	2402,42	1617,25	199,46	745,79	605,82	29,8685	541,86	–
Tokyo	348,91	234,80	28,9737	108,65	88,2375	4,3377	78,7655	0,1454
	351,46	236,60	29,1808	109,10	88,6308	4,3685	79,1569	0,1462

A Paris, 100 yens étaient cotés, le jeudi 10 novembre, 3,4514 F contre 3,4269 F le vendredi 4 novembre.

Les matières premières

Repli du zinc - Hausse du cacao et du maïs

Sauf aux Etats-Unis, la reprise de l'activité économique manque de vigueur, et on redoute déjà un ralentissement dans le courant de l'année prochaine. De telles perspectives ne peuvent que freiner l'allure des marchés.

MÉTAUX. – *Après être revenus à leur niveau le plus bas depuis décembre 1982, les cours du cuivre se sont ensuite redressés légèrement au Metal Exchange de Londres. Prévisions peu optimistes du conseil intergouvernemental des pays exportateurs de cuivre, réduction de 2 cents par livre du prix du métal raffiné par les producteurs américains ramené à 66 cents la livre et nouvel accroisssement des stocks britanniques de métal qui viennent d'atteindre leur sommet depuis cinq ans avec un chiffre de 419 125 tonnes (+ 3 000 tonnes), tous ces éléments étaient propres à décourager les opérateurs. Durant les neuf premiers mois de l'année, l'utilisation mondiale de métal (pays communistes exclus) a diminué de 5 % alors que la production enregistrait une augmentation de 2,7 %. Toutefois, les achats relativement importants effectués par la Chine et les pays d'Europe orientale ont permis d'éponger une partie des disponibilités.*

Nouveau repli des cours du zinc à Londres en corrélation avec l'augmentation plus importante que prévu des stocks américains de métal : 17 199 tonnes à fin octobre au lieu de 11 532 tonnes à fin septembre.

Bien que les stocks mondiaux d'aluminium soient revenus à leur niveau le plus bas à fin septembre, soit à 2 041 000 tonnes, ce métal a encore fléchi à Londres. Le dégonflement des stocks est de 6 % par rapport au mois précédent, mais de 35 % en l'espace d'un an. C'est en Amérique du Nord que la chute aura été la plus importante, dépassant 40 % en un an et seulement un peu moins de 30 % en Europe. Les stocks s'élevaient, à fin septembre, à 956 000 tonnes en Amérique du Nord et à 586 000 tonnes en Europe.

CAOUTCHOUC. – *Légère progression des cours du naturel sur les différents marchés. La position statistique est en voie de sensible amélioration. Durant le premier semestre, la consommation mondiale s'est accrue de 5,6 % (105 000 tonnes), alors que la production ne progressait que de 2,8 % (50 000 tonnes). Les stocks sont revenus à leur niveau le moins élevé depuis un an.*

DENRÉES. – *Pour la première fois depuis quelques semaines, le marché du sucre a donné des signes d'amélioration. Une firme privée évalue la récolte mondiale 1983-1984 en retrait de plus de 6 millions de tonnes sur celle de la campagne précédente. La confirmation officielle de l'achat par l'U.R.S.S. de 750 000 tonnes de sucre au Brésil, accord signé lors du passage dans la capitale soviétique d'une délégation brésilienne, a stimulé le marché. Les 400 000 tonnes de roux et les 350 000 tonnes de blanc seront expédiées entre décembre 1983 et juin 1984.*

Nouvelle et sensible avance des cours du cacao. Les négociants procèdent à des achats anticipés. Des maladies affecteraient les cacaoyers de certains pays producteurs d'Afrique occidentale.

CÉRÉALES. – *Le maïs a poursuivi sa progression sur le marché aux grains de Chicago. La récolte des Etats-Unis est estimée en baisse de 5 % sur l'estimation faite il y a un mois, et de 3 % par rapport à la récolte de 1982-1983.*

LES COURS DU 10 NOVEMBRE 1983

(Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente.)

MÉTAUX. – **Londres** (en sterling par tonne) : cuivre (High grade), comptant, 919 (919,50) ; à trois mois, 944,50 (941) ; étain comptant, 8 635 (8 580) ; à trois mois, 8 825 (8 680) ; plomb, 270,50 (273) ; zinc, 578,50 (581,50) ; aluminium, 1 004 (1 025,50) ; nickel, 3 055 (3 125) ; argent (en pence par once troy), 603,50 (603). – **New-York** (en cents par livre) : cuivre (premier terme), 61,85 (60,95) ; argent (en dollars par once), 8,93 (8,88) ; platine (en dollars par once), 389,50 (390) ; ferraille, cours moyen (en dollars par tonne), inch. (77,83) ; mercure (par bouteille de 76 lbs), inch. (340-350). – **Penang** : étain (en ringgit par kilo), 30,16 (30,04).

TEXTILES. – **New-York** (en cents par livre) : coton, déc., 80,07 (80,09) ; mars, 81,76 (81,34). – **Londres** (en nouveau pence par kilo), laine (peignée à sec), déc., inch. (410) ; jute (en livres par tonne), Pakistan, White grade C, inchangé (440). – **Roubaix** (en francs par kilo), laine, 46 (46,40).

CAOUTCHOUC. – **Londres** (en livres par tonne : R.S.S. (comptant), 795-805 (789-7990). – **Penang** (en cents des Détroits par kilo) : 259,75-260 (254-256).

DENRÉES. – **New-York** (en cents par lb ; sauf pour le cacao, en dollars par tonne) : cacao, déc., 2 115 (2 030) ; mars, 2 130 (2 050) ; sucre, janv., 9,25 (9) ; mars, 9,84 (9,51) ; café, déc., 147,17 (143,99) ; mars, 143 (140,75). – **Londres** (en livres par tonne) : sucre, déc., 158 (150,50) ; mars, 165,10 (158,75) ; café, jan., 1 847 (1 839) ; mars, 1 817 (1 797) ; cacao, déc., 1 527 (1 465) ; mars, 1 537 (1 469). – **Paris** (en francs par quintal) : cacao, déc., 1 870 (1 760) ; mars, 1 890 (1 789) ; café, janv., 2 230 (2 260) ; mars, 2 200 (2 189) ; sucre (en francs par tonne), déc., 1 910 (1 860) ; mars, 2 070 (2 015) ; tourteaux de soja. – **Chicago** (en dollars par tonne), déc., 244,60 (242,50) ; janv., 246,50 (244). – **Londres** (en livres par tonne), déc., 187 (188) ; fév., 195 (194).

CÉRÉALES. – **Chicago** (en cents par boisseau) : blé, déc., 355 1/2 (358 1/4) ; mars, 370 (370 1/2) ; maïs, déc., 358 1/4 (352 1/4) ; mars, 358 1/4 (351 1/4).

INDICES. – Moody's, 1 015 (1 007,20) ; Reuter, 1 894,40 (1 883,30).

Affaires

Les prix des pneumatiques augmenteront de 3 % au 1er décembre

Les fabricants demandent plus du double

Les prix des pneumatiques vont augmenter en moyenne de 3 % dès le 1er décembre prochain. Dans le cadre des accords de modération, la direction des prix et de la concurrence autorise les manufacturiers à majorer leurs tarifs de ce taux, à charge pour eux de moduler la hausse à l'intérieur de leurs gammes de produits.

D'ores et déjà, les intéressés ont fait connaître leur désaccord et ont déposé une demande visant à obtenir des ajustements supplémentaires. Ils réclament un relèvement des barèmes de plus de 7 % pour les pneus tourisme et de 10 % pour les pneus poids lourds et agraires.

Aucun manufacturier, font-ils valoir, ne gagne plus d'argent en France. Tous en perdent même, Michelin et sa filiale Kléber, Goodyear, le numéro deux sur le marché national, Firestone, Uniroyal-Continental Gummi, Pirelli, Semperit, Dunlop. Depuis le début de l'année, les cours du caoutchouc naturel ont monté de 50 % et ceux du caoutchouc synthétique de 22 %. Globalement, après gains de productivité, les fabricants affirment avoir enregistré une augmentation de 14 % de leurs prix de revient.

Avec le relèvement, qui leur est accordé et celui obtenu en avril dernier (4 %), on se situerait donc à mi-distance des besoins nécessaires, sans tenir compte du retard accumulé. En d'autres termes, les fabricants jugent qu'ils vendent à perte. Ainsi, le manque à gagner par pneu tourisme, tous produits confondus, est évalué à 1,20 F. La consommation portant sur 28 millions de pièces (dont près de 18 millions de rechange) par an, le déficit atteint 34 millions de francs.

La situation se complique du fait que le marché français de la première monte présente la particularité, à peu près unique au monde, d'être franchement désavantageux pour les fabricants de pneus. Ceux-ci sont contraints de fournir aux constructeurs automobiles leurs produits à moitié prix seulement de ceux pratiqués à la rechange. Dans tous les autres pays, Grande-Bretagne exceptée, les écarts de tarifs sont d'environ 20 %.

Les fabricants de pneus font valoir enfin qu'ils ne peuvent compenser les pertes essuyées dans la branche tourisme avec les bénéfices réalisés dans le poids lourd (15 F par pneu) ou dans l'agraire (30 F). Les marges sont trop maigres et ces marchés trop petits (moins d'un million de pièces pour le premier, moins de quatre cent mille pour le second). C'est ce qui leur fait réclamer plus du double de ce qui leur est accordé aujourd'hui.

ANDRÉ DESSOT.

● **Télécommunications : contrat britannique en Chine.** – La société britannique Cable and Wireless va installer son système de télécommunications dans la région chinoise de Shenzhen qui entoure Hongkong. Le contrat d'une valeur de 180 millions de dollars sur vingt ans prévoit l'installation de 200 000 lignes téléphoniques à Shenzhen.

Marché monétaire et obligataire

Inquiétude américaine

Sur des marchés américains toujours perturbés par l'absence de vote du Sénat sur le relèvement du plafond de la dette fédérale, certaines inquiétudes se sont manifestées. Pour l'essentiel, elles ont été provoquées par les propos pessimistes de M. Henri Kaufman, selon qui la vigueur de la reprise aux Etats-Unis inciterait les autorités monétaires à prendre toutes précautions utiles contre le risque de surchauffe, c'est-à-dire à ralentir la création de monnaie, même à titre préventif. Jeudi 10 novembre, il a été annoncé que les prix de gros américains n'avaient augmenté que de 0,3 % en octobre, la hausse des produits alimentaires, renchéris par la sécheresse de l'été dernier, était compensée par la baisse des matières premières industrielles.

Contrairement à certaines craintes, l'adjudication de 16 milliards de dollars de bons du Trésor américain, effectuée au début de la semaine dans l'attente du vote du relèvement du plafond de la dette par le Sénat, n'a pas provoqué de hausse du taux. Mercredi et vendredi, la Bourse de New-York a même réagi par de fortes hausses à l'abaissement par une grande banque des taux de ses prêts aux courtiers. Les statistiques de la masse monétaire ne seront publiées que lundi, les banques étant restées fermées vendredi 11 novembre. Les prévisions étaient les suivantes : stabilité ou recul.

Des P.T.T. très demandés

En Europe a régné le *statu quo*, que ce soit en Allemagne, où la Bundesbank alimente le marché à des taux inchangés, ou en France, où la Banque centrale a fait de même, dans une semaine réduite de moitié par la fermeture des banques dès jeudi à midi.

Sous-alimenté la semaine précédente, après le vif succès du « gros » emprunt (3,7 milliards de francs) d'E.D.F., le marché obligataire s'est rattrapé cette semaine en faisant un excellent accueil à l'émission des P.T.T. Il faut dire que cette dernière avait tout fait pour lui plaire : d'abord une tranche de 1 milliard de francs à taux fixe (14,20 %), remboursable *in fine*, ce que les investisseurs aiment, et pas par annuité, comme l'établissement à l'enseigne de l'hirondelle avait l'habitude de le faire précédemment ; ensuite, une tranche de 500 millions de francs, également à taux fixe et « fenêtre » de remboursement sur une période de dix-huit ans, formule également très appréciée du marché. Commentaire de la place : si les P.T.T., eux aussi, se lancent dans la sophistication...

Un peu éclipsée par cette émission s'est présentée l'émission de la Ville de Paris à 14,40 % (placement « correct »), à quoi se sont ajoutés les emprunts au même taux de la Caisse foncière de crédit et de l'Union de banques régionales (groupe du C.I.C.) pour, respectivement, 200 millions et 150 millions de francs (placement sans problème, notamment dans le réseau du C.I.C.).

Pour la semaine prochaine, on attend un « gros » emprunt de la S.N.C.F., accompagné par le CEPME et FINEMEP. Huit jours après, ce sera le tour de la SAPAR, émanation d'E.D.F. et du Crédit lyonnais. Pour l'instant, tout est pour le mieux au royaume des obligations, qui battra à nouveau ses records cette année.

FRANÇOIS RENARD.

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

LES COMPTES DE L'INSEE POUR LE TROISIÈME TRIMESTRE

- **Net redressement des échanges extérieurs**
- **Recul continu des achats de logement**

Le produit intérieur brut de la France a régressé de 0,3 % au troisième trimestre, *indique l'INSEE*, qui vient de publier les comptes de la nation pour la période juillet-août-septembre. Mais cette régression (qui suit une progression de 0,5 % au deuxième trimestre et une baisse de 0,3 % au premier trimestre) est le fait d'un recul prononcé de la production agricole et du bâtiment, la production industrielle ayant quant à elle augmenté de 0,4 %.

L'élément marquant du troisième trimestre est le net redressement du commerce extérieur, les exportations augmentant de 3,9 % alors que importations reculaient de 0,9 %.

La consommation des ménages stagne complètement à son niveau de la fin 1982 (elle avait augmenté de 3,5 % au dernier trimestre de l'année dernière). Mais la progression des achats de service masque un recul sensible (– 0,7 %) de la consommation des produits manufacturés. Les investissements (1) continuent de reculer (– 0,9 % après – 3,3 % au deuxième trimestre), plus du fait des achats de logements par les ménages (– 2,7 % au troisième trimestre) que du fait des entreprises (– 0,1 % après il est vrai – 3,8 % au deuxième trimestre).

(1) Les investissements des ménages (c'est-à-dire leurs achats de logements) connaissent une baisse continue depuis juin 1981.

● *Carl-Erik Soya Jensen*, auteur dramatique, romancier, poète, essayiste et scénariste danois vient de mourir. Il était âgé de quatre-vingt-sept ans. Dès le début de sa carrière, il avait choisi de signer seulement « Soya ». Il laisse une œuvre abondante, dont une partie a été traduite — et aussi jouée — en plusieurs langues sur plusieurs continents, et peut être regardé comme une sorte de Céline à la danoise. Sa première pièce, *les Parasites* (1925), fit scandale. Les suivantes furent souvent expurgées ou censurées par les metteurs en scène et les directeurs de théâtre. Son humour noir, que beaucoup préféraient appeler cynisme, son anticonformisme, son désir de se démarquer de ses confrères, le firent très vite considérer comme le « provo » de sa génération. Il fut un précurseur pour les suivantes, qui se mirent à le lire de plus en plus, sans être effarouchées par ses côtés pornographiques.— *(Corresp.)*

Le numéro du « Monde » daté 12 novembre 1983 a été tiré à 371 648 exemplaires

A B C D F G H

L'amélioration des relations de l'Égypte avec Israël demeure fragile

Correspondance

Le Caire. — Les relations entre l'Egypte et Israël, gelées depuis l'invasion du Liban par l'armée israélienne, en juin 1982, pourraient aborder une nouvelle phase à l'issue de la visite impromptue au Caire, les 9 et 10 novembre, de M. David Kimche, secrétaire général du ministère israélien des affaires étrangères.

La visite de quarante-huit heures de M. Kimche a, à tout *le* moins, confirmé qu'un coup d'arrêt a été donné à la détérioration des relations bilatérales. On estime au Caire que cette visite — fruit d'une initiative commune — a permis de renouer le dialogue politique entre hauts responsables des deux pays. Selon le communiqué publié à l'issue de l'entrevue de M. Kimche avec le général Kamal Hassan Ali, *vice-président du conseil chargé* des affaires étrangères, les entretiens ont porté sur les questions du litige frontalier de Taba (*1 kilomètre* carré sur le golfe d'Akaba, près d'Eilat), sur les négociations sur l'autonomie palestinienne prévue par les accords de paix israélo-égyptiens et sur les échanges commerciaux et touristiques.

La situation au Liban, qui a aussi été abordée, n'a toutefois pas été au centre des entretiens, indique-t-on de source israélienne au Caire. Les conditions posées par le Caire pour le retour de son ambassadeur à Tel-Aviv, rappellé en septembre 1982, sont toujours : la mise au point d'un calendrier précis pour retrait israélien du Liban, la reprise des négociations sur Taba et l'enregistrement de progrès dans la situation des arabes des territoires occupés en vue d'une reprise des négociations sur l'autonomie palestinienne.

Les pourparlers sur le litige frontalier avaient été interrompus en mars à la suite de l'exigence par Israël de la tenue des réunions à Jérusalem et le rejet par le Caire de cette condition. Quant aux relations commerciales, *qui avaient chutées* de 30 % en 1982, elles ont connu une certaine amélioration à la suite de la visite en Egypte du ministre israélien de l'énergie, en août. Le responsable israélien venu pour négocier une augmentation des importations par l'Etat hébreu de pétrole égyptien du Sinaï (plus de deux millions de tonnes par an) avait été reçu par le président Moubarak.

Malgré l'annonce au Caire de la prochaine visite d'un haut responsable *égyptien en Israël pour « poursuivre le dialogue »*, on estime ici qu'il est prématuré de se livrer à des conjonctures *sur l'avenir des relations* entre les deux pays, la situation au Liban pouvant à tout moment remettre en cause les progrès réalisés.

L'Assemblée générale de l'ONU condamne les agressions «contre tous les États d'Amérique centrale»

Nations unies (New-York) *(A.P.)*. — Une résolution nicaraguayenne sur la situation en Amérique centrale a été adoptée, vendredi 11 novembre, par l'Assemblée générale des Nations unies après des modifications négociées par le groupe de Contadora afin qu'elle soit acceptée par les parties en conflit dans la région.

Le premier texte, appuyé par la Guyana, le Congo, l'Ethiopie, Sao-Tomé et la Haute-Volta, considérait que seul le Nicaragua avait subi des dommages de guerre. La version révisée et adoptée, appuyée par les mêmes pays, mais modifiée par d'autres dans la nuit, mentionne El Salvador et le Honduras comme ayant également subi des dommages de guerre.

Mme Kirkpatrick, ambassadeur des Etats-Unis, s'est félicitée de l'adoption de la résolution.

La première version du texte condamnait «*les attaques aveugles contre le Nicaragua, financées, dirigées et lancées de l'extérieur, tel le pilonnage d'aéroports et de ports civils, d'installations pétrolières de stockage et de localités et postes frontaliers.*»

Le texte final l'a modifié en une *condamnation des «actes d'agression contre la souveraineté, l'indépendance et l'intégrité territoriale»*, non du seul Nicaragua, mais «*des Etats de la région*».

La «caisse noire» de l'A.S. Saint-Étienne

M. LOUIS ARNAUD EST ÉCROUÉ

(De notre correspondant régional.)

Lyon. — L'ancien vice-président de l'Association sportive de Saint-Etienne, M. Louis Arnaud, soixante ans, a été écroué, le 11 novembre, à la prison Saint-Paul de Lyon. Déjà inculpé, au début de l'enquête sur *l'affaire de la « caisse noire »* de l'A.S. Saint-Etienne, pour *« faux et usage de faux, abus de confiance et abus de biens sociaux »*, M. Arnaud, qui était à la tête du club le principal collaborateur du président déchu, M. *Roger Rocher*, *se voit* aujourd'hui reprocher une transaction illicite portant sur l'achat d'une maison familiale. M. Arnaud aurait été convaincu de détournement de fonds à partir des bons anonymes constituant la «caisse noire».

M. MICHEL GIRAUD invité du « Grand Jury R.T.L.-*le Monde* »

M. Michel Giraud, président du conseil régional d'Ile-de-France, sénateur R.P.R. du Val-de-Marne, sera l'invité de l'émission hebdomadaire, « Le grand jury R.T.L.-*le Monde* », dimanche 13 novembre, de 18 h 15 à 19 h 30.

M. Giraud, qui est aussi maire du Perreux, vient d'être élu président de l'Association des maires de France. Il répondra aux questions d'André Passeron et de François Grosrichard, du *Monde*, et de Paul-Jacques Truffaut et Gilles Leclerc, de *R.T.L.*, le débat étant dirigé par Alexandre Baloud.

LE RAPPROCHEMENT «EST RÉPUBLICAIN»-«RÉPUBLICAIN LORRAIN»

(De notre correspondant.)

Interrogé par son intersyndicale à la suite de la prise de participation du *Républicain lorrain* dans le capital de *l'Est républicain* (*le Monde* du 12 novembre), M. Claude Puhl, P.-D.G. du *Républicain lorrain*, a précisé qu'« *une fusion entre les deux journaux n'apporterait rien de positif et serait susceptible d'entraîner de graves risques moraux* ». L'indépendance des deux journaux resterait donc totale, la réalisation de pages communes étant exclue, de même que la remise en cause des agences se trouvant sur la zone de concurrence.

La coopération entre *le Républicain lorrain* et l'*Est républicain*, si elle devait avoir lieu, serait limitée à la télématique et au câble, précisait la direction.

A *l'Est républicain*, une assemblée générale des journalistes est prévue pour lundi. D'autre part, l'intersyndicale regroupant principalement les composantes C.G.T. a déclaré vouloir « *mettre tout en œuvre pour que l'accord général ne se fasse pas dans les faits* ».

J.-L. B.

La célébration du 11 Novembre

Avant de se rendre, dans l'après-midi, à Oyonnax (Ain), le président de la République a présidé, vendredi 11 novembre, les cérémonies de commémoration de l'armistice de 1918, qui coïncidaient, cette année, avec le soixantième anniversaire de la flamme du Soldat inconnu.

Placés en cercle autour de l'Arc de triomphe, des détachements des trois armées, de la gendarmerie mobile, de la garde républicaine, ainsi que les élèves des grandes écoles, ont rendu, vers 10 heures, les honneurs à M. Mitterrand, qui venait de remonter l'avenue des Champs-Elysées en voiture découverte. Le chef de l'Etat s'est incliné devant la tombe du Soldat inconnu et les quarante drapeaux des régiments dissous, métropolitains et d'outre-mer, avant de décorer des anciens combattants de la guerre de 1914-1918. Plusieurs ministres, les présidents de l'Assemblée nationale et du Sénat, ainsi que M. Jacques Chirac, maire de Paris, assistaient à cette cérémonie.

Le cardinal Lustiger, archevêque de la capitale, avait, auparavant, célébré une messe solennelle de requiem en la cathédrale Notre-Dame, en présence du premier *ministre*, M. *Pierre* Mauroy. *Dans* l'après-midi, le chef de l'Etat s'est rendu à Oyonnax pour présider les *cérémonies du quarantième* anniversaire du défilé organisé, le 11 novembre 1943, par les maquis *de l'Ain, puis il a participé, à Bourg-*en-Bresse, à une brève cérémonie organisée en son honneur par le *maire socialiste de cette ville*, M. Louis Robin.

M. Alain Savary, ministre de l'éducation nationale, a assisté dans l'après-midi aux cérémonies organisées, dans la clairière de Rethondes, à Compiègne (Oise), où fut signé l'armistice de 1918. Le ministre a été pris à partie par une trentaine d'étudiants hostiles aux réformes de l'enseignement.

Deux autres manifestations ont eu lieu à Paris : une trentaine de militants pacifistes ont été interpellés dans la matinée, alors qu'ils tentaient, place Denfert-Rochereau, d'ériger un « *mémorial aux vivants, otages du nucléaire* ». Les policiers ont aussi arrêté, pour vérification d'identité, des militants d'extrême-*droite qui tentaient*, *en fin d'après-*midi et dans la soirée, place de l'Etoile, à Paris, de fleurir la tombe du Soldat inconnu.

A Oyonnax, quatre-vingt-dix survivants sur le même parcours

De notre envoyé spécial

Oyonnax. — En quittant le gros bourg de l'Ain, vendredi en fin d'après-midi, M. François Mitterrand avait lieu d'être satisfait d'Oyonnax. La ville avait montré tous les signes extérieurs de l'« unité », dont le chef de l'Etat, en ce jour de commémoration, avait à cœur de louer les vertus.

Français et immigrés, jeunes et vieux, civils et militaires, résistants des deux guerres, plusieurs milliers de personnes serrées au coude à coude dans les ruelles pavoisées aux couleurs nationales, pour fêter l'événement cher à la ville : ce défilé que *les maquis de l'Ain avaient organisé*, en pleine occupation, le 11 novembre 1943. Cent vingt résistants, en *gants blancs et uniforme impeccable*, prenant possession de la ville, une heure durant, à la manière d'une opération de commando, pour s'incliner devant le monument aux morts et y déposer une gerbe en forme de croix de Lorraine et ces mots : *« Les vainqueurs de demain aux vainqueurs de 1914-1918 »*.

La phrase et le fait de guerre avaient fait, en 1943, le tour du monde libre, et Oyonnax, les maquis de l'Ain sont inscrits, désormais, au Panthéon des résistances. Quarante ans plus tard, les quatre-vingt-dix survivants du défilé ont réemprunté le même parcours, claudicants, vieillis, mimant à l'usage des jeunes générations leur marche de courage.

Le chef de l'Etat, invité aux cérémonies, voulait, à cette occasion, exalter l'*« esprit de résistance »*, rappeler qu'*« à l'heure du plus grand péril, (...) les Français étaient capables de se dresser, de refuser, de résister, de sauver l'identité de la patrie, pour le présent afin d'en assurer l'avenir »*. Et voilà qu'Oyonnax, dans une belle unanimité, devançait *le chef de l'Etat, lui volait ses* phases, lui demandait, à lui, de veiller à notre *« unité »*.

Des survivants, un général et un ouvrier, les larmes aux yeux, une vieille femme serrant la main de son arrière-petite fille, demandant une *« France aimable »*, le maire de la ville, M. Guichon (R.P.R.) souhaitant *« une action de tous les jours pour convaincre les Français »* du devoir d'unité, *« comme aux heures sombres de 1943 ». Bref, le président de la République était contraint à la redondance, Oyonnax se carrant dans un credo d'alliance nationale, par le seul souvenir d'un défilé aux morts de 1914-1918.*

M. Mitterrand, à son tour, évoqua le 11 novembre 1943, assurant que, comme ce jour-là, les *« fils »* de France seraient prêts *« quand il le faudra, à faire ce qu'avaient fait »* les cent vingt maquisards. Pendant que le chef de l'Etat parlait, des enfants d'Oyonnax lâchèrent des pétards, ils s'amusèrent dans les arbres bordant la place, avec des cris de cour de *récréation. Personne ne songea à les* arrêter.

PHILIPPE BOGGIO.

LES «CAR» PROPOSENT AUX FRANÇAIS DE RÉDIGER LES «CAHIERS DE DOLÉANCES 1983».

Les Comités d'action républicaine (CAR) lancent une campagne d'affichage, qu'ils souhaitent *« d'envergure exceptionnelle »*, sur le thème : « L'opposition, c'est vous, dites-le avec les CAR. »

Les CAR veulent montrer que, *« si la crédibilité de la gauche est profondément atteinte, le recul du socialisme ne se traduit pas toutefois par un courant d'adhésion à l'égard de l'opposition institutionnelle »*. Ils expliquent que *« l'opposition ne se réduit pas aux partis, mais que, plus vaste, plus riche, plus vivante, elle se compose de l'ensemble des Français qui ne se reconnaissent pas dans le pouvoir actuel et qui attendent un véritable renouveau »*.

Encore faut-il, ajoutent les CAR, que *« les Français réalisent qu'ils sont dans l'opposition et qu'ils le disent avec force pour que leurs aspirations soient prises en considération »*. C'est donc pour combler ce *« fossé qui sépare les Français de la classe politique, renouveler la vie publique et redonner la parole à nos concitoyens »* que les CAR organisent cette campagne.

Ils leur proposent donc de rédiger des *« cahiers de doléances de 1983 »* afin, disent-ils, que tous puissent *« s'exprimer librement, sans intermédiaires »* et qu'apparaissent *« les idées nouvelles, celles qui permettront de rompre avec le socialisme et de construire le renouveau de notre pays »*.

● *A la mémoire du maréchal Pétain.* — L'Association pour défendre la mémoire du maréchal Pétain, la section meusienne de Ceux de Verdun et l'association On ne passe pas ont, comme chaque année, organisé à l'ossuaire de Douaumont, le 10 novembre, une cérémonie en hommage aux soldats de Verdun et à leur chef.

Après la messe, M. Jean Borotra, président d'honneur de l'A.D.M.P., député, résistant (1942-1945), a prononcé une allocution dans laquelle il a notamment regretté qu'aucune décision n'ait encore été prise par le chef de l'Etat à propos de la translation à Douaumont des cendres du maréchal Pétain.

Mort d'Alfred Loewenguth

Le violoniste et chef d'orchestre Alfred Loewenguth est mort à Paris le vendredi 11 novembre. Il était âgé de soixante-douze ans. Deux jours avant sa disparition, il travaillait encore en compagnie des orchestres de jeunes qu'il avait créés. En hommage à leur professeur, ceux-ci maintiennent les deux concerts prévus les 20 et 26 novembre, salle Pleyel à Paris.

La musique partagée

Alfred Loewenguth était un grand artiste et un homme de cœur. Il vibrait intensément à la musique et voulait faire partager son émotion. Sans doute est-ce cela qui l'avait amené, jeune violoniste, à choisir la musique de chambre et sa forme la plus conviviale, le quatuor à cordes.

Avec sa première équipe (créée au début des années 30), excellente, qui comprenait, en particulier, un violoncelliste d'un vigoureux talent, Pierre Basseux, que de belles chevauchées à travers la France, pour révéler, brûlant d'enthousiasme, les quatuors de Beethoven ! Cinquante années d'activité avec plusieurs changements de titulaires, avaient pourtant fini par amoindrir la qualité de l'ensemble auquel Loewenguth gardait un attachement sentimental.

Mais il avait bien d'autres occasions de propager cette passion qui le dévorait, dans son enseignement, dans ce Festival de l'Orangerie de Sceaux, dont il assurait la direction artistique depuis 1969, et dont il avait fait un des rendez-vous des Parisiens l'été, quand il n'y avait plus de musique dans la capitale, et où il a donné leur chance à des dizaines de jeunes artistes ; surtout peut-être *dans ces orchestres d'enfants*, qu'il avait fondés pour remédier à une grave carence de nos structures musicales et dont il était l'âme. Il fallait le voir diriger ces flots de bambins sérieux comme des papes, avec tant de flamme, de grâce, et ce sourire accentué aux commissures des lèvres par l'éternelle et discrète petite moustache qui le rendait irrésistible, tellement c'était son âme même qui se livrait.

J. L.

BUENOS-AIRES SUR SCÈNE

En rassemblant dans un même spectacle quelques-uns des merveilleux tanguistes de Buenos-Aires, Claudio Segovia et Hector Orazzoli ont voulu raconter le tango comme une histoire de gestes, de sentiments et de vibrations. S'effaçant devant une musique fortement émotionnelle, ils ont laissé parler le bandonéon, le violon et le piano, le corps des danseurs et les voix des chanteurs populaires.

Sur la scène du Théâtre musical de Paris, le Sexteto Mayor s'est uni à d'autres musiciens et au pianiste Horacio Salgan, personnage historique du tango, un de ceux qui ont transformé peu à peu son langage, l'ont ouvert à d'autres musiques. Les chanteurs Raul Lavie, Elba Beron, Jovita Luna et Maria Grana, et des danseurs très «machos» ont rejoint les musiciens. Et, peu à peu, entre les mots, les notes et les pas, entre les nostalgies, les tristesses et l'humour, les bribes furtives d'un passé encore récent surgissent : l'apparition du tango comme un rite, une incantation, et que le descendant des gauchos arraché à la terre de ses ancêtres danse, seul ou avec un autre homme ; la conquête de Buenos-Aires par une musique qui est un peu son blues, qui raconte ses habitants avec un romanesque anarchisant.

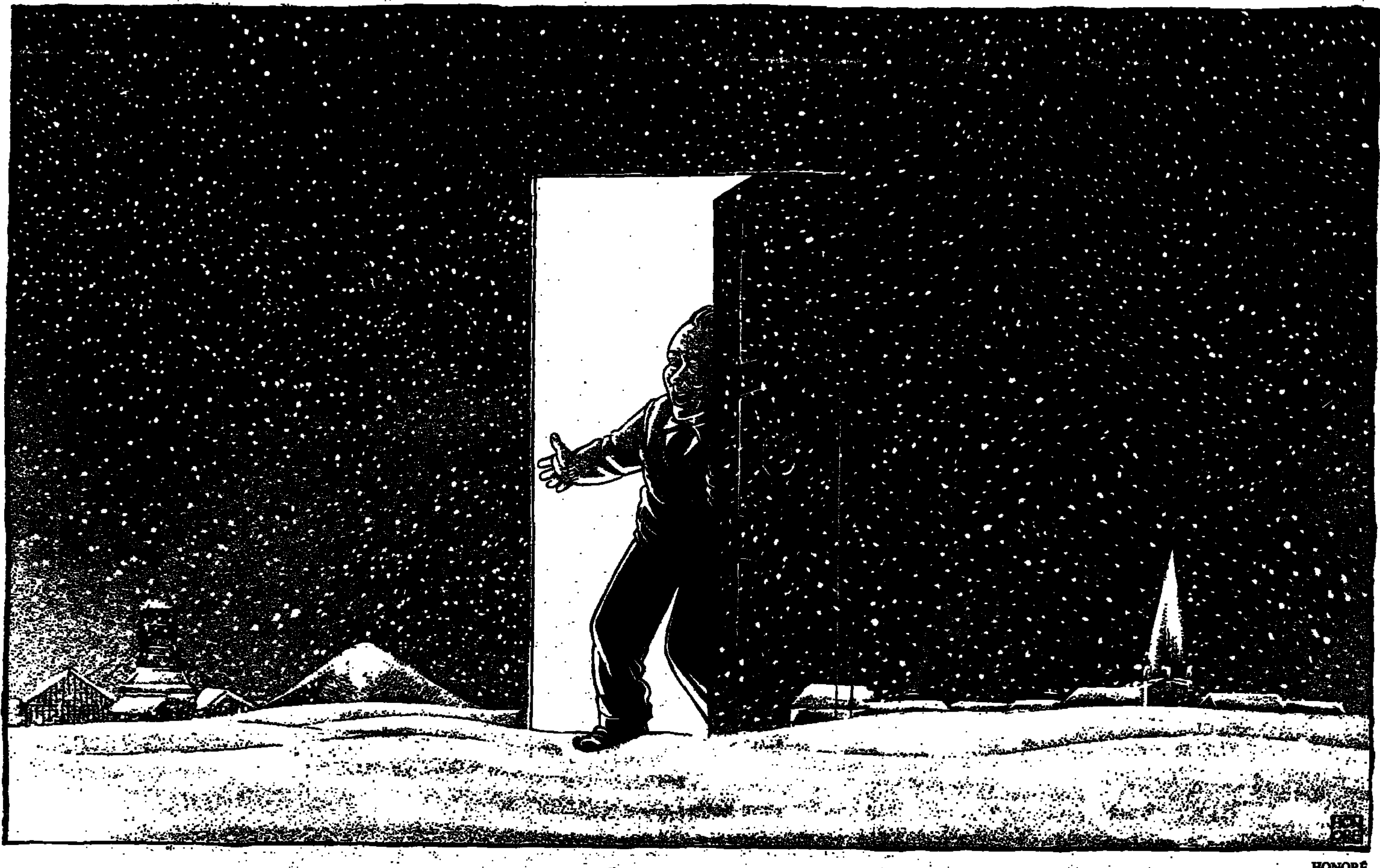
L'ensemble du spectacle est mené avec rigueur, avec délicatesse et porte témoignage de la vivacité et de la force créatrice d'une musique née il y a un siècle. A la fin du show, il y a Roberto Goyeneche, un des grands chanteurs de tango, qui épouse littéralement le rythme du bandonéon, regarde avec une ironie parfois tendre, parfois terrible, les personnages qu'il chante et qu'il anime avec toute la puissance de son âme de «porteno» (l'habitant de Buenos-Aires) et de son étrange voix rocailleuse.

CLAUDE FLÉOUTER.

(Lire page 12.)

★ Théâtre musical de Paris. Jusqu'au 17 novembre, 20 h 30.

Le Monde
DIMANCHE



HONORÉ.

La sociabilité des gens du Nord

Les gens du Nord, moins sociables que les Méridionaux ? On le dit. Marcel Gillet, qui enseigne à l'université de Lille-III, au terme d'une enquête franco-belge dont il a assumé la direction scientifique (1), est persuadé du contraire. Et le prouve.

« *LE Nord, vous le connaissez. On vous l'a dit souvent : c'est froid et plat et noir : c'est laid, en un mot. Comment pourrait-on saper une idée aussi sûre, une conviction aussi tranquille* (1) *?* ». Comment oserait-on affirmer que la sociabilité des quatre millions d'habitants du Nord, c'est-à-dire de ce plat pays, le Nord-Pas-de-Calais, qui « *attire peu mais retient beaucoup* », est une sociabilité chaleureuse et dynamique ?

Les Nordistes sont sociables, chacun peut le constater. Leur participation à la vie associative et festive comme leurs relations interpersonnelles (au sein de la commune, du quartier et de la famille) font de leur région un haut lieu de sociabilité au même titre que les rives de la Méditerranée. Au dix-neuvième siècle encore, personne n'en doutait, mais quel chemin de Damas parcouru depuis par l'image de marque de la région, de la Flandre fertile, riche et joyeuse, à « *l'enfer du Nord* » *!* Et pourtant...

Pourtant, le Nord « sait vivre » (2). Partout se maintiennent bien vivantes les traces de cette culture populaire à laquelle ethnologues et historiens rendent aujourd'hui sa dignité. Que de défilés en Flandre et en Artois des bons comme des méchants géants, et cela du printemps à l'automne ! A Cassel, dimanche gras : « *Des hommes, des femmes, des enfants ; ce n'est guère une foule : point de touristes, ou si peu. Des groupes travestis, en proie à une folie au-delà ou en deçà de la gaieté : bruits des instruments, cris et courses. Un cortège s'avance... « De Reuze kommt », le géant vient* » (3).

Et quelles marées humaines, en février aussi, pour les carnavals successifs de Dunkerque, de Rosendaël et de Malo : les « *bandes* », à la fois délirantes et ordonnées, font revivre dans chaque ville les bandes de pêcheurs qui ont jadis célébré les départs pour l'Islande ! Les masques sont rois, et chaque « *bourgeois* » se doit même d'ouvrir sa porte à ceux qui veulent « *intriguer* » chez lui.

A Douai, un dimanche de juillet, c'est encore une immense foule, car « *c'est Gayant* », la fête de Gayant. Son épouse, Marie Cagenon, Mme Gayant, l'accompagne avec ses enfants, Jacquot, Mlle Fillion et Binbin Ch'tiot Tourni. Du haut de leurs 6 mètres, les parents dominent la foule et le cortège. Et le 14 septembre 1980, c'est même Villeneuve-d'Ascq, la ville nouvelle à l'est de Lille, qui a baptisé son géant : Gilbert de Quicampoix... Un folklore, mais vivant.

Dans chacune des zones que nous avons étudiées, ce maintien d'une vie qui n'est qu'une survie multiplie ses boutons en fleur. A Sallaumines et à Noyelles-sous-Lens, une vie associative très dense se maintient ou se renouvelle, en liaison ou non avec la mine. A Halluin, dans la vallée de la Lys, si les sociétés musicales, gymniques ou carnavalesques diminuent en nombre et en effectifs, les clubs sportifs comme les associations, soutenues à la fois par la municipalité et le commerce local, demeurent bien vivants. A Andrimont aussi, ville belge proche de Verviers et de sa vieille industrie textile, émergent des formes originales de sociabilité : collectif de femmes, groupes d'immigés turcs et espagnols, associations de consommateurs.

De la mère aux filles

A Gravelines, les femmes jouent un rôle essentiel dans la transmission de la culture populaire et la stucturation de la mémoire collective. Dans le hameau de Petit-Fort-Philippe, par exemple, lorsqu'il y a cohabitation temporaire de trois générations, c'est toujours la jeune femme et son mari qui vivent chez les parents maternels. Lors d'un héritage, la transmission du mobilier et de la literie s'effectue de la mère aux filles. Des liens tissés dès l'enfance et maintenus au-delà de la mort privilégient donc toujours les relations entre femmes (4).

En Flandre belge, à Poperinghe, on constate que la sociabilité transfrontalière – un aspect important de l'aire culturelle franco-belge – maintient son osmose par le travail, les achats et les loisirs.

C'est tout un réseau culturel qui aujourd'hui revivifie le Nord. On connaît bien l'Orchestre national de Lille, dirigé par Jean-Claude Casadesus, mais on ne sait pas assez qu'il est sans doute l'orchestre le plus mobile de France : depuis 1976, il donne chaque saison près de cent concerts et parcourt 6 500 kilomètres dans le Nord-Pas-de-Calais ; il joue à Lille, Lens et Boulogne, bien sûr, mais aussi à Fourmies, Wahagnies (3 400 habitants) ou Douchy-les-Mines, à Douai dans les ateliers de l'Imprimerie nationale, de l'usine Arbel et de la Régie Renault.

Le Centre d'action culturelle de Douai, créé en 1976, a été le point de départ de toute une animation dans le bassin houiller. Trois réalisations « théâtre » et trois réalisations « image », diffusées dans les arrière-salles de café aussi bien que dans les salles de spectacles dans 38 communes, ont attiré 21 500 spectateurs.

Dans la ville nouvelle de Villeneuve-d'Ascq (67 000 habitants en 1982), un tissu associatif très dense permet de donner une identité à une commune qui ne veut pas être une cité-dortoir. Une association, Ombres vives, gère les cinq salles de cinéma très fréquentées de la ville. L'espace culturel de la Rose des vents, qui crée et accueille de nombreux spectacles, joue par exemple *Trois en un* (Annapes, Ascq et Flers réunies dans Villeneuve-d'Ascq, et le 1er mai 1983 a retracé les souvenirs d'un ouvrier sur le passé industriel des dix-neuvième et vingtième siècles. Comment parler alors de désert culturel dans le Nord ?

Et pourtant, la sociabilité des gens du Nord ne semble plus être ce qu'elle était. Même si l'on gomme la part de nostalgie, si fréquente lorsqu'on évoque son passé, il semble bien que les années 50 aient correspondu à une rupture et à une mutation plus importantes que celles induites pas l'industrialisation du dix-neuvième siècle et les ravages des deux guerres mondiales.

Couleurs politiques et classes d'âge

A Halluin, la sociabilité a été longtemps marquée par l'opposition entre « blancs » (chrétiens) et « rouges » (socialistes et communistes) dans ces lieux privilégiés qui étaient la rue et le quartier, les estaminets (d'autres chez soi pour bien des ouvriers), le local des syndicats chrétiens et la maison du peuple. Chaque café avait sa couleur, et l'ouvrier textile y passait en allant au travail ou en revenant pour boire sa « goutte » de genièvre ou sa chope de bière.

Le samedi et le dimanche, des soirées chantantes comme des soirées de longues pipes étaient organisées. On y dansait, on y jouait aux cartes, aux boules ou aux fléchettes. Certains clients prolongeaiant la fête toute la « saint-lundi », tandis que d'autres entamaient même une « neuvaine » d'estaminet en estaminet ; ils ne rentraient chez eux qu'après plusieurs jours, sans un sou.

MARCEL GILLET.

(*Lire la suite page III.*)

(1) André Gamblin, le *Nord* (Collection « Découvrir la France », 1973), p. 4.

(2) *Revue du Nord* (université de Lille-III, B.P. 149, 59653 Villeneuve-d'Ascq Cedex), nº 253, avril-juin 1982, 500 p. environ – A.T.P. du C.N.R.S. « Europe du temps présent », dont le promoteur a été Pierre Deyon et le président du comité scientifique René Rémond.

(3) Philippe Jessu, *Lieux et histoires secrètes du Nord* (Edit. de la porte verte, 1981), p. 10-12.

(4) E. Dejonghe et J.-P. Thuillier, « Vivre à Gravelines », *Revue du Nord*, nº 253, p. 467-578 ; voir aussi le numéro spécial de la même revue, consacré à *l'Histoire des femmes du Nord* (nº 25, juillet-septembre 1981).

LIRE

- **LE RÉFRIGÉRATEUR BREVETÉ DU LYCÉE D'OULLINS**
  Quelques enseignants et une dizaine d'élèves ont fabriqué un réfrigérateur fonctionnant à l'énergie solaire. Un prototype a été expérimenté au Zaïre (*lire page IV*).
- **LA CONDITION FÉMININE SELON COLETTE CHILAND**
  Professeur de psychologie, Colette Chiland réfléchit aux différences entre les sexes. Selon elle, le sexe faible n'est pas la femme mais l'homme (*lire page XIII*).
- **LES PROGRAMMES DE LA RADIO ET DE LA TÉLÉVISION** (*pages VII à X*).

LANGAGE

Falsifier

J'en veux à Alain Berrendonner, linguiste plein d'idées et de sens critique par ailleurs. Et voici pourquoi. Je lis dans son Cours critique de grammaire générative *(1), page 9 :* « Si on peut montrer qu'un modèle M n'est pas valide *(je simplifie la phrase),* on dit alors qu'on a *falsifié* le modèle. » *Bien. Suit une remarque d'A.B. lui-même. La voici :* « Falsifier », au sens de « démontrer l'inconsistance logique de », est un anglicisme de logicien, auquel le respect du bel usage voudrait que *l'on préférât* « invalider ». Toutefois, on ne m'en voudra pas si l'usage des techniciens l'emporte, ci-dessous, sur celui des honnêtes gens. » *Fin de citation.*

Que viennent faire là-dedans le bel usage *et* les honnêtes gens, *ces fossiles comiques évoqués par A.B. avec une condescendance méprisante face à l'usage des techniciens, ces dieux du savoir ? Le sens de* falsifier *dans le français le plus courant, le plus ancien, s'oppose profondément à celui de ce nouveau « falsifier », emprunté à l'anglais* falsify *à travers la traduction négligente d'un livre de Karl Popper (1973).*

Au couple verify/falsify *de l'anglais :* « Montrer logiquement la vérité ou la fausseté d'une assertion », *doit impérativement répondre un couple français logique. C'est évidemment* valider/invalider *qu'il faut retenir.* Falsifier *ne peut pas signifier à la fois, dans l'usage de tous,* « altérer, dénaturer, contrefaire, un document *vrai* pour en faire un document apparemment *faux* » *; et dans l'usage des techniciens français :* « Montrer, sans aucune altération, dénaturation, etc., qu'un document *est* entaché de fausseté interne, logique. »

Encore A. Berrendonner justifie-t-il (?) cette impropriété logique par une pirouette. Mais tant d'autres ! Eh bien, non au falsifier *falsifié des techniciens !*

JACQUES CELLARD.

(1) Éditions de Minuit, 1983.

De quelle population s'agit-il ?

Votre quotidien du 26 octobre m'a trouvé très réceptif à votre page « Courrier ». Non pas que les autres étaient épargnées de mon avide désir de les lire. Mais celle-là m'a donné sujet à réflexion.

Ces dames sont merveilleuses dans leur interprétation du « féminisme ». Je me demande même pourquoi un tel sujet doit faire l'objet de manchettes sur les journaux. Tout le monde comprend que la femme est la « fidèle » compagne de l'homme, qu'elle « trime » parfois encore plus que lui et que, dans certains cas, mieux vaut la femme que l'homme : par son travail, sa culture, son intelligence et, au fond, nous n'allons pas nous attarder sur des considérations de sexologie pour déterminer efficacement la valeur d'un être, qu'il soit adulte ou enfant, masculin ou féminin (...)

La lettre de Mme Katy Ollif m'a quelque peu surpris, car moi-même, qui suis considéré comme faisant partie de contrées sous-développées, je transporte ma fille sur les épaules, car elle se fatigue en marchant. Elle a cinq ans, et, depuis qu'elle a deux mois, je fais le clown pour entendre ses petits éclats de rire, qui sont beaucoup plus précieux qu'un grand festin ou un château, car ce sont ces souvenirs qui font mon bonheur. Alors, quand je me rends compte qu'on se pose la question de savoir si faire pousser la poussette d'un bébé par son mari est ou non un triomphe, cela me laisse tout de suite l'envie de savoir de quelle population il s'agit. Dans les rues, à Marrakech, je rencontre bon nombre de gens, de différentes nationalités, qui portent volontiers leurs enfants, et la plupart, sont des hommes. Complexe ou pas, cela nous est égal. Je peux être très complexé et porter mon enfant. Je ne vois pas ce qu'un événement psychologique vient faire avec un sentiment aussi noble que d'avoir un enfant (...)

Aimer les enfants et prendre conscience de sa responsabilité pour la progéniture, cela me paraît essentiel. Evidemment, si l'on veut se retrouver dans une société où il n'y a pas d'enfants, tout changera. La femme comme l'homme se trouveront ridicules car, après un laps de temps bien déterminé, la valse des orgueilleux se terminera et l'on se retrouvera tous dans un trou, morts.

Mais je n'ose pas m'embarquer dans un sujet pour lequel je ne suis pas préparé. Il paraît que nous vivons actuellement une époque assez déterminante pour l'humanité. Certains hommes, comme certaines femmes, répugnent à la sexualité, ou peut-être n'en sont-ils plus capables. Alors, on est en train de s'acheminer vers une phase, ô ! combien sublime, celle de l'asexualité. Il paraît qu'en y aboutissant on devient éternel !... Après vous, mesdames !

ALAOUI ABDESLAM,
(Marrakech).

La propagation de l'action

Je souhaite faire quelques observations concernant l'entretien avec M. René Thom, publié dans votre édition du 30 octobre 1983.

M. Thom a tout à fait raison de voir dans la question de la propagation de l'action (soit à distance, soit par contact) une source commune pour la pensée magique et la pensée spécifique. Mais dire qu'après la géométrie grecque et son affirmation de la fixité de l'espace – *« (...) on a renoncé à la propagation par similarité considérée comme une action à distance, donc inadmissible »*, constitue un raccourci contestable et pour le moins une déduction abusive. Certes, la propagation par similarité perd de sa force, mais d'autres formes d'action à distance demeurent, faute de quoi il faudrait rejeter hors du corpus scientifique les œuvres portant des noms éminents, de F. Bacon à Carnot, Coulomb ou Poisson, en passant par Kepler et Newton (pour s'en tenir à la période pré-relativiste). Il serait plus juste de dire, pour ne pas succomber aux tentations discontinuistes de la « tradition bachelardienne » que M. Thom ne paraît pourtant pas disposé à épouser, que l'histoire de la physique (en particulier) est faite de la contradiction permanente (et redéfinie à chaque période) entre action par contact et action à distance. Lorsque, à une époque déterminée, prédomine l'action par contact, non seulement l'action à distance n'a pas disparu, mais encore elle hante la pensée dominante qui ne semble pouvoir conjurer ce retour que par la mathématisation d'approximations pourtant officiellement rejetée (1). Propos qui nous ramène aux idées chères à M. Thom sur le rôle des mathématiques.

J.-Y. TREPOS,
(Metz).

(1) Voir : M.-B. Hesse, *Forces and fields*, London, Th. Nelson and Sons, 1961.

Machines à coudre

M.T. de Semlyen, directeur général d'Union Spécial-France, firme qui construit des machines à coudre industrielles, nous écrit en réponse à l'article de Richard Clavaud, « L'habillement robotisé » *(le Monde Dimanche, 9 octobre 1983) :*

La robotisation est l'un des soucis majeurs de bon nombre de constructeurs de machines à coudre industrielles dans le monde.

Mais il faut dire que la construction d'un robot pour article précis, dans un tissu précis, avec des fournitures constantes, est un problème qui diffère totalement de celui qui consiste à construire un semi-automate, ou un automate destiné à la fabrication du même article, mais chez des clients différents.

Le but des constructeurs de matériel pour l'industrie du textile, tel Union Spécial, est d'imaginer des semi-automates, des automates les plus versatiles possible afin de permettre la commercialisation de ces appareils à un rapport prix/productivité intéressant.

Le plus souvent c'est autour de ces machines automatiques que l'on conçoit des « constructions maison » en travaillant sur des opérations en amont ou en aval. Ce sont ces « constructions maison » où l'imagination et la compétence de nos techniciens-clients permettent, dans certains cas, d'apporter une réelle amélioration de productivité telle que celle décrite dans votre article.

Les semi-automates et les automates ont trouvé un essor particulier ces dernières années grâce à l'électronique évoluant vers les microprocesseurs.

Les machines réalisant des coutures omni-directionnelles ou des coutures à plusieurs séquences successives sont commercialisées depuis 1967 (ex. : machines construites pour plaquer les poches, coudre les cravates, ou encore la famille 2800 Union Spécial utilisée dans la production de masse).

Les automates permettent d'obtenir une qualité constante et irréprochable tout en réduisant le temps de formation des ouvrières.

Je tenais à apporter ces précisions non pas pour mettre en cause la recherche menée avec conscience et compétence par certains de nos industriels, mais parce que la rédaction sibylline du haut de la quatrième colonne pourrait laisser penser que la machine cousant automatiquement les manches de tee-shirts fait partie de ces recherches récentes.

T. de SEMLYEN.
Directeur général.

M. de Semlyen, nous prie de préciser que dans l'entreprise Guichard, dont nous décrivions l'équipement, la machine qui réalise ces ourlets est un automate classe 2800 A2-12 de construction Union Spécial commercialisé depuis vingt ans.



ANNE-IRIS GUYONNET

Pas de lessive, du savon

L'article sur « le lac Léman menacé par la lessive » (*le Monde Dimanche* du 16 octobre 1983) a vivement intéressé notre association qui, depuis huit ans, a étudié la nocivité des phosphates des lessives pour les eaux douces ; le remède est de remplacer le phosphate par du savon, cela est très possible pour le linge couleur et synthétique lavé entre 30 et 60 degrés : remplacer la lessive par du savon en paillettes, acheté dans le commerce, dissous dans de l'eau chaude et versé, c'est très important, directement dans le tambour sur le linge et non dans le réservoir à poudre de la machine à laver. Pour le blanc, il est difficile de se passer de lessive, essayer néanmoins deux tiers lessive et un tiers savon.

De plus, trois doses de lessive pour 4 kilos de linge, indiquées sur le paquet, c'est trop : deux doses suffisent. Ainsi seront diminués notablement les apports de phosphate dans les eaux. Ces méthodes sont appliquées avec succès en Bourgogne par nos adhérents, bien que l'eau y soit calcaire.

Connaissance et protection de la nature,
15, rue des Champs-Prévois, Dijon.

Liberté

Samedi après-midi. Un car de police secours s'arrête devant mon pavillon, et trois agents en descendent. Ils me demandent si mon fils habite bien ici. Je leur dis qu'il a déménagé depuis peu de temps et je demande pourquoi ils le recherchent. Réponses évasives, regards fuyants. Mes questions et celles de mon mari restent sans réponse. Motus et bouche cousue. Dès leur départ, j'essaye de joindre mon fils, sans succès. Trois heures sans savoir ce qui se passe, c'est long...

Enfin, il nous appelle, et nous avons la clef du mystère :

Alors qu'il garait sa voiture (une Ford Escort pratiquement neuve) dans Rueil, il a été interpellé pour un contrôle d'identité. Sa portière ayant été forcée récemment, il évite depuis lors de laisser les documents de la voiture dans la boîte à gants et, ce jour-là, il était sorti de chez lui rapidement, en oubliant ses papiers.

Sans avoir le droit de remonter dans son véhicule, il est conduit au poste de police de Rueil.

Il explique la situation, précise que la voiture est immatriculée à son ancienne adresse. Les policiers interrogent le fichier central et, malgré les réponses concordantes, l'enferment au « violon » et téléphonent au commissariat de Saint-Maur pour demander une vérification de domicile.

Ça a pris plus de deux heures...

Cet incident, banal, m'amène à poser ces questions :

– Faut-il être habillé avec un costume trois pièces pour avoir le droit de conduire une voiture neuve, sans risquer une interpellation ?

– Une tenue décontractée et un oubli de documents doivent-ils forcément conduire au tutoiement, à la fouille, à la garde au commissariat, à l'humiliation et l'angoisse de toute une famille, sans parler du malaise laissé ?

N'aurait-il pas suffi de nous téléphoner pour confirmer les dires de mon fils, ou alors, si l'envoi de police secours était indispensable, nous mettre au moins au courant de ce qui se passait ?

Liberté, vous avez dit liberté ?

SILVIA BEURTIN,
(La Varenne).

VOUS ET MOI

Monsieur le directeur

Je l'ai connu somptueux, trônant au centre d'un vaste bureau que j'aurais bien diminué de moitié. Surface oblige ! Conscient de sa force, de son élégance, de l'épaisseur de son portefeuille, leader le la filiale d'un holding bien trop vaste aussi, il était monsieur le directeur. Mais même les singes tombent parfois des arbres, dit un proverbe japonais. Manager managé et déménagé, premier de la classe soudain déclassé, il se retrouve exclu du ce qu'il croit sa grande famille. *Votre absence est indispensable,* lui signifie-t-on, le privant sinon d'indemnités, du moins d'identité tant, possédé par sa fonction, il s'y est identifié.

Adieu, couloirs feutrés ! Adieu, luxueux aquarium où la vie d'un homme s'enlise ! Adieu secrétaires minujupées qui recueillez, bloc en main, des phrases qu'on croit impérissables ! Dehors, *le chômeur* quatre étoiles ! On ôte ses dents au jeune loup de quarante-neuf ans. *La mort du loup ? Le rencontrant* huit jours après son licenciement, j'y pense. Choqué au sens clinique, effondré dans son fauteuil, lui si net, si sec, si acerbe, il *sent la défaite. Ulcère d'estomac ?* Comme les animaux angoissés, il pue légèrement. Il somatise comme un fou. Pénible !

Face à des faits si peu aimables : bafoué, être fichu à la porte, certains craquent. D'aucuns s'enfoncent dans la contemplation de leur propre vide. D'autres se traînent comme des serpents blessés pour lentement se laisser mourir d'humiliation, de désespoir, de silence, fantômes incapables de redevenir eux-mêmes. D'autres, enfin, se changent en hérissons enragés. Va-t-il se résigner à la psychose si particulière du chômage ? Trois mois passent. Nouvelle rencontre.

« We shall fight on the beaches, we shall fight in the fields and in the streets, we shall fight in the hills, we shall never surrender ! (1) »

– Hé là ! Tu n'es pas Churchill !

– Non, mais si j'ai perdu une bataille, je n'ai pas perdu la guerre. Moi non plus je ne me rendrai jamais. »

Comment, viré, est-il capable d'un tel virage ? Il parle d'un nouveau mode de vie, monacal. D'où, sécrète-t-il cette carapace, ce calme de salamandre ? Je m'étonne. J'ai tort. Il s'est toujours tenu en main : culture physique, douche au jet froid, coucher 10 heures, lever 6 heures... Il touche les dividendes de son capital énergétique.

« Je me suis ressaisi, dit-il. J'ai d'abord cru à une agonie sans fin. Chercher du travail est le plus dur travail que je connaisse et j'ai laissé rigoler le destin. Puis, je me suis posé des questions indiscrètes sur moi-même et j'ai décidé de restructurer ma vie, de rendre coup pour coup aux sales coups du sort en m'imposant d'autres lois. Tout ce qui peut être tenté doit l'être ! J'étais la somme de ce que j'avais ; je serai celle de ce que je pourrais être et avoir. Maniaque de l'emploi du temps, j'en ai trop perdu à gagner de l'argent. J'achetais des livres, mais le temps de lire où l'aurais-je acheté ? Surocсupé, je n'avais pas le temps de réfléchir. J'avais des idées. Pas de pensées. Satisfait, je me croyais heureux. J'ai vécu si bêtement ! Avec un tel manque de goût ! Tirer mon épingle de « leur » jeu ? Je pense à un autre jeu.

– Plus de patrons ?

– J'ai roulé pour eux ; j'ai été roulé par eux et mon travail parce que je l'aimais bien. Je rentrais vidé. Vingt ans de ma vie. Bourreau de travail et victime, je croyais vivre. Le grand chien que j'étais !

– Ce n'était pas toujours désagréable.

– Non. J'étais parvenu à une certaine puissance, autant dire à rien, car, plus qu'être, il fallait paraître. On m'a demandé de disparaître. *Qu'est-ce que je perds ?* Enfoui dans mes dossiers, j'ignorais ce qui se passait autour de moi, en moi. J'avais besoin d'habitudes pour me sentir bien. Cette forme de lâcheté que sont les habitudes, c'était ma vie. Fini.

– Que vas-tu faire ?

– Profiter de ma malchance ! Ne pas manquer ce rendez-vous avec le destin. » En faire une amélioration de mon expérience de l'épreuve, a-t-il le culot d'ajouter, masquant d'un sourire la volonté indomptable (?) tapie dans sa tête un peu triangulaire. « J'ai vendu ma grosse cylindrée, ma résidence secondaire...

– Tu n'y vas pas quatre chemins.

– Non. Un seul. C'est plus court. Comme tout homme, je dispose d'un nombre limité de jours. J'ai décidé de faire attention. De profiter au maximum de mon passage...

– Ton passage ?

– ...Sur la terre. Ma vie, je n'ai qu'elle. Mais ça vaut le coup. Tout ce qui ne me tue pas me rend fort... C'est de la lutte, mes amis, que vient tout le bonheur sur terre...

– Tu lis Nietzsche maintenant ?

– Pourquoi pas ? Je me rattrape.

– Ça tiendra devant la vie ?

– On verra. En attendant, je pars. Je vais traverser la France. En silence et à pied. Aérer mes pensées. Je refuse de me laisser imposer la souffrance pour les réalités extérieures. »

Jusqu'au soir, il m'expose son plan qui n'est plus de carrière et son émerveillement devant la complication et l'incroyable cruauté de l'existence. Après tant d'années un peu vulgaires sinon faciles, à quoi veut-il accéder exactement, en tâtonnant ? Quelles ressources insoupçonnées veut-il tirer de lui, étant de ceux qui savent tirer justement parti de leurs déceptions, gardant jusqu'à la plus profonde vieillesse la volonté, donc la force de vivre ?

« Je ne te savais pas si élastique, si capable d'encaisser les coups, de toucher le fond et de remonter pour t'ébrouer, finis-je par lui dire.

– Moi non plus. J'ai coulé. Mais je chercherai ma chance jusqu'au fond de l'eau, disait César. Le plus dur. Regarde. »

Il me tend une coupure de presse : « ancien directeur de banque, clochard, trouvé mort, rue Saint-Denis à Paris. »

« Pauvre gars ! commente-t-il. Devait pas savoir qu'on est toujours plus fort qu'on ne le croit. Parce que c'est incroyable la rapidité avec laquelle l'homme s'adapte aux conditions les plus extraordinaires.

– Tu en parles à ton aise.

– Mais si ! De toute façon, le honteux n'est pas de tomber, n'est-ce pas ? mais de rester à terre. Et non d'être battu mais de ne pas se battre.

– Oui, oui mais...

– Je tisserai de nouvelles toiles. Je ne crèverai pas ! »

PIERRE LEULLIETTE.

(1) *« Nous combattrons sur les plages, nous combattrons dans les champs et dans les rues, nous combattrons sur les collines et nous ne capitulerons jamais ! »*, Winston Churchill en 1940.



La sociabilité des gens du Nord

(Suite de la première page.)

Aussi certaines mères de famille prenaient-elles la précaution d'aller chercher leur mari le samedi à la sortie de l'usine. C'est que l'estaminet était un lieu réservé à la sociabilité masculine : les sociabilités septentrionale et méridionale étaient d'un machisme équivalent.

Les enterrements civils eux-mêmes avaient entre les deux guerres mondiales un caractère solennel et quelque peu provocateur. Ils avaient lieu le samedi après-midi : une vaste foule défilait très lentement, avec les drapeaux rouges en berne derrière le corbillard et l'harmonie qui jouait une marche funèbre.

Aujourd'hui, au clivage par les opinions s'est substitué celui de l'âge : il y a les cafés de vieux avec leurs joueurs de cartes et les cafés de jeunes avec leurs amateurs de juke-boxes. Lors des enterrements, civils ou religieux, les gens suivent des cortèges silencieux et qui se dispersent bien vite.

Aujourd'hui, dans chacune des zones étudiées, la socialibilité traditionnelle recule, la banalisation progresse, avec l'individualisation des loisirs, le culte de la télé et de la voiture.

Certes, la sociabilité traditionnelle a connu, elle aussi, des remises en cause, comme l'arrivée massive d'ouvriers belges à Lille et Roubaix au dix-neuvième siècle, de mineurs polonais dans le bassin houiller au cours des années 20. Mais, à la deuxième génération, l'intégration était faite, tandis que le Nord, à présent, se trouve confronté à de véritables kystes, qui risquent de devenir cancérigènes.

« Si t'es d'ichi, parle comme ichi. » Ce slogan en patois « ch'timi » (variante des dialectes picards longtemps parlés d'Amiens à Mons) comme les affichettes « ch'ti » se voient de plus en plus sur les vitres arrière des voitures du Nord. Ils s'inscrivent dans la ligne de la défense actuelle des langues régionales, mais aussi, « ichi », une réaction caractéristique d'une région frontière marquée par une traditionnelle défiance envers les « étrangers ».

A Gravelines, par exemple, autant être pour ou contre la centrale nucléaire d'E.D.F. indiffère les habitants, autant les rapports avec ceux qu'elle emploie les émeuvent. Parmi les divers reproches qu'on leur adresse surnage celui de constituer une caste et de le faire sentir, de vivre à part dans la cité E.D.F. construite depuis 1975 : « *Quand on se promène dans le quartier E.D.F., on se sent mal à l'aise, on a l'impression d'un quartier fermé, d'un ghetto... Quand on fait carnaval et qu'on passe dans les rues, il n'y a pas un chat... Je comprends qu'ils se sentent étrangers, mais ce sont eux qui créent leur propre réseau... Les gens de l'E.D.F., on ne peut pas avoir de relations avec eux. Ils se croient tous ingénieurs, ils nous méprisent.* » (5)

Une sorte de contre-société

Gravelines a plus changé en trente-cinq ans qu'en deux siècles et en sept ans plus que dans les trente-cinq années qui précèdent. L'effet Usinor, avec l'installation de la « sidérurgie sur l'eau » à Dunkerque depuis 1960, avait été bien digéré. En revanche, l'effet E.D.F., avec ses milliers d'habitants juxtaposés aux 6000 Gravelinois du centre ville et des deux « hameaux », pose le problème de deux sociabilités qui se juxtaposent sans s'interpénétrer, malgré les efforts de la municipalité.

Un problème plus grave encore, et dont les élections municipales de mars 1983 ont souligné l'impact, c'est celui de la présence d'une importante communauté maghrébine dans le Nord, en particulier dans l'agglomération de Lille-Roubaix-Tourcoing. Sur 110 000 habitants, Roubaix compte 9 000 Algériens, 1 000 Marocains et 5 000 Portugais.



HONORÉ

Les Maghrébins ont succédé aux Belges du dix-neuvième siècle dans de nombreuses courées, y développant une sorte de contre-société étroitement solidaire. Le malaise de la deuxième génération maghrébine, malaise aggravé par les difficultés de l'industrie lainière, s'est parfois défoulé en révoltes individuelles (vols à la tire, agressions contre des autobus, « rodéos » de voitures, etc.). Tout un jargon spécifique s'est ainsi formé, qui mêle le français, le verlan et l'arabe. Quelques exemples : « *Faire tamtamno devant les meufs avec des BMW branchées* » (faire du rodéo devant les filles avec des BMW volées) ; aller prendre un pot chez un « *yaourt* » (cafetier français) ; « *être parti en vacances ou en voyage à La Mecque* », c'est être en prison à Loos, etc. (6).

Les réactions de rejet vis-à-vis des « courées arabes », la peur de la montié de la délinquance, n'ont pas été étrangères au brutal changement de cap des électeurs roubaisiens : la ville qui fut longtemps le Temple du socialisme a élu un maire U.D.F., mettant fin à soixante-dix ans de « socialisme municipal ». Les Belges au dix-neuvième siècle, les Polonais au vingtième siècle, ont été en deux générations intégrés aux populations du Nord-Pas-de-Calais. Lorsqu'il n'y a plus cette intégration dès la deuxième génération, y a-t-il rejet définitif ? Ou bien en sortira-t-il un « nouveau Nord » ?

En 1983, le « nouveau Nord » n'est certes pas encore là : l'on entend davantage parler de ceux qui veulent continuer à vivre à Denain que de ceux qui travaillent à Usinor-Dunkerque. Pourtant, cette usine performante assure, à elle seule, le quart de la production française d'acier. L'avenir du Nord est davantage aujourd'hui vers le littoral que du côté, hélas, du Valenciennois et de son héritage du dix-neuvième siècle. Lors de sa visite dans le Nord, le président de la République n'a pas caché le peu d'espoir que l'on devait mettre dans une relance de l'extraction du charbon dans la région, mais, aux côtés de son premier ministre et de beaucoup d'élus, il a plaidé pour la renaissance économique du Nord.

Le problème de l'avenir et donc d. l'identité du Nord est en jeu. Cette identité avait pu être maintenue, même quand les politiques, les rituels et les réseaux de sociabilité avaient été conflictuels. Aujourd'hui, à Gravelines comme à Roubaix, l'intégration est à présent plus difficile, que les arrivants aient un statut inférieur ou supérieur.

L'enjeu du « nouveau Nord », c'est que se forgent dans des pays neufs comme Gravelines ou dans de vieux pays industriels en voie de nouvelle industrialisation comme Noyelles-sous-Lens ou Halluin des sociabilités et des identités modernes. ■

MARCEL GILLET.

(5) E. Dejonghe et J.-P. Thuillier, article cité, p. 553-554.

(6) Indications de Patrick Takerkart, maîtrise d'histoire contemporaine en préparation à Lille-III sur « la communauté maghrébine d'Hem ».

PORTRAIT

Une vie d'ermite

Sur sa montagne varoise, Frère François mène dans la solitude, « séparé de tous, mais uni à tous » une vie fort occupée par la prière, le jardinage et les confitures.

FRÈRE FRANÇOIS ne se montre pas facilement. On insiste. Il se résigne à pointer le nez à la fenêtre de la bâtisse rudimentaire qui lui sert d'habitation et présente un visage renfrogné, adouci par une belle barbe blanche. Il consent ensuite à apparaître tout entier : long et sec, mais bien musclé, traînant une jambe raide, souvenir d'une blessure de guerre. Il se décide enfin à approcher puis, assis sur un rocher en plein soleil, à se livrer. Ce trappiste septuagénaire a, depuis cinq ans, quitté son abbaye dans l'Allier pour vivre en ermite en haut d'une petite montagne du Var à laquelle on accède, à pied, par un sentier forestier. Sauvage ? Non. Mais pas pressé de voir les promeneurs qui, l'été, grimpent jusqu'à ce promontoire d'où l'on peut contempler un paysage magnifique. Un panneau de bois marqué d'une flèche les prévient : à gauche, c'est l'ermitage, à droite, la vue. Grandiose. Aucun vis-à-vis, hormis les douces montagnes, une mer de forêts et le ciel presque toujours bleu ; le tout baignant dans un silence absolu quand les oiseaux consentent à se taire. *« Il est plus facile de louer le Seigneur devant un beau paysage. Je ne crois pas que le but premier soit de choisir un lieu difficile et austère. »*

Chaque matin à l'heure de sa messe, c'est-à-dire au lever, Frère François remplace le tee-shirt et le pantalon par les vêtements liturgiques ; il revêt la robe de bure une fois par mois lorsqu'il descend au village, à une heure et demie de marche, pour prendre son courrier et effectuer ses uniques achats : lait en poudre et fromage. Le reste lui vient de son potager et des fruits sauvages dont il fait des confitures. Végétarien depuis quarante ans qu'il appartient à une communauté cistercienne, il ne mange ni poisson, ni viande, ni volaille, mais accepte volontiers les œufs ou les légumes dont lui font cadeau les habitants du village qui l'ont adopté.

Ce régime n'empêche pas Frère François de cultiver son jardin, de couper son bois, de restaurer, avec l'aide d'un maçon, la petite chapelle dédiée à saint Quinies, qui, dans les années 500, le précéda dans ce lieu. Il doit à la sollicitude des villageois qui veillent sur lui sans en avoir l'air d'être encore en vie. Il y a trois ans, l'un d'eux le trouva allongé au pied de l'échafaudage. Chute qui lui valut trois semaines d'hôpital et l'amène à constater : *« Le métier d'ermite comporte aussi des risques. »*

Dans la partie de la bâtisse encore solide, Frère François a aménagé une salle de séjour-chambre-cuisine de deux mètres sur deux qui comprend un fourneau en briques réfractaires construit de ses mains, un lit, une table, quelques cartons contenant des effets personnels. C'est dans une minuscule pièce contiguë qu'il dit la messe.

Aucune commodité : ni eau au robinet, ni électricité, ni téléphone, ni radio évidemment. Même pas de présence animale : *« J'avais un âne pour monter les matériaux. Je n'en ai plus besoin et je l'ai donné. J'ai cherché une vie simple. Ce n'est pas pour me donner du souci. »* Seuls compagnons, deux livres : l'un sur la flore en France, l'autre, un traité d'apiculture. *« Pendant quarante ans, j'ai dévoré la bibliothèque de l'abbaye. Maintenant je n'ai plus envie de lire. »*

Il n'arrive pas non plus à dépenser ses 300 F mensuels de pension militaire et les emploie en partie à la restauration de la chapelle.

« J'ai demandé pendant douze ans de vivre en ermite, mais à l'époque c'était impossible sans quitter l'ordre. Depuis cinq ans, c'est permis à condition que la communauté accepte par un vote. »

Chaque ermite — et selon celui-ci *« il n'y en a pas deux pareils »* — établit son propre règlement. Pour lui, c'est simple : *« Je ne m'impose rien, ça m'est déjà imposé. Je pratique l'office monastique tel que je l'ai toujours pratiqué mais aux heures que je choisis en fonction du temps de travail, de la fatigue. Certains ermites choisissent cette vie pour avoir des heures d'oraison, moi, c'est pour la permanence de la prière et, même quand je ne prie pas, la relation d'amour avec Dieu n'est pas rompue. C'est ça l'essentiel. »*

Frère François se défend d'avoir quitté l'abbaye parce que la vie communautaire lui pesait : *« Ça n'est pas un carcan, mais il y a certaines contraintes et responsabilités. En ce moment d'ailleurs, je suis toujours soumis à l'obéissance du Père abbé. S'il me demandait de rentrer, je devrais le faire. »*

Ce n'est pas le cas. Lorsque le moine a quitté la maison-mère en pleurant à chaudes larmes, l'abbé lui a dit simplement : *« Tâchez d'être un bon ermite. »* Une fois par an, il lui rend visite, comme à tout membre éloigné de la communauté. *« Il ne vient pas pour vérifier ce que je fais. La dernière fois, il s'est contenté de regarder mon armoire à confitures et m'a félicité. »*

« La vie érémitique, c'est le choix de la simplicité, du recueillement et de la solitude. Jamais je ne me demande : qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui ? Mais : est-ce que j'aurais le temps de tout faire ? »

Frère François résume ses journées : mener dans la colline, ou à cueillir des fruits, ou à prier, ou même au lit... » L'ennui, il ne connaît pas : *« C'est comme ma belle-sœur qui a dit à mon frère : « Mais il doit se sentir seul. » Et il a répondu : « Mais c'est ce qu'il cherche ! » A certains moments n'importe quelle vie pèse, il suffit de dépasser ces moments-là. Mais je ne suis jamais seul car le moine est séparé de tous, mais uni à tous. Ma solitude à moi est corporelle et visuelle. Mais ce n'est pas parce qu'on ne voit pas les autres et qu'on ne les entend pas qu'ils n'existent plus. »*

Une solitude corporelle et visuelle

Aucun lien avec le monde extérieur, si ce n'est le bulletin de l'abbaye qu'il reçoit deux fois par an. *« Savoir ce qui se passe ne me paraît pas essentiel. Evidemment, il y a le souci des hommes qui meurent de faim, dans les guerres... Mais il n'y a pas besoin d'information pour ça. Tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et il est probable qu'il en sera toujours ainsi... Ça ne veut pas dire que je me désintéresse des hommes »*, précise Frère François. *« Quand je prie, c'est pour tous ; j'ai rarement des intentions de messe précises ; c'est plus universel, plus gratuit. Si on ne donne pas à une personne en particulier, tout est pour tout le monde. »*

Entré au monastère à vingt-cinq ans, après avoir obtenu un diplôme d'ingénieur agricole — qui lui sert pour la première fois aujourd'hui, fait-il remarquer, puisqu'il doit cultiver pour se nourrir, — Frère François n'a jamais remis sa vocation en doute. *« A mon époque, c'était plus facile, on avait moins de tentations. »* L'angoisse, le cafard, la dépression ? Il sourit : *« J'ai voulu cette vie, je l'ai. J'ai assez de solitude, assez à manger, je peux prier, la nature est belle, j'ai une bonne santé. Je ne vois pas pourquoi je broierais du noir... A moins que je ne devienne impotent, je resterai ici jusqu'à ma mort. »*

Et si on envie sa sagesse, il répond : *« Moi, un sage ?. Sûrement pas. Disons que j'ai eu la sagesse de choisir cette vie. »*

ANNE GALLOIS.

CROQUIS

Un samedi en Chalosse

L'automne est arrivé, unifiant matinées et soirées dans un brouillard humide. Un peu partout s'ébattent des centaines de canards. Dès l'âge adulte, ils sont parqués, par petits groupes, dans des pièces au plafond bas, afin de remuer le moins possible, et ainsi prendre du poids.

Pendant près de trois semaines, s'établit un curieux rapport entre le fermier et le canard qu'il vient gaver matin et soir. *« Une sorte de tendresse, plutôt. Chaque bête est différente. Si on la gave trop, on peut lui crever le gosier ; si elle boite, c'est aussi un problème. »* Pour peu que l'on se penche, on entend murmurer des noms : « Nez crochu », « Petit bec », « le Méchant »...

Lorsque, un samedi matin, dans un hangar enfumé, à l'écart de la ferme, l'homme saignera l'animal, il essaiera de le faire vite, tandis qu'à ses pieds les poules se disputent le sang, à peine coagulé, dans une bassine.

A deux pas, une imposante marmite au-dessus d'un foyer alimenté par des bûches de chênes et d'acacias. La bête, tenue par une patte ou par la tête, est trempée dans le bain bouillant. Le maître de maison montre ses mains durcies à cette tâche. *« Il faut un coup de main sûr pour juger de la température de l'eau et laisser tremper l'animal ; trop longtemps, et la peau est fragilisée, brûlée ; pas assez longtemps, et alors les plumes ne viendront pas. »*

Penchés sur la table de travail, le père, la mère et le fils, venu spécialement de la ville pour les aider, arrachent les plumes grises, blanches ou noires qui tombent dans un sac : *« Ce sont des plumes nobles, qui serviront à faire des matelas. Un marchand passe chaque mois nous les acheter. »*

L'animal est ensuite lavé à l'eau tiède et accroché à un clou pour durcir. C'est aussi l'heure, pour toute la famille, de faire la pause-déjeuner. A leur retour, vers 2 heures de l'après-midi, les poils et la peau ont séché. C'est le moment d'enlever le duvet, tout en se racontant les dernières histoires du village.

On finit au « chalugaz ». *« Autrefois, on flambait les poils à l'alcool, c'est ça le modernisme. »* Le travail touche à sa fin. Il reste à nettoyer le canard, un peu noirci, pour la « présentation finale ». Chaque bête est attrapée par le cou, trempée dans l'eau tiède, savonnée, relavée, puis passée à l'eau claire.

Elle peut alors être pendue dans la chambre froide, *« de manière que le foie paraisse bien rebondi. Avant, on ne pouvait faire du canard que l'hiver, en les accrochant haut, à l'abri des chiens, chats et rats. La chambre froide permet de travailler pratiquement toute l'année »*.

La longue journée n'est pas terminée ; pendant deux bonnes heures il faut aller gaver d'autres canards. Ici, aux confins des Landes, le samedi n'est pas synonyme de repos.

Un matin, tôt sur la place du Marché, un négociant venu de la ville, après s'être promené parmi les milliers de bêtes exposées, achètera le lot de ces canards nourris au maïs, *« du maïs blanc, produit à la ferme, pour que les foies soient bien blancs »*.

PATRICK RUBISE.

CROQUIS

Brooklyn

A Brooklyn, cette rue large, désolée, a un air d'autrefois. D'autrefois éteint. On arrive la nuit au milieu de la rue pavée, trébuchante, bombée. Bordée de magasins morts, d'entrepôts et d'immeubles bas silencieux. Tout est noir, brique sale, pierre de ville. Un terrain vague. Quelques voitures échouées le long du trottoir.

Il est bientôt 1 heure du matin. Assis *dans ce bar polonais. La patronne, soignée*, a un air digne, très sobre. Le chignon parfait, elle surveille sa clien*tèle, parfois avec inquiétude. Elle vous* ferait croire qu'on est dans un « endroit bien, très bien ». On attend le Dylan polonais annoncé. *Il n'est jamais arrivé.* Ça vaut peut-être mieux. Les blinis sont tièdes. Au bar, des alcooliques oscillent calmement. Le juke-box *déchire le si*lence, hurlant. Un vieux à l'air fruste et malin s'installe au milieu du passage. La patronne le repousse avec un air de reproche dégoûté. C'est son mari.

Tout à coup la *porte s'ouvre* avec bruit. Toutes les têtes se tournent. Une nette *réprobation* plane dans l'*immobilité molle troublée par l'arrivée du nouveau* venu. Seul Noir dans ce bar. Il a besoin d'une cigarette, demande de la monnaie. *Décidément* il parle trop fort. Mais asseyez-vous donc. Partagez notre repas. Voilà : soupe, salade, un repas sain. Mais lui, manger, il n'a pas l'habitude, ça ne passe pas. Et puis ce n'est pas son genre de nourriture non plus. Sans offense. La conversation s'anime jusqu'aux larmes. Mais la saucisse polonaise, ça non.

Enfin on se téléphonera, Nat, pour parler encore de tout ça. La vie, les enfants, *l'alcoolisme. Pourquoi.*

3 heures. On va se coucher. Mais auparavant il faut aller chercher le lit, un grand divan, très confortable paraît-il. Donc d'abord escalader quatre étages tortueux, grinçants, sans réveiller les propriétaires. Et le voilà, dressé dans une encoignure. L'allonger, le tourner, *le manier avec précaution.* La descente est rude, les marches craquent, le divan résiste mais on finit par y arriver. En *bas c'est la même rue, bombée, pavée,* et le froid de neige, terrible. Parcourir quelques dizaines de mètres, passer la banque et ses colonnades grecques, entrer dans l'ascenseur écorché et expédier le divan pendant qu'on monte à pied.

Enfin ça y est. Installé au milieu de la pièce, ignoble, violet et rouge, rythmé de pois jaune moutarde, il étale ses rayures, mouchetures, sous le néon de *l'atelier.*

Tiens, une punaise.

Bonne nuit.

CLAUDE HURLEY.

Au tour

« Ils feraient mieux de s'occuper des voyous », avait remarqué Albert, sur un ton agressif et à voix bien haute pour que les flics l'entendent. Elle, sachant déjà qu'ils allaient l'embarquer, revendiquait les contraintes du métier :

« Il faut bien que je me déshabille pour travailler.

— Quand même, vous êtes presque à poil sur une avenue à grande circulation.

— Je suis bien obligée d'appâter le client. Ce n'est pas facile, vous savez.

— Justement, on vous propose un peu de repos au poste de police. »

Elle *n'avait pas insisté* ; elle sait d'expérience que certaines invitations ne se refusent pas, sous peine d'être *réitérées dans une traduction moins* joviale.

Le lendemain, elle n'était pas là. Ce fut le premier sujet de conversation d'Albert en retrouvant, comme chaque jour que les intempéries ne gâchent pas, ses copains, retraités comme lui, sur le banc, en face, pas très loin de celui de « Faite au tour ». Ils l'appellent tous « Faite au tour » depuis le jour où, l'apercevant pour la première fois, Albert avait chantonné, en se rengorgeant pour mieux sculpter chaque syllabe dans le rugueux, à la façon de Brassens : *« Elle avait la taille faite au tour, les hanches pleines... »*

Albert regarda du côté du banc vide et dévia sa hargne en coq-à-l'âne :

« J'en ai marre, chaque fois que je reçois des nouvelles des amis, c'est pour apprendre qu'il y en a un qui est parti à l'hospice, qu'un autre est hospitalisé et qu'un troisième vient de mourir.

— Qu'est-ce que tu veux, on n'y peut rien. C'est la vie.

— Eh ! bien, non, justement, ce n'est pas la vie ! Et je ne m'y habituerai jamais. »

Le surlendemain, tout est rentré dans l'ordre. « Faite au tour » est revenue, un peu moins dévêtue, avec une veste sur son bustier et, noir sur noir, des collants sur son slip. De toute façon, il fallait en arriver là. Malgré toute cette lumière qui grésille sur les brasiers de l'automne, malgré tant de beauté, la saison s'évade de la douceur. « Faite au tour » s'est assise à l'endroit habituel, sous le marronnier, dans le halo empoussiéré d'écailles blondes que le soleil diffuse ce jour-là à travers les feuilles. Albert *l'a regardée, si rousse* dans la brume ensoleillée et, comme d'habitude, ils ont échangé un signe d'amitié.

ÉDITH WEIBEL.

Le réfrigérateur breveté du lycée d'Oullins

Depuis quatre ans, le lycée d'Oullins, près de Lyon, se déguise en petite entreprise. Il a même déposé une demande de brevet pour un réfrigérateur solaire peu ordinaire pour l'Afrique.

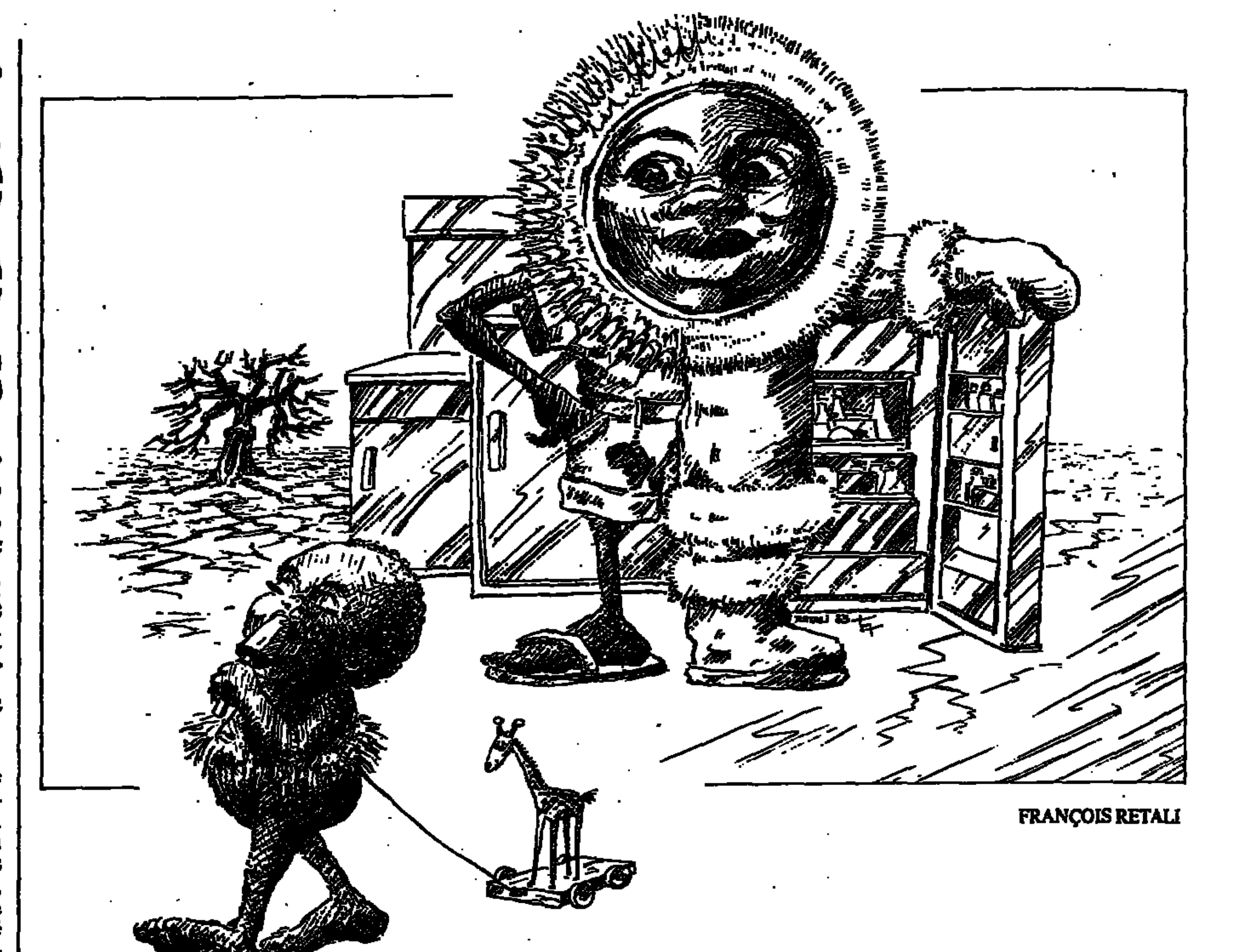
LE roi des Chokwé offre une poule en échange de l'objet que viennent de déposer les deux Blancs. Une poule contre les restes d'un réfrigérateur solaire ! En ce mois de janvier 1983, Tshikamadenga, village du Sud-Zaïre au cœur de *la savane africaine*, a son marché du siècle... première étape d'un invraisemblable transfert de technologie commencé il y a quatre ans.

1979. — Le foyer socio-éducatif du lycée Parc. Chabrières d'Oullins, près de Lyon, se lance dans la réalisation d'une cafetière solaire. *On boit quelques cafés*, tant bien que mal. Néanmoins, les élèves tiennent à organiser une exposition sur l'énergie solaire. *« Vous seriez sympa de me faire un frigo »*, demande, à cette occasion, l'infirmière du lycée. Elle part un mois plus tard pour le Zaïre, à Tshikamadenga, dans la province de Dandundu, à 550 kilomètres au sud-est de Kinshasa. Vaccins et sérums antivenimeux dans la valise. Sur place, pas d'électricité, pas de conservation possible, pas de soins efficaces.

1980. — Au lycée d'Oullins, trois enseignants et une dizaine d'élèves se mobilisent autour d'un projet d'action éducative (P.A.E.) (1). *Du froid solaire pour le Zaïre* est l'intitulé du dossier déposé au rectorat, qui transmet à l'Anvar, l'Agence de valorisation de la recherche. L'un et l'autre misent leurs premières subventions sur ce qui n'était pas encore une « affaire » (en trois ans l'éducation nationale versera 8 700 F, l'Anvar 11 000 F, et le lycée 8 700 F, soit au total 28 400 F).

1981. — Le club solaire y croit plus que jamais ! Entreprises de la région lyonnaise et université Claude-Bernard (Lyon-I) sont alertées et se déclarent *« intéressées »*, sans plus.

1982. — Un prototype est mis au point. Sur les hauteurs gazonnées du lycée d'*Oullins, du champagne* frais est tiré du réfrigérateur en plein mois de juillet ! L'opération est réussie... dans sa première phase. Car d'autres réalités résistent à l'enthousiasme du club.


FRANÇOIS RETALI

Sur le plan technique : l'appareil ne fonctionne qu'entre 10 heures et 14 heures, ce qui est insuffisant pour accumuler l'énergie nécessaire au refroidissement la nuit.

Sur *le plan industriel* : c'est l'aventure, là où on ne l'attendait pas. Le lycée se transforme en petite entreprise dans un monde où la concurrence joue à plein. *« Certains nous ont proposé des millions de centimes pour acheter le frigo »*, raconte Jean Toureille, proviseur du lycée. *« Des représentants d'une entreprise largement implantée dans le secteur des portatifs en France sont venus me voir pour que l'on arrête le projet réfrigérateur »*, affirme Christiane Mordelet, professeur de physique et l'un des trois enseignants impliqués dans ce P.A.E.

Le « caloduc »

Septembre 1982. — L'Anvar verse une nouvelle subvention pour *« aider l'établissement à prendre des brevets »*. Du jamais vu à l'éducation nationale ! (Depuis lors, le lycée Colbert, à Lorient, a suivi la même démarche et a déposé trois brevets.) Le proviseur du lycée d'Oullins craint que, *« d'ici à 1985, les Anglais ou les Américains ne sortent des modèles concurrents »*. Jean Toureille se transforme en industriel vantant les qualités du produit. Son principal atout serait, lors d'une éventuelle commercialisation, un prix de vente de deux à quatre fois moindre que celui des réfrigérateurs solaires « classiques » fonctionnant grâce à des photopiles (réfrigérateurs à compression évalués entre 20 000 et 40 000 F). L'innovation des élèves d'Oullins consiste à mettre en relation directe le soleil et le réfrigérateur, sans passer par la production d'électricité. Ce procédé (à absorption) est tout entier contenu dans un « caloduc », dispositif qui relie une pièce métallique semi-cylindrique de 2 mètres carrés de surface exposée (le capteur) au réfrigérateur (un conservateur de 40 litres). Le dépôt de brevet est en cours, le « caloduc » doit donc garder tout son mystère.

Janvier 1983. — Christiane Mordelet et l'un de ses élèves, Pascal César, font le voyage au Zaïre. Dans leurs bagages, ce qui reste du prototype : *l'habitacle du réfrigérateur*, auquel ont été adaptées des photopiles. La fiabilité du « caloduc » n'est pas encore suffisante. La volonté d'entraide subsiste. D'autres réalités s'imposent : pour passer l'objet à la douane de Kinshasa, M. Alain Savary, *ministre de l'éducation nationale*, a dû écrire lui-même au président Mobutu Sese Seko. Dans la lettre, le réfrigérateur est présenté comme un *« don du gouvernement français »*.

Du lycée à l'université

Eté 1983. — Le projet change encore de dimension. De la banlieue sud de Lyon, le prototype né à Oullins passe au nord, entre les mains de Georges Menguy, directeur du laboratoire d'études thermiques et solaires de l'université Lyon-I.

« On garde l'esprit du projet initial, explique ce dernier, *mais le réfrigérateur sera probablement expérimenté au Cameroun et non au Zaïre, pour mieux assurer le suivi technique. »* Déception ? Oui, si l'on écoute Pascal César, actuellement en terminale E au lycée d'Oullins : *« Nous n'avons pas pu établir de liens durables avec les jeunes de notre âge à Tshikamadenga. Nos lettres n'ont pas eu de réponse. »* C'était pourtant l'un des *« objectifs éducatifs et culturels »* du projet. Mais le proviseur rétorque : *« L'expérience a suscité une motivation supplémentaire chez les élèves pour le programme scolaire proprement dit. »*

Rien n'est changé, estime aussi Guy Bertholon, chargé de mission à la délégation de l'Anvar dans la région Rhône-Alpes. *« Notre but initial est maintenu : ce réfrigérateur doit être fabriqué par un industriel et vendu dans les pays du tiers-monde »*. Nouveau changement de vitesse. L'université Lyon-I a reçu récemment une aide Anvar de 210 000 F pour aligner le prototype sur les normes de l'Organisation mondiale de la santé (O.M.S.). Le réfrigérateur doit résister à la corrosion, fabriquer de la glace et *maintenir une température comprise entre* 2 °C et 8 °C pour conserver vaccins et sérums. L'opération, prévue pour 1984, concerne quatre mille dispensaires, en Afrique notamment. Sept prototypes classiques à *photopiles sont déjà agréés* dans le monde, dont un mis au point par des entreprises aussi armées industriellement qu'Elf. Lyon doit jouer serré... ■

CHRISTIAN TORTEL.

(1) En 1982-1983 l'Anvar a aidé 215 P.A.E. scientifiques et techniques. 35 % s'intéressaient aux techniques en « ique » (informatique, robotique, électronique, etc.) et 25 % à l'énergie et à l'électricité. Au siège parisien de l'Anvar, on qualifie d'*« exemplaire »* la démarche du lycée d'Oullins. En fait, l'expérience dépasse de loin les espérances mises dans ce « froid solaire ».



ANNIE BATLLE

A SUIVRE

Espace et longévité

Les voyages spatiaux prolongeraient la vie de 15 %, selon un médecin de la NASA, mais ils fragiliseraient dangereusement les os et les muscles. En attendant, la colonie de fourmis embarquée à bord de la navette Challenger, *elle, n'a pas du tout appréciée* l'espace : tous les insectes sont « apparemment » morts, sans raison apparente non plus.

★ *Science et Vie*, n° 794, 5, rue de la Baume, 75008 Paris. Tél. : 563-01-02.

La Norvège dans le groue de tête de la robotique

La Norvège partage la troisième place dans le classement mondial des robots industriels implantés par rapport aux nombres d'employés dans l'industrie. La Suède et le Japon occupent les premières places avec, respectivement, 30 et 23 robots industriels par 10 000 ouvriers dans l'industrie. La troisième place est partagée entre la République fédérale d'Allemagne et la Norvège avec 5 robots par 10 000 employés.

En se servant d'un niveau d'automatisation facilement *adaptable et souple*, les petites et moyennes entreprises dans des localités à faible population ont la possibilité d'augmenter leur production.

★ *Norinform*, boîte postale 241 Sentrum, Oslo 1, Norvège. Tél. : (02) 11-46-85.

BOITE A OUTILS

L'ingeniérie de l'imaginaire

« Un tournant, dont il est difficile de prendre toute la mesure, vient d'être pris. Désormais, l'informatique, couplée aux technologies de représentations, investit le champ de productions imaginaires. Plus exactement, elle s'offre comme outil privilégié de concrétisation, de scénarisation, de mise en forme de l'imaginaire. L'image en est l'alphabet, la simulation, la syntaxe, l'interactivité, le mode de production. »

Jean-Louis Weissberg, dans *Terminal 19/84* (n° 16), décrit la simulation à l'âge adulte.

La critique de la société informationnelle s'est souvent déployée sous l'emblème de la perte de l'imaginaire ou de sa fusion avec le réel. Or, plutôt que le vide, c'est un trop-plein qui paraît s'annoncer. Cet imaginaire alimente aujourd'hui le marché explosif de la simulation.

Chacun devient créateur de son propre spectacle (par exemple, le voyage touristique par ordinateur interposé... On peut choisir sa direction, sa vitesse, pénétrer même dans des immeubles, et, simultanément, suivre son trajet sur un plan global de la région ou de la ville).

Chacun devient l'architecte de ses propres fantasmes (concours de scénarios interactuels pour le vidéodisque proposé par l'INA et le CNET).

On passe de l'image-objet à l'objet imagé « qui sait qu'on le regarde », qui peut s'examiner, se livrer sous tous les angles, se laisser (s'il s'agit d'un livre — ou d'image-livre...).

Perspectives brouillées, mais fascinantes.

★ 1, rue Keller, 75011 Paris. Tél. : 805-07-65.

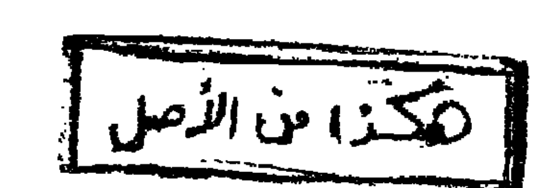
Entreprises du troisième type

En avant-première d'un ouvrage à paraître sur les entreprises du troisième type, Hervé Serieyx, directeur de la diversification chez Lesieur, dévoile dans la revue *Challenge* (n° 6) les grands traits de son livre, fortement inspiré par les comportements des entreprises du Pacifique (Etats-Unis, Japon).

L'entreprise de ce type relègue aux oubliettes l'organisation taylorienne ainsi que le manager distant et donneur d'ordres. Elle est hyper-communicante, et ce à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle met en avant des principes qui sont pratiquement l'inverse de ceux jusqu'à présent en vigueur. Par exemple : elle accepte de faire des erreurs, de perdre du temps, de considérer le flou ou le pas sûr...

Elle organise sa communication intérieure autour d'un schéma entièrement conçu pour favoriser l'adaptabilité. Pour le très long terme, elle définit un projet clair et mobilisateur (pour NEC, au Japon, *« c'est en 2000 que nous serons le numéro un mondial de la communication »*) pour le long terme, elle préfère les scénarios aux plans. Pour le moyen terme, elle dresse une charte qui résume les décisions à prendre. Pour le court terme, elle se dote de moyens de détecter instantanément et en permanence ce qui se passe autour d'elle. La communication est *« groupiste »*, elle repose sur l'ouverture, l'échange, la constitution de réseaux continuellement irrigués.

★ 3, rue de la Bourse, 75002 Paris. Tél. : 260-81-32.



CHRONOLOGIE

ÉTRANGER

L'intervention américaine à la Grenade

Le 14, M. Maurice Bishop, qui avait instauré dans l'île antillaise de la Grenade, depuis le coup d'Etat du 13 mars 1979, un régime proche de Cuba, est destitué de ses fonctions de premier ministre par les éléments les plus radicaux du N.J.M., le parti officiel, sous l'impulsion du vice-premier ministre, M. Bernard Coard.

Le 19, M. Bishop est tué par l'armée, ainsi que trois ministres et deux dirigeants syndicaux. Le général Hudson Austin, chef des forces de sécurité et membre du comité central du N.J.M., est placé à la tête d'un conseil militaire révolutionnaire qui assume tous les pouvoirs.

Le 25, des troupes des Etats-Unis, assistées par quelques soldats venant de six îles anglophones indépendantes des Caraïbes, débarquent à la Grenade. Cette intervention est critiquée par la plupart des pays, y compris par les alliés traditionnels de Washington, mais approuvée par la grande majorité des Américains et bien accueillie par les Grenadins. Le président Reagan déclare, le 27, que *« les événements de la Grenade et du Liban sont étroitement liés »* et affirme : *« Moscou apporte un soutien direct à la violence dans les deux pays. »* Le 28, au Conseil de sécurité de l'ONU, les Etats-Unis opposent leur veto à un texte *« déplorant »* l'intervention. Sur l'île, la résistance des forces cubaines et grenadines est plus importante que prévu et des renforts américains sont envoyés. Cependant, les combats semblent terminés le 31 : M. Coard et le général Austin ont été faits prisonniers, ainsi que, selon Washington, six cent trente-huit Cubains (à partir du 16).

2. – GRANDE-BRETAGNE : Le parti travailliste, réuni en congrès à Brighton, élit son nouveau leader : M. Neil Kinnock, député gallois, représentant de la tendance centre gauche (1, 4, 5, 7 et 8).

3-4 – FRANCE-AFRIQUE : Le dixième sommet franco-africain, réuni à Vittel, ne permet pas de dégager un consensus sur le conflit tchadien, sujet essentiel des débats (du 1 au 7).

4. – EST-OUEST : Le président Reagan, pour relancer, à Genève, les négociations START sur les armements stratégiques, propose à Moscou plusieurs formules visant à diminuer progressivement le nombre des ogives nucléaires (5, 6, 8 et 25).

6. – ÉTATS-UNIS : Mort du cardinal Terence Cook, archevêque de New-York (7 et 8).

7. – INDE : L'État du Pendjab est placé sous le contrôle du gouvernement central alors que de graves attentats, commis par des nationalistes sikhs, ont atteint les forces de l'ordre et la communauté hindoue (8, 19 et 23-24).

9. – BIRMANIE : L'explosion d'une bombe au mausolée des martyrs birmans à Rangoun provoque la mort de vingt et une personnes dont quatre membres du gouvernement sud-coréen. M. Chun Doo Hwan, président sud-coréen, accuse la Corée du Nord d'être à l'origine de cet attentat, auquel il a échappé de peu. Cependant, le remaniement du gouvernement sud-coréen annoncé le 14 n'indique pas un durcissement (du 11 au 19).

10. – ISRAËL : M. Yitzhak Shamir est investi par la Knesset à la tête d'un gouvernement dont la composition est identique à celui que dirigeait M. Menahem Begin. Dès le 11, il annonce une dévaluation de 23 % du shekel et une réduction des subventions sur les produits de base, qui va les faire renchérir de 50 %. Le 13, M. Yoram Aridor, ministre des finances, est contraint de démissionner après la révélation de son projet de « dollarisation » de l'économie. Il est remplacé, le 8, par M. Yigal Cohen Orgad (2-3, 5, 6 et 11 au 19).

11. – CHILI : Quatre-vingt mille personnes participent à un meeting à Santiago, à l'appel de l'extrême gauche. Du 11 au 13, les manifestations contre le régime du général Pinochet font cinq morts. Le 27, une septième journée de protestation est organisée par les syndicats. Deux personnes sont tuées (2-3, 9-10, 13, 14, 15 et 29).

12. – CHINE : Le comité central du P.C. chinois décide une campagne de « rectification » du style du parti. Prévue pour durer trois ans, cette opération devrait permettre d'examiner la situation de chacun des quarante millions de membres et pourrait provoquer une vaste purge (9-10, 14, 30-31).

12. – JAPON : M. Kakuei Tanaka est condamné à quatre ans de prison pour avoir touché des pots-de-vin de la société Lockheed, lorsqu'il était premier ministre, de 1972 à 1974. Ayant fait appel, il reste en liberté et refuse d'abandonner son siège de député (13, 14, 29 et 30-31).

12. – FRANCE-BELGIQUE : Au cours de sa visite officielle en Belgique, M. Mitterrand justifie sa position sur les euromissiles. Il affirme : *« Le pacifisme est à l'Ouest, les euromissiles sont à l'Est. »* (du 12 au 17).

13. – ÉTATS-UNIS : M. William Clark est nommé secrétaire à l'intérieur. M. Robert McFarlane lui succède, le 17, comme conseiller du président Reagan pour les affaires de sécurité nationale (11, 15, 18 et 19).

13. – FRANCE-IRAK : Alors que des informations ont circulé affirmant que les cinq Super-Etendard promis par la France sont partis pour l'Irak, le président irakien Saddam Hussein déclare que ces avions n'ont pas été livrés et demande qu'ils le soient avant la fin du mois. Paris, qui se refusait à tout commentaire, reconnaîtra en novembre que *« le contrat de livraison a été honoré »* le 8 octobre (du 9 au 15/X et 4/XI).

14. – GRANDE-BRETAGNE : M. Cecil Parkinson, ministre du commerce et de l'industrie, l'un des plus proches collaborateurs de Mme Thatcher, est contraint de démissionner en raison d'un adultère (7, 12, 15, 16, 17 et 18).

14. – PHILIPPINES : La Banque centrale des Philippines obtient des banques internationales créditrices un moratoire de trois mois pour le remboursement de sa dette à court terme, alors que, à Manille, des manifestations hostiles au président Marcos ont lieu quotidiennement. Le 3, M. Reagan a « ajourné » la visite qu'il devait faire début novembre aux Philippines (5, 6, 12, 19, 25 et 29/X, 1/XI).

18. – C.E.E. : Accord entre les Dix pour une révision des règlements datant de 1972 relatifs à l'organisation du marché des fruits et légumes (19, 20, 21, 26).

18. – ESPAGNE : L'assassinat du capitaine Alberto Martin Barrios, enlevé le 5 par l'ETA politico-militaire, suscite un regain du malaise dans l'armée. Plus d'un demi-million de Madrilènes participent, le 21, à une manifestation unitaire *« contre le terrorisme et pour la démocratie »* (du 20 au 25).

Les prix Nobel

5. – PAIX : M. Lech Walesa (Pologne) pour sa *« contribution vitale dans la campagne pour assurer la liberté universelle de s'organiser »* (du 6 au 10).

6. – LITTÉRATURE : M. William Golding (Grande-Bretagne) (du 7 au 10).

10. – MÉDECINE : Mme Barbara McClintock (Etats-Unis) pour ses découvertes en génétique (11).

17. – ÉCONOMIE : M. Gérard Debreu (Etats-Unis) pour ses recherches qui introduisent « de nouvelles méthodes d'analyse dans la théorie économique » (18, 19, 20/X et 1/XI).

19. – PHYSIQUE : MM. Subrahmanyan Chandrasekhar et William Alfred Fowler (Etats-Unis) pour leurs travaux sur la structure des étoiles (20 et 21).

19. – CHIMIE : M. Henry Taube (Etats-Unis) pour ses études sur les mécanismes de réaction de transfert d'électrons (20 et 21).

Octobre 1983 dans le monde

La chronologie établie par Philippe Boucher et Edouard Masurel paraît le deuxième dimanche de chaque mois. Les chiffres figurant entre parenthèses indiquent la datation du numéro du *Monde* où est rapporté l'événement cité.

20. – AMÉRIQUE CENTRALE : Le Nicaragua soumet à Washington un projet de règlement global des conflits centre-américains : Managua accepterait de cesser son aide aux guérilleros du Salvador si les Etats-Unis renonçaient à soutenir les forces antisandinistes. Washington rejette cette proposition, exigeant de Managua un retour au pluralisme politique (21 et 22/X, 3/XI).

20-21. – FRANCE-GRANDE-BRETAGNE : Au cours du huitième sommet franco-britannique, à Londres, M. Mitterrand et Mme Thatcher constatent leur identité de vues sur les euromissiles, mais le désaccord persiste sur les questions communautaires (du 20 au 24).

22-23. – PACIFISME : Deux millions de personnes environ manifestent en Europe de l'Ouest contre l'armement nucléaire : les rassemblements les plus importants ont lieu en R.F.A. (à Bonn, Hambourg et Stuttgart) ainsi qu'à Londres, Rome, Bruxelles et Madrid. A Paris, la mobilisation reste faible. Le 29, de nouvelles manifestations ont lieu, en particulier à Copenhague et surtout à La Haye, où se réunissent cinq cent mille personnes (12 et du 16 au 25/X, 1/XI).

23. – SUISSE : Aux élections législatives, la coalition sortante obtient 167 (– 2) des 200 sièges du Conseil national. Moins de 45 % des électeurs ont participé au scrutin (22, 25 et 26).

27. – EST-OUEST : M. Iouri Andropov affirme que le déploiement des euromissiles de l'OTAN *« rendra impossible la poursuite des négociations de Genève »*. Le 24, le ministère de la défense soviétique avait annoncé une autre *« mesure de rétorsion »* : le début des travaux préparatoires à l'installation de nouveaux missiles soviétiques tactiques en R.D.A. et en Tchécoslovaquie (13, 14, 16-17, 19, 20, 25, 28 et 29).

27. – SURINAME : Le lieutenant-colonel Desi Bouterse exige le départ de l'ambassadeur cubain, puis, le 30, ordonne l'expulsion de vingt-cinq diplomates et de quatre-vingts « conseillers » cubains (28/X, 1 et 2/XI).

27-28-29. – FRANCE-TUNISIE : La visite officielle de M. Mitterrand en Tunisie relance la coopération franco-tunisienne (du 27 au 31).

28. – CHINE : Amnesty International engage la Chine à mettre fin aux exécutions qui ont lieu depuis la mi-août dans le cadre d'une campagne de lutte contre la criminalité. Au moins six cents condamnés ont été mis à mort et plusieurs dizaines de milliers de personnes ont été arrêtées et déportées (4, 13, 19 et 29).

29. – VATICAN : Fin de la sixième session ordinaire du synode des évêques, réuni à Rome depuis le 29 septembre. Il a été consacré à « la réconciliation et la pénitence dans la mission de l'Eglise » (1, 4, 13, 23-24 et 29/X, 1/XI).

30. – TURQUIE : Un tremblement de terre ravage la Turquie orientale, au nord-est d'Erzurum : au moins 1 330 personnes sont tuées et 75 000 sans abri (à partir du 1/XI).

31. – ARGENTINE : M. Raul Alfonsin (radical) remporte les élections qui doivent mettre fin à huit ans de dictature militaire. Il obtient 317 des 600 délégués qui éliront le 30 novembre le nouveau président, contre 259 à M. Italo Luder (péroniste) (6, 11, 13, et à partir du 28).

31. – IRAN-IRAK : Le Conseil de sécurité de l'ONU adopte, par douze voix et trois abstentions, une résolution demandant à l'Irak et à l'Iran une *« cessation immédiate de toutes les hostilités dans la région du Golfe »* et le respect du libre droit de navigation et de commerce. Téhéran, dont les troupes ont lancé une nouvelle offensive, le 20, dans le Kurdistan irakien, rejette cet appel (4, 12, 14, 21, 22, 25, 27, 29 et 30-31/X, 2/XI).

Liban : attentats et négociation

Le 23, à l'aube, le Q.G. des « marines » américains et le siège d'une compagnie de parachutistes français à Beyrouth sont détruits à quelques instants d'intervalle : sur chacun des deux immeubles, s'est précipité un camion-suicide bourré d'explosifs. 230 « soldats de la paix » américains et 58 français sont tués. L'attentat aurait été commis par des fanatiques musulmans chiites, mais Washington met en cause la Syrie, l'Iran et l'U.R.S.S.

Le 24, M. Mitterrand se rend à Beyrouth. Le soir, de retour à Paris, il affirme que *« la France restera fidèle à ses engagements »*. De même, le président Reagan exprime sa détermination à maintenir les soldats américains au Liban, ce que le vice-président Bush vient confirmer, au cours d'une brève visite à Beyrouth, le 26.

Le 27, les ministres des affaires étrangères de France, des Etats-Unis, d'Italie et de Grande-Bretagne, réunis à La Celle-Saint-Cloud, lancent un appel à l'unité des Libanais et réaffirment leur soutien à la mission de la force multinationale, composée de 5 800 soldats originaires de ces quatre pays.

Le 31, s'ouvre à Genève le « congrès sur le dialogue au Liban » prévu par l'accord de cessez-le-feu du 25 septembre. Participent à cette réunion le président Gemayel ainsi que huit personnalités politiques qui représentent les principales parties concernées par le conflit libanais, et deux observateurs, l'un syrien et l'autre saoudien (à partir du 5).

FRANCE

2. – A l'élection municipale de Sarcelles, organisée après l'annulation du scrutin de mars, la liste d'opposition de M. Lamontagne bat la liste de gauche conduite par M. Canacos, maire communiste depuis 1965 (1, 4, 5 et 11).

2. – M. Jean-Michel Baylet, élu président du M.R.G., lance un appel à la constitution d'un *« large centre gauche »* (1, 2-3 et 4).

4. – M. Paul Quilès devient ministre de l'urbanisme et du logement et M. Jean Gatel, secrétaire d'État à la défense nationale, pour remplacer MM. Roger Quilliot et François Autain, élus sénateurs (5 et 6).

4. – Pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la Constitution, une cérémonie est organisée à l'Hôtel de Ville de Paris. M. Giscard d'Estaing et tous les anciens premiers ministres de la Ve République y participent, mais pas les autorités de l'Etat ni les membres de la majorité (5 et 6).

5. – L'inspection générale de la gendarmerie est chargée d'une enquête sur les *« initiatives personnelles »* que le capitaine Paul Barril, ancien chef par intérim du Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale (G.I.G.N.), a pu prendre dans la lutte contre le terrorisme. Fin octobre, la « cellule antiterroriste » de l'Elysée, dont s'était réclamé le capitaine Barril, est réorganisée (6, 7, du 12 au 17, 29 et 30-31/X, 2/XI).

5. – La procédure judiciaire engagée contre trois Irlandais, arrêtés à Vincennes le 28 août 1982 et présentés alors par l'Elysée comme des « terroristes internationaux », est annulée en raison des irrégularités commises par des gendarmes, notamment du G.I.G.N., lors de la perquisition (6, 7, 21, 22 et 25).

11. – M. Charles Hernu annonce une baisse de 27 % des ventes d'armes de la France au premier semestre de 1983 (13).

12. – La quatrième motion de censure déposée depuis juillet 1981 par l'opposition obtient les suffrages de 156 députés (4, 6, 7, 9-10 et 14).

16. – Au second tour de l'élection municipale d'Antony, la liste d'opposition de M. Devedjian (R.P.R.) est élue. La liste de gauche de M. Aubry (P.C.), élue en mars, avait été invalidée pour fraudes (du 8 au 19 et 23-24).

16. – Au cours de la quatrième Journée nationale d'amitié française, réunissant à la Mutualité à Paris les principales composantes de l'extrême droite, un orateur s'en prend notamment aux *« ministres juifs du gouvernement Mauroy »* (19, 21, 25, 27 et 28).

17. – Mort de Raymond Aron, philosophe et journaliste (19, 20 et 21).

19. – M. Alain Savary présente de nouvelles propositions sur l'avenir de l'enseignement privé : écartant l'idée d'intégration dans un service public, il propose un calendrier de discussions pour une rénovation d'ensemble du système éducatif (du 9 au 29).

27. – M. Jacques Chirac, qui s'est rendu en R.F.A. du 17 au 19, propose, dans un entretien au *Monde*, de *« mieux associer l'Allemagne fédérale aux décisions communes en matière de sécurité »*. (19, 20, 21 et 28).

28. – Un ressortissant libyen, M. Saïd Rashed, arrêté le 6 à Paris, est autorisé à regagner son pays, l'Italie n'ayant pas confirmé sa demande d'extradition. Du 9 au 12, trente-sept Français avaient été retenus en Libye (du 11 au 15, 21, 22 et du 28 au 31).

28-30. – Au congrès du parti socialiste, réuni à Bourg-en-Bresse, les délégués unanimes apportent leur soutien « résolu » à la politique du gouvernement. Le CERES de M. Chevènement, dont la motion avait recueilli environ 18 % des suffrages dans le vote des fédérations, et les « rocardiens dissidents » (5 %) se sont ralliés au texte légèrement modifié de la motion de M. Jospin (77 %) (à partir du 18).

Un choix d'enquêtes et de reportages

SOUDAN : Le Soudan en mal de stabilité (4, 5 et 6).

FRANCE : Les Français et la Constitution (4).

FRANCE : Les nouvelles filières de l'extrême droite (7 et 8).

ÉTATS-UNIS : La vigoureuse immigration haïtienne (7 et 8).

FRANCE : Comment les Français ont-ils payé leurs impôts ? (11 et 18).

ÉTATS-UNIS : Hollywood, le choc du futur (13 et 20).

FRANCE : Le R.P.R. à la reconquête de la France (14 et 15).

FRANCE : Le débat sur la réforme du mode de scrutin législatif (18, 19, 20, 21 et 26).

MÉDECINE : La cyclosporine facilitera les greffes d'organes (19).

HAUTE-VOLTA : La « révolution » en Haute-Volta (21 et 22).

EUROPE : Le débat sur les euromissiles (22, 23-24, 26 et 27).

MATIÈRES PREMIÈRES : Le circuit du cacao (25).

TUNISIE : L'art de rester soi-même (27 et 28).

ÉTHIOPIE : Les insurrections en Érythrée et au Tigré (29).

Économie

3. – CADRES : Trente à quarante mille personnes manifestent à Paris, à l'appel de la C.G.C., contre la politique économique et sociale du gouvernement (du 2 au 8).

3. – ÉPARGNE : Création du Compte pour le développement industriel (Codevi). Les fonds, collectés dans les caisses d'épargne et dans les établissements bancaires et mutualistes, devront être utilisés pour moderniser l'appareil de production français (5 et 28).

11. – INDUSTRIE : M. Laurent Fabius, au cours du débat à l'Assemblée nationale sur la politique industrielle, appelle à un « rassemblement » autour de la modernisation de l'industrie française (7, 11 et 13).

11. – SOCIAL : Alors que des débrayages sporadiques ont lieu dans les centres de tri postaux depuis la mi-septembre, M. Gattaz, président du C.N.P.F., déclare que les entreprises sont *« gravement menacées »* par les retards et le manque de courrier (du 1er au 26).

19. – COMMERCE EXTÉRIEUR : Pour la première fois depuis août 1981, la balance commerciale est excédentaire. Le surplus est de 323 millions de francs (13, 14, 20, 21 et 22).

19. – SÉCURITÉ SOCIALE : Les syndicats dits « réformistes » (F.O., C.G.C. et C.F.T.C.) remportent les élections des administrateurs des caisses de la Sécurité sociale, organisées pour la première fois depuis 1962. La C.G.T. et la C.F.D.T. subissent un échec. F.O. devance la C.F.D.T. et talonne la C.G.T. (4, du 13 au 22, 28 et 29).

26. – PRIX : La hausse des prix en septembre est de 0,8 %. Cet indice est jugé *« mauvais »* par M. Delors (2-3, 16-17, 18, 19 et 28).

SCIENCES

3. – Philips présente en première mondiale au neuvième marché international de la vidéocommunication (VIDCOM) à Cannes une caméra magnétoscope 8 millimètres. (4, 6 et 7).

10. – Quatre chercheurs européens font une découverte majeure en astronomie : confirmant une théorie d'Einstein, ils décèlent des ondes qui font vibrer le Soleil. (12).

19. – Après le succès de son septième lancement et la mise en orbite du satellite Intelsat-5, le destin commercial de la fusée européenne Ariane est assuré. (4, 9-10, 18 et 20).

21. – Une équipe américaine crée par manipulations génétiques de nouveaux virus qui permettraient de produire des vaccins polyvalents. (23-24).

21. – Le secrétariat d'État à la santé condamne l'appel aux *« mères de remplacement »* alors qu'une association qui se propose de favoriser les *« prêts d'utérus »* à des femmes stériles s'est créée à Marseille. (22).

24. – On annonce la découverte d'une méthode de diagnostic prénatal de la muscoviscidose, la plus fréquente et la plus grave des maladies héréditaires. (26).

25. – M. Georges Fillioud annonce le lancement de trois nouveaux programmes de télévision : Canal-Plus, la quatrième chaîne payante, commencerait à Noël 1984 ; la Régie française des espaces (R.F.E.), canal réservé aux associations, aux professions et aux entreprises, ainsi que T.V. 5, programme commun des télévisions francophones, débuteraient le 2 janvier 1984. (19 et 27) (77 %).

CULTURE

1. – *Cyrano de Bergerac* est joué par Jacques Weber dans une mise en scène de Jérôme Savary au Théâtre Mogador (15).

3. – M. Jack Lang annonce la création d'un Institut de financement du cinéma et des industries culturelles (4).

4. – Huit expositions sur l'architecture de Chicago sont organisées à Paris pour célébrer le cent cinquantième anniversaire de la ville (2-3 et 28).

6. – *Le Passé défini*, journal inédit de Jean Cocteau, est publié vingt ans après sa mort (14).

7. – Sortie en librairie de *l'Image-mouvement*, essai sur le cinéma de Gilles Deleuze (6).

10. – Inauguration du Collège international de philosophie à Paris. Ses responsables provisoires sont MM. Jacques Derrida et Jean-Pierre Faye (11 et 13).

10. – Mort de Ralph Richardson, acteur britannique (12).

12. – L'Opéra de Lyon monte *Iphigénie en Tauride*, de Gluck, mis en scène par Bruno Bayen et dirigé par John Elliot Gardiner (7 et 19).

15. – L'exposition *Turner* au Grand Palais rassemble plus de soixante-dix toiles et deux cents aquarelles (18).

26. – Création mondiale au Festival de Lille de *Roaratorio*, ballet de Merce Cunningham sur une musique de John Cage (29).

27. – Le Festival d'automne à Paris présente *la Trahison orale*, « épopée musicale » de Mauricio Kagel, tirée des *Evangiles du Diable* (29).

Les nouveaux foyers de jeunes travailleurs

Un nouveau projet pour les foyers qui accueillent quatre-vingt mille jeunes travailleurs par an : développer l'animation, s'ouvrir vers l'extérieur et vers de nouvelles formes d'entraide.

LES premiers foyers de jeunes travailleurs avaient des allures d'institutions charitables. Ouverts à l'initiative des patrons ou des compagnonnages (pour les foyers laïcs) mais plus souvent à celle des paroisses – relayées plus tard par la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), – ils ne toléraient pas la mixité et, du côté féminin, se montraient plus soucieux de la «protection de la jeune fille» que de son épanouissement en société.

Après la Libération, avec l'exode rural, s'accrut le nombre des jeunes contraints de vivre en dehors de leur famille en raison de leur emploi, mais qui ne pouvaient ou ne voulaient pas être immédiatement autonomes.

Devant augmenter leur capacité d'accueil, les foyers décidèrent de se regrouper derrière une bannière commune, l'Union des foyers de jeunes travailleurs (U.F.J.T.) (1), qui, tout en respectant les choix et les principes de chacun, coordonnerait un programme de construction financé par des crédits H.L.M.

Trente ans après sa création, l'U.F.J.T. peut aligner des chiffres glorieux : plus d'un demi-millier de foyers recensés, qui totalisent quelque cinquante-cinq mille lits, accueillent quatre-vingt mille jeunes par an et représentent plus de sept mille emplois permanents.

Le foyer-type réunit de soixante à quatre-vingts lits (généralement en chambres individuelles), offre tout le confort à l'étage, propose des salles de détente et s'accompagne d'un restaurant et d'une cafétéria ouverte *aux habitants du quartier.*

Deux conditions sont requises pour y accéder : avoir entre seize et vingt-cinq ans et exercer une activité professionnelle. En pratique, les chômeurs, les apprentis et les élèves des écoles techniques et professionnelles sont également admis.

Quelques foyers dépendent d'une caisse d'allocations familiales ou d'une municipalité, mais la quasi-totalité est gérée par des associations indépendantes, dont certaines sont toujours animées par des paroisses. L'ensemble du mouvement a cependant connu ces dernières années une déconfessionnalisation rapide. D'autre part, la mixité se généralise et certains foyers sont même ouverts aux couples.

Si l'hébergement reste l'activité traditionnelle des F.J.T., pour laquelle ils s'autofinancent (le prix moyen de la redevance en pension complète payée par le résident se situe autour de 1 300 F par mois), le développement de leur action socio-éducative, presque totalement subventionnée celle-ci, est le trait marquant de leur évolution récente.

«Il y a vingt ou vingt-cinq ans il n'y avait pratiquement pas d'animateurs professionnels dans les foyers. On se satisfaisait de la capacité du directeur ou du sous-directeur à proposer des loisirs collectifs, explique Marinette Goureaux, présidente de l'U.F.J.T. et administratrice depuis 1963 de l'association nantaise des foyers de jeunes travailleurs. *Aujourd'hui, avec sept cents postes subventionnés, nous sommes le plus gros attributaire du FONJEP* (Fonds de coopération pour la jeunesse et l'éducation populaire). *Mais en même temps qu'elle se développait, la tâche de l'animateur a pris des formes différentes. A la fin des années 60, les jeunes en rupture avec leur famille avaient besoin d'une écoute individuelle de leurs problèmes psychologiques ou affectifs ; puis, dans les débuts de la crise, il a fallu être attentif à leur formation et veiller à ce qu'elle soit harmonisée avec les débouchés professionnels ; maintenant, il s'agit de leur décrocher une formation : notre clientèle est devenue celle des jeunes concernés par le pacte pour l'emploi ou qui sont à la recherche de stages.»* De fait, la durée moyenne du séjour en foyer est aujourd'hui réduite à moins de six mois, et 13 % seulement des résidents y demeurent plus d'un an. Les jeunes habitent plus volontiers chez leurs parents, ne serait-ce que parce qu'ils n'ont plus les moyens de payer leur chambre; de plus en plus de foyers de province ont des lits inoccupés, par contre dans les grandes villes, où les possibilités de stages sont plus nombreuses, les listes d'attente s'allongent...

Devenus un «maillon indispensable de la chaîne des équipements sociaux nécessaires à la jeunesse», les foyers de jeunes travailleurs ont vu leur nouvelle orientation reconnue par une circulaire du ministère de la santé en 1977, puis par la visite de Nicole Questiaux dans un foyer de la région parisienne en janvier 1982.

Entre l'adolescence et le mariage

Au-delà de cette approbation officielle, l'U.F.J.T. souhaite la consécration de ce qu'elle estime être une mission de service pour les jeunes qui se trouvent entre l'adolescence et le mariage. Elle suggère une sorte de contrat-programme entre les foyers et leurs partenaires : contribution des F.J.T. à l'animation des quartiers, aide au logement autonome des jeunes par la mise en place de services appropriés... en contrepartie de financements accrus (l'U.F.J.T. réclame notamment un poste FONJEP pour cinquante lits).

Utilisée par ceux-ci comme organisme technique (pour l'assistance à la gestion) ou financier (la redistribution des subventions nationales), l'U.F.J.T., qui se pose en outre comme organe de réflexion, n'a aucun moyen de s'assurer que la politique qu'elle prône est effectivement mise en place. Toutefois, son directeur, Jacques Begassat, est relativement optimiste : *«L'institution F.J.T., avec ses normes fixes qu'on retrouvait semblables un peu partout, est en train de disparaître. L'action minimale (l'hébergement) se complète un peu partout ; déjà plus d'une centaine de foyers sont parties prenantes des stages seize-dix-huit ans, et beaucoup d'autres ont des initiatives qui, pour diverses qu'elles soient, vont toutes dans le même sens : la promotion et l'insertion des jeunes.»*

Faute de crédits, on ne construit plus de foyers depuis 1975 ; le développement des F.J.T. passe donc par ce redéploiement de leur mission, mais les questions de «béton» restent le ciment de l'U.F.J.T. : la rénovation du patrimoine immobilier, qui a connu la même dégradation accélérée que le parc de H.L.M., est à l'affiche des priorités. ■

DANIEL GARCIA.

(1) U.F.J.T., 46, rue Decamps, 75016 Paris. Tél. : 503-12-00.

BLOC-NOTES

INITIATIVES

Initiation à la consommation

L'Union féminine civique et sociale (U.F.C.S.) organise, les 21, 28 *novembre* et 5 *décembre*, de 9 h 30 à 16 h 30, une session d'initiation à la consommation.

★ U.F.C.S., 6, rue Béranger, 75003 Paris. Tél. : 272-19-18.

Troisième âge

L'Association gérontologique en milieu ouvert (AGEMO) a ouvert un centre de soins Paulette-Rivière, 54, rue Gabriel-Péri, à Montrouge (tél. : 655-25-35). Ouvert à tous, agréé et conventionné, il est cependant destiné aux personnes âgées auxquelles il offre la possibilité d'un séjour temporaire dans un appartement de Montrouge (32, avenue Emile-Boutroux), ce qui permet d'éviter une hospitalisation parfois inutile et, en soulageant momentanément les familles, d'assurer l'hébergement de personnes du troisième âge. Soins à domicile sur rendez-vous.

Sécurité routière

La Fédération française des associations d'accidentés, qui milite contre l'insécurité routière, recherche des correspondants bénévoles et motivés. A l'appui de sa requête, quelques chiffres : en 1982, les accidents de la route ont tué 13 600 personnes, en ont blessé 320 000 *autres et ont coûté* 8 *milliards* de francs à la Sécurité sociale, 40 milliards aux sociétés d'assurances et 80 *milliards à la collectivité.*

★ 285, cours Lafayette, 69006 Lyon.

Service association

Service association vient d'ouvrir une délégation régionale *Ile-de-France, à Fontenay-*sous-Bois, qui peut apporter à toutes les associations de la région parisienne tous renseignements, conseils et appuis d'ordre administratif, juridique, financier et fiscal. On peut consulter les chargés de mission de la délégation par courrier ou par téléphone pour prendre rendez-vous.

★ Service associations, Péripole 134, 58, rue Roger-Salengro, 94126 Fontenay-sous-Bois. Tél. : 876-12-15 (poste 329).

L'informatique choix de société

Le Centre d'information et d'initiative sur l'informatisation (C.I.I.I.), association d'informaticiens et d'usagers directs et indirects de l'informatique, organise, les 19 et 20 novembre, « Sept heures pour une informatique différente ». *« Le déferlement qui a accompagné le SICOB,* précise le C.I.I.I., *rend nécessaire une initiative pour que se développe le débat social sur ce choix de société qu'est l'informatique. »* Successivement, trois « tables rondes » ouvertes au public, une présentation de vidéos et de diaporamas sur l'informatisation et trois groupes de propositions. L'assemblée générale statutaire et un débat sur l'orientation de la revue *Terminal 19/84* termineront ces journées.

★ C.I.I.I., 1, rue Keller, 75011 Paris. Tél. : 805-07-65 (le jeudi de 19 heures à 21 heures).

PUBLICATIONS

Animation rurale

Animer mon village, mon pays, revue bimestrielle éditée par la Fédération nationale des foyers ruraux, s'adresse à tous ceux qui, dans le milieu rural, œuvrent pour l'animation culturelle ou socio-économique. Chaque numéro comporte un dossier sur un thème choisi par les intéressés. Au sommaire du nº 61 (septembre-octobre) : l'association des âges, traitée sur seize pages. De vingt ans en vingt ans, le milieu rural se partage en quatre tranches d'âge d'importance presque égale. La disponibilité des uns devrait compenser le peu de temps des autres. Ainsi, estime la revue, *« chacun, à la place qui est la sienne, peut être agent de développement ».*

★ 1, rue Sainte-Lucie, 75015 Paris. Tél. : 578-01-78.

Radios locales

La brièveté de l'information concernant les radios locales, parue dans *le Monde Dimanche* du 16 octobre 1983, a pu prêter à confusion et jeter le trouble parmi leurs animateurs. Nous le regrettons. Nous vous signalons que, depuis la liste parue le 23 août, deux autres listes ont été publiées le 24 septembre et le 1er octobre 1983. Pour ce qui concerne le décret du 25 août 1983 relatif à l'application des dispositions de l'article 8 de la loi du 29 juillet 1982, il ne concerne pas les autorisations délivrées par la Haute Autorité de la communication audiovisuelle aux associations, mais les autorisations relatives aux moyens techniques de diffusion par voie hertzienne et aux infrastructures et installations. Les dispositions des décrets 82-960 et 82-961 du 15 novembre 1982 relatifs aux demandes d'autorisation, à leur instruction, ainsi que celles du cahier des charges annexé, demeurent valables et ne sont pas concernées par le décret du 25 avril 1983.

CONSEILS

LES AGRÉMENTS (IV)

Associations du secteur social et médico-social

Très nombreuses et assurant dans la majeure partie des cas un service complémentaire de celui des services publics, leur champ d'action est délimité et leurs règles de fonctionnement régies par les dispositions de la loi 75-535 du 30 juin 1975.

La loi distingue en fait quatre grands domaines d'intervention :

1) L'accueil, l'hébergement ou le placement de mineurs ou d'adultes qui requièrent une protection particulière ;

2) L'accueil de jeunes travailleurs ;

3) L'hébergement des personnes âgées ;

4) L'éducation, l'adaptation ou la réadaptation en internat ou externat de personnes mineures ou adultes handicapées ou inadaptées.

Les associations constituées conformément aux dispositions de la loi du 1er juillet 1901 qui se sont fixé comme but d'œuvrer dans ces domaines ne bénéficient pas d'agréments comparables à ceux qui ont été décrits pour d'autres types : associations de jeunesse, d'éducation populaire, clubs sportifs, etc., mais sont soumises à une réglementation rigoureuse et ne peuvent exercer leur activité qu'après un avis motivé de la commission nationale des institutions sociales et médico-sociales ou de la commission régionale. Ces commissions comportent des sections spécialisées suivant les secteurs concernés. En tout état de cause la décision d'autorisation est donnée, suivant le cas, par le préfet commissaire de la République ou par le ministre.

Le décret nº 76.838 du 25 août 1976 complète les dispositions de la loi et fixe notamment les règles de composition de la commission nationale et des commissions régionales. C'est le ministre de la solidarité nationale qui désigne le président de la commission nationale (généralement un conseiller d'État), après accord du ministre de la justice et du ministre de l'éducation nationale, compte tenu de son champ même de compétence. Nous ne pourrons nous étendre longuement sur les procédures qui aboutissent *in fine* à l'autorisation délivrée à l'association. Elles sont très largement développées dans une circulaire du 13 septembre 1976 du ministre de la santé chargé de l'action sociale.

La composition du dossier varie, en effet, suivant les buts poursuivis et le public concerné mais, dans tous les cas, il doit être remis à la direction départementale de l'action sanitaire et sociale (D.D.A.S.S.) qui, éventuellement, le fait compléter avant de le transmettre à l'autorité dont relève la décision. Cette décision doit être rendue publique en premier lieu par une insertion au *Journal officiel* (elle ne se confond pas avec la publication de déclaration de l'association), et en second lieu doit faire l'objet d'un affichage à la préfecture et à la mairie du lieu de l'établissement. Cet affichage doit subsister pendant au moins un mois.

L'autorisation ainsi accordée a en quelque sorte valeur d'agrément. Elle permet aux associations gestionnaires à la fois d'actions et d'équipements de signer des conventions soit avec l'Etat ou ses représentants départementaux ou régionaux, soit avec les collectivités publiques, soit avec les organismes gérant les différents régimes d'assurance sociale, maladie, vieillesse...

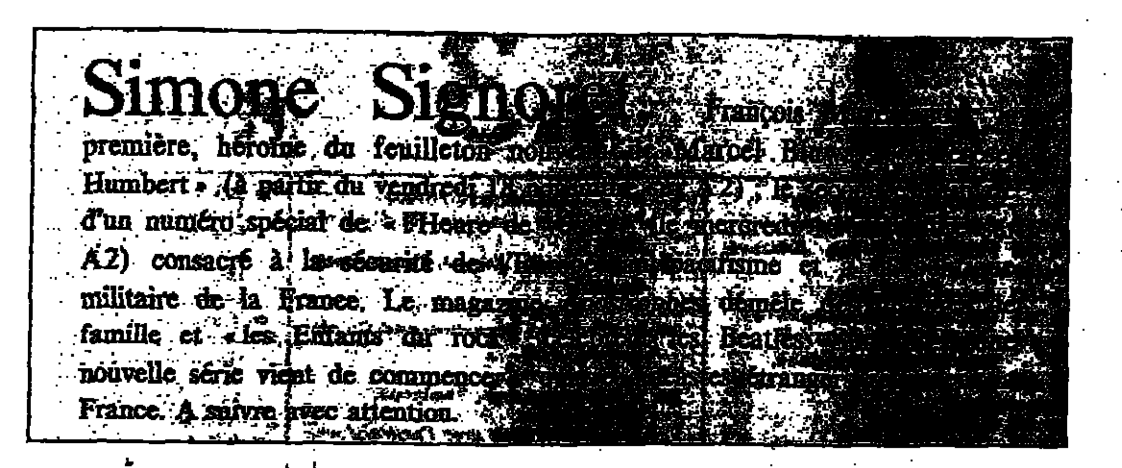
Les principes mêmes de ces conventions, que nous avions déjà mentionnés en présentant les différentes formes d'aides publiques, sont développés d'une part, et d'une manière générale, dans la circulaire du premier ministre du 27 janvier 1975 et, d'autre part, plus spécialement pour les associations relevant de sa compétence, par la circulaire du 25 février 1975 du ministre de la santé chargé de l'action sociale.

La mise en place de la décentralisation et les différents textes qui fixent les transferts de compétence étant en cours de publication, les procédures de conventionnement risquent d'être sensiblement modifiées au cours de l'année 1984 ; notamment la plupart des conventions relèveront non plus de la compétence du préfet commissaire de la République, mais du président du conseil général.

Nous nous sommes limités dans ce secteur de l'action sociale et médico-sociale au rappel des principes généraux. La grande diversité des publics concernés et des institutions privées de forme associative nous amènera à compléter ces conseils par l'étude de quelques cas, de l'enfance handicapée ou inadaptée aux personnes âgées, en passant par les jeunes travailleurs et les règles spécifiques qui les concernent.

* *Conseils rédigés par Service associations, association loi 1901,* 24, rue de Prony, 75017 Paris. Tél. : 380-34-09. Télex : SERVASS 650 344 F. (Consultations sur rendez-vous.)

هكذا من الأصل


Simone Signoret ... première, héroïne du feuilleton ... Humbert » ... d'un numéro spécial de ... A2) consacré à ... militaire de la France. Le magazine ... famille et « Les Enfants du rock » ... nouvelle série vient de commencer ... France. A suivre avec attention.

Quatre cinéastes étrangers, sur FR 3

La France sous l'œil des barbares...

LES curieux de tout, les amateurs d'expériences différentes, ont entrevu au moins deux des quatre films de la série télévisée « Regard sur la France », coproduite par FR 3 et l'I.N.A. *Les Voiles bas et en travers*, de Pierre Perrault, a clôturé le Festival du réel à Beaubourg en mars dernier. *Voyage au pays de Rimbaud*, de Dariush Merhrjui, a fait une apparition fugitive cet été à la Biennale de Venise, dans la section Venezia Giorno. Ces deux projections nous ont confirmé à l'avance l'originalité de l'entreprise. *Conte pour Anna*, d'Elma Sanders-Brahms et *Euskadi* d'Octave Iosseliani ajoutent à notre surprise, retournent eux aussi les règles du jeu : la France pour une fois n'exporte pas sa culture en sens unique (vers l'étranger) mais reçoit comme l'écho des réactions de ces mêmes étrangers face à notre histoire, à notre littérature, à nos paysages.

Selon la tradition de l'I.N.A., chaque film a une durée moyenne d'une heure, (un peu plus, un peu moins). Chaque réalisateur reçoit « carte blanche » pour tourner le sujet de son choix dans les limites budgétaires assez strictes (entre 600 000 et 900 000 F par film). Il s'agit, selon l'I.N.A., de « *sortir des sentiers battus des innombrables documentaires tournés sur la France...* » Le mot est lâché : « documentaire ». La télévision mais aussi le cinéma, puisqu'on a tourné en 16 mm, retrouvent la vocation première, l'effet immédiat de l'intervention des frères Lumière : témoigner sur la vie réelle. Chacun des quatres complices s'essaie quelque part à retrouver, derrière la réalité, un mythe.

Les Voiles bas et en travers, après *la Bête lumineuse* – l'avant-dernier film de Pierre Perrault, présenté à Cannes cette année et dont on annonce la sortie prochaine en France, – s'inscrit dans la continuité d'une œuvre qui depuis près d'un quart de siècle, depuis l'admirable série *Au pays de Neufve-France* et *Pour la suite du monde*, conte le caractère unique de cette terre de découvrances et de froidures, le Québec. L'année 1984 doit voir la célébration, des deux côtés de l'Atlantique, d'une année Jacques Cartier.

En guise de préface au grand film qu'il espère tourner sur le fleuve Saint-Laurent, qu'explora le premier Jacques Cartier, Pierre Perrault rend une visite fort peu officielle, assez impertinente, à Saint-Malo, la ville natale de Cartier. Une ville chargée d'histoire, de héros, en tête Châteaubriant, qui arrive mal à se libérer de tant de gloire, mais dont l'esprit, à en croire le cinéaste, reste toujours tourné vers l'aventure. Selon une méthode – un style plutôt, – inimitable et propre à l'auteur, l'histoire revit dans le médiocre aujourd'hui, n'arrête pas de nourrir l'imaginaire de quelques fous d'infini. Que cherche-t-on à travers l'océan, quelles misères y rencontre-t-on ? Quels rêves, quels espoirs ? Et, au fait, qui était donc vraiment ce Jacques Cartier, ancêtre des anciens terre-neuvas ?

Euskadi, à l'opposé du bavardage inspiré de Pierre Perrault, choisit une forme de silence très particulière, l'absence de la France officielle et de sa langue : Otar Iosseliani, natif de Géorgie, marginal lui-même de quelque manière dans l'immense empire soviéto-russe, regarde vivre d'autres marginaux du Pays basque français qui parlent encore la plus vieille langue d'Europe. Les premières images, en noir et en blanc, montrent la terre basque, telle la Géorgie natale du cinéaste, avant le folklore codifié. Quand vient la couleur, pour la célébration de la Fête-Dieu, mais surtout à l'occasion d'une étrange pastorale qui évoque, en termes cryptiques, pour le spectateur non informé, l'invasion du pays par les promoteurs, l'histoire soudain se conjugue au présent. La seule parole, totalement indéchiffrable pour nous, Français, est basque. l'audace de Iosseliani, comme de l'I.N.A., par-delà la vision poétique, vient de ce rappel discret des limites de *l'imperium* français.

Curieuse, inhabituelle idée en France... L'INA a demandé à quatre cinéastes étrangers de choisir la région qu'ils aiment, d'en parler. Helma Sanders-Brahms, Otar Iosseliani, Pierre Perrault et Dariush Merhrjui nous donnent leur « regard ».

Conte pour Anna est un récit à la toute première personne de l'amour lucide d'une femme allemande, la cinéaste, pour notre pays. Helma Sanders-Brahms dit à sa fillette Anna, par sa propre voix, avec ses propres intonations parfois fautives, quelle France elle connaît et cultive. Elle a choisi de s'attarder sur le pays de Colette, le Berry, de mélanger étroitement légende et réalité. Ses personnages existent, tout simplement, et parlent peu.

Voyage au pays de Rimbaud, du cinéaste iranien Dariush Merhrjui, se veut avec franchise, naïveté, candeur presque, « *un regard sur la France à travers un de ses reflets les plus purs, la poésie.* » Le poète c'est Rimband ; le décor principal, sa ville natale Charleville. Pourquoi s'évader un jour ? Comment finit-on au Harrar ? Des acteurs locaux rejouent la révolte de Rimbaud.

Quatre films motivés – profondément motivés – qui ne sont que la première partie d'une expérience, qui doit se poursuivre en 1984 avec quatre nouveaux « regards » : celui de Manoel de Oliveira – le film est pratiquement achevé et tout résumé dans son titre, *Nice, à propos de Jean Vigo* ; les autres, de Yavuz Ozkan, cinéaste turc, sur la fête à Beaubourg, de Safi Faye, Sénégal, sur la France comme ambassade culinaire (la Russie de Lénine, l'Italie de Mussolini, le Vietnam aujourd'hui et leurs citoyens émigrés à Paris qui... cuisinent), et de Marco Bellochio enfin (dont on attend l'accord définitif).

Pour nous, Français, « Regard sur la France » (titre original de la série, sans *s* à la fin de regard), conçu par Louisette Neil, productrice à l'I.N.A., en accord avec Serge Moati de FR 3, par-delà le témoignage subjectif de chaque cinéaste, nous invite à dépasser les fictions souvent usées à la corde, comme le « docucu » traditionnel. C'est un peu le cinéma qu'on réinvente.

LOUIS MARCORELLES.

★ *Les Voiles bas et en travers*, dimanche 13 novembre, *Conte pour Anna*, dimanche 20 novembre, *Euskadi*, dimanche 27 novembre, *Voyage au pays de Rimbaud*, dimanche 4 décembre, 20 h 35, FR 3.

Programmes régionaux de FR 3

Paris, cinq heures...

Il faut les trouver, ce n'est pas évident. Tandis que les journalistes sont logés rue de Marignan (juste en dessous de la rédaction de « Soir 3 »), les studios, qui ne sont pas leurs studios (les journalistes les partagent avec « Entrée libre », « Thalassa »), se trouvent rue François-1er. Quant à la direction administrative, elle s'est réfugiée cours Albert-1er, avant de déménager bientôt – mais où ? – pour laisser la place à la rédaction !

Nommé cet été, le directeur délégué à la région Paris-Ile-de-France -Centre-Normandie, Jean-Jacques Célérier, a trouvé une situation plutôt originale. « *Une région très importante qui n'existait pas.* » Paris-Ile-de-France-Centre est en pleine restructuration. On a détaché la Normandie (Haute et Basse, Rouen et Caen) de Paris-Ile-de-France-Centre (Paris et Orléans), mais la première reste cependant rattachée administrativement à la seconde. Pas de responsable des programmes en Normandie, bien que la région bénéficie d'une certaine autonomie pour concevoir sa grille et fabriquer quelques programmes.

FR 3 Ile-de-France-Centre, qui couvre cinq départements avec deux BRI (bureaux régionaux d'information), n'a pas de studios propres à Paris ni d'unité de production (il fait appel à des organismes extérieurs, à la S.F.P. ; ce qui coûte très cher). Dans cette situation hybride et compliquée, avec aussi peu de moyens que les autres, Jean-Jacques Célérier, rejoint depuis peu par Michèle Lagneau, responsable des programmes, a bâti une grille qui tient compte de la situation très particulière de Paris – capitale culturelle avec une vocation « parisienne » – tout en commençant de créer la région. Il utilise l'API comme tout le monde (« Dynastie », « Belle et Sébastien »...). Le BRI participe activement à la nouvelle grille en fournissant en plus des journaux quotidiens trois magazines de vingt-six minutes chacun (le lundi, sports ; le mercredi, reportages, enquêtes ; le samedi, culture). Compte tenu des moyens mis en œuvre, c'est un tour de force. On a vu d'excellents reportages, mais trop, vraiment trop de plateaux !

Jean-Jacques Célérier a fait appel à des journalistes de la presse écrite, des amis, Lucien Maison, Michel Mardore, Guy Dumur, Jean-Paul Aron, Régine Desforges, pour parler de jazz, de cinéma ou de théâtre.

Michèle Lagneau pense renouveler en janvier 1984 cette grille un peu chaotique et qui a changé de nombreuses fois. Comme dans les autres régions, une couleur différente chaque jour pour créer des habitudes. Elle fera largement appel à des organismes extérieurs, institutions culturelles, associations, d'accord pour produire des émissions qu'ils financeront complètement. FR 3 gardera le contrôle de la réalisation. La station va ainsi élargir la proposition faite à l'IRCAM (qui produit une série d'émissions jusqu'à fin 1984) à la Vidéothèque de Paris, à l'Union française des banques, au C.N.R.S. « audiovisuel », au Centre national des arts plastiques. La région tient également beaucoup à la « fenêtre ouverte » à Top TV, une association de professionnels de la télévision une « *future télé libre* », dit Michèle Lagneau, une sorte de magazine sur l'actualité audiovisuelle.

- **« Ecoutez votre siècle ».** – Le magazine de l'IRCAM, produit par l'IRCAM, une traversée du monde sonore, de la recherche musicale de Pierre Boulez. Bien (un vendredi par mois, à 18 h 4).
- **« Vie régionale ».** – Le magazine du mercredi, fabriqué par le BRI. Ouvert à toutes sortes de sujets, on y trouve des enquêtes sur le prêt-à-porter féminin, des retrouvailles d'anciens élèves, les branchés du câble, le bilan des exportations en Ile-de-France. Le reportage de Philippe Villati et Michel Bazille sur les premiers parloirs libres à Fleury-Mérogis (filmé presque en temps réel) était excellent. On attend celui annoncé sur le trafic des enfants yougoslaves enlevés à l'âge de trois ans et dressés au vol, filmés, caméra cachée, rue de Rivoli (en décembre). Le BRI a lancé également une série sur les télévisions régionales en Europe. Anne de Coudenhove propose, une fois par mois, des reportages réalisés en une journée et demie sur tout ce qui peut concerner les jeunes (chaque mercredi, 18 h 30).
- **« Troisième rang de face ».** – Encore un magazine réalisé par le BRI. Marie-Claire Gautier annonce quelques spectacles qu'elle a choisis (musique, théâtre, danse, cinéma). Les petits reportages sont bons, ce serait mieux sans les inévitables retours au plateau ! (chaque samedi, 17 h 35).
- **« Présence du théâtre ».** – Guy Dumur et José Barthomeuf se proposent, à tour de rôle, de nous faire connaître le théâtre vécu comme une aventure. Pas d'aventure pourtant dans la présentation (deux jeudis par mois, 18 h 30).
- **« Présence du cinéma ».** – Assis de dos (on ne le voit jamais) dans un fauteuil comme en ont les metteurs en scène, Michel Mardore interroge les metteurs en scène, des cinglés du cinoche. On y trouve de l'ironie, mais aussi des longueurs (un jeudi par mois, 18 h 30).
- **« Librairies ».** – Régine Desforges nous installe dans une librairie de Paris (faute de moyens, elle ne peut aller plus loin). Elle nous fait découvrir des livres, des personnes, de beaux moments. Mériterait parfois d'être raccourci (un vendredi par mois, 18 h 30).
- **« Magazine du jazz ».** – Une des rares émissions de jazz à la télévision, une vraie. On la doit à Lucien Malson, critique de jazz, et Patrick Le Guen. C'est assez fignolé. Extraits de concerts, de vieux films, les derniers disques parus, les livres... (un vendredi par mois, 18 h 30).
- **« Autour de ».** – Jean-Paul Aron, historien, nous fait goûter ses passions. Radio filmée (un vendredi par mois à 18 h 30).

CATHERINE HUMBLOT.

Les films de la semaine

* A VOIR
** GRAND FILM

par JACQUES SICLIER

LUNDI 14 NOVEMBRE

L'ODYSSÉE DU SOUS-MARIN NERKA*

Film américain de Robert Wise (1958), avec C. Gable, B. Lancaster, J. Warden, B. Dexter, D. Rickles (N.).
TF 1, 20 h 35 (95 mn).

Tempête psychologique à l'intérieur d'un sous-marin américain opérant contre les Japonais. Les valeurs militaires de 1943 vues avec la mentalité des années 50. Le décor du submersible est authentique.

BORSALINO AND C*

Film français de Jacques Deray (1974), avec A. Delon, C. Rouvel, R. Cucciolla, D. Ivernel, A. Falcon, R. Kolldehoff.
FR3, 20 h 35 (105 mn).

La suite de Borsalino, *sans Belmondo. Sous les attraits d'une reconstitution rétro, une sorte de tragédie de la vengeance avec Delon en truand exterminateur. Et derrière la pègre marseillaise des années 30, le visage du fascisme.*

MARDI 15 NOVEMBRE

BUFFET FROID*

Film français de Bertrand Blier (1979), avec G. Depardieu, B. Blier, J. Carmet, G. Page, M. Serrault, J. Rougerie.
A2, 20 h 35 (100 mn).

Mésaventures d'un chômeur, d'un assassin et d'un policier pas très net, sur un parcours semé de cadavres. L'angoisse de la vie quotidienne, de la solitude, de la violence, poussée jusqu'à l'absurde par un humour noir digne de Ionesco.

L'HOMME QUI N'A PAS D'ÉTOILE*

Film américain de King Vidor (1955), avec K. Douglas, J. Crain, C. Trevor, W. Campbell, J.-C. Flippen, R. Boone
FR 3, 20 h 50 (110 mn).

Un aventurier errant, une femme fatale propriétaire de ranch, un jeune homme qui a du mal à devenir adulte. Même si le réalisateur l'a plus ou moins renié, ce western lyrique est typiquement vidorien.

LA GLORIEUSE PARADE

Film américain de Michael Curtiz (1942), avec J. Cagney, J. Leslie, W. Huston, R. Whorf, G. Tobias, R. Decamp (N.).
FR3, 23 h (120 mn).

La biographie romancée d'un artiste de music-hall, né en 1878. A voir par curiosité : James Cagney chante, danse et imite le président Roosevelt, pour la note patriotique.

JEUDI 17 NOVEMBRE

VIOLENCE ET PASSION**

Film franco-italien de L. Visconti (1974), avec B. Lancaster, S. Mangano, H. Berger, C. Marsani, S. Patrizi, C. Cardinale.
FR3, 20 h 40 (120 mn).

Un vieil homme, retiré dans un palais romain, entouré de ses livres et de ses tableaux, est troublé par l'intrusion d'une famille bourgeoise décadente et d'un jeune « terroriste ». L'aile de la mort passe sur ce film superbe et désenchanté où Visconti, atteint par la maladie, exprimait ses doutes personnels, à travers le personnage de Lancaster.

VENDREDI 18 NOVEMBRE

L'OPINION PUBLIQUE**

Film américain de Charles Chaplin (1923), avec E. Purviance, A. Menjou, C. Miller, L. Knott, C. French, C. Geldert (N., muet).
A 2, 23 h (80 mn).

L'œuvre la plus secrète de Chaplin, réalisateur (acteur, il y fait juste une apparition), retirée par lui de l'exploitation et cachée pratiquement jusqu'à sa mort. L'étonnant portrait d'une jeune provinciale française qui se croit abandonnée par son fiancé et devient, à Paris, la maîtresse d'un homme d'affaires. Chaplin mêle en virtuose le drame réaliste et la comédie mondaine, pour cette histoire corrosive d'une femme constamment culpabilisée par le monde masculin.

DIMANCHE 20 NOVEMBRE

UNE BIBLE ET UN FUSIL

Film américain de Stuart Millar (1975), avec J. Wayne, K. Hepburn, A. Zerbe, R. Jordan, J. McIntire, S. Martin.
TF 1, 20 h 35. (110 mn).

La rencontre quasiment mythique de John Wayne et Katharine Hepburn, dans un film d'aventures – malheureusement raté – qui voulait rappeler African Queen, *de John Huston.*

L'HOMME QUI ASSASSINA*

Film allemand de Kurd Bernhardt (1930), avec C. Veidt, H. George, T. von Mollo, F. Haerlin, F. Kayler, E. Ponto (N., v.o. sous-titrée).
FR3, 22 h 30 (75 mn).

Drame du dévouement amoureux dans la haute société et l'atmosphère cosmopolite de Constantinople. L'avantage de la version allemande – sur la française tournée en même temps – est la présence de Conrad Veidt le magnifique.

TÉLÉVISION

Documentaire

Le corps mutilé

C'EST étrange, insolite. La scène semble se dérouler très loin, au bout du monde. Lui a les traits tirés, le visage grave, fermé à double tour. Elle est muette, belle, impénétrable. Pourtant, c'est un jour de fête : le jour de l'Ascension, le plus beau jour de leur vie. Dans la cuisine, on caramélise les derniers étages de l'immense pièce montée. Dans la salle de séjour enguirlandée, enfants, pères, mères, oncles et tantes attendent les mariés. Pour la petite bourgade de Pommeraye, près d'Angers, c'est un mariage inhabituel et surprenant que l'union d'une jeune fille à la douceur angélique et d'un homme de trente-huit ans, fixé sur une chaise roulante, victime d'une maladie héréditaire nommée myopathie.

« Ce qui m'intéressait au départ, dit Monique Saladin, auteur des *Echos de la noce, c'était le point de vue des personnes valides sur les handicapés, ces deux communautés séparées, qui ont peur l'une de l'autre, qui n'osent pas s'affronter. »* Le documentaire est bâti sous cet angle, sur trois *plans superposés, censés s'éclairer.*

Des images impressionnistes intenses, le temps suspendu d'une cérémonie poignante, crispée. Les portraits des parents du marié : *gros plan sur* des visages strillés par l'angoisse, fruit de nombreuses années de rumination sur le handicap d'un fils, *vécu inconsciemment comme une faute.* Enfin, le regard « voyeur » d'une caméra qui, semble-t-il, a pris plaisir à fureter de-ci de-là, fixant avec une *complaisance certaine le corps abîmé torse nu.*

Sur ces images, trop habilement mises en scène, comme une fiction parfois, Monique Saladin a greffé deux discours en voix « *off* » : *celui de la vox populi,* sur ladite « *monstruosité* » (cachés derrière leurs fenêtres voilées, les gens susurrent, ne *disent rien, presque rien,* se cachent les yeux, fantasment...) ; l'autre, celui d'une femme qui a eu des rapports sexuels avec un handicapé, qui dit la *vérité toute crue dans un langage très « psy ». « Quand j'étais avec mon copain handicapé,* dit-elle, *j'imaginais le regard des autres sur moi : elle n'est pas normale, elle a des problèmes, elle est frigide ou elle n'est pas sortie de son œdipe... Le handicap se rattache au fantasme de l'impuissance puisque le corps est empêché d'une certaine manière. »*

Hantise de la mort et de la maladie, peur de la *différence, le documentaire traduit assez bien nos* pensées intimes sur le corps. Si les différents plans qui sous-tendent *les Echos de la noce* s'imbriquent trop artificiellement (Monique Saladin a eu d'énormes problèmes de montage et de réalisation), l'ensemble comporte cependant quelques temps forts.

MARC GIANNÉSINI.

★ LES ÉCHOS DE LA NOCE, A2, dimanche 20 novembre, 21 h 40 (52 minutes).

Musiques

Rameau, badin

CE gentilhomme à l'élégance princière est autoritaire, presque tyrannique, un brin filou et gentiment cabotin. Une constante de caractère : il rouspète continuellement et ne cesse de hurler à ses musiciens que la musique est le langage du cœur. Jean-Philippe Rameau aux prises avec ses clarinettistes, ses violonistes, Rameau sensible aux coquineries charnelles, Rameau enfin *incompris par son temps, voici le héros démythifié,* humain (il a quelques ressemblances avec son neveu), imaginé par Max Gérard.

Mélange d'opéra, de bal masqué dans la tradition baroque du dix-huitième, ce film n'a rien d'un hommage pompeux au compositeur né à Dijon (on fête cette année le trois centième anniversaire de sa naissance). C'est un divertissement cousu main, soigneusement bricolé à FR 3 Bourgogne-Franche-Comté pour la petite somme de 140 000 F. Bernard Menez dans le rôle du compositeur, est enjoué, badin.

M. G.

★ RAMEAU OU LE LANGAGE DU CŒUR, FR 3, le mercredi 16 novembre à 22 h 10 (55 minutes).



Téléfilm

Cocker

DIABLE, mais que se passe-t-il ? Christine ne veut plus faire l'amour avec son mari ni lui laver ses chaussettes ni lui faire à dîner. Pourquoi ? Parce que Marc, gentil hurluberlu, a eu la malencontreuse idée de prendre en garde, pendant une semaine, le cocker d'une de ses collègues de bureau. Le cocker est mignon mais il a la fâcheuse tendance de « s'oublier » sur la moquette. Est-ce un drame ? Non. Michel Favart a tenté d'en faire une comédie légère avec André Dussolier (irréprochable) dans le rôle du jeune mari. Hélas, la comédie démarre lentement, se poursuit lourdement, et a un mal (de chien) à se conclure.

M. G.

★ UN, DEUX, TROIS... SOLEIL, TF1, jeudi 17 novembre, 20 h 35 (90 minutes).

LUNDI 14 NOVEMBRE

TF 1

11 h 30 Vision plus.
12 h Le rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 45 Ces chers disparus.
14 h 5 A Paris, mon quartier : l'île Saint-Louis. C.N.D.P.
15 h 25 Téléfilm : L'express ne répond plus.
Un ancien cheminot cherche les assassins de sa femme et de son fils.
15 h 50 Documentaire : Charles-André Julien (diff. le 10 nov.).
16 h 50 Octet et quart de pouce : Magazine de la vidéo et informatique.
18 h Série : Le provocateur.
18 h 20 Le village dans les nuages.
18 h 40 Variétoscope.
18 h 55 7 h moins 5.
19 h Météorologie.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Jeu : Les petits drôles (Lire notre article ci-contre).
20 h Journal.
20 h 35 Film : L'Odyssée du sous-marin Nerka, de Robert Wise.
22 h 10 Magazine de la santé : Vieillir, d'Igor Barrère et E. Lalou.
La vieillesse est-elle une maladie ? Des témoignages de personnes âgées, avec la participation du docteur Françoise Forette (hôpital Broca).
23 h 10 Journal.

A 2

12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
13 h 35 Feuilleton : les Amours romantiques.
13 h 50 Aujourd'hui la vie.
14 h 55 Ces merveilleuses pierres.
15 h 45 Cette semaine sur A2.
16 h Reprise : Apostrophes.
17 h 20 La télévision des téléspectateurs.
17 h 40 Récré A 2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Des chiffres et des lettres.
19 h 10 D'accord pas d'accord.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Emmenez-moi au théâtre : la Seconde Surprise de l'amour, de Marivaux, mise en scène J.-P. Miquel. Avec L. Mikael, J.-M. Flotats...
La marquise a perdu son mari, le cloître a ravi la fiancée du chevalier. Il ne reste aux deux amants qu'à s'aimer en dépit des vanités, des jalousies et des quiproquos. Légèreté et grâce du divin Marivaux.
22 h 25 Magazine : Plaisir du théâtre. De P. Laville.
Maréchal-Jouhandeau, au Théâtre du Rond-Point ; Topor-Ribes ; la Cage aux folles à Broadway...
23 h 25 Journal.

FR 3

17 h Télévision régionale.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : l'Inspecteur Gadget.
20 h Les jeux.
20 h 35 Film : Borsalino and Co. de Jacques Deray.
22 h 20 Journal.
22 h 40 Magazine : Thalassa.
De G. Pernoud.
Bienvenue à bord avec l'amiral Leenhardt.
23 h 25 Prélude à la nuit.
« Sonate pour basson et piano » de Camille Saint-Saëns, par les musiciens de la République populaire de Chine. Jian Min Zhang, basson et Mme Chow Ching Ling, piano.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, Chips ; 21 h, *Coup de torchon,* film de B. Tavernier (avec Ph. Noiret, I. Huppert...) ; 22 h 10, La joie de lire.
- T.M.C., 19 h 35, Dallas ; 20 h 35, *Gipsy,* film de J. Losey (avec *M. Merccouri)* ; 22 h 25, Variétés : vidéo-solo.
- *R.T.B., 20 h 5,* Écran-témoin : *La Femme flic,* film d'Y. Boisset (avec Miou-Miou, J.-M. Thibault...)
- TELE 2, 20 h, Seniorama : *Les Immigrés* ; 20 h 30, Théâtre wallon : *Parrain d'Amérique* ; 22 h 30, Indépendants à votre service.
- T.S.R., 20 h 10, Spécial cinéma ; 22 h 45, Téléjournal ; 23 h, L'antenne est à vous.

MARDI 15 NOVEMBRE

TF 1

11 h 30 Vision plus.
12 h Le rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 45 Portes ouvertes.
Magazine des handicapés.
14 h 5 A la découverte de l'énergie solaire : au camp d'été de Cornus.
14 h 25 Série : Amicalement vôtre.
15 h 15 Magazine de la santé : Vieillir (reprise).
16 h 15 Le forum du mardi.
17 h 30 Série documentaire : le paradis des chefs.
18 h Série : Le provocateur.
18 h 20 Le village dans les nuages.
18 h 40 Variétoscope.
18 h 55 7 h moins 5.
19 h Météorologie.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Jeu : Les petits drôles.
20 h Journal.
20 h 30 D'accord, pas d'accord.
20 h 35 Théâtre : La chienne dactylographe, de Gilles Roignant. Mise en scène de Daniel Benoin. Avec P. Castagné, I. Ehni...
Le monde luxueux de la féminité artificielle, à travers les mésaventures de Nina Carmona, créatrice de modèles sous l'occupation, convoitée par l'occupant allemand et suspectée par ses proches d'intelligence avec l'ennemi.
22 h 35 Balle de match : Tennis.
23 h 5 Journal.

A 2

10 h 30 ANTIOPE.
12 h 5 Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
13 h 35 Feuilleton : Les amours romantiques.
13 h 50 Aujourd'hui la vie.
14 h 55 Série : Ces merveilleuses pierres.
15 h 45 Reprise : La chasse aux trésors (diff. le 13 nov.).
16 h 45 Entre vous, de L. Bériot.
Terre des hommes au Sénégal.
17 h 45 Récré A 2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Des chiffres et des lettres.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 30 D'accord pas d'accord.
20 h 35 Film : Buffet froid, de Bertrand Blier.
22 h 15 Magazine : Lire c'est vivre, de P. Dumayet.
Peter Ibbetson, de Georges Dumourier.
Le livre d'un grand humoriste dans la tradition de Dickens, sur l'art de diriger ses rêves. Avec Roger Wybot, patron de la D.S.T. Le Père Biondi, et le dessinateur Cabu. Une émission toute en finesse.
23 h 5 Journal.

FR 3

17 h Télévision régionale.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : L'inspecteur Gadget.
20 h Les jeux.
20 h 30 D'accord, pas d'accord (I.N.C.).
20 h 35 La dernière séance.
Emission d'Eddy Mitchell et Gérard Jourd'hui. 20 h 35, Dessin animé : Bugs Bunny ; 22 h 15, Tex Avery ; 22 h 25, Les réclames ; 22 h 30, L'attraction.
20 h 50 Premier film : L'homme qui n'a pas d'étoile, de King Vidor.
22 h 40 Journal.
23 h Deuxième film : La glorieuse parade, de Michael Curtiz.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, Série : « La Fureur des anges » ; 21 h, A vous de choisir : *l'Astragale,* film français de G. Casaril, ou *le Lien,* film d'I. Bergman.
- T.M.C., *19 h 35,* Série : « La légende d'Adams et de l'ours Benjamin » ; *20 h 35, Rock'n roll,* film de V. de Sisti ; 22 h 5, Émission évangélique.
- R.T.B., 20 h 5, Feuilleton : Marco Polo ; 21 h 5, Vidéogram ; 21 h 50, Écritures (magazine littéraire) ; 22 h 55, Émission politique.
- TELE 2, 20 h 5, Minute papillon : Spécial communication.
- T.S.R., 20 h 5, « Dynastie » ; 21 h, Les grandes maladies ; 21 h 55, L'amour des pierres : Katharina von Arx ; 22 h 20, Téléjournal ; 22 h 35, Hockey sur glace.

MERCREDI 16 NOVEMBRE

TF 1

11 h 30 Vision plus.
12 h Le rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 35 Un métier pour demain.
13 h 50 Vitamines.
16 h 40 Jouer le jeu de la santé.
16 h 45 Temps X.
17 h 40 Info-jeunes.
17 h 55 Jack spot.
18 h 20 Le village dans les nuages.
18 h 40 Variétoscope.
18 h 55 7 h moins 5.
19 h Météorologie.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Jeu : Les petits drôles.
19 h 53 Tirage du loto.
20 h Journal.
20 h 35 Les mercredis de l'information : Les homosexuels.
Magazine proposé par A. Denvers.
Quatre ou cinq portraits choisis d'homosexuels et de lesbiennes. Chris et Chantal, mariées et mères de famille. Homos et écolos devenus bergers près de Limoux racontent.
21 h 40 Twyla Tharp Dance.
22 h 10 Histoires naturelles : la rivière et les hommes.
22 h 40 Journal.

A 2

10 h 30 ANTIOPE.
12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
13 h 50 Feuilleton : Les amours romantiques.
13 h 50 Les carnets de l'aventure.
14 h 25 Dessins animés
15 h Récré A 2.
17 h 10 Platine 45.
Avec Time Bandits, Michel Berger...
17 h 45 Terre des bêtes.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Des chiffres et des lettres.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 L'heure de vérité.
Magazine de F.-H. de Virieu.
Avec M. François Mitterrand, président de la République.
21 h 55 Moi... je.
Magazine de Bernard Bouthier.
Au sommaire : Le troc ou comment continuer à travailler, à consommer, en payant moins d'impôts ; Tornade blanche chez les gens ordinaires : les nouveaux utilisateurs de cocaïne... etc.
22 h 55 Histoires courtes.
23 h 5 Journal.

FR 3

15 h En direct de l'Assemblée nationale.
Questions au gouvernement.
17 h Télévision régionale.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : L'inspecteur Gadget.
20 h Les jeux.
20 h 35 Variétés : Cadence 3.
Emission de Guy Lux et Lela Milcic.
Avec Chantal Goya, Gérard Lenorman...
21 h 50 Journal.
22 h 10 Téléfilm : Jean-Philippe Rameau ou le langage du cœur.
(Lire notre article ci-contre.)
23 h Prélude à la nuit.
« Quatuor avec flûte », de Mozart, par C. Cantin, flûte, R. Dogareil, violon, P. Hadjaje, alto, P. Chérond, violoncelle.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, Feuilleton : « le Souffle de la guerre » *(2e partie)* ; 21 h, Finale du tournoi international de tennis (en direct du Luxembourg) ; 23 h, Essais.
- T.M.C., 19 h 35, Série : « le Fou du désert » ; 20 h 35, *Les héros meurent jeunes,* film de H. Philipps ; 22 h 10, Chrono, magazine automobile.
- R.T.B., 20 h, Concert au *Palais royal* ; 20 h 10, Jeu : Risquons tout ; 21 h 10, Planète *des hommes* ; 22 h 15, Feuilleton : « Sang et honneur » ; 23 h 30, Un autre regard.
- TELE 2, 20 h, Sports 2 (tennis, gymnastique).
- T.S.R., 20 h 5, Johnny Hallyday au Palais des Sports de Paris ; *21 h 10, Téléscope* ; 22 h 5, Craintes sur les parois.

JEUDI 17 NOVEMBRE

TF 1

11 h 30 Vision plus.
12 h Le rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 45 Objectif santé.
18 h Feuilleton : le Provocateur.
18 h 15 Le village dans les nuages.
18 h 40 Variétoscope.
18 h 55 7 h moins 5.
19 h Météorologie.
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 40 Heu-reux, avec F. Raynaud.
20 h Journal.
20 h 35 Téléfilm : Un, deux, trois... soleil. Réal. M. Favard.
(Lire notre article ci-contre.)
22 h 10 Document : Charles-André Julien de C. Jourde et J.-N. Roy.
Front populaire, pouvoir et décolonisation. Deuxième volet du trajet politique de Charles-André Julien. Une myriade d'informations sur la décolonisation en Tunisie et au Maroc, des anecdotes glanées dans les couloirs de ministère... Ce documentaire – consciencieux mais sans grande originalité formelle – restitue assez bien les espoirs et les désillusions de toute une génération de gauche.
23 h 10 Journal.

A 2

10 h 30 ANTIOPE.
12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
13 h 35 Les amours romantiques.
13 h 50 Aujourd'hui la vie.
14 h 55 Téléfilm : Opération charme. Réal. J. Asún. (Redif.)
Combats maritimes pendant la Deuxième guerre mondiale.
16 h 30 Un temps pour tout.
17 h 45 Récré A2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Des chiffres et des lettres.
19 h 10 D'accord, pas d'accord
19 h 15 Emissions régionales.
19 h 35 Expression directe : Sénat.
20 h Journal.
20 h 35 Série : Martin Eden.
Alcool, phtisie, les aventures nordiques d'un des plus beaux personnages de Jack London.
21 h 30 L'histoire en question : le suicide de Mata-Hari, de A. Decaux.
Mata-Hari, le mythe, la mystérieuse danseuse orientale arrêtée en 1917 pour espionnage.
22 h 45 Histoires courtes.
23 h Journal.

FR 3

17 h Télévision régionale.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : L'inspecteur Gadget.
20 h Les jeux.
20 h 35 Ciné-Passion.
Emission de M.-C. Barrault.
20 h 40 Film : Violence et passion, de Luchino Visconti.
22 h 40 Journal.
23 h Boîte aux lettres, magazine littéraire de J. Garcin.
Sur le thème : du livre politique comme genre littéraire... Avec Jean-François Kahn et Jean-Michel Boyer.
0 h 5 Prélude à la nuit.
Deux valses de Tailleferre, par Philippe Corre et E. Exerjean, piano.

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, « La croisière s'amuse » ; 21 h, « Dallas » ; 22 h, R.T.L.-Plus : « l'Amérique se souvient » ; 23 h, Bonp (émission en langue anglaise).
- T.M.C., 19 h 35, « Toutes griffes dehors » ; 20 h 35, *Les grands sentiments font les bons gueuletons,* film de M. Berny ; 22 h 25, Eurosports
- R.T.B., 20 h, Autant savoir ; 20 h 25, *Les yeux de Laura Mars,* film d'I. Kershner (avec F. Dunaway) ; 22 h 5, Carrousel aux images ; 23 h 5, Émission politique.
- TELE 2, 20 h, Le meilleur des mondes ; 21 h 5, Tennis.
- T.S.R., 20 h 5, Temps présent ; 21 h 10, Meurtre avec préméditation ; 22 h 25, Porporino (téléfilm).

TÉLÉVISION

Feuilleton

Signoret, royale

C'EST du grand Simone Signoret. C'est du Bluwal pur. C'est un super-feuilleton de télévision comme on en faisait au temps glorieux des Buttes-Chaumont. La classe, quoi ! Un scénario inspiré d'une histoire vraie qui fit les délices des journaux à la fin du dix-neuvième siècle et au tout début de celui-ci, une affaire « énorme », à l'époque où le nom de Dreyfus partageait la France, où « scandale financier » voulait dire « canal de Panama », où les présidents de la III[e] République encore jeune se succédaient. Thérèse Humbert — née Daurignac, plutôt fauchée, en 1856 dans la Haute-Garonne — fit durer pendant vingt ans, tout en haut du pavé, une supercherie aux allures de canular.

Mme Humbert, comme Mme Arthur, fut une femme qui fit « parler d'elle longtemps ». Non point tant en raison de ses charmes, mais à cause d'un héritage « en bois », une fortune imaginaire de 100 millions de francs. Mme Humbert qui était une forte femme, avait réussi à faire croire, de 1892 à 1902, aux créanciers les plus sérieux, aux gros bonnets de la société, qu'un millionnaire américain, appelé Crawford, l'avait instituée sa légataire universelle. Et si l'argent frais n'arrivait pas, c'était (disait-elle) que deux des neveux du donateur mettaient des bâtons dans les roues, prétendaient aussi à la succession, bref, l'empêchaient d'entrer en possession de son bien.

Procès... et procédures. Les meilleurs avocats ont défendu le cas de cette « pauvre » Mme Humbert, provinciale rouée aux allures bon enfant, qui avait été assez maligne, en 1878, pour se faire épouser par un parti avantageux, Frédéric Humbert, fils d'un ancien garde des sceaux, ancien député, peintre et poète... Le gros lot en somme pour une fille « simple » et surtout dépourvue de dot...

Les dupes de Mme Humbert, comme les fameux amants de Mme Arthur, ont été plus que nombreux. Quant tout fut « fini », y compris l'illusion contenue dans le coffre-fort sous séquestre, Frédéric Humbert dans sa prison inventa, paraît-il, une chanson : *« Ma grande Thérèse, on va vivre à l'aise, on a des millions et des picaillons, tout notre pécule n'est pas dans la Lune... »*

L'escroquerie mise au grand jour, les époux s'en tirèrent avec une peine minimum (eux pour qui un banquier s'était suicidé, un notaire ruiné). Simone Signoret avoue avoir été fascinée, dès l'enfance, par cette histoire. C'est elle qui a eu l'idée d'en faire un film. Jean-Claude Grimbert a « rétabli » le scénario original, digne d'un policier datant de la fin du règne de Victoria. Marcel Bluwal, visiblement, s'est délecté à décrire les salons, les cuisines et les entrées d'hôtels particuliers, plus 1880 que nature. François Périer est irrésistible en gérant de biens fortuné. Citons, parmi une brochette de comédiens brillants, Michel Aumont, Gérard Desarthe, Guy Tréjan, Bertrand Bonvoisin et Christine Murillo, parfaite dans le rôle de la sœur de l'héritière, un peu godiche. Les décors et les costumes sont beaux. La musique originale l'est moins, mais on regarde avec bonheur « Signoret » jouer le grand jeu, elle-même royale.

MATHILDE LA BARDONNIE.

★ **THÉRÈSE HUMBERT, A2, les vendredis 18 et 25 novembre, 2 et 9 décembre, 20 h 35 (55 minutes chacun).**

Jeux

Deux mères donnent leur langue au chat

L*E petit théâtre de Bouvard* blaqueboulé ou simplement chahuté ? TF1 a décidé de lancer à la même heure tous les jours un nouveau jeu : *Les petits drôles*, une trouvaille de Jacques Antoine, réalisée par Jean-Roger Cadet et animée par la nouvelle coqueluche, le blagueur, grand vendeur de boniments en pochettes Fabrice. Une émission censée entraîner les télespectateurs au journal de 20 h.

Le principe est simple, accessible à tout cerveau normalement constitué : des enfants de six à dix ans donnent leur propre définition d'un mot sans le prononcer. Deux mères de famille doivent le trouver. Chaque bonne réponse sera récompensée de 200 F. Langue au chat, jeux de mots cocasses peut-être... Pour concurrencer le savant Bouvard, l'animateur et ses petits drôles devront certainement être... drôles.

★ **LES PETITS DROLES, TF1, à partir du lundi 14 novembre à 19 h 40 (15 minutes environ).**

VENDREDI 18 NOVEMBRE

TF1

- **11 h 30 Vision plus.**
- **12 h Le rendez-vous d'Annik.**
- **12 h 30 Atout cœur.**
- **13 h Journal.**
- **14 h 5 Jeux de masques (émission du C.N.D.P.)**
- **18 h Feuilleton : le Provocateur.**
- **18 h 15 Le village dans les nuages.**
- **18 h 40 Variétoscope.**
- **18 h 55 Sept heures moins cinq.**
- **19 h Météorologie.**
- **19 h 15 Émissions régionales.**
- **19 h 40 Jeu : Les petits drôles.**
- **20 h Journal.**
- **20 h 35 Variétés : Porte-bonheur,** de P. Sabatier et R. Grumbach. *Avec Julien Clerc, Eddy Mitchell, Michel Sardou, Charles Aznavour, Ginette Renaud, Pierre Perret.*
- **21 h 40 Série : La vie de Berlioz,** de F. Boyer, réal. J. Trebouta. Avec D. Mesguich, J.-M. Balembois, A. Daems... *Deuxième épisode de la vie du compositeur : Berlioz, en cours au Conservatoire, est aux prises avec l'humeur de Chérubini, qu'il déteste. Berlioz, incarné par Daniel Mesguisch, se libère et l'inspiration s'impose à lui.*
- **22 h 40 Bravos.** Magazine de J. Artur et C. Garbisu. *« Grand-père » de R. Forlani à la Gaîté-Montparnasse, « Cet animal étrange », de G. Arout au Théâtre de l'Athénée, Fabienne Thibeault à Bobino...*
- **23 h 25 Journal et cinq jours en Bourse.**

A2

- **10 h 30 ANTIOPE.**
- **12 h Journal** (et à 12 h 45).
- **12 h 10 Jeu : l'Académie des neuf.**
- **13 h 35 Feuilleton : Les amours romantiques.**
- **13 h 50 Aujourd'hui la vie.**
- **14 h 55 Série : Ces merveilleuses pierres**
- **15 h 45 Reprise : L'histoire en question (Mata Hari).** (Diff. 17 novembre.)
- **17 h 10 Itinéraires.** Femmes de Méditerranée.
- **17 h 45 Récré A2.**
- **18 h 30 C'est la vie.**
- **18 h 45 Des chiffres et des lettres.**
- **19 h 15 Émissions régionales.**
- **19 h 40 Le théâtre de Bouvard.**
- **20 h Journal.**
- **20 h 35 Feuilleton : Thérèse Humbert.** De J.-C. Grumbert, réal. M. Bluwal. Avec S. Signoret, R. Rimbaud, B. Fresson, F. Périer. *(Lire notre article ci-contre.)*
- **21 h 35 Apostrophes.** Magazine littéraire de B. Pivot. Sur le thème : « Quelles familles ! », sont invités : Bette Bao Lord *(Lune de printemps)*, Christian Combaz *(Oncle Octave)*, Marek Halter, *(La Mémoire d'Abraham)*, Catherine Hermary-Vielle *(la Brinvilliers)*, Catherine Riboit *(Triomphe de l'amour)*.
- **22 h 50 Journal.**
- **23 h Ciné-club (cycle Charlie Chaplin) : L'opinion publique, de C. Chaplin.**

FR3

- **17 h Télévision régionale.** *Programmes autonomes des douze régions.*
- **19 h 50 Dessin animé : l'Inspecteur Gadget.**
- **20 h Les jeux.**
- **20 h 30 D'accord pas d'accord.**
- **20 h 35 Vendredi : Macho et bello...** Magazine d'information de A. Campana. *Quatre reportages de la télévision italienne, la RAI : La construction d'un mur dans la ville de Carpi en Émilie, et le début d'un jeu collectif et d'une gigantesque blague ; le plus grand hôtel de Milan, quartier général de la Maffia ; les hommes et les produits de beauté ; une révolution dans le conditionnement d'un produit : le vin en boîte.*
- **21 h 30 Journal.**
- **21 h 50 Flash 3.** Magazine de la photo de J. Bardin, P. Dhostel et J. Eguer. *Les coulisses du grand reportage, les pionniers de la photographie, l'actualité des expositions.*
- **22 h 35 Prélude à la nuit.** *« Quintette pour piano et cordes », de Schumann, par G. Tacchino, piano, P. Bride et C. Giardelli, violon, B. Pasquier, P. Boufil, violoncelle.*

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, « Starsky et Hutch » ; 21 h, « Dynastie » ; 22 h, *Mourir d'aimer*, film d'A. Cayatte ; 23 h 30, La caméra de l'étrange.
- T.M.C., 19 h 35, Série : Les invités ; 20 h 35, *Rak*, film de C. Belmont (avec Sami Frey).
- R.T.B., 20 h, Document : Comme en Californie ; 21 h, Dernière séance : *le Roman de Mildred Pierce*, film américain de M. Curtiz.
- TELE 2, 20 h 5, Dessins animés ; 20 h 15, Tennis.
- T.S.R., 20 h 35, Jeu de l'oie savante ; 21 h 25, Rock et Belles Oreilles ; 22 h 35, Téléjournal ; 22 h 50, *Aloïse*, film de L. de Kermadec.

SAMEDI 19 NOVEMBRE

TF1

- **9 h 30 Vision plus.**
- **10 h Casaques et bottes de cuir.** Magazine du cheval.
- **10 h 30 La maison de TF 1.**
- **12 h Bonjour, bon appétit.**
- **12 h 30 La séquence du spectateur.**
- **13 h Journal.**
- **13 h 35 Amuse-gueule.**
- **14 h 5 Série : Starsky et Hutch.**
- **14 h 55 Le grand ring dingue.**
- **15 h 35 C'est super.**
- **16 h Dessin animé : Capitaine Flam.**
- **16 h 30 Histoires naturelles.** La chasse à l'arc.
- **17 h Série : Pause-café.**
- **17 h 55 Pépin câlin.**
- **18 h Trente millions d'amis.**
- **18 h 30 Magazine Auto-moto.**
- **19 h 5 D'accord, pas d'accord.**
- **19 h 15 Emissions régionales.**
- **19 h 40 Jeu : Les petits drôles.**
- **20 h Journal.**
- **20 h 35 Série : Dallas.** Réal. I. J. Moore. *Sue Ellen accepte enfin l'offre de mariage de J.-R. laissant Clayton et Clift plus désemparés que jamais.*
- **21 h 35 Droit de réponse : La revue de presse.** Emission de M. Polac.
- **22 h 25 Etoiles et toiles : Le cinéma italien.** Magazine du cinéma de F. Mitterrand. *Autour de Vittorio de Sica et du Voleur de bicyclettes.*
- **23 h 40 Journal.**

A2

- **10 h 15 ANTIOPE.**
- **11 h 10 Journal des sourds et des malentendants.**
- **11 h 30 Platine 45.** *Avec Charlélie Couture, Time Bandits, Kis, Michel Berger...*
- **12 h A nous deux.**
- **12 h 45 Journal.**
- **13 h 35 Série : Ah ! quelle famille.**
- **14 h La course autour du monde.**
- **14 h 55 Les jeux du stade.**
- **17 h Récré A 2.**
- **17 h 50 Les carnets de l'aventure.** *« Birdmen of Kilimandjaro », de A. Mac Dougall (deltaplane depuis le sommet du Kilimandjaro) ; « La Luire, cavernes et siphons », de J.-P. Janssen.*
- **18 h 45 Jeu : Des chiffres et des lettres.**
- **19 h 10 D'accord pas d'accord.**
- **19 h 15 Emissions régionales.**
- **19 h 40 Le théâtre de Bouvard.**
- **20 h Journal.**
- **20 h 35 Variétés : Champs-Elysées,** de M. Drucker. *Autour de Patrick Sébastien.*
- **22 h 5 Magazine : les enfants du rock.** *Spécial Beatles, avec le film « Magical mystery tour » (Redif.).*
- **23 h 20 Journal.**

FR3

- **12 h 30 Les pieds sur terre.** Magazine proposé par la Mutualité Sociale agricole
- **13 h 30 Horizon.** Le magazine des armées.
- **14 h Entrée libre.** Une émission du C.N.D.P. 14 h 5, Images d'histoire ; 14 h 15, Portrait de la cantatrice L. Lévy ; 14 h 30, Profession : musiciennes ; 14 h 45, Espace au présent ; 15 h 20, L.-F. Céline : extraits de « Voyage au bout de la nuit » ; 15 h 40, Les jardins du verre.
- **16 h 15 Liberté 3.** Magazine de J.-C. Coury. *Autour du 11 novembre avec la Croix-Rouge française et trois autres associations.*
- **17 h 30 Télévision régionale.** *Programmes autonomes des douze régions.*
- **19 h 50 Dessin animé : L'inspecteur Gadget.**
- **20 h Les jeux.**
- **20 h 35 Série Agatha Christie : Un emploi princier.** Réal. C. Coke. *Jane, jeune fille pauvre et jolie, répond à une offre d'emploi sur les conseils d'un ami, une drôle d'offre, suivie d'événements surprenants, curieux. La mise en scène de ces nouvelles d'Agatha Christie est souvent décevante.*
- **21 h 35 Série : Merci Bernard.** Réal. J.-M. Ribes. *Avec Topor, Gebé, Cavanna, Marshall...*
- **21 h 55 Journal** (et à 23 h 5).
- **22 h 15 Magazine : Confrontations.** Réal. H. Chapier et M. Naudy. *Avec M. Jean-Baptiste Doumeng, président de la Société Interagra.*
- **22 h 30 Musiclub.** *« Concerto n° 2 » de Chopin, par A. Rubinstein, piano.*

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, *Whisky, vodka et jupon de fer*, film de R. Thomas ; 21 h 35, Jeu : Flash-Back ; 22 h 5, Ciné-club : *Et tournent les chevaux de bois*, film de R. Montgomery.
- T.M.C., 19 h 35, Le retour du Saint ; 20 h 35, *Éléna et les hommes*, film de J. Renoir ; 22 h 15, Astro-contact.
- R.T.B., 20 h, Le Jardin extraordinaire ; 20 h 35, *l'Ultime attaque*, film anglais de D. Hickox ; 22 h 25, Inédits.
- TÉLÉ 2, 20 h 15, Tennis (championnats des champions à Anvers).
- T.S.R., 20 h 10, *Avanti*, film de B. Wilder ; 22 h 20, Téléjournal ; 22 h 35, Sport.

DIMANCHE 20 NOVEMBRE

TF1

- **9 h Emission islamique.**
- **9 h 15 A Bible ouverte.**
- **9 h 30 Orthodoxie.**
- **10 h Présence protestante.**
- **10 h 30 Le jour du Seigneur.**
- **11 h Messe célébrée avec les enfants de « la Vigne blanche », aux Mureaux (Yvelines). Préd. Père Bernard Guillard.**
- **12 h Téléfoot 1.**
- **13 h Journal.**
- **13 h 25 Série : Joyeux Bazar.**
- **13 h 55 Jeu : J'ai un secret.**
- **14 h 30 Champions.** Sports et divertissements.
- **17 h 30 Les animaux du monde.**
- **18 h Série : Franck Buck, chasseur de fauves.**
- **19 h Le magazine de la semaine : Sept sur sept.** De J.-L. Burgat, E. Gilbert, F.-L. Boulay.
- **20 h Journal.**
- **20 h 35 Film : Une bible et un fusil,** de Stuart Millar.
- **22 h 25 Sports dimanche.**
- **23 h 10 Journal.**

A2

- **10 h Cheval 2-3.** Magazine du cheval.
- **10 h 30 Gym tonic**
- **11 h 15 Dimanche Martin.** Entrez les artistes.
- **12 h 45 Journal.**
- **13 h 20 Dimanche Martin** (suite). Si j'ai bonne mémoire ; 14 h 25 Série : Les enquêtes de Remington Steele ; 15 h 15 : L'école des fans ; 16 h 5 : Dessin animé ; 16 25 : Thé dansant.
- **17 h 5 : Disney dimanche.**
- **18 h 5 Dimanche magazine.** *Entre autres reportages : la Chine, 20 ans après.*
- **19 h Stade 2.**
- **20 h Journal.**
- **20 h 35 Jeu : la chasse aux trésors.** En Norvège.
- **21 h 40 Mœurs en direct : Les échos de la noce.** Une émission de Monique Saladin. *(Lire notre article ci-contre.)*
- **22 h 30 Magazine : Désirs des arts.** de P. Daix et P.A. Boutang. *Serra-Calder.*
- **23 h 05 Journal.**

FR3

- **10 h 30 Mosaïque.**
- **12 h D'un soleil à l'autre.**
- **17 h 30 Pour les jeunes.**
- **18 h 45 L'écho des bananes.** Emission de rock de V. Lamy. *Avec Jimmy Hendrix, Pleshtones, Saga...*
- **19 h 40 R.F.O. hebdo.**
- **20 h Fraggle Rock.** *Un spectacle de marionnettes réalisé par Jim Henson, le créateur des illustres « Muppets », une comédie musicale colorée pour les enfants.*
- **20 h 35 Regards sur la France :** Production de l'INA. Conte pour Anna, de Helma Sanders-Brahms. *(Lire notre article page VII).*
- **21 h 35 Aspects du court métrage français.** *Les Lièvres du vilain*, de Armand Bernardi ; *Long à la détente*, de Catherine Duytsche.
- **22 h 05 Journal.**
- **22 h 30 Cinéma de minuit (Cycle Allemagne 1928-1931) : L'homme qui assassina, de Kurt Bernhardt.**
- **23 h 45 Prélude à la nuit.** *Improvisation, de M. Seiber, par M. Bourgue (hautbois) et Colette Kling (piano).*

PÉRIPHÉRIE

- R.T.L., 20 h, *La maison sous les arbres*, film franco-italien de R. Clément ; 21 h 40, Édition spéciale R.T.L. « le Monde » ; 22 h, Visite guidée ; 22 h 30, R.T.L.-Théâtre.
- T.M.C., 20 h 35, Tennis : finale du championnat d'Europe des champions à Anvers.
- R.T.B., 20 h 10, Variétés : Supercool ; 21 h 15, Téléfilm : *Alcatraz (2[e] partie).*

TÉLÉ 2,

- T.S.R., 20 h, Série : « la Chambre des dames » ; 21 h, Tickets de première ; 21 h 55, Téléjournal ; 22 h 10, Table ouverte.

FRANCE-CULTURE

LUNDI 14 NOVEMBRE

7 h 2, **Matinales** : la Banque mondiale.
8 h, **Les chemins de la connaissance** : *Les Brigades internationales* ; à 8 h 32, Kostas Axelos : Qu'est-ce que le monde ?
8 h 50 **Echec au hasard.**
9 h 7, **Les lundis de l'histoire** : le grand frère, avec *H. Carrère d'Encausse* et F. Claudin.
10 h 45, **Le texte et la marge** : « Ma vie, ma folie », avec J. Bigras.
11 h 2, **Musique** : Une création à Jarny.
12 h 5, **Nous tous chacun.**
12 h 45, **Panorama.**
13 h 30 **Le royaume de la musique.**
14 h, **Sons.**
14 h 05, **Un livre, des voix** : « Une eau-forte », de J. Metellus.
14 h 47 **Les après-midi de France-Culture** : Tour de France de l'innovation ; à 15 h 20, Laboratoire ; à 16 h, L'art en France depuis 1945 (Hans Hartung) ; à 17 h, Raison d'être.
17 h 32, **Instantané.**
18 h 30, **Feuilleton** : Encore heureux qu'on va vers l'été...
19 h 25, **Jazz à l'ancienne.**
19 h 30, **Présence des arts** : la faune et la flore exotiques dans l'art.
20 h, La femme de couleur, de F. Pacqueteau, réal. A. Dave. *Avec B. Onfroy, B. Rousselet, A. Mottet...*
21 h, **L'autre scène, ou les vivants et les dieux** : L'inquisition espagnole du quinzième au dix-neuvième siècle, avec B. Bennassar, J.-P. Dedieu, L. Sala-Molins.
22 h 30, **Nuits magnétiques.**

MARDI 15 NOVEMBRE

7 h 2, **Matinales** : voir lundi.
8 h, Les chemins de la connaissance : Les Brigades internationales ; 8 h 32, Kostas Axelos : le monde et son jeu ; 8 h 50, l'Oiseau de brume.
9 h 7, **La matinée des autres** : Au Pérou, les Indiens Ashaninkas face à la colonisation.
10 h 45, **Les tests et la graphologie**, par J.-M. Varenne.
11 h 2, **Musique** : Le Festival de Besançon (et à 13 h 30, 17 h 32 et 21 h 15).
12 h 5, **Nous tous chacun.**
12 h 45, **Panorama.**
14 h, **Sons.**
14 h 5, **Un livre, des voix** : « Le Traître », de V. Volkoff.
14 h 47, **Les après-midi de France-Culture** à *Toulouse ; à 15 h 20, Magazine international* ; à 16 h 30, Micromag ; à 17 h, Raison d'être.
18 h 30, **Feuilleton** : Encore heureux qu'on va vers l'*été*...
19 h 25, **Jazz à l'ancienne.**
19 h 30, **Sciences** : Temps irréversible et ruses contre la mort.
20 h, **Dialogues** : L'économie et l'histoire face aux problèmes du monde.
21 h 15, **Festival de Besançon.**
22 h 30 **Nuits magnétiques.**

MERCREDI 16 NOVEMBRE

7 h 2, **Matinales** : voir lundi.
8 h, **Les chemins de la connaissance** : les Brigades internationales ; à 8 h 32, Kostas Axelos, l'homme et le monde.
8 h 50, **Echec au hasard.**
9 h 7, **Matinée des sciences et des techniques.**
10 h 45, Le livre, ouverture sur la vie : Nicole Sheegans, à propos de ses deux romans : « Drôle de hold-up » et « La Plus Grande Lettre du monde ».
11 h 2, **Musique** : La galaxie Pierre Henry (et à 13 h 30, 17 h 32 et 20 h).
12 h 5, **Nous tous chacun.**
12 h 45, **Panorama.**
14 h, **Sons.**
14 h 5, **Un livre, des voix** : « Le Dragon dans la place », de C. Delarue.
14 h 47, **L'école des parents et des éducateurs.**
15 h 2, **Les après-midi de France-Culture** ; à Toulouse ; à 15 h 35, les cosmologies (l'Afrique noire : les Dogons) ; à 16 h 10, Sciences hebdo ; à 17 h, Raison d'être.
18 h 30, **Feuilleton** : Encore heureux qu'on va vers l'été.
19 h, 25 **Jazz à l'ancienne.**
19 h 30, **Perspectives scientifiques** : les différents aspects de l'évolution : l'Amérique latine, avec Jacques Soustelle.
20 h, **La galaxie Pierre Henry** : matériaux et manipulations ; espace temps ; Dieu et diable.
22 h 30, **Nuits magnétiques.**

JEUDI 17 NOVEMBRE

7 h 2, **Matinales** : voir lundi.
8 h, **Les chemins de la connaissance** : les Brigades internationales ; à 8 h 32, Kostas Axelos, le monde et ses mythes ; à 8 h 50, l'oiseau de brume.
9 h 7, **Matinée de la littérature.**
10 h 45, **Les tests et la graphologie.**
11 h 2, **Musique** : libre-parcours voix (et à 13 h 30 et 17 h 32).
12 h 5, **Nous tous chacun.**
12 h 45, **Panorama.**
14 h, **Sons.**
14 h 5, Un livre, des voix : Le vol des oiseaux, de J. Teboul.
14 h 47, **Les après-midi de France-Culture** à Toulouse : à 15 h 20, Sauver l'université ; à 16 h, Les pratiques de l'écriture en marge de l'école ; à 17 h, Raison d'être.
18 h 30, **Feuilleton** : Encore heureux qu'on va vers l'été.
19 h 25, **Jazz à l'ancienne.**
19 h 30, **Les progrès de la biologie et de la médecine** : les SAMU.
20 h, **Nouveau répertoire dramatique** : « Derrière le décor », par R. Tholy, suivi d'un entretien avec l'auteur.
21 h 45, **Profession : spectateur**, Guy Dumur : l'avenir du théâtre n'est pas dans les huis-clos.
22 h 30, **Nuits magnétiques.**

VENDREDI 18 NOVEMBRE

7 h 2, **Matinales** : voir lundi.
8 h **Les chemins de la connaissance** : les brigades internationales ; à 8 h 32, Kostas Axelos, comment jouer le jeu du monde.
8 h 50, **Echec au hasard.**
9 h 7, **La matinée des arts du spectacle.**
10 h 45, Le texte et la marge.
11 h 2, **Musique** : libre-parcours variétés (et à 13 h 30, 16 h).
12 h 5, **Nous tous chacun.**
12 h 45, **Panorama.**
14 h, **Sons.**
14 h 5, **Un livre, des voix** : *Les plaisirs et les corps* », de A. Theron.
14 h 47, **Les après-midi de France-Culture** : les inconnus de l'histoire (Alexandre Privat d'Anglemont, un dandy antillais sous Louis-Philippe).
18 h 30, **Bonnes nouvelles, grands comédiens** : « la Cafetière » et « Omphale », de T. Gautier, lus par François Maistre.
19 h, **Actualités magazine.**
19 h 30, **Les grandes avenues de la science moderne.**
20 h, **Émission médicale** (en liaison avec l'émission de TF 1 diffusée le 14 novembre) : l'usure du temps.
21 h 30, **Black and blue** : jazz.
22 h 30, **Nuits magnétiques.**

SAMEDI 19 NOVEMBRE

7 h 2, **Matinales.**
8 h, **Naître et renaître** : La mère et l'autre.
8 h 30, **Comprendre aujourd'hui pour vivre demain** : sortir de la crise...
9 h 7, **Matinée du monde contemporain.**
10 h 45, **Démarches avec...**
11 h 2, Musique : Luc Ferrari.
12 h 5, **Le pont des arts.**
14 h, **Sons.**
14 h 5, **Les samedis de France-Culture** : « Journal intime », drame musical en un acte de Luc Ferrari, avec E. Caron, chant, L. Février, récitante, et P. Dubuisson, piano.
16 h 20, **Recherches et pensée contemporaine** : sciences et tradition, le yoga, l'homme et le cosmos.
18 h, **Chronique de la langue parlée** : dialogue avec un dialoguiste, Berroyer.
19 h 25, **Jazz à l'ancienne.**
19 h 30, **Communauté des radios publiques de langue française.** « Les capitales du jazz » (*Radio Canada*).
20 h, **L'Enéide**, d'après Virgile. (3e partie). Avec N. Ramond, L. Davy, P. Lhiabastres, S. Thomas...
21 h 55, **Ad lib.**
22 h 5, **La fugue du samedi.**

DIMANCHE 20 NOVEMBRE

7 h 9, **La fenêtre ouverte.**
7 h 15, **Horizon**, magazine religieux.
7 h 40, **Chasseurs de son** : La spirale de l'évolution cosmique.
8 h, **Orthodoxie.**
8 h 25, **Protestantisme.**
9 h 10, **Ecoute Israël.**
9 h 40, **Divers aspects de la pensée contemporaine** : La grande loge féminine de France.
10 h, **Messe** dans la chapelle de la Médaille miraculeuse.
11 h, **Musique** : Les musiciens français contemporains : François Serrette (à 12 h 45 : Philippe Capdenat ; à 16 h 5 : Marcel Mihalovici).
12 h 5, **Allegro.**
14 h, **Sons.**
14 h 5, **La Comédie Française présente** : « la Colonie », de Marivaux. Avec C. Samie, C. Hiegel, D. Rozan, C. Ferran... et « le Legs », de Marivaux, avec *J. Toja, M. Duchaussoy, B. Dautun*, D. Constanza...
17 h 30, **Rencontre avec Marek Halter.**
18 h 30, **Ma non troppo.**
19 h 10, Le cinéma des cinéastes.
20 h, **Albatros** : l'étrange Pierre Louys.
20 h 40, **Atelier de création radiophonique** : « Jonas qui n'est jamais parti », *portrait de famille* par M. Cohen.
23 h, **Les musiciens français contemporains** : Aubert Lemeland.

FRANCE-MUSIQUE

LUNDI 14 NOVEMBRE

6 h 2, **Musique légère.**
6 h 30, **Musiques du matin.**
7 h 10, Concert : œuvres de Chopin.
7 h 45, **Le journal de musique.**
8 h 12, **Magazine.**
9 h 2, **Le matin des musiciens** : Centenaire d'Ernest Ansermet ; œuvres de *Rimski-Korsakov*, Tcherepnine, Fauré, Satie, de Falla, Stravinsky, Ansermet.
12 h, **La table d'écoute.**
12 h 35, **Jazz** : Eric Dolphy.
13 h, Opérette.
13 h 30, **Jeunes solistes** : œuvres de Haendel, *Monteverdi*, Telemann par D. Delarue, haute-contre, F. Drouin, flûte, J.-L. Charbonnier, viole de gambe, M. Podeur, clavecin.
14 h 4, **Musique légère.**
14 h 30, « **D'une oreille l'autre** » : Œuvres de Clementi, Haydn.
17 h 5, **Repères contemporains** : J.-P. Guézel.
19 h 5, **Studio-Concert** musiques traditionnelles (guitare flamenca et luth arabe).
20 h 30, **Concert** : Six pièces pour orchestre de Webern, « Irisation » de Gaussin, « D'un espace déployé » d'Amy, par le Nouvel *orchestre philharmonique, dir.* P. Eotvos et G. Amy, sol. I. Jarsky, P.-Y. Artaud, P. Pouveret.
22 h 30, **Fréquence de nuit** : Feuilleton Haydn ; œuvres de Haydn ; vers 23 h 10, « Iberica » : œuvres de de Falla, del Encina, Las Huelgas.

MARDI 15 NOVEMBRE

6 h 2, **Musiques du matin** : Œuvres de Boccherini, Schumann, Castelnuovo-Tedesco, Bach.
7 h 10, **Concert** : Symphonie no 1 de Chostakovitch.
7 h 45, **Le journal de musique.**
8 h 12, **Magazine.**
9 h 2, **Le matin des musiciens** (voir lundi) : œuvres de Duparc, Debussy, R. Schumann, Stravinsky, Honegger, Kodaly, Britten.
12 h, **Archives lyriques.**
12 h 35 **Jazz** : Eric Dolphy.
13 h, **Les nouvelles muses en dialogue.**
14 h 4, Chasseurs de son stéréo.
14 h 30, **Les enfants d'Orphée.**
15 h, **D'une oreille l'autre** : Œuvres de Beethoven, Lutoslawski, Szymanowski, Rossini.
17 h 5, **Repères contemporains** : Tolia Nikiprowetsky.
18 h, **L'imprévu.**
19 h 5, **Studio-Concert** : Œuvres de Tessier, Chaynes, Parmegiani par le sextuor d'ondes Martenot.
20 h, **Jazz.**
20 h 30, **Concert** : « Juditha Triumphans » de Vivaldi par le Nouvel Orchestre Philharmonique, dir. M. Panni et l'Ensemble vocal Michel Piquemal, dir. M. Piquemal, sol. M.-A. Nicolas...
23 h, **Fréquence de nuit** : Jazz-club (*en direct du New Morning*) *; le* quintette de H. Crawford, et D. Newman avec C. Newborn.

MERCREDI 16 NOVEMBRE

6 h 2, **Pittoresques et légères.**
6 h 30, **Musiques du matin** : œuvres de *Telemann*, Wagenaar.
7 h 10, **Concert** : Smetana par le Quatuor Grazyna Bacewicz.
7 h 45, **Le journal de musique.**
8 h 12, **Magazine.**
9 h 2, **Le matin des musiciens** : œuvres de Rimski-Korsakov, Prokofief, Debussy, Jacques-Dalcrose, Cherubini, De Falla, Ravel, Stravinsky.
12 h, **Avis de recherche.**
12 h 35, **Jazz.**
13 h, **Opérette-Magazine.**
13 h 30, **Jeunes solistes** : œuvres de Regondi, Cutting, Ginastera, Bach, Torroba, par G. Abiton, guitare.
14 h 4, **Microcosmos** : rubriques habituelles.
17 h 5, **Histoire de la musique.**
18 h, **L'imprévu** : Jazz.
19 h 5, **25e concours international de guitare.**
20 h, **Les chants de la terre.**
20 h 30, **Concert** « Encore » de *Berio, « In Excelsis » de Gabrielli/Maderna*, « Quatro Pezzi » de Frescobaldi/Ghedini, par l'Orchestre de Paris, dir. L. Berio, sol. B. Cannino, A. Ballista, pianos.
22 h 30, Fréquence de nuit : feuilleton Haydn ; 23 h 10, « Iberica » : œuvres de Hidalgo, Alphonse X le Sage.

JEUDI 17 NOVEMBRE

6 h 2, **Musiques du matin** : œuvres de Haendel, Mozart, Marais.
7 h 10, **Concert** : œuvres de Lauber, Debussy.
7 h 45, **Le journal de musique.**
8 h 12, **Magazine.**
9 h 2, **L'oreille en colimaçon.**
9 h 20, **Le matin des musiciens** (voir lundi) : œuvres de R. Schumann, Beethoven, *Liszt*, Brahms, Mozart, Chausson, Haydn.
12 h, **Le royaume de la musique.**
12 h 35, **Jazz** : Eric Dolphy.
13 h, **Concours international de guitare.**
13 h 30, **Poissons d'or.**
14 h 4, **Musique légère.**
14 h 30, **D'une famille l'autre** : œuvres de de Falla, Pfitzner, Haydn, Tippett.
17 h 5, **Repères contemporains** : œuvres de Bancquart.
18 h L'imprévu.
19 h 5, **Studio-Concert** : Jazz, le quintette de Jacques Vidal et F. Sylvestre.
20 h, **Jazz.**
20 h 30, **Concert** (donné au festival de Bergen le 26 mai 1983) : trios pour piano, violon et violoncelle de Haydn, Dvorak, Beethoven, par le Trio Borodine, sol. R. Dubinskij, violon, Y. Turovskij, violoncelle, L. Edlina, piano.
22 h 30, *Fréquence de nuit* : Feuilleton ; vers 23 h 10, « Iberica » : œuvres de Esperança, Bachixa, Sousa Carvalho, Lobo, Jacinto, Pessoa...

VENDREDI 18 NOVEMBRE

6 h 2, Musiques du matin : Œuvres de Schubert, Sammartini, C. Schumann, Beethoven.
7 h 10, **Concert** : Mozart par le Nouvel Orchestre philharmonique.
7 h 45, *Le journal de musique.*
8 h 12, **Magazine.**
9 h 2, **Le matin des musiciens** (voir lundi) : œuvres de Stravinski, Dallapicola, Berg, Malipiero, Martin, de Falla, Dutilleux, Lutoslawski.
12 h, **Actualité lyrique.**
12 h 35, **Jazz s'il vous plaît.**
13 h, **Avis de recherche.**
13 h 30, **Jeunes solistes** : œuvres de Carissimi, Monteverdi, Purcell, Mendelssohn, Schumann, avec M. Shopland et K. Fukuda, ténors, A. Wheatey, piano.
14 h 4, **Equivalences.**
14 h 30, **Les enfants d'Orphée.**
15 h, **D'une oreille l'autre** : Œuvres de Fauré, Bizet.
17 h 5, **Repères contemporains** : Œuvres de Revueltas, Enriquez, Lavista, Chavez.
18 h, **L'imprévu.**
19 h, 5 **Studio-Concert.**
20 h, **Jazz.**
20 h 20, **Concert** (émis de Stuttgard) : Symphonie no 5 de Schubert, Symphonie no 9 de Bruckner, par l'Orchestre *symphonique* de la radio de Stuttgart.
22 h 15, **Fréquence de nuit** : Feuilleton ; vers 23 h 10, « Iberica » : œuvres de Carreira, de Cristo, *Rodrigues Coelho, Paiva, Seixas*, Lopes-Graça, Jarrett, Gilberto, Mercouri.

SAMEDI 19 NOVEMBRE

6 h 2, **Samedi matin** : œuvres de Marais, Albeniz, Purcell, Chostakovitch, Berlioz
8 h 5, **Avis de recherche** : œuvres de *Dukas*, Weysel.
9 h, 5 **Carnet de notes.**
11 h 5, **La tribune des critiques de disques.**
13 h 35, **Importation.**
15 h, **L'arbre à chansons.**
16 h 30, **Concert** : œuvres de Dusapin : Berio, Brown, de Pablo par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. G. Amy, sol. J.-C. Gayot, hautbois, N. Oxombre, mezzo, J. Gottlieb, piano.
18 h, **Les cinglés du music-hall.**
19 h 5, **Les pêcheurs de perles.**
20 h 30, **Concert** (en direct du théâtre des Champs-Elysées à Paris) : Symphonie no 38 de Mozart, Variations sur un thème de Paganini de Blacher, Symphonie no 3 de R. Schumann par l'Orchestre national de France, dir. W. Sawallisch
22 h 30, **Fréquence de nuit** : (en duplex avec la radio suisse romande) : le club des archives (Spécial E. Ansermet) ; œuvres de Debussy, Ravel, R. Strauss, R. Schumann).

DIMANCHE 20 NOVEMBRE

6 h 2, **Concert promenade** : œuvres de Ziehrer, Delibes, Lehar, Chopin, Suchanek, Gould, J. Strauss, R. Addinsel, Gambardella, Smetana.
8 h 5, **Cantate.**
9 h 5, **D'une oreille l'autre** : Concert : Sonate pour violon et piano en la mineur, sonate pour ar*peggione et piano en la mineur de* Schubert, avec O. Kagan, violon, N. Gutman, violoncelle, V. Lobanov, piano.
12 h 5, **Magazine international.**
14 h 4, **Hors commerce** : œuvres de Massenet ; vers 16 h : Références.
17 h, **Comment l'entendez-vous ?**
19 h 5, **Jazz vivant** : les nouveaux *orchestres français (A. Hervé).*
20 h, **Les chants de la terre.**
20 h 30, **Concert** : Concerto pour piano et orchestre no 1 de Brahms, symphonie no 3 de Bruckner, par l'orchestre du festival de Lucerne, dir. K. Sanderling, sol. V. Ashkonazy, piano.
22 h 30, **Fréquence de nuit** : les *figurines du livre* ; 23 h, Entre guillemets : 0 h 5, Les mots de Françoise Xenakis.

Radio-France internationale

● **Service mondial en français** : informations tous les quarts d'heure, de 5 heures à 9 heures, et à 20 h 15, 21 h 25, 22 heures, 23 heures, 1 heure, 2 heures.

Carrefour, le dossier d'actualité quotidien (14 h 15) est consacré, le mardi 15 novembre, aux aborigènes d'Australie (à *propos* de la thèse de M.-M. Gumbert sur le droit des aborigènes à recouvrer leur terre) ; le mercredi 16 novembre, aux quinze millions de petits paysans sans terre du Brésil, avec le père Xavier de Maupu ; et le 18 novembre aux tziganes (avec H. Assed, professeur d'histoire, spécialiste de l'histoire des tziganes, G. Gardner et T. Galiff, tziganes).

● **Parmi les magazines**, signalons *Priorité santé*, le jeudi 17 novembre à 10 h (rediffusion le samedi à 18 h), qui traitera des allergies, avec le docteur E. Henocq, chef du service d'allergologie à l'hôpital Pasteur) ; et du traitement de la sciatique avec des extraits de papaye, avec le docteur Troisier, de l'hôpital Foch.

● **Parmi les émissions en langues étrangères.** *En espagnol*, le mercredi 16 novembre à 24 h, présentation d'une nouvelle version de *la Chanson de Roland* par Angel Crespo, poète et professeur à l'université de Puerto-Rico.

A écouter

Hommages à Ernest Ansermet

Georges Zelsel double la mise et ne peut que gagner en proposant un autre « Club des archives » entièrement consacré au chef Ernest Ansermet, deux « florilèges » réalisés en duplex avec la Radio suisse romande à Genève à l'occasion du centenaire de la naissance de cet ami de Furtwangler et de Toscanini, où l'on réentendra des enregistrements plus qu'historiques, et notamment Clara Haskil, Natan Milstein ou encore Teresa Stich-Randal. Dans le même temps les matins de France-Musique seront également dédiés à Ansermet : promesse de belles rediffusions... des Ballets russes à Honegger : Ansermet a *créé bien des monuments* du vingtième siècle.

★ Club des Archives, F.-M., samedi 19 novembre, 22 h. 30.

★ Matin des musiciens centenaires Ernest Ansermet, F.-M., du lundi 14 au vendredi 18 novembre, de 9 h. à 12 h.

Après Schaeffer, Henry

Le compositeur Pierre Henry dont la dernière œuvre *Paradis perdu* (« spectacle chaotique et rituel ») vient d'être créé à Lille (*le Monde* du 21 octobre) a confié à la productrice Brigitte Delannoy le soin de lui construire une « journée » d'hommage aussi exceptionnelle et spéciale que celle, mémorable, programmée en août dernier en l'honneur de son confrère, compère, homonyme, et contemporain en musique concrète, Pierre... Schaeffer.

Il s'agit en réalité d'une « page blanche »... d'un « journal sonore » laissé aux gré et idées de cet ancien du Studio d'essai. En guise d'introduction, *et d'avertissement, celui qui* vient de se voir confier les moyens de créer ce qu'il veut déclare : *« Tout ce que je sais, tout ce que j'écoute, je le choisis et le structure comme un temps de son. Trame qui serait un lien entre le passé et le futur. De ces trajectoires je fais de la musique. »*

De sa trajectoire à lui, de son parcours de précurseur (pour ne pas prononcer le vilain mot de « carrière »), *il* a fait une *série* d'émissions de durée variable, à écouter, demande-t-il *« comme la bande-son d'un film »* composée de huit séquences *« montées en polyphonies »*. Dont acte. Mais rien n'ayant pu être proposé en pré-audition, nous devons nous contenter d'énumérer les titres de ses morceaux en *« Radiophonies » : l'Enfance, les Années 50, Radiophonie* (au singulier cette fois), *Orphée, Babel, Matériaux, Espace-temps* et — *last but not least Dieu* : une galaxie ponctuée des textes dits par Florence Delay, écrivain, et d'entretiens et commentaires divers. Un cycle et la promesse des thèmes récurrents comme ceux des animaux, de la foule, des temps, des rites, de la ville, de la guerre et de la mort.

M.L.B.

★ La Galaxie Pierre Henry, mercredi 16 novembre, France-Culture, 11 h 02 à 13 h 30 ; 16 h 32 et 20 h, au total cinq heures en quatre volets.

Radios locales

● **Feu vert** : c'est le nom du nouveau magazine consacré à l'écologie sur Canal 89, qui démarre le 19 novembre. Un magazine qui se propose de faire le point *« avec humour, dérision et sérieux sur l'actualité nature »*. Chaque semaine vous trouverez des rubriques régulières « Le téléphone vert » : un invité (scientifique, militant écolo...) répond aux questions d'un journaliste ; « Energies nouvelles »... et un feuilleton — écologique bien sûr — intitulé : « Les aventures du professeur Lamule ».

★ Tous les samedis de 10 h à 11 h, sur Canal 89, 89 MHz Paris.

● **Toujours l'écologie.** Une initiative originale de T.S.F. 93, qui sera reliée en direct avec la banque de données du ministère de l'environnement (ECOTEC) pour répondre aux questions des auditeurs sur tout ce qui touche l'environnement (urbanisme, espaces verts...). Il suffit d'appeler au 831-77-77, l'ordinateur vous répondra.

★ *Le mardi 15 novembre, de 9 h à 11 h 30, sur T.S.F. 93*, 93 MHz, Bobigny.

● **Présence du poème.** C'est le titre de l'émission que présente, tous les quinze jours, Violaine Vanoyeke. Le 19 novembre, l'émission sera consacrée à un compte rendu des colloques et récitals du Festival européen de poésie en Belgique. Elle passera à l'antenne les enregistrements des principales manifestations auxquelles participèrent les grands poètes du monde entier.

★ *Radio Boucle*, 102,10 MHz.

Stations nationales

R.M.C.

● ***Une pomme douce*, pour mettre dans sa bouche...** Ça n'est pas si souvent qu'une station nationale s'intéresse aux enfants ! Des chansons, des histoires de lutins et de magiciens, pour rêver, s'amuser et se tenir bien sage... comme des images. La fée, désormais, s'appelle Dorothée, *et donne rendez-vous* chaque mercredi, aux tout-petits.

(Chaque mercredi, 10 h 40).

Europe 1

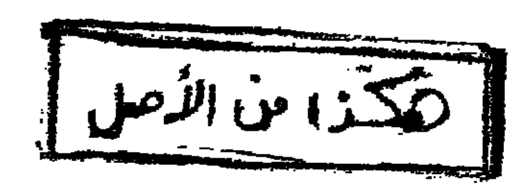
● **Rock around l'Europe.** Selon le magazine « Actuel » et huit autres magazines européens, les « branchés » croient à l'Europe, à sa culture, à ses vogues, à ses idées et à ses aventures. La station de la rue François-1er ne pouvait passer à *côté... Après Ivan Levaï, Jean-*Pierre Elkabbach, c'est Alain Maneval qui, avec des reportages réalisés dans les lieux « à *la mode* » de Suède, des Pays-Bas, fait vibrer l'antenne à l'heure européenne.

(Samedi 19 novembre, de 14 h à 19 h).

France-Inter

● **La musique et Cocteau.** C'est à Cocteau musicien-magicien, ami de Diaghilev, Satie, Milhaud, Stravinsky et le groupe des Six que Jean Fontaine consacre deux soirées : le samedi 19 novembre seront diffusés des extraits de « Parade » *d'Eric Satie*, « Oedipus rex » de Stravinsky, « les Mariés de la tour Eiffel » de G. Tailleferre, « le Testament d'Orphée » d'Edouard Dermit (le poète et son double) et des passages du disque-souvenir de Jean Wiener consacré au « Bœuf sur le toit » et présenté par Cocteau ; le dimanche 20 sera réservé à « la Voix humaine », composé par Poulenc sur un texte de Cocteau et interprété par Denise Duval (*orchestre du Théâtre de l'Opéra* comique, dirigé par Georges Prêtre).

(*La musique est à vous*, samedi et dimanche, de 21 h à 22 h).



NOUVEAUX MÉDIAS EN AMÉRIQUE DU NORD

II. — Les « micro » à l'assaut du vidéotex

QUE peut-on faire aujourd'hui en Amérique du Nord avec un micro-ordinateur ? Tout, ou presque. Interroger plus de deuxmille banques de données, lire les bulletins d'informations de l'agence U.P.I. ou de l'Associated Press, recevoir ou envoyer des messages, réserver des billets d'avion, consulter *le texte intégral* des vingt volumes de *l'Arete American Encyclopedia*, vérifier l'état de son compte en banque, jouer aux échecs avec un ami éloigné, commander des chocolats chez Godiva, et même... travailler à domicile. Trois « serveurs », Dow Jones, CompuServe, et The Source, se taillent la part du lion dans ce type de services et se partagent plus de deux cent mille abonnés.

Comment en est-on arrivé là ? Les premiers micro-ordinateurs ressemblaient davantage à des machines à calculer qu'à des instruments de communication. En fait, ils étaient sourds et muets. Ce n'est qu'avec l'arrivée des « modems » qu'ils ont appris le langage des réseaux (voir encadré). L'apparition de cette fonction de communication, ajoutée à l'effondrement du prix des machines (moins de 100 dollars pour un Vic 20 de Commodore et 35 dollars pour le Timex Sinclair), a suscité un véritable ras de marée. En 1982, les Américains ont acheté trois millions de « micro ». Aujourd'hui, sur un parc total de six millions, un million et demi de machines seraient équipées pour communiquer. La possibilité de consulter des banques de données et d'accéder à des services est devenue un argument de vente pour les commerçants. Pour tout achat de micro-ordinateur, le client se voit offrir quelques heures de connexion gratuites à un des grands « serveurs ».

Ces derniers jouent le jeu. CompuServe commercialise ses services dans les grands magasins Computerland ; Dow Jones, le très sérieux éditeur du *Wall Street Journal*, dans les boutiques Radio-Shack. « *Si nous vendons chaque mois vingt-huit mille heures de consultation de notre service d'informations électroniques « News Retrieval » et si nous gagnons quatre mille abonnés chaque mois, c'est grâce au micro-ordinateur* », reconnaît Paul Stenberger, père des banques de données chez Dow Jones.

Face à cette évolution, le vidéotex fait figure de nouveau-né. Alors que les micro-ordinateurs savent communiquer depuis des années, les terminaux vidéotex viennent à peine d'hériter d'un langage commun, d'une norme. La bataille a été rude, et les Canadiens y ont perdu quelques plumes. Certes, en 1979, ils arrivent les premiers sur le marché, avec un système très performant : Telidon. Mais, en mai 1981, A.T.T. présente sa norme de vidéotex (1). Officiellement, les Canadiens crient victoire : la norme américaine ressemble de près à la leur. En fait, ils sont bloqués. Pour être totalement compatible avec la norme d'A.T.T., c'est-à-dire pour avoir une chance de s'attaquer au marché américain, Telidon doit être modifié.

La nouvelle version — le « protocole 709 » — n'est prête qu'à la fin de 1982. Durant plus de trois ans, fabricants de matériel et éditeurs canadiens ont dû inlassablement modifier leurs terminaux et leurs services. Une opération fastidieuse et coûteuse. Aujourd'hui, la situation s'est stabilisée. La proposition d'A.T.T. a été acceptée — de gré ou de force — par la grande majorité des industriels nord-américains. Les Français avec Antiope et les Anglais avec Prestel ont perdu la bataille. Ils devront rester chez eux ou modifier leurs normes. A.T.T. a gagné. Mais, pendant ce temps, l'écart entre micro-ordinateur et vidéotex n'a fait que se creuser.

Le nombre des terminaux télématiques construits est dérisoire, à peine quelques milliers. Leur prix est élevé, généralement supérieur à 1 000 dollars (le terminal grand public d'A.T.T. coûte 900 dollars). A ce prix, les usagers boudent le vidéotex. Pour le réduire, il faudrait produire des terminaux en très grande série. Ces séries, il faut être sûr de les vendre. Et cela, aucun constructeur n'en est persuadé. Le terminal qui ne fait que du vidéotex est mort-né. Le spectre d'A.T.T. n'est déjà plus un simple terminal vidéotex, mais permet aussi d'accéder à des banques de données informatiques de type CompuServe ou Dow Jones. Et il sera de toute façon assez rapidement remplacé par un véritable micro-ordinateur.

L'obstacle du langage

Au Canada, le ministère fédéral des communications — qui comptait lancer une industrie de terminaux vidéotex bon marché — a réorienté ses objectifs : « *Nous nous concentrons désormais sur des produits haut de gamme, de type bureautique,* affirme Roy Marsh, directeur du développement de Telidon. *Les terminaux grand public viendront d'ailleurs probablement d'Extrême-Orient.* » Signe de cette réorientation, Northern Telecom, la puissante filiale industrielle de Bell Canada, mise essentiellement sur les terminaux professionnels bureautiques Displayphone (2).

Alors, avec quel terminal pourra-t-on accéder à des services vidéotex ? Tout simplement avec un micro-ordinateur. Il suffit pour cela de lui adjoindre un programme spécifique qui lui apprenne à « parler vidéotex ». Coût : une centaine de dollars. D'ici quelques années, ces programmes seront écrit sur des puces et intégrés au « micro », d'où un surcoût dérisoire. Ainsi, la guerre qui devait éclater entre le terminal vidéotex et le micro-ordinateur est terminée avant d'avoir commencé. « *C'est le « micro » qui a gagné,* estime Gary Arlen, un expert américain des médias électroniques. *La seule vraie question aujourd'hui est de savoir à quelle vitesse on va produire les programmes vidéotex pour ces « micros.* »

Qu'en pensent les éditeurs ? « *Le terminal utilisé n'a pas d'importance pour nous,* affirme Michael Southam, d'Infomart, *ce qui compte, c'est vendre notre information.* » Le futur service de cette société est d'ailleurs destiné aux possesseurs de micro-ordinateurs. De fait, l'arrivée de ces micro-ordinateurs « équipés » va plutôt favoriser les promoteurs des services vidéotex en leur ouvrant un énorme marché. Jusqu'ici, les grands serveurs comme Dow Jones et Compu Serve régnaient sans partage sur le marché de la télématique domestique : l'apparition du vidéotex à mis en lumière certaines carences de leurs systèmes conçus par des informaticiens et non par des spécialistes des médias. D'où des problèmes de langage.

Chaque serveur a son « logiciel, ses langages de commande, ses « mots-clés » complexes. Pour obtenir des informations de presse sur The Source, l'abonné doit taper : « UPING PM SUMMARY ». Pour suivre l'évolution du marché de l'édition : « NYTCDB (PO 125), UPI F 1313 ». De quoi désorienter plus d'un abonné ! En revanche, dans la plupart des services vidéotex, le programme informatique guide l'usager pas à pas le long d'une structure en arbre. Il lui suffit de taper un chiffre à chaque ramification. C'est long mais efficace. Les mots-clefs sont usuels, presque ceux du langage courant, INFO pour information par exemple.

Bell Canada, qui a bien compris ces problèmes, propose aujourd'hui un système prometteur, iNet. Grâce à lui, le possesseur de terminal (informatique ou vidéotex) et de micro-ordinateur pourra accéder plus facilement à des centaines de bases de données et de services. Rien d'original ? Si. Pour la première fois, pages vidéotex et pages A.S.C.I.I. (american national standard code for information interchange) sont associées dans le mêmes service. Le problème du dialogue avec l'ordinateur qui distribue les données est réglé : l'abonné utilisera toujours le même vocabulaire de commande, quelle que soit la banque de données qu'il interroge.

Bell Canada a mis ainsi au point une sorte d'espéranto de la communication électronique ; iNet offre un autre avantage : le consommateur qui s'intéresse à la fois à la législation sur les sociétés, à la Bourse, aux recherches pétrolières et au cinéma doit habituellement s'abonner à plusieurs services, ce qui complique les opérations et augmente le prix de revient du média. Bell Canada lui propose de souscrire un abonnement unique à iNet. Il ne paiera que les informations demandées. Ce service qui vient de démarrer ne s'adresse pour l'instant qu'au marché professionnel. Mais il s'ouvrira bientôt à tout possesseur de micro-ordinateur domestique.

Deux technologies sont en train de se rapprocher. Le micro-ordinateur apporte son intelligence et sa puissance de calcul, le vidéotex son graphisme et sa facilité d'utilisation.

Demain ils fusionneront et il n'y aura plus qu'un terminal télématique grand public. En attendant, les serveurs comme CompuServe et The Source et les groupes de presse qui proposent des services vidéotex sont en concurrence.

Ces serveurs ont le mérite d'exister, ils disposent d'une importante clientèle de fans de la micro-informatique, dont la progression est foudroyante. Ils offrent des services tristes — les pages sont en noir et blanc, sans graphisme (3) — mais au contenu riche. Les groupes de presse ont un savoir-faire inégalé en matière de médias et visent une clientèle haut de gamme qui n'est pas forcément familiarisée avec l'informatique. Leurs pages vidéotex sont plus pauvres en informations, mais leur graphisme et leurs couleurs les rendent plus agréables à lire. Et surtout ils peuvent compter sur les annonceurs publicitaires, qui font défaut aux réseaux de micro-ordinateurs, financés par leurs seuls abonnés. La compétition reste ouverte. Le marché tranchera.

EDDY CHERKI *
et RICHARD CLAVAUD.

* Sociologue au C.N.R.S.

(1) N.A.P.L.P.S. (North american presentation level protocol syntax). Cette norme est, comme Telidon, « alphagéométrique ». Elle consiste à envoyer des instructions de type « tracer une droite, un carré, un arc... ». Les normes britannique (Prestel) et française (Antiope) sont « alphamosaïques ». L'image est constituée uniquement à partir de petits carrés. La norme nord-américaine permet d'obtenir des graphies plus évoluées que les normes européennes, mais elle nécessite davantage de capacité de transmission et de mémoire informatique, d'où un coût de la page-écran supérieur. Les organismes internationaux de normalisation essaient de mettre au point une « super-norme » qui serait compatible avec ces différents systèmes.

(2) Le « Displayphone » est un téléphone-terminal informatique à mémoire haut de gamme. Il permet de faire de la messagerie électronique et vocale.

(3) Dow Jones et CompuServe font quelques expériences dans le secteur du vidéotex, mais la « traduction » de leurs banques de données A.S.C.I.I. (en mode vidéotex N.A.P.L.P.S.) semble d'un coût prohibitif....

Enrichir les « menus »

Pour se comprendre, les ordinateurs ont dû adopter la même norme de présentation des données. La plupart des industriels ont choisi A.S.C.I.I. (American national standard code for information interchange), qui est devenu un standard quasiuniversel. Ensuite, ils ont dû apprendre à communiquer avec les réseaux téléphoniques. Pour cela on doit leur adjoindre un « modem » (modulateur-démodulateur). Ce petit appareil traduit le langage informatique en un jargon compréhensible par les réseaux. Le premier est numérique — l'information est codée sous la forme d'une suite de 0 et de 1 — le second analogique, — il consiste en variations rapides d'un signal électrique. Ce n'est pas tout. Pour accéder aux ordinateurs des grandes sociétés qui diffusent des banques de données et des services — les serveurs — il faut acheter un programme (logiciel) de communication, qui gère les échanges d'informations. Chaque serveur a le sien et le commercialise avec l'abonnement à ses services. Aux Etats-Unis, un modem vaut de 100 à plus de 1 000 dollars, un logiciel de communication de 40 à plus de 200 dollars.

Une fois équipé, on peut s'abonner à un serveur. Aux Etats-Unis, CompuServe, Dow Jones et The Source sont les plus importants (1). L'usager paye un abonnement annuel de 40 à 100 dollars et des droits de connexion allant de 5 à 60 dollars l'heure, suivant la période de l'appel et le type d'information demandé. Ces serveurs diffusent leurs propres données — c'est le cas de Dow Jones pour la partie financière de son service « News Retrieval » — ou celles d'autres sociétés, comme les agences de presse ou les banques. Leur stratégie consiste à enrichir constamment leurs « menus » pour attirer la clientèle. Certains fournisseurs de services indépendants sont de plus en plus tributaires de ces grands serveurs. Exemple, CompuCard, société spécialisée dans le télé-achat, dont le service est implanté sur les ordinateurs de CompuServe. L'usager peut s'abonner directement à cette société (25 dollars par an) ou bien accéder au service à travers l'abonnement à CompuServe ou Dow Jones. Pour une vingtaine de dollars de plus, il a alors accès à une multitude d'autres services.

CompuCard — qui affirme compter plus de deux millions d'abonnés — propose un « catalogue électronique », où sont classés cinquante mille articles vendus par plus de deux cents sociétés. L'usager reçoit les pages de ce catalogue sur l'écran de son « micro ». Pour commander une paire de chaussettes ou une tondeuse à gazon, il tape sur son clavier le code correspondant à l'article, suivi de son numéro de carte de crédit. Quelques jours plus tard, un employé livre les marchandises à son domicile. Avantage du système : plus de queue à la caisse des supermarchés et des rabais de 20 à 40 %.

(1) Voir « Micro-ordinateurs en réseau », in « La micro-informatique », *le Monde* Dossiers et documents, septembre 1983.

VIDEOCASSETTES SELECTION

Invitation à la danse

Un éditeur belge propose un catalogue de vingt-deux vidéocassettes exclusivement consacrées à la danse. On y trouve une série de productions des ballets du Bolchoï et du Kirov de Leningrad avec, notamment, *les Sylphides* et *Casse-Noisette*. Trois cassettes sont consacrées à Luciana Savignano et Paolo Bortoluzzi, danseurs-étoiles de la Scala de Milan, dont une superbe chorégraphie sur *les Nuits d'été* de Berlioz.

Mais la partie la plus importante de ce catalogue est consacrée aux cours de danse. Danse classique pour les débutants comme pour les degrés avancés, par Daniel Frank et Raymond Franchetti. Mais aussi jazz avec Matt Mattox, Jacques Alberka et Anne-Marie Porras, la chorégraphe du film *les Uns et les Autres*. Claire Motte, professeur à l'école de l'Opéra et au Conservatoire de Paris, présente un cours de pointes complet et décortique cinq variations du répertoire. Noëlle Winkelmann enseigne la barre à terre.

Cet ensemble très complet, pour tous les goûts et tous les niveaux, est disponible en cassettes séparées ou en coffret cadeau de luxe.

★ *Catalogue vidéo-danse :* 11, rue Pierre-Brossolette, 93290 Tremblay-lès-Gonesse (tél. : 860-32-26).

Alien, de Ridley Scott, avec Tom Skerrit et Sigourney Weaver. Édité par C.B.S. Fox et distribué par U.G.C. Vidéo.

Les Monstresses, de Luigi Zampa, avec Laura Antonelli, Sylvia Kristel, Monica Vitti et Ursula Andress. Edité et distribué par Cinéthèque.

Le Casse, d'Henri Verneuil, avec Jean-Paul Belmondo et Omar Sharif. Edité et distribué par G.C.R.

Les Gens de la pluie, de Francis Ford Coppola, avec James Caan et Sherley Knight. Edité et distribué par Warner Home Vidéo.

La Folle de Chaillot, de Bryan Forbes, avec Katharine Hepburn, Danny Kaye, Yul Brynner et Giulietta Masina. Edité et distribué par G.C.R.

Le Meilleur des mondes possibles, de Lindsay Anderson, avec Malcom MacDowell et Alan Price. Edité et distribué par Warner Home Video.

Classiques

Pavillon noir, de Frank Borzage, avec Maureen O'Hara et Paul Henreid. Edité et distribué par Cinéthèque.

La Religieuse, de Jacques Rivette, avec Anna Karina, Liselotte Pulver, Francine Bergé et Micheline Presle. Edité et distribué par U.G.C.

Le Doulos, de Jean-Pierre Melville, avec Jean-Paul Belmondo, Serge Reggiani, Michel Piccoli et Jean Desailly. Edité et distribué par U.G.C. Video.

JEAN-FRANÇOIS LACAN.

MEDIAS DU MONDE

FRANCE

Un magazine télématique

MADO — comme magazine à domicile, — c'est un nouveau service vidéotex créé par la Banque nationale d'informations (B.N.I.) de M. Jean-Claude Gayet. Celui-ci, ancien responsable du Comité-technique professionnel de la recherche (C.T.P.R.), organisme d'étude de la presse, a été notamment l'initiateur, avec son équipe, du premier « journal électronique français » de l'expérience Télétel à Vélizy.

MADO présente une revue de la presse quotidienne. Il est actualisé chaque jour. Le magazine est disponible sur le réseau Antiope en Ile-de-France et dans la région Rhône-Alpes. Il est aussi accessible par le programme Télétel.

★ B.N.I., P.P. 2036, 51072 Reims Cedex.

Une base de données du cinéma

Le magazine *Pariscope* avait déjà mis les programmes de cinéma sur télématique grâce à *Minitel* et au réseau de Vélizy. Il met désormais les films sur ordinateur. Quatre mille titres sont déjà stockés dans cette base de données avec une série de renseignements : réalisateur, acteurs, producteur, distributeur, date de sortie, genre, résumé de l'intrigue et édition en vidéocassettes. Chaque mot de ces fiches techniques est considéré comme « mot-clé » et permet toutes sortes d'interrogations croisées. On peut ainsi obtenir immédiatement la liste de tous les films policiers tournés par Jean Gabin dans les années 70 et qui ne font pas encore l'objet d'une édition vidéo. Un instrument utile pour tous les professionnels du cinéma et les programmateurs des futurs réseaux.

CANADA

Le choc de la « troisième vague »

Il y a dix mille ans, sur une terre, alors peu peuplée, l'homme inventait l'agriculture. Ce fut un bouleversement inouï et l'amorce, pour lui, d'un formidable bond en avant : ce qu'Alvin Toffler nomme la « première vague ». La société de type agraire vécut et ne cessa de se développer jusqu'à ce que l'homme découvre cette fois la machine — il y a environ trois cents ans — et que la révolution industrielle la précipite au sommet de la « deuxième vague ». Aujourd'hui, c'est le seuil de la « troisième vague » que la société des hommes s'apprête à franchir ; un seuil qui, toujours selon Toffler, la fera basculer dans la plus profonde mutation de sa déjà longue histoire.

Si *le Choc du futur*, maintes fois primé, avait consacré l'écrivain comme l'un des « futuristes » les plus connus et les plus lus de par le monde, *la Troisième Vague*, publiée en 1980, lui valut un succès similaire, et s'apprête grâce à une adaptation télévisuelle d'échelle internationale à en accroître encore l'audience. Son coût : 2 millions de dollars. Ses coproducteurs : N.H.K., la puissante télévision publique japonaise, T.V. Ontario, la chaîne éducative de l'Ontario, au Canada, et Triwave Productions Inc., une société créée pour la circonstance par l'auteur de l'ouvrage et son épouse. Sponsor : la Royal Bank du Canada.

Tournage : soixante-quinze lieux différents à travers le monde, dans une dizaine de pays. Un matériel ultra-sophistiqué mis au point par les laboratoires de N.H.K. et utilisés pour la première fois ; des équipes mixtes (japonaises, américaines et canadiennes) de recherches et de tournage et un travail collectif de trois mois, après quoi, chaque équipe s'en est retournée chez elle, avec plus de cent heures de matériau. Les Japonais en ont tiré un programme spécial de quatre-vingtsminutes, et quatre émissions d'une demi-heure, diffusées pendant quatre soirs consécutifs, chaque diffusion étant suivie d'un débat entre Alvin Toffler et les présidents des principales firmes nippones.

Les Canadiens, eux, ont choisi de réaliser deux versions : une série de douze épisodes, conçue, selon une formule pédagogique, et destinée à être mise à la disposition des organismes éducatifs, de l'industrie privée ou des institutions gouvernementales ; et puis, une version internationale de quatre-vingt-dix minutes, préparée et montée avec un maximum de sophistications et d'effets spéciaux (images et musiques électroniques) dignes de *Stars War*, et susceptible de séduire les publics les plus variés.

Alvin Toffler, lui-même, en présentait la première mondiale au dernier festival international de télévision de Banff (*le Monde* du 31 août). C.B.C., la chaîne de service public canadienne, la programmait à son tour en septembre avec un énorme retentissement. Et, déjà, de nombreux pays se pressent pour acheter ce produit à la gloire du futur.

Quelque part, cependant, à l'est du Canada, se prépare dans le silence et la fièvre l'adaptation d'un autre best-seller du même type... L'échelle reste la planète, l'ordinateur la vedette, mais l'auteur, cette fois, est français, et le défi pourrait être... « mondial ».

A. Co.

DISQUES

LES MEILLEURES VENTES ET LES RECOMMANDATIONS DES DISQUAIRES

Nous publions ici, chaque quinzaine, les meilleures ventes réalisées dans les magasins de la FNAC, ainsi qu'un choix de disques nouveaux *recommandés par les disquaires*. Nous avons demandé d'autre part à ces disquaires d'attirer l'attention sur des disques anciens « à redécouvrir ». (Cette semaine, le choix de la FNAC-Colmar.)

	CLASSIQUE		FOLKLORE		VARIÉTÉS		POP-ROCK	
	Meilleures ventes	Choix des disquaires	Meilleures ventes	Choix des disquaires	Meilleures ventes	Choix des disquaires	Meilleures ventes	Choix des disquaires
1	« LES INTROUVABLES » d'Élisabeth Schwarzkopf (E.M.I.).	« LES INTROUVABLES » d'Élisabeth Schwarzkopf (E.M.I.).	« CAFÉ DU BON COIN », Tri Yann (Phonogram).	« LA FORCELLA », Marc Perrone (Chant du Monde).	« CROCODILE », Charlelie Couture (Phonogram).	« U.S.A./U.S.S.R. », Yves Simon (R.C.A.).	« MAMA », Génésis (Phonogram).	« ALIVE SHE CRIED », Doors (W.E.A.).
2	« L'ŒUVRE POUR PIANO », J. Brahms, J. Katchen (Decca).	« LA FLUTE ENCHANTÉE », W.A. Mozart, dir. T. Beecham (E.M.I.)	« *AMADOU TILO* », Toure Kunda (Celluloïd).	« *TROBADORS* », Rosina de Peira e Martina (Revolum).	« *MORGANE DE TOI* », Renaud (Polydor).	« *CROCODILE* », Charlelie Couture (Phonogram).	« *INFIDELS* », Bob Dylan (C.B.S.).	« BLUE SUNSHINE », The Glove (Phonogram).
3	« *LES BOREADES* », J.-Ph. Rameau, dir. J. Gardiner (Erato).	« *BALLADES* », F. Chopin, F.R. Duchable (Erato).	« IN THE FUTURE », Pablo Moses (Phonogram).	« IN THE FUTURE », Pablo Moses (Phonogram).	« FLASHDANCE », Bof (Phonogram).	« MORGANE DE TOI », Renaud (Polydor).	« SYNCHRONICITY », Police (C.B.S.).	« THE CROSSING », Big Country (Phonogram).
4	« CONCERTOS POUR PIANO », L. Van Beethoven, W. Backhaus (Decca).	« ORDO VIRTUTUM », Hildegard von Bingen (Harmonia Mundi).	« THE FITTEST OF THE FITTEST », Burning Spear (P. Marconi).	« PUBLIC », Astor Piazzola et Roberto Goyeneche (R.C.A.).	« LOIN DES YEUX DE L'OCCIDENT », Daniel Balavoine (Barclay).	« PAQUETVILLE », Edith Butler (Polydor).	« CRISES », Mike Oldfields (A.E.).	« LIVE », Ry Cooder (W.E.A.).
5	« NEGRO SPIRITUALS », Barbara Hendricks (E.M.I.).	« LES BOREADES », J.-Ph. Rameau, dir. J. Gardiner (Erato).	« FELIN », Gnem (Chant du Monde).	« CHINE DU SUD », Nan-Kovan (Harmonia Mundi).	« QUELQU'UN DE L'INTÉRIEUR », Francis Cabrel (C.B.S.).	« GRÉCO 83 », Juliette Gréco (Musidisc AZ).	« PIPES OF PEACE », Paul McCartney (Pathé-Marconi).	« SCRIPT OF THE BRIDGE », The Chameleons (C.B.S.).
6	« STABAT MATER », Pergolese, S. Henning, R. Jacobs (Harmonia Mundi).	« L'ANGE DE FEU », S. Prokofiev, dir. C. Bruck (ADES).	« JE NE *HURLERAI* PAS », Gilles Servat (Phonogram).	« *FELIN* », Gnem (Chant du Monde).	« EN CONCERT », H.F. Thiéfaine (Musidisc).	« AIMER SANS ISSUE », Mérice Benin (ABA).	« CAN'T SLOW DOWN », Lionel Richie (Vogue).	« IS NOTHING SACRED », The Lords of the new church (C.B.S.).
7	« *BALLADES* », F. Chopin, F.R. Duchable (Erato).	« SONATE EN SI MINEUR », F. Liszt, A. Brendel (Philips).	« SOFT AND SWEET », Manu di bango (R.C.A.).	« *UNS* », Caetano Veloso (Phonogram).	« *A PANTIN* », Francis Lalanne (Phonogram).	« *LA STATUE D'IVOIRE* », Yves Duteil (Pathé).	« *LIVE* », Pat Benatar (A.E.).	« SCIPT FOR A JESTER'S TEAR », Marillon (Pathé-Marconi).
À REDÉCOUVRIR	« BACHIANAS BRASILEIRAS », Villa-Lobos, G. Vichnievskaïa et M. Rostropovitch (Chant du Monde).		« CONCERTO PARA BONGO », Perez Prado (Sonodisc).		« LES PLUS BELLES MUSIQUES », François de Roubaix (Barclay).		« IMMUNITY », Ruppert Hines (C.B.S.)	
À REDÉCOUVRIR	« LA WALKYRIE », Wagner, acte I, L. Lehman, L. Melchior (EMI).		« ÉPOPÉE DE GILGAMESH », Abed Azrie (Shandar, dist. ADDA).		« LES PLUS BELLES CHANSONS », Michel Jonasz (W.E.A.).		« L.C. », Durrutti Calumn (A.E.).	

Classique

« Oratorio de Noël » et « Magnificat latin » de Schütz

Rares sont les disques consacrés à Schütz. Rares, mais *quasiment* indispensables à l'amateur, car à l'intérêt de la musique (le père de l'école allemande *n'ayant* pratiquement laissé que des chefs-d'œuvre) répond la qualité des approches, celles-ci étant le fait d'interprètes motivés au plus haut degré par le sujet (et, sans doute, le *Sagittarius* se refusera toujours à qui n'est pas guidé par la ferveur).

Etant donc admis qu'on entre *dans ce répertoire comme d'autres* entreraient en religion et *que ne se risquent ici que ceux* que tourmente l'aventure spirituelle, il faut saluer le retour de l'*Oratorio de Noël* (la vieille version Svarowky remontant aux origines du microsillon) dans une interprétation qui répond totalement aux critères actuels : à savoir, le souci musicologique relayé (et étayé) par la passion de la vie et la volonté de faire vrai comme au premier jour.

Car cette *Histoire de la nativité* (1664) *est une adorable* halte, un moment de pur bonheur que Schütz s'accorde à quatre-vingts ans dans sa retraite de Weissenfels. *Une imagerie sacrée en quelque sorte,* où le vieux *maître* transpose avec une liberté de ton géniale la leçon de l'oratorio italien, illustré par Luigi Rossi et Carissimi, et où il faut marier la délicatesse de touche de la miniature à la technique de la fresque.

Autrefois, le catalogue fut dominé par la version sublime de Wilhelm Ehmann. Et il n'y a pas de meilleur compliment à faire à la présente version, dirigée par Hans Zöbeley, que de reconnaître qu'elle est digne d'être comparée à ce témoignage historique.

Munichois à 100 % (Mottetenchor superbement discipliné *et vibrant et orchestre de la Ré*sidence aux trombones et trompettes *naturelles virtuoses,* sinon tout à fait infaillibles) les nouveaux venus jettent comme un regard ébloui — celui de l'enfance — sur l'événement religieux (le « concert des anges » de l'*Intermède n° 2*, où rien ne pèse ni n'insiste, au gré d'un chant qui plane entre ciel et terre). Et quel plaisir de retrouver Rachel Yakar, décidément à *l'aise dans tous les répertoires* des hautes époques, et qui mar*que de sa personnalité le rôle* pourtant discret de l'ange annonçant la bonne *nouvelle* aux bergers dans l'*Intermède n° 1 !*

En complément, les mêmes chanteurs et musiciens nous donnent une image festive, habitée et intensément colorée du *Magnificat latin* (1617), cette liturgie somptueuse où Schütz nous crie sa passion de l'Italie et sa dette envers son vénéré maître, Giovanni Gabrieli. Là en*core, cette version retrouve* d'instinct la lumière de l'enregistrement Ehmann. Bonne participation du quatuor soliste, toujours dominé par le timbre expressif de Rachel Yakar. (ORFEO-Harmonia Mundi, HM 69.)

ROGER TELLART.

Beethoven par le Beaux Arts Trio

Aucune formation n'a autant contribué à la diffusion par le disque (et le concert) du répertoire pour piano, violon et violoncelle que le Beaux Arts Trio, et il n'existe pas de grande œuvre, de Haydn et Mozart aux *post-romantiques, qu'il n'ait pas* abordée.

Pour la seconde fois, il se consacre à Beethoven, mettant *à notre disposition tout ce que* le compositeur écrivit en la ma*tière : non seulement les sept* trios opus 1, 70 et 97 *(l'Archiduc),* les variations *opus 44 et* 121a *(Kakadu)* et les pages de jeunesse (antérieures à l'opus 1), mais aussi les transcriptions authentiques, *réalisées* par Beethoven lui-même, du *Septuor* et de la *Deuxième symphonie.* C'est la première fois, à ma connaissance, qu'une telle somme (quatorze partitions) nous est offerte d'un coup par les mêmes interprètes.

Des trois trios opus 1, achevés en 1795 après les études avec Haydn et Albrechtsberger, le Beaux Arts Trio fait aisément accepter le côté un peu étiré en longueur, et sait rendre *leur côté juvénile* et détendu sans, pour autant, en *gommer* les *audaces.* C'est d'ailleurs dans ces œuvres *qu'apparaissent le mieux* les qualités individuelles des trois artistes, en particulier celles du pianiste Menahem Pressler, au toucher prodigieux. Avec les deux trios de l'opus 70 (1808), on atteint au sommet de l'album, tant *la cohésion des interprètes* est exemplaire.

Les toutes premières mesures de l'opus 70 n° 1 *(Trio des Esprits) sont à cet égard impressionnantes,* et dans le deuxième *mouvement* de la *même* œuvre (celui qui lui a donné son surnom), le Beaux Arts Trio évite sagement d'en faire trop. Cette rigueur se retrouve dans *l'Archiduc,* peut-être au détriment de la grandeur au premier degré, *mais l'impression* ainsi produite est d'autant plus durable. Ajoutons *que les deux transcriptions,* surtout celle de la *Deuxième symphonie, ne sont pas le moindre* attrait de ce coffret. (7 d. Philips, 6725 035.)

MARC VIGNAL.

Sibelius par Kirsten Flagstad

Paru pour la première fois en 1958, un an après la mort du compositeur et quatre ans avant celle de la cantatrice, ce disque légendaire fait aujourd'hui l'objet d'une réédition en France, où il n'avait jamais été diffusé officiellement. Il faut absolument ne pas laisser passer l'occasion, et tout d'abord parce qu'il est unique en son genre : il n'existe pas, et il n'a jamais existé sur le *marché mondial, d'autre disque* entièrement consacré aux mélo*dies avec orchestre de Sibelius.*

Il est vrai que sur les quatorze *mélodies* ici *présentées,* sept seulement (la moitié) ont été orchestrées par Sibelius en personne, et que les différences entre celles-ci et celles-là ne sont pas toujours imperceptibles. Mais faire la fine bouche à ce sujet serait hors de propos. *La musique est presque toujours admirable,* avec d'impressionnants sommets tels que *Soir d'automne opus 36 n° 1, qui an*nonce *Luonnotar,* ou *un Balcon sur la mer opus 38 n° 2, page* très concentrée, étonnamment proche du *Herzgewüchse* de Schoenberg, ou encore le célèbre *Come Away, Death,* opus 60 n° 1 (sur un extrait de *la Nuit des rois,* de Shakespeare), orchestré par Sibelius en 1957. Les amateurs trouveront également *d'autres mélodies* parmi les plus connues et souvent en*registrées avec piano, parmi les*quelles *Roses noires* opus 36 n° 1 ou *Au soir* opus 17 n° 6.

Kirsten Flagstad ne fait pas *oublier sa qualité de grande can*tatrice wagnérienne, et confère à ces mélodies une sorte de grandeur abrupte qui leur *convient* parfaitement. Elle est accompagnée par l'Orchestre symphonique de Londres dirigé *par Qivin Fjeldstadt.* (Decca, 592.149.)

M. V.

« La Rondine » de Puccini

Ce n'est pas l'œuvre capitale de Puccini. Son livret, mélange *de Traviata, de Chauve-Souris* et de *Bohème,* l'a bridé plus qu'il ne l'a inspiré, l'amenant à des citations, des emprunts ou des démarcations souvent plus appliqués qu'emportés. Mais sous cette volonté un peu laborieuse d'originalité, court une réelle vitalité musicale, s'affirme *un solide métier : une orchestra*tion subtile et très animée, des *ensembles parfaitement homo*gènes, une vocalité souple et sensible.

Lorin Maazel (avec le London Symphony Orchestra et les Ambrosian Singers) par une direction légère, mobile, redonne sa chance à l'œuvre. Et la distribution sans faille (Kiri te Kanawa, Placido Domingo, Leo Nucci, David Rendall, Mariana Niculescu : belles voix, beau chant, bons styles), prouve qu'on peut chanter Puccini avec lyrisme.

Un enregistrement qui est donc aussi une réhabilitation. (2 d. CBS, 37852.)

ALAIN ARNAUD.

Jazz

Duke Ellington : « 1947-1950 »

Un coffret de six disques, et *la suite attendue de l'œuvre de* Duke chez Columbia. Elle *consistait, jusqu'ici,* en trente disques d'albums doubles cou*vrant l'époque 1925-1940.* Ellington est revenu dans les studios de l'éditeur, régulièrement, de 1947 à 1952. C'est cette dernière période qui se trouve, maintenant, représentée. Henri Renaud a tenu son pari : *il a, patiemment,* reconstitué tout le travail d'Ellington dans la mai*son à laquelle il appartient lui-même,* et ce avec l'accord de la *direction de C.B.S.-France.*

On ne dira jamais assez que l'énergie et le souci de méthode des historiens français, selon leur habitude ancienne, rendent au jazz des services dignes de lui. Renaud s'est rendu à New-York. Il a fouillé les archives, retrouvé les contrats, les dates d'enregistrement, *les choix du* maître signés de sa main, les *numéros de matrice qui permettront* de corriger les discographies. Il a, d'autre part, confié à Frank Abbey le soin de restituer fidèlement le son conservé — dès 1940 — dans des microsillons qui ne ser*vaient autrefois que pour la* confection de 78 tours. Il a obtenu ainsi des documents, sans bruit de suface, d'une grande perfection. Le matériel retrouvé avait vieilli — car le vinyle n'est pas à toute épreuve. Le magicien Frank Abbey *s'est acharné* à le traiter avec sa panoplie de *diamants, de pointes de lecture* adaptées à toutes les circonstances, et changées, éventuellement, d'un segment à l'autre d'une même plage.

Il ne fait aucun doute que, dans l'avenir, les universités noires — et pas *seulement elles* — se féliciteront de cet effort, *énorme et délicat, auquel se* sont joints une étude précise des quatre-vingt-deux *morceaux* et un repérage des solistes. Il est mentionné, par exemple, qu'au cours d'une même interprétation collective, le piano passe des doigts d'Ellington à ceux de Strayhorn — son ami, son double. Evénement sensible pour une oreille *experte* et *qui* ne pouvait échapper à la sagacité de Renaud. *Cette finesse de percep*tion, cette écoute perspicace, nous vaut le *précieux livret* qui apporte à la musique son indispensable complément. (C.B.S. 66 607. Pressé en France et diffusé de Paris.)

LUCIEN MALSON.

Rock

Jonathan Richman *and the modern lovers* « Jonathan Sings ! »

Il est unique, Jonathan Richman. On n'en connaît pas deux comme *lui. S'il n'existait pas, il* faudrait l'inventer. Une perle. Un *génie. Le seul poète naïf du* rock'n'roll encore vivant sur la planète. *Evidemment, le naïf,* c'est affaire de goût, de perception. Face à une peinture, on peut n'y voir qu'enfantillage, barbouillage informe, mouvements simplistes, croire qu'on est capable d'en faire autant. Jusqu'au jour où l'on perçoit une structure, une construction dans les formes, on sent la chaleur des couleurs, une sensibilité. Différente.

Jonathan Richman a un visage de poupon, le sourire angélique, *un poil mutin,* et des taches de rousseur sur les joues. Plein les joues. Son disque a pour titre « Jonathan chante ! » avec un *point d'exclamation comme pour* témoigner de l'importance, de la *passion qu'il met à chanter. Tout chez lui est poésie,* fraîcheur, charme, humour, pudeur, allant. Ses textes étonnants de tact et de pureté, chargés d'émotion, cocasses dans la subtilité, racontent le quotidien, le quartier, les voisins, le marchand d'ice-cream. Des histoires de tous les jours qui *parfois dévient dans* des délires surréalistes, des histoires d'amour simples et douces comme l'eau fraîche, des histoires où il se met, Jonathan, en scène.

Il les chante comme on parle, d'une voix fragile, *juvénile, vulnérable,* avec des hésitations, des chevrotements quand l'émotion est trop forte, des intonations interrogatives, négatives, surprises, amusées, fâchées, des respirations inattendues qui ne tombent pas forcément dans le temps et qui n'ont pourtant rien de bancal. *Tout à coup, il chante vite,* accumule les mots, essouflé, et puis il *dialogue avec lui-même. Il vit* avec ses chansons, il vit ses chansons.

Et la musique... On a l'impression qu'il enregistre dans sa cuisine. On entend presque les murs *qui résonnent et le bruit du litron* de vin qu'on pose sur la toile cirée de la table. *N'allez pas croire qu'il* y a là du misérabilisme. Non, *c'est une éthique, le contre-pied* de la surenchère. Un son minimal, une parcimonie somptueuse d'électricité, des amplis comme des cadeaux Bonux, des guitares acoustiques qui datent de la première communion et des guitares électriques achetées avec l'argent qu'on a *gagné* pendant les vacances.

Lorsque *Jonathan* se produit dans son groupe sur scène, *parfois il abandonne sa guitare,* chante *a capella* en tapant le rythme sur ses genoux. Les mélodies sont superbes et canailles. C'est touchant, pétillant, pimpant, primesautier, chaleureux. Du rock des années 50 mâtiné de folk, un peu comme, on imagine, les étudiants américains le jouaient sur les campus à l'époque de Dylan. On a envie de chanter avec *lui,* de danser, *de taper* dans les mains, de sauter, de hurler, *de participer.*

Jonathan Richman est le champion du monde du boy-scoutisme ex-aequo avec Baden *Powell. Jonathan Richman est un* héros, mais il ne le sait pas. C'est *rassurant de savoir qu'un musi*cien comme lui puisse encore enregistrer et s'il fallait choisir un disque à emporter au paradis, sans hésitation, ce serait le sien. (WEA, 923939-1.)

Neil Young and the Shocking Pinks « Everybody's Rockin' »

Mais qu'est-ce qui lui a pris à cet homme ? Pauvre, pauvre Neil Young. L'humeur est aux synthétiseurs et il fait un disque (le précédent) néo-moderne et vraiment *à côté de la plaque.* L'humeur passe au rockabilly et, derechef, il *fait dans la banane défraîchie.* Il y a là vraiment de quoi vous mettre de mauvaise humeur. Le pire, c'est qu'on ne peut pas le taxer d'opportunisme, il a (avait ?) trop de talent et d'argent pour ça. Alors qu'est-ce qui le pousse à se fourvoyer dans de telles exactions ? Le doute ? L'ennui ? Ou pire, est-il purement et simplement perdu, paumé, dépassé ?

Voilà un *disque* qui ne ressemble à rien. Qui se veut rock et qui ne l'est pas, qui se veut revival et n'est que commémoratif. Neil Young a voulu jouer les rockers fringants, composer à la manière des *pionniers au milieu de classi*ques, mais sa sensibilité écorchée *ne colle absolument pas à cet art* de l'instantané. C'est bedonnant, *sans feeling, misérable et* grotesque. Se voix haut perchée ne trouve *ni le ton ni l'énergie. Il* couine, dégouline, se répand, et *se ridiculise. On a honte pour lui.* Et pitié.

On finit par se demander si ce n'est pas la photo de la pochette, façon fifties, qui le montre en rocker quadragénaire, qui lui a donné l'idée d'enregistrer un disque en forme d'épitaphe. Heureusement, on a celui de Jonathan Richman pour comprendre ce qu'on peut faire avec le rock quand on le sent un tant soit peu. (C.B.S., G.E.F. 25590).

JOBOXERS « Like Gangbusters »

Les Joboxers ne laisseront pas une empreinte indélébile sur l'histoire du rock. A vrai dire, on ne sait même pas s'ils existeront encore dans deux ans. Mais pour l'heure, ils proposent un divertissement joliment ficelé et fichtrement remuant. *En d'autres* termes, s'ils n'ont pas inventé la *poudre, ils s'en servent en un* cocktail explosif de rock, de rythm'n' blues et de shuffle.

Prenez une pincée de Madness *et de Specials (les rythmes sautil*lants et les thèmes montés sur ressort, les galipettes *instrumen*tales et les harmonies en *pirouette,* le ska et les anglicismes en référence), un zeste de Dexys Midnight Runners première formule (les mélodies cuivrées, les tempos pointus, l'influence du rhythm'n' blues américain, les attaques expéditives), ajoutez un *look un peu stylisé et encore iné*dit (mineur ou ouvrier dans les *fonderies), enrobez d'une po*chette sophistiquée (un dépliant façon cartes postales montre le groupe dans différentes poses composées), n'oubliez pas une formation consistante sur le modèle des groupes susnommés (cinq musiciens à temps complet augmentés de deux cuivres) et, *miracle du marketing, vous obte*nez Joboxers.

A première écoute, on se dit qu'on l'a entendu mille fois, les suivantes le confirment, mais on se laisse prendre par l'énergie dépensée, et la sensualité débordante des compositions qui doit beaucoup à la voix suave du chanteur. Les intonations *farouche*ment *suggestives, les accents qui* traînent, les respirations lascives, *les trémolos humides sur des ti*tres comme *Fully Booked, Not My Night* ou *She's Got Sex*: l'ambiance en clair-obscur est à l'ivresse. On en a des frissons dans le dos. (R.C.A. PL 70001.)

ALAIN WAIS.

هكذا من الأصل





PASCAL DOLÉMIEUX

ENTRETIEN

La condition féminine selon Colette Chiland

Professeur de psychologie, Colette Chiland réfléchit aux différences entre les sexes à partir de sa triple formation de philosophe, de médecin et de psychanalyste

COLETTE CHILAND, professeur de psychologie clinique à l'université de Paris-V, agrégée de philosophie, psychanalyste, est aussi responsable d'une consultation de psychiatrie de l'enfant au centre Alfred-Binet, à Paris. Ces différentes facettes de sa formation et de son activité font qu'elle occupe au carrefour de la recherche, de la clinique et de l'enseignement un rôle de premier plan.

Auteur de nombreux articles et publications scientifiques (en particulier *l'Enfant de six ans et son avenir*, P.U.F.), Colette Chiland, malgré ses charges et ses responsabilités, n'a rien perdu de l'enthousiasme et de la spontanéité qui, lors de son adolescence, lui valaient l'étiquette d'« élève difficile ». Sur la condition féminine et les différences entre sexes – sujet de séminaires qu'elle a dirigés pendant plusieurs années, – elle aime, en particulier, à parler franchement.

∴

« La richesse de votre cursus universitaire étonne. Une telle collection de titres n'est pas très commune, encore moins peut-être chez une femme. Peut-on vous décrire comme une bête à concours ?

– Mon itinéraire est plutôt le fruit de circonstances. Avec, toutefois, une constante. Dès dix-sept - dix-huit ans, je savais que ce qui m'intéressait, c'était l'être humain. A quelles études cet intérêt renvoyait-il ? Ce fut d'abord la philosophie, en passant par une hypokhâgne.

– Une ambiance studieuse qui devait vous convenir...

– Tout au contraire ! J'ai été écœurée par l'atmosphère qui régnait dans ces classes de concours. La France souffre d'une « concourite » que mai 68 n'a pas guérie ! C'était irrespirable.

» J'ai alors pensé que ce que je cherchais se trouverait peut-être en médecine. Mais ma famille s'est opposée à ce que j'entreprenne des études de médecine. D'où les vicissitudes de mon cheminement : d'abord philosophie, avec ce qu'on pouvait faire de psychologie à l'époque (c'était avant 1947, date de la création de la licence de psychologie), et puis médecine et psychanalyse. Je ne regrette pas ce passage par la philosophie. Tout au contraire de l'image que le grand public se fait de la philosophie (un discours fumeux qui se complaît en lui-même), c'est une école de rigueur dans le maniement du langage et des concepts.

– La rigueur de la médecine ne vous a donc pas étonnée.

– J'ai surtout trouvé que les études de médecine n'ont rien à faire avec ce qu'on peut appeler la culture. On apprend des résultats, jamais à poser un problème scientifique. Mais ce qui est irremplaçable, c'est l'expérience hospitalière. Actuellement, les études de psychologie sont beaucoup trop théoriques. J'ai toujours voulu garder une activité de consultation, et mes recherches reposent sur mon contact direct avec les patients.

– A la suite de nombreuses demandes d'aide que vous receviez d'enfants souffrant d'un grave échec scolaire, vous avez commencé à étudier « l'enfant de six ans et son avenir », le thème de ce qui allait devenir votre thèse.

– Et c'est ainsi que les différences psychologiques entre garçons et filles ont retenu mon attention, ou plus exactement ce que j'ai appelé « *la psychopathologie différentielle des sexes* », sans l'amertume qui anime beaucoup de femmes abordant ce sujet. Je me sentais très tranquillement une femme.

– Le fait que vous êtes une femme ne vous mettait pas en position difficile ?..

– Je n'ai jamais, en tant que femme, rencontré d'opposition ou de limitation dans ma vie professionnelle. C'est une chance, sans doute, d'être née à un moment de l'histoire et en un point du globe où les idées et les mœurs ont évolué, où tout est possible pour une femme.

Le sexe faible, c'est l'homme

– En entreprenant de réfléchir sur un tel thème – les différences entre garçons et filles, – vous n'étiez donc pas poussée par des motivations personnelles.

– Pas plus que tout un chacun, en tout cas. J'avais simplement envie de refaire le point en confrontant ce que Freud disait de la femme, de la petite fille, avec ma pratique. Disons tout de suite que je n'étais pas totalement d'accord avec Freud.

– Vos études de philosophie vous incitaient à voir ce qui avait conduit Freud à soutenir des thèses quelque peu inconfortables pour les représentants du deuxième sexe.

– Pour résumer la pensée de Freud, il faut essayer d'en dégager les lignes directrices. Premièrement, le père de la psychanalyse a effectué ses découvertes à partir d'une position d'homme, d'une histoire d'homme. Il a défini la féminité à partir de caractéristiques de la masculinité. Il n'a pu imaginer de la féminité que ses aspects négatifs, privatifs.

– Et pourtant ses premiers sujets d'études étaient des femmes!

– Oui, beaucoup de femmes. Mais ce qui l'a conduit à la psychanalyse, c'est son auto-analyse : celle d'un homme des dernières années du dix-neuvième siècle. On peut aussi souligner qu'il partageait avec ses contemporains certaines conceptions théoriques, très inspirées de la biologie, de l'embryologie, une embryologie qui nous semble aujourd'hui quelque peu balbutiante. Selon de telles conceptions, le clitoris est vu comme un organe masculin avorté. C'est le cas aussi dans l'imaginaire de certaines sociétés qui pratiquent des mutilations sexuelles : il faut enlever à la femme son appendice masculin. Ce qui conduit Freud à dire de la femme des choses étonnantes et à penser de la petite fille qu'elle était, jusqu'à la puberté, un petit homme.

– Comment contredire une telle façon de voir ?

– Justement à partir de l'expérience, du matériel dont je disposais. Un premier fait se dégage : on consulte beaucoup plus souvent pour les garçons que pour les filles.

– Une constatation inattendue ?

– Pas du tout, et maintes fois vérifiée, dans tous les pays. Sur quinze ans, nous avons étudié près de huit mille dossiers. Pour toutes les rubriques, tous les symptômes de difficultés psychologiques (de l'échec scolaire au fait de mouiller son lit en passant pas les ongles rongés), on trouve de deux à seize fois plus de garçons.

– Peut-être les familles se soucient-elles plus de leurs fils que de leurs filles. On s'inquiète volontiers pour les uns... et on néglige les autres.

– C'est ce que j'ai appelé «l'hypothèse socio-culturelle». Mais elle ne suffit pas à tout expliquer.

– Il faudrait donc mettre en avant une fragilité générale du garçon ?

– Regardons ce qui se passe dans le domaine corporel. Là, on dispose d'une série de données convergentes : il y a plus de fœtus mâles «*in utero*» que de filles, un peu plus de naissances mâles, et une mortalité infantile plus importante chez les garçons. Ils sont aussi plus souvent malades et hospitalisés. Les hommes meurent plus jeunes. Les biologistes ont une façon curieuse de présenter les choses : on n'aurait pas besoin de beaucoup de mâles pour féconder les femelles, tandis que la femelle devrait être résistante pour protéger ses petits. De toute façon, on est obligé de renverser l'adage commun. Le sexe faible, c'est l'homme.

La révélation de Tirésias

– Pourtant les représentations d'une femme «incapable» ne datent pas d'hier.

– Il est intéressant d'étudier, comme l'a fait Leroi-Gourhan, les témoignages qu'ont laissés nos lointains ancêtres sur les parois des cavernes. Un point, en particulier, mérite d'être souligné. Au fur et à mesure qu'on se rapproche des temps historiques, les figurations sexuelles deviennent de moins en moins réalistes, de plus en plus symboliques. On note que le sexe mâle est symbolisé par une arme, le sexe féminin par une blessure. Pour se protéger du mystère inquiétant des femmes qui enfantent et allaitent, les hommes ont survalorisé le phallus.

» J'ai été frappée de ce que dans beaucoup de sociétés, où les femmes sont tenues à l'écart, les mythes parlent justement de leur puissance extraordinaire. Je n'en prendrai qu'un exemple dans le mythe de Tirésias, condamné parce que, ayant été femme pendant une partie de sa vie, il avait révélé que la jouissance féminine était d'une intensité supérieure à celle des hommes. Peut-être les sociétés archaïques ont-elles dit, à leur manière, ce que j'ai retrouvé dans les dossiers de consultation, à savoir la fragilité psychologique des hommes, connue depuis longtemps sous une autre forme.

– Tout cela expliquerait donc le mécanisme de compensation de la société vantant le faible, c'est-à-dire l'homme.

– Ce n'est pas que cette façon de voir m'enthousiasme, mais c'est bien la seule cause que j'ai trouvée à cette formidable infériorisation d'une moitié de l'humanité.

– Vous parliez tout à l'heure du mystère inquiétant de la femme. On en sait maintenant beaucoup plus, par exemple sur les mécanismes biologiques de la fécondation, sur l'embryologie et la détermination des caractères sexuels.

– Bien sûr. Mais il paraît important d'insister sur le fait que l'être humain n'est programmé ni par sa biologie seule ni par les exigences de la culture, considérées isolément. La récente dispute sur la notion d'instinct maternel le montre. Il est de fait que rien ne dicte à la femme son comportement maternel de façon absolue. Même la position de la parturiente lors de l'accouchement varie selon les cultures. A plus forte raison les soins donnés aux enfants. Le bébé est « précâblé » pour s'attacher à sa mère. Mais son développement résulte d'une interaction entre ses virtualités biologiques et les processus socio-culturels auxquels sa mère est soumise.

ÉVELINE LAURENT.

(*Lire la suite page XIV.*)

JEUX

L'amour...

SI les jeux de société ont envahi depuis longtemps tout l'espace de la vie professionnelle et sociale, il est un domaine essentiel de notre existence, celui qu'André Breton définissait comme *« la plus haute visée humaine, celle qui transcende toutes les autres »*, qui restait étonnamment exclu de l'univers ludique : c'est l'amour.

Des thèmes comme le pouvoir, l'argent, la mort ou la guerre ne constituent en effet plus des tabous en la matière. *Mais hormis les tarots, les jeux ne badinaient toujours pas avec l'amour.* Certes, des produits plus ou moins pornographiques circulent depuis longtemps sous le manteau dans des réseaux spécialisés : des paquets de cartes aux cassettes de jeux vidéo, il y en a pour tous les phantasmes. *Mais cette chair-là est triste,* hélas !

Qu'un thème aussi universel soit resté ainsi ignoré par le jeu, alors même que tant d'écrivains ont montré que ce dernier est indissociable de la séduction et de la relation amoureuse semble donc paradoxal. Plus que d'un manque d'inspiration, ne serait-ce pas la présence d'ombres trop illustres, de Julien Sorel à Woody Allen, de *Michèle* à *Ne me quitte pas*, qui expliquerait cette absence ?

Pour le sociologue italien Francesco Alberoni, auteur de *Innamoramento*, ouvrage à succès dont il a été ensuite tiré un jeu, *« l'amour a toujours été considéré soit comme trop sublime, soit comme trop insignifiant. Face au sublime, comment trouver des règles ? et face à l'insignifiant, pourquoi en chercher ? En fait, le sublime et l'insignifiant constituent seulement l'intérieur et l'extérieur de l'amour : celui qui est amoureux vit une expérience sublime tandis que l'indifférent trouve tout insignifiant. Mais l'amour est une force qui peut être comprise et décrite pourvu qu'en soient respectées les règles internes et le langage »*. Trois jeux viennent illustrer cette conception.

Elément nécessaire mais non suffisant, la rencontre est le préliminaire indispensable du périple amoureux. « Sympathie », de Ravensbürger, se propose de la favoriser à travers un jeu *« pour faire connaissance »*, comme il est précisé en trois langues sur la couverture, sur fond de jeunes filles en fleurs.

Il s'agit pour chaque participant à tour de rôle de tirer au sort parmi six thèmes proposés (paysages, habitat, loisirs, animaux, portraits, situations) cinq photos qu'il doit ensuite classer secrètement par ordre de symphatie. Les autres joueurs doivent alors deviner le classement ainsi établi, et marquent d'autant plus de points qu'ils ont été perspicaces. Après plusieurs tours, on peut ainsi classer les joueurs soit en fonction de leur sagacité, soit en fonction de la correspondance entre l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes et la réalité.

Une bonne idée, mais qui aurait pu être poussée plus loin si l'éditeur, sans doute effrayé par sa propre audace, ne s'était contenté de photos documentaires ou touristiques. Il est vrai que la règle précise : *« La sympathie est un sentiment agréable, il en est de même pour ce jeu révélateur mais jamais indiscret. »* A être plus indiscret, « Sympathie » eût été plus révélateur. Mais rien ne vous interdit d'ajouter au stock de photos proposées des documents d'actualité ou des clichés personnels.

Les relations entre joueurs

Une fois « fait connaissance », c'est « Le jeu de l'amour et du hasard » qui se propose de vous faire passer de la sympathie à des étapes plus tangibles. François Thellier, un jeune ingénieur centralien, l'a conçu comme un jeu d'agrément créant une *« situation ludique participative basée sur l'imagination et les relations entre joueurs »*. Traduit en langage clair, il s'agit d'un jeu qui incite vivement ses participants à ne pas limiter leurs échanges à la simple partie en cours ; une vision extensive du jeu de société, en quelque sorte. Ce que son créateur reconnaît d'ailleurs volontiers en parlant d'*« un jeu-alibi d'esprit libertin, urbain, un peu décadent, très « défonce » du consommateur »*.

Le but de la partie consiste à arriver le premier à l'ultime case du parcours *(dont le numéro ne surprendra personne)* en compagnie d'un partenaire du sexe opposé. Au hasard des soixante-neuf étapes prévues sur le plateau, les joueurs doivent tirer en outre des cartes leur imposant des « gages », souvent *susceptibles* d'une lecture à deux degrés. Pour lancer ce jeu sur le marché, ses créateurs — d'anciens élèves de grandes écoles réunis dans la société Magylop (1) — attendent encore toutefois de réunir les derniers financements nécessaires.

Plus ambitieux, « Innamoramento e amore », qui porte en *sous-titre « le jeu du couple »*, vise quant à lui à décrire et à analyser l'ensemble de la stratégie amoureuse. Prévu pour quatre à huit joueurs, sa règle précise dès le début que ne sont exclus ni la solitude, ni l'homosexualité, ni l'adultère parmi les situa*tions possibles en cours de partie*. Un choix d'autant plus audacieux que l'éditeur du jeu n'a rien d'une petite maison en mal de provocation puisqu'il s'agit de Mondadori, le Hachette italien. De plus, toutes les illustrations du jeu sont l'œuvre de Guido Crepax, plus connu pour des albums de bandes dessinées où ses créatures peuplent un univers dans lequel l'onirique le dispute à l'érotisme.

Sur un plateau de jeu circulaire, se déplacent ainsi amants, amoureux et époux tandis que sur trois parcours spéciaux réservés aux joueurs provisoirement solitaires, se conquièrent les points de richesse, de séduction et de pouvoir. Ces *points accumulés permettent selon* les cas de faire la cour ou de combattre les autres participants lorsque les dés amènent plusieurs pions sur la même case.

Des cartes « événements » ou « d'affinité » rythment le déroulement de la partie. Parmi elles, des questions-tests auxquelles on répond par oui ou par non (ce n'est que si les réponses concordent *entre deux joueurs* que ceux-ci peuvent former un couple) ou des « preuves d'amour » à fournir : réciter un poème, embrasser un joueur sur les lèvres, etc. Courageux, mais pas téméraires, les auteurs ont préféré laisser des cartes en blanc pour que les joueurs inscrivent eux-mêmes les tests où les gages qu'ils souhaitent voir imposés. Autre originalité de ce jeu plus proche de Gainsbourg que de Musset : *une procédure de conflit* qui permet aux participants de se défier entre eux.

Très riche au point d'être parfois décousu, ambigu et *cynique à souhait*, « Innamoramento e amore » pourrait avoir emprunté la morale qui sous-tend ses règles à la réplique d'une pièce d'Anthony Shaffer : *« Sex is the game with marriage the penalty »*. Il s'agit en somme de prouver que l'amour n'est que la continuation du jeu *par d'autres moyens*.

Les amoureux ou les romantiques pourront toutefois se rassurer en constatant qu'aucun de ces jeux ne fait allusion à la passion, à l'émotion, à la *sincérité*, à la complicité, à la tendresse, à l'humour ou au bonheur. Des oublis en forme d'aveu ? ■

BERNARD SPITZ
SOPHIE COIGNARD.

(1) *Magylop*, 62, rue de Paris, 92100 Boulogne-Billancourt.

POESIE

PAUL GADENNE

Paul Gadenne, qui fut récemment redécouvert, vécut de 1907 à 1956. Ami de Raymond Guérin, de Jean Cayrol, de Bernard Dort, d'Henri Gouhier, de Claude Lévi-Strauss, il a notamment publié : *Siloé, le Vent noir, la Rue profonde, l'Avenue, Baleine, l'Invitation chez les Stirl, les Hauts-Quartiers.* Les poèmes de Gadenne — qui seront publiés chez Actes Sud — éclairent d'un jour singulier l'œuvre de l'écrivain. Magiques et quotidiens, ces vers disent une aventure spirituelle. Ces illuminations captent les forces de craquements inconnus.

CHRISTIAN DESCAMPS.

Compagne de l'hiver
nous avons connu ensemble la grande aventure de la terre et ses égarements,
ses arbres courbés sur notre sommeil, loin des demeures,
et ses gémissements et ses craquements sous la lune
et la blancheur des parcs sous les échevèlements du jour.
Le chaos nous a précédés
nous luttions avec notre chaleur
nous caressions les pôles avec les grands gestes de notre sang
nous réchauffions aux plus chaudes les parties les plus froides de nous-mêmes
et je parcourais seul, dans les matins sans âge, les espaces satinés de ta chaleur.
Compagne de l'hiver compagne de la nuit
nous dirons à tous ceux qui aiment
la grande aventure hiémale
le poème de la chambre ouverte sur le Nord
le froid béni vers quoi nous tendions les mains
les branches desséchées avec leurs oiseaux morts.
Nous dirons nous dirons les lances aveuglantes du gel !
Sans toi aurais-je vécu
souviens-toi souviens-toi
comme nous avons vécu la plus grande aventure
de l'homme et de la femme jetés nus
à travers la débâcle printanière.
Compagne de mes nuits ô coupe de justice.

∴

Des nouvelles nous sont parvenues sur l'état de la mer :
une tempête s'est produite loin, très loin de nos côtes.
Sur les plages, des membres dispersés, des débris d'hommes
racontent plus qu'un grand naufrage
et dénoncent plus qu'une furieuse injustice.
D'où venaient ces gens,
ce ne sont pas ces quelques poutres, elles-mêmes brisées, qui nous l'apprendront,
ni ces coffrets épars sur le sable, hermétiquement fermés,
et qu'aucune force humaine n'est venue à bout d'entr'ouvir,
si bien qu'il les a fallu enterrer avec leurs secrets...
La nuit, parfois, le long de la mer un cri s'élève,
qui s'éteint quand nous nous approchons,
comme si une âme souffrait là parmi nous,
comme s'il y avait là un regard *que nous ne parviendrons jamais à rencontrer...*
Deux fois la mer a rejeté ces débris vers nous dans de grands spasmes,
les vents se sont déployés comme des chevelures violentes.
Un grand naufrage s'est consommé dont nous ne saurons jamais rien,
mais qui nous ouvre à des choses dont nous sommes inconsolables.
Depuis ce jour, nos hommes se sentent seuls,
et une lourde tristesse plane sur nos îles.

* Sauf mention contraire, tous les textes publiés dans cette rubrique sont inédits.

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*
Gérant :
André Laurens, directeur de la publication
Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)


Imprimerie du « Monde » 5, r. des Italiens PARIS-IX°

Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437.
ISSN : 0395 - 2037.

L'homme qui mourut deux fois

(Suite de la page XVI.)

Et le lendemain Gavriélis était à son poste, derrière son étalage et l'on entendit vers midi les boîtes en fer-blanc s'entrechoquer, comme tourmentées par une main invisible, et les gens se rassemblèrent pour voir, et les audacieux se penchèrent par-dessus l'étalage, matamores, manieurs de couteau, costauds brutaux, réactionnaires, et même ses beaux-parents, et aussi certains mercenaires, hommes de sac et de corde, une insoutenable puanteur sortait de la boutique. Dans l'obscurité là-bas dans le fond, à une grosse corde passée dans un crochet, pendait le corps de Gavriélis, au milieu des asseaux, des serpettes et des marteaux ; il avait allongé, on aurait dit un cierge, et de sa bouche sortait sa langue, toute noire et mordue, et de la poix dégouttait sur le sol, une poix chaude, liquide, que le sol buvait, et pas un seul chrétien pour oser s'approcher. Bientôt les enfants du *suicidé* sortiraient de l'école, en arrivant ils verraient la scène et le vacarme du fer-blanc s'étendait et la foule s'amassait, les boutiques et les maisons restèrent sans surveillance, il y eut des vols en pagaille, et la femme de Gavriélis rentrait des épiceries et des marchands de légumes à pas lents, trimballant ses achats, indifférente, on eût dit qu'elle était une autre, qu'elle n'entendait pas le bruit du fer-blanc, et d'autres bruits se rapprochaient, du tapage, des clameurs, et l'on se mit à distinguer les voix : c'était une manifestation, en tête marchait Gavriélis la corde au cou, sa queue de diable dressée, comme un chien qui veut mordre, et la foule — des militants, des idéalistes, des pauvres, usés par les souffrances et l'injustice, exaspérés par tant de mépris, brandissant des asseaux, des *serpes et des marteaux*, — la foule s'ébranla, les boîtes en fer-blanc jouaient des marches militaires, et c'était comme une eau qui monte et déborde, et l'air était plein de cris, et *soudain l'on vit accourir* autorités, maréchaussée, corps de sécurité qui chargeaient la foule, car *« lorsque les péchés des hommes éveillent le courroux de Dieu, Il s'empare de leur intelligence et leur laisse en partage affliction, discorde et tourment »*, et les inférieurs, ces récipients de la malédiction, firent preuve d'une inutile audace, en vain ils se dressèrent contre leurs maîtres et l'ordre établi, et ce bâtard, *étant fils* du diable, fut atteint par une balle en plein front, qui le faucha au cœur de sa jeunesse, le laissant mort et trépassé.

Alors Gavriélis, le trois fois maudit, poussa un cri terrible : *« Camarades, on les aura ! »*, mais la Justice, dans sa douceur extrême et sa totale mansuétude, ayant vu les fautifs, dirige d'un doigt vengeur la flèche expiatoire qui va trancher le fil de leur vie, et ramenant l'infâme en sa boutique, ils le *pendirent* et il mit deux heures pleines à rendre l'âme, le sale chien (chronique anonyme *« Sur la rébellion »*).

Et le grand-père à sa fenêtre criait :

« Arrêtez, ayez pitié des pauvres gens ! »

Et Grand-Mère nous avait bouclées dans une chambre, on n'a rien vu, et le lendemain les gens passaient comme *tous les jours*, la boutique *de* Gavriélis était fermée, elle n'a jamais rouvert, sa femme vêtue de noir allait aux épiceries, chez les marchands de légumes, ses enfants partaient chaque matin pour l'école. Et la *paix revint*. La *mort*, ayant fait son travail, était rentrée repue dans son antre. Et tout cela n'avait jamais eu lieu — c'est ce que plus d'un fut contraint d'affirmer.

Et lorsque de nouveau la mort eut faim, elle sortit, elle trouva tout de suite, personne ne l'arrêtait, et l'on pleura beaucoup d'entre nous, rameaux verts brûlés avec les rameaux morts, ces histoires n'*avaient pas de fin*, et *certains* disent qu'elles n'ont même pas eu lieu. ■

Traduit du grec
par MICHEL VOLKOVITCH.

* Une autre nouvelle de l'écrivain grec *Philippos Dracodaïdis, « le Coordonnateur »* a été publiée dans *le Monde Dimanche* du 7 février 1982.

Colette Chiland

(Suite de la page XIII.)

— N'y a-t-il pas justement un nouveau comportement qui tend de plus en plus à « être à la mode » dans les familles modernes ? On voulait, jusqu'à récemment, élever les filles autrement que *les* garçons. Maintenant l'éducation est plutôt « uni-sexe ».

Destin anatomique et destin social

— Il est vrai que chaque société choisit, d'une certaine façon, ce qu'elle appelle masculin ou féminin. Je vais prendre un exemple banal. On dit que les filles comprennent moins bien les mathématiques que les garçons, mais qu'elles *réussissent bien en lettres et en langues*. Il ne faudrait pas oublier qu'au siècle dernier c'était en latin et en grec que les filles étaient réputées particulièrement inaptes ; la sélection s'opérait à partir de *ces matières nobles. De tels faits* donnent à réfléchir.

— Il existe pourtant bien des caractéristiques objectives qui suffisent à décrire autrement filles et garçons.

— Ce qui détermine le fait d'être mâle ou femelle n'est pour moi que ce qui est directement *lié à la vie sexuelle*. La femme est réceptive lors du coït. C'est elle qui porte l'enfant et les mamelles (mammifère veut dire porte-mamelles). Elle a un cycle de développement psycho-sexuel différent de celui de l'homme, un cycle marqué par des ruptures, des discontinuités se déroulant sous le signe du sang (puberté, accouchement, ménopause). Il n'y pas de cassures aussi nettes dans la vie psycho-sexuelle des hommes : c'est la société qui introduit pour eux les rites de passage.

» Les différences essentielles entre hommes et femmes se limitent à ces données sexuelles, en y ajoutant la plus grande vulnérabilité de l'organisme mâle aux traumatismes, maladies, stress, pressions de la culture. Quant à décréter qui doit tricoter, tisser et faire de la cuisine... c'est la société qui assigne leurs rôles aux hommes et aux femmes.

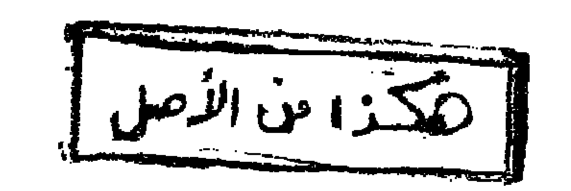
— Il n'y aurait donc plus besoin de marquer extérieurement l'un et l'autre sexe. Pourquoi ne pas tous se vêtir, se coiffer de la même façon ? Pourquoi recommander aux unes et interdire aux autres *les jupes et le maquillage, par* exemple ?

— Conclusion apparemment logique, mais qui ne résiste pas à une réflexion anthropologique. Toutes les sociétés ont repris, marqué, « surchargé », la différence entre les sexes. La distinction *masculin-féminin correspond à — mais* ne coïncide pas avec — la distinction mâle-femelle. Au « destin » de l'anatomie, pratiquement immuable, à l'exception des transsexuels qui se font opérer — (mutiler ?) — s'oppose la remise en cause du destin social. On a prétendu que les femmes ne pouvaient être chirurgiens parce que les menstruations les diminuent dans leurs capacités. Absurdité ! Mais la limitation liée à la différence des sexes est inéluctable. On appartient à l'un ou l'autre sexe. L'autre de l'autre sexe paraît plus énigmatique que l'autre du même sexe. Sauf Tirésias, *qui l'a payé cher, on ne saura pas* dans son corps ce que l'autre éprouve. Le mystère suscite la peur et l'envie.

» Certains — individus et cultures — cherchent à éradiquer tout ce qui leur *rappelle en eux l'autre sexe*, d'autre cherchent à l'exalter. Or le sentiment d'appartenance à un sexe se construit très tôt chez l'enfant. *Vers dix-huit mois*-deux ans, les bébés savent déjà s'ils sont filles ou *garçons*. C'est pourquoi l'idée d'un effacement de tout signe extérieur de différenciation sexuelle ne paraît pas heureuse. *Il* faut des points de repère *qui* permettent très tôt à chacun de se situer et de valoriser ce qu'il est.

» Prétendre édifier, comme quelques-uns, une société libre de toute distinction sexuelle n'est pas possible. Ce n'est pas bon. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut *imposer ces différences sur un mode* opprimant, en interdisant à l'un ou à l'autre une activité qui lui plaît. » ■

ÉVELINE LAURENT.



HISTOIRE

Martin Luther et la fin des temps

Poursuivant une longue tradition schismatique, Luther – dont on fête le 500e anniversaire de la naissance – a repris le discours de nombreux prédicateurs populaires sur la venue imminente du Jugement dernier et la chute de l'Antéchrist, incarné par le pape.

LE grand public cultivé français connaît surtout le Réformateur allemand sous les traits que lui a prêtés Lucien Febvre dans son livre *Un destin : Martin Luther* : ceux du jeune moine révolté contre le mal et assoiffé de son salut, le découvrant enfin dans la méditation enflammée de la théologie paulinienne. Michelet avait proposé, au siècle dernier, une vue aussi passionnée mais différente de Martin Luther. Tiré essentiellement des fameux *Propos de table* recueillis par ses intimes, l'ouvrage qu'il lui consacra peint d'abord, dans le Réformateur saxon, l'homme d'un temps qui croyait aux sorcières et aux miracles, aux signes célestes et aux paroles prophétiques. Le christianisme qu'il prêcha ne pouvait donc, par définition, ressembler au nôtre (1).

L'action diabolique du pape

Il s'enracina, en revanche, dans la tradition eschatologique de l'enseignement de Jésus. On connaît cette préoccupation angoissée des Evangiles synoptiques pour la venue du Jugement et le Jour du Seigneur. Elle succédait d'ailleurs à une longue attente du mysticisme populaire en milieu juif. Elle transforma les premiers apôtres en ardents guetteurs de Dieu, jamais las de scruter l'annonce de son retour. En ce sens, l'Apocalypse mérite bien de clore la Révélation chrétienne, puisque ses étranges visions décrivent avec précision cette fin des temps à laquelle ne peut qu'aspirer le fidèle.

On sait que, selon un mot célèbre, alors que l'on attendait le Christ, on eut l'Eglise. Mais celle-ci compta toujours, parmi les siens, de simples prophètes ou de subtils commentateurs impatients d'annoncer à tous la prochaine venue du Jugement. Les historiens en ont relevé depuis longtemps les nombreuses traces, en Occident, au cours de la période médiévale. Tout se passe comme si elles se pressèrent davantage, à partir du treizième siècle, sous le poids des difficultés économiques et sociales ou de la montée des schismes et des hérésies (2).

L'Europe centrale, en particulier, se remplit, au quinzième siècle, de ces « *fanatiques de l'Apocalypse* ». Ils assurèrent à la révolution hussite, en Bohême, son dynamisme idéologique et sa violente tension contre les abominations romaines de la Grande Prostituée. Par la suite, les foules et les intellectuels germaniques virent volontiers, jusqu'en 1500, le monde contemporain comme un univers lézardé, seulement bon à recevoir, pour très bientôt, le châtiment qu'il avait mérité. Autour d'Albert Dürer, admirable illustrateur de saint Jean, les peintres allemands, en particulier, se firent alors les porte-parole inspirés de ces convictions prophétiques.

Martin Luther révolutionna moins l'Europe de son temps par la théologie qu'il lui exposa que par l'écho qu'elle rencontra au sein des passions populaires. La tension eschatologique en constituait un des éléments essentiels, notamment dans le Saint-Empire, pour des raisons à la fois religieuses et politiques et conformément à une longue tradition historique. Le moine saxon ne put donc qu'enthousiasmer les masses lorsqu'il redécouvrit, dès 1518, dans la papauté, l'Antéchrist dénoncé dans la Bible. Grâce à la force naissante de l'imprimerie et à l'organisation de l'atelier de Lucas Cranach, des milliers d'images de propagande allaient bientôt répandre, auprès des fidèles, cette accusation sûrement excessive (3).

Elles le firent avec la grossièreté, voire l'obscénité, dont le Réformateur allemand ne se départit jamais complètement. Il est vrai que les révolutionnaires ont rarement le temps d'être polis. Ceux du seizième siècle se hâtaient d'annoncer aux foules la proximité de l'heure du Jugement, qui surviendrait enfin après la déconfiture de l'allié de Satan, heureusement désigné à tous. Il est probable que l'Eglise luthérienne fut d'abord fondée pour organiser les fidèles dans l'attente, forcément brève, de cet événement imminent. Elle ne faisait en cela que retrouver les premières démarches du christianisme antique.

Le temps de l'histoire se trouvait en effet, aux yeux du moine saxon, aussi court qu'avait été étroit, pour Christophe Colomb, l'espace terrestre. Ces deux lecteurs de la Bible se satisfaisaient de l'univers limité et, somme toute, provincial décrit par le Livre saint. Martin Luther, de plus, assignait, comme la plupart de ses contemporains, la responsabilité principale de l'évolution historique à l'action diabolique, mystérieusement permise par Dieu. Cet ennemi du pape, des juifs et des Turcs scrutait d'abord, dans le ciel, les signes surnaturels d'une grande colère et de prochaines catastrophes.

Il exprimait d'ailleurs par là moins une peur qu'une espérance. Un des plus curieux et puissants ingrédients du christianisme a, en effet, toujours consisté à mêler étroitement ces deux sentiments. La religion de l'Occident a ainsi constamment poussé ses tenants les plus passionnés à pronostiquer d'immenses désastres pour mieux se promettre de merveilleuses délivrances. L'activisme des réformateurs et de leurs émules fut, à cet égard, une des plus remarquables production de ce mécanisme intellectuel. Radicalement pessimistes sur le passé de l'Eglise (ses bienheureuses origines mises à part), condamnant entièrement sur son présent institutionnel, ils réservaient leur optimisme à un proche avenir qu'ils appelaient de leurs vœux avec l'inquiétante impatience du militant.

Le bonheur des ressuscités

Le réveil eschatologique de la fin du Moyen Age et de la Renaissance fournit sans doute à la révolution religieuse du seizième siècle ce dont elle avait le plus besoin : la justification idéologique d'une tournure d'esprit. C'est la haine du mal et de ses suppôts qui permet, lors de pareils soubresauts, le rassemblement des bons et assure sa durée. Obsédé, dans ses cauchemars, par les perspectives imminentes de la fin du monde, angoissé à l'idée de la possible transformation de l'Elbe en un sinistre fleuve de sang, Luther pouvait pourtant se réjouir en comparant le prochain bonheur des ressuscités aux délices d'une aube printanière. Il mourut dans la double illusion que la société corrompue du capitalisme naissant allait bientôt disparaître et que, dans un univers nouveau et enfin juste, les hommes, délivrés de l'animalité, pourraient se livrer simplement à un jeu éternel.

Auparavant, le docteur de Wittenberg avait sans cesse vécu son combat à l'ombre de ces certitudes. Au début des années 1520, un de ses pamphlets fit, par exemple, figurer, parmi les signes du prochain Jugement, l'apparition, à Rome, d'un monstre à tête d'âne et corps de femme. Au même moment, ses sermons ne manquèrent pas de relier la conjonction planétaire, prévue pour 1524, à un ébranlement céleste qui servirait de prélude à l'imminente fin des temps. Sceptique à l'égard des raisonnements astrologiques, Martin Luther ne pouvait en revanche, comme ses contemporains, dédaigner les prodiges de la magie naturelle qu'il mettait au service de sa ferveur religieuse. Pieux admirateur de l'alchimie, il vantait, dans le feu de l'alambic, séparant l'esprit de la matière, le symbole de l'ultime résurrection.

Le fondateur de la Réforme n'eut rien d'un millénariste, éperdu, comme tant de ses rivaux anabaptistes, dans la préparation forcenée du règne terrestre des purs. Mais il partageait avec eux la conviction d'être protégé par Dieu en sa lutte contre l'Antéchrist, et d'avoir partout affaire à Satan en ces derniers jours de l'humanité. Après tout, d'ailleurs, les moines espagnols qui procédaient, au même instant, à la conquête spirituelle du Mexique ne pensaient-ils pas également hâter singulièrement la venue du bienheureux Jugement en avançant la chute de Babylone ? Cette dernière aspiration fut au cœur du Luther de quarante ans, attentif observateur de la marche des éléments ou de la situation politique. Dressé contre les paysans allemands révoltés, il ne vit en eux qu'une marque supplémentaire de la colère céleste. A la mode des prophètes, il passa dès lors sa vie à se lamenter, avec une sombre délectation, sur les désastres contemporains, qui confirmaient son attente eschatologique.

La prolifération des maladies ou des hérésies, les menaces de guerre ou les apparitions célestes, suffirent longtemps à le persuader qu'il ne terminerait pas sa traduction de la Bible avant l'effondrement de l'univers. Zébré de flammes, celui-ci craquait de toutes parts comme un édifice irrémédiablement lézardé. Le souvenir des avertissements du Christ transformait en message d'espoir cette sensation d'écroulement, puisqu'il conduirait forcément à l'édification d'une nouvelle Jérusalem. Les protestants interprétèrent en ce sens les tragédies contemporaines, signes d'un assaut diabolique qui ne pourrait qu'avancer, en ce déchirement du monde, la date du Jour du Seigneur.

Cette intense aspiration luthérienne, forme éminente de l'immense confiance en Dieu propre au Réformateur, s'enracinait à la fois dans la contemplation fascinée des forces démoniaques et dans la méditation passionnée des prédictions bibliques relatives à la chute inévitable de l'Antéchrist. Le docteur saxon conservait ainsi dans sa bibliothèque, rédigée par lui, la confirmation écrite de ce pronostic, plus sûr que celui des éclipses. Il lui arriva sans doute de se moquer de telle annonce, trop hâtive et vite démentie, de la prochaine fin des temps. Mais, ayant situé lui-même son action dans l'éblouissement de cette attente, il n'en disparaîtra pas moins en prévenant ses compatriotes que l'ultime châtiment allait bientôt les frapper.

Les effets thérapeutiques de la haine

Comme lui, les premières générations réformées, à l'image du christianisme antique, assignaient une durée très brève à l'histoire qu'il leur restait à vivre. Leur puissant activisme fut inséparable de cette conviction erronée. C'est que l'heure exacte du dernier jour constituait alors une préoccupation quotidienne comme l'objet des rêves ou des entretiens des contemporains. Les certitudes de la théologie et celles de la science leur avaient appris à se préparer à cette désirable libération, plus collective encore qu'individuelle. Les protestants du seizième siècle, grâce aux effets thérapeutiques de la haine, éprouvèrent sûrement un immense soulagement en identifiant ce moment béni à l'écroulement du monstre romain. Ils n'en travaillèrent que davantage, naturellement, à le hâter.

Martin Luther put donc se délecter de la mort providentielle des papistes, car elle annonçait, parmi bien d'autres signes plus épouvantables, la nécessaire et prochaine transformation du monde. Elle devait prendre la forme, aux yeux de ses fidèles, d'un ultime incendie, dû aux agents de la persécution démoniaque, mais préparant au futur triomphe des saints. La Réforme fonctionna par là, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, comme la réanimation de la tradition prophétique en l'attente d'une rénovation universelle. Ce sentiment était d'ailleurs également répandu chez ses pires ennemis.

Il ne prit fin qu'au terme des guerres européennes de religion, qui sonna le glas de pareilles espérances idéologiques. La révolution chrétienne des temps modernes n'avait en effet abouti qu'à l'enracinement et au durcissement d'Eglises rivales, incapables de se convaincre comme de se détruire. Si Luther était mort persuadé que l'histoire des hommes ne se prolongerait pas au-delà de 1650, ses successeurs durent bien, après cette date, composer avec le réel et reculer l'heure des derniers jours.

Ce ne fut pas sans doute un hasard si cet apaisement eschatologique coïncida, au sein de l'élite occidentale, avec la fin de l'ancienne conception magique du monde et les conquêtes de la raison critique et de l'esprit scientifique. Nous savons bien que celles-ci n'empêchèrent jamais l'apparition de nouvelles utopies. Mais elles seront désormais, irrémédiablement, désacralisées. En ce sens, et n'en déplaise à tant d'historiens fascinés par la personnalité du moine saxon, Martin Luther se situe moins aux origines de la modernité qu'au cœur de la longue durée des réformes populaires allant de Jean Hus à Olivier Cromwell : leur rêve essentiel concerna certainement plus la réalisation de la nouvelle Jérusalem que celle du salut personnel des fidèles (4). ■

JACQUES SOLÉ.

(1) La meilleure introduction en français à la personnalité de Luther demeure peut-être la reconstitution de ses Mémoires, par Michelet, en 1837. Cf. aussi l'anthologie des *Propos de table* due à Charles de Mellest, 2 vol., 1933.

(2) Voir Norman Cohn, *les Fanatiques de l'Apocalypse* ; (qui vient d'être réédité chez Payot) Marjorie Reeves, *The Influence of Prophecy in the Later Middle Ages*, Oxford, 1968.

(3) Cf. Howard Kaminsky, *A History of the Hussite Revolution*, Berkeley, 1967 ; Hartmann Grisar, *Martin Luther*, 1931 ; Will-Erich Peuckert, *Die Grosse Wende*, Hambourg, 1948.

(4) Nous avons présenté cette interprétation dans *les Mythes chrétiens, de la Renaissance aux Lumières*, Albin Michel, 1979.

NOUVELLE

L'homme qui mourut deux fois

PHILIPPOS DRACODAIDIS

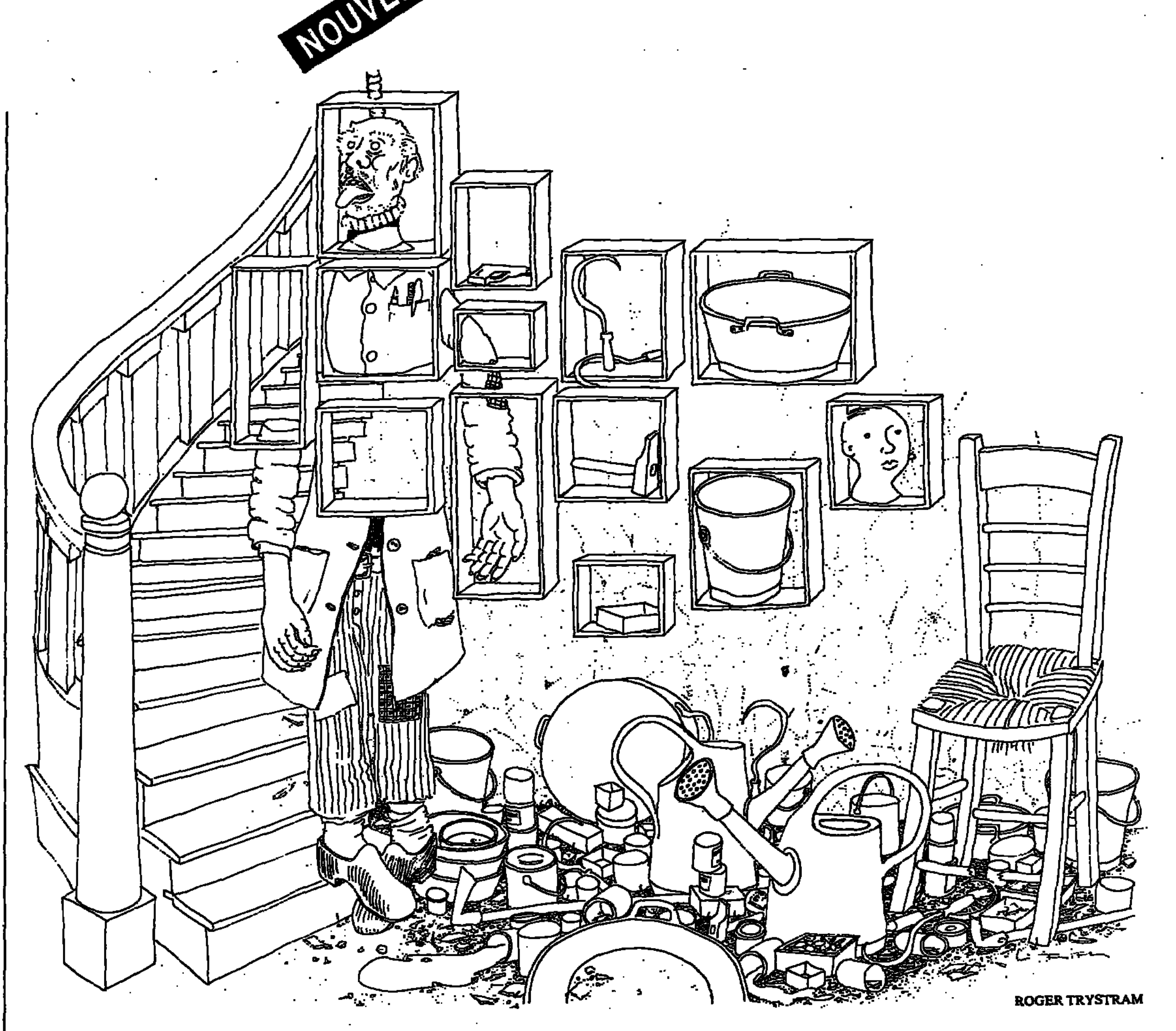
SA maison, héritée de feu son père – un brave homme qui l'avait bâtie à la sueur de son front, – se trouvait juste en face de chez *Grand-Mère. On y voyait, tout* comme chez Grand-Mère, un escalier de marbre menant au premier étage, mais plus étroit, tout droit, placé de côté, laissant la place à droite pour une boutique – une haute porte en bois, barrée d'une grosse tige de fer avec des cadenas aux deux bouts. Le matin, la porte s'ouvrait, les battants se rabattaient vers l'intérieur, et notre voisin Gavriélis sortait sur son perron les sacs de couleurs, les rouleaux de cordages, les boîtes en fer-blanc et les arrosoirs en zinc. Voilà ce qu'il vendait.

Il traînait une chaise derrière cet étalage, s'asseyait et attendait les clients. *Il craignait, disait-on, de se* faire voler par un passant, ou que des garnements ne viennent renverser son tas de boîtes : cela s'était produit, jadis, et après tant d'années il ne pouvait l'oublier. *« Il est bon d'être sur ses gardes. »* Par tous les temps, il restait sur sa chaise, recroquevillé, le regard inquiet, les mains dans les poches de sa blouse bleu sombre. Au-dessus de sa tête pendaient des seaux, des binettes, des asseaux, des serpettes, il y avait même des rayonnages avec des pièces de toile à voile et des boîtes de peinture de luxe.

C'était, disait-on chez nous, un « *commerce invisible* ». Car le client, *une fois le seuil franchi, disparaissait* dans l'intérieur obscur de la boutique, on ne pouvait donc pas mesurer l'affluence ou suivre les conversations, et l'on ne pouvait croire qu'une aussi humble marchandise puisse faire vivre une famille entière : Gavriélis, la femme de Gavriélis et trois enfants. Il y en avait deux à lui et le troisième à sa sœur, qui avait fait l'école dentaire dans la capitale, une très jolie fille, une vraie Sainte Vierge ; à son retour, elle était entrée comme auxiliaire à l'hôpital, et c'est là que l'avait séduite un médecin, une homme arrivé, marié, qui après l'avoir mise enceinte lui avait payé un logement, lui promettant de quitter sa femme, de divorcer, et la pauvre avait cru qu'en gardant l'enfant elle le pousserait à se décider, à concrétiser sa promesse, et cette croyance l'aidait à endurer le mépris des gens, jusqu'au jour où elle accoucha d'un garçon, et notre homme se mit à trouver des échappatoires, à l'accuser, la rabrouer.

La jeune femme tomba dans le désespoir, trouva un pistolet, se suicida, et quelques jours plus tard vint la déclaration de la guerre, et le suborneur partit pour le front où il fut tué pour la patrie, en première ligne, dit-on, dans de rudes combats. C'est ce qu'ont raconté ici ses amis. Qui peut dire si c'est vrai en plus. Donc il est mort le salaud, il promettait tout le temps de reconnaître le bâtard, qui sait s'il y pensait pour de bon. L'enfant étant à la rue, c'est Gavriélis qui l'a pris, un enfant qui lui ressemblait beaucoup, et à la défunte *sœur aussi, une fille très bien, mais qui* n'avait pas eu le temps de sortir du cocon ; elle est morte sans avoir mûri, dommage, une fille si belle !

Quant à Gavriélis, il n'était pas du genre liant. A cause de son mauvais bras – le droit, – il n'avait pas fait l'armée. On le traitait *même d'« idéaliste »*, ce qui désignait pour nous les personnes aux sensibilités singulières.


ROGER TRYSTRAM

En plus, il avait *épousé* une pauvre fille, maigrichonne, pâlichonne, qui toussait sans arrêt comme si la phtisie la rongeait, mais c'était plutôt une toux nerveuse à en juger par le bruit ; elle ne *supportait pas les odeurs de peinture*, pas question d'aider son mari dans son travail, elle s'occupait de sa maison et de ses enfants, quand elle sortait dans la rue, les gens faisaient : *« Tiens, tiens, tiens ! »* tout étonnés, comme s'ils voyaient une inconnue. Elle allait à pas lents, en se dandinant, à tout moment elle semblait prête à trébucher, à s'affaler sur le pavé.

Elle entrait dans les épiceries, chez les marchands de légumes, la voix pointue, le museau en avant, ses lèvres rouge vif semblaient peintes, elle sortait sa petite bourse et se donnait beaucoup de mal pour payer, évitant les regards, hésitant à donner un billet, comptant sa ferraille pour voir si elle avait assez. N'étant jamais entrée dans un magasin de nouveautés, elle portait encore de ces longues jupes, de ces chaussures aux larges talons, quant aux *bas Nylon elle devait ignorer* ce que c'était.

Une fois lestée de ses achats, elle rentrait chez elle d'un pas plus égal. Elle montait lentement l'étroit escalier de marbre, elle semblait fatiguée, haletante. Et tous disaient qu'elle allait mourir bientôt. Et certains se demandaient comment elle avait résisté à la naissance de deux enfants. De telles femmes sont juste bonnes à faire des fausses couches... Et ceux de sa famille, les *frères*, les *sœurs*, les *parents*, disaient qu'en effet, elle était déjà comme ça dans son enfance, mais que ces derniers temps ça devenait grave. De passage dans le quartier ils venaient *la voir* cinq minutes, ils avaient l'air d'éviter son mari, c'étaient de ces paysans à la tête dure, des réactionnaires.

Et quand le soir tombait, Gavriélis ramassait les sacs de couleurs, rentrait avec soin boîtes en fer-blanc et arrosoirs en zinc, poussait vers le fond les rouleaux de cordages, barricadait sa boutique et remontait lentement chez lui par l'étroit escalier de marbre, laissant sa blouse bleu sombre accrochée au clou sur le battant droit de la porte, *et l'on voyait ses vêtements usés, rapiécés*, mais propres. Et la maison restait muette et obscure, aucune lampe ne s'allumait, comme s'ils se déplaçaient là-haut à l'aveuglette, à tâtons.

Les enfants, c'était la même chose : renfrognés, silencieux, mal vêtus, tenant mal sur leurs jambes, et incolores. Le bâtard lui aussi semblait dépérir. Il avait de grands yeux, une beauté frappante ; il avait grandi, l'an prochain il irait à l'école. Les deux autres avaient les sourcils qui se rejoignaient et l'air apeuré. Pourtant, les voisines disaient toutes qu'on les entendait rire et jouer. *Ils se disputaient souvent, ils* geignaient, puis ils se calmaient d'eux-mêmes, sans que leur mère paraisse intervenir. Tout cela si habituel, donnant si peu de prise aux racontars, à de nouvelles médisances, que c'était comme une histoire oubliée, poussiéreuse, hors de portée.

Bientôt – les enfants allaient déjà à l'école, où ils subissaient des moqueries et des coups, – on se mit à entendre des cris perçants, comme ceux que *poussent les souris. C'était sans* doute la femme de Gavriélis qui faisait une crise, et son mari abandonnait sa boutique, il montait l'étroit escalier de marbre, vêtu de sa blouse bleu sombre, et l'on entendait bientôt quelqu'un tousser, des conversations étouffées, une porte qui claquait, un volet qu'on fermait, un rideau tiré brusquement, chassant l'odeur du dîner qui cuisait sur le fourneau, et Gavriélis sortait de sa maison, descendait lentement l'étroit escalier de marbre et retrouvait sa boutique, sa chaise derrière l'étalage.

On entendait de nouveau la même chose tard dans la nuit, à l'heure où les rues sont vides, où chacun regagne son lit. Et c'était comme une querelle, comme une maladie, comme une bataille avec des esprits, ceux qui se glissent par les *fentes* et *mettent* la *maison* sens dessus dessous, et qui versent de l'huile par terre, provoquant glissades et catastrophes. Des chiens aboyaient, signe que la mort tournait dans les parages, agacée de ne pouvoir faire son travail, mais tenace. Les curieux se dé*brouillaient pour approcher les enfants* et leur demander ce qu'ils savaient, mais ils n'en tiraient aucune réponse *qui vaille, sans doute qu'ils dormaient* profondément, la maison était grande et les portes des chambres épaisses, le tapage avait lieu du côté de la cuisine, vers la ruelle, loin des murs où l'on peut *coller son oreille, saisir quelques mots* et fabriquer sa propre histoire, sa propre vérité.

Et il y eut des jours où la boutique de Gavriélis resta fermée le matin. Et il y eut d'autres jours où *Gavriélis* ne parlait à personne, et sa femme passait, jaune, échevelée, en direction des épiceries et des marchands de légumes. Et les enfants continuaient d'aller à *l'école, ils ne savaient rien, vraiment* rien. Ils étaient seulement plus pâles et comme ensommeillés – on avait dû leur donner du pavot pour qu'ils n'entendent pas, – et le bâtard était d'une *beauté diabolique. Il vous prenait une* envie de le tuer

C'EST alors, on ne sait comment, que se mit à circuler soudain cette histoire, comme quoi l'enfant était le fruit de l'inceste, de l'union charnelle illégitime entre *Gavriélis* et sa sœur, chose qu'avait bien voulu dissimuler, pour des motifs humanitaires, le défunt médecin, mais qui avait conduit la dévoyée au suicide. Ainsi tous les in*dices bizarres se recoupaient : la jeune* fille recevait au beau milieu de la nuit la visite de son frère, le médecin n'était à l'hôpital que depuis huit mois, personne ne l'avait vu parler ou agir de fa*çon révélatrice avec la défunte, c'est* Gavriélis qui payait le loyer de sa sœur, c'est lui qui l'avait logée, le dépérissement de sa femme ne pouvait s'expliquer autrement. Quant à lui son air *sombre ne pouvait venir que de sa mau*vaise conscience, la femme du médecin disait que son défunt mari n'avait jamais admis avoir des relations avec la défunte, cette coureuse. Et enfin, ce bâtard, *plus il* grandissait, *plus il* ressemblait à Gavriélis, les anciens se le *rappelaient* ainsi, pareillement beau, mais il était tombé de son âne et depuis lors il avait ce mauvais bras, ce dos tordu, il était devenu solitaire, misanthrope, soupçonneux, chicaneur, idéa*liste*.

Cette histoire prit bientôt de l'ampleur, c'étaient là des années difficiles, *et les gens saisissaient* la moindre occasion. Ce fut un vrai tollé, et les cieux se couvrirent, il y eut des pluies de boue et l'on entendit en chaire des sermons contre l'adultère, on fustigea les rela*tions illégitimes, on lapida le bâtard*, coupable d'être beau, *en plein milieu* de la grand-place, on le transporta dare-dare à l'hôpital, et Gavriélis avait fermé sa boutique, il restait jour et nuit à son chevet, l'air farouche, les habits trop larges pour son corps, avec de nouveaux rapiéçages aux coudes, les racines de ses ongles irisées par les couleurs des poudres et les pupilles noires comme *la poix*, comme *l'enfer*, les mots se nouaient dans sa gorge et ne sortaient pas, ils se détachaient de sa bouche en lançant des étincelles, et *son pantalon derrière se renflait comme s'il enroulait là-dessous sa queue, une* queue de diable, ses oreilles s'allongeaient et s'effilaient, tout son corps sentait le soufre, tout son corps sentait la peinture brûlée, plus tard il sentait la chaux, comme *s'il avait cherché à se la*ver de sa puanteur.

Son âme entière était le siège d'émanations insupportables, son mauvais bras s'était raccourci tandis que l'autre s'allongeait, descendait au-dessous du genou et semblait prêt à *empoigner la terre, pour s'assurer, le* misérable, que le sol n'allait pas s'ouvrir et l'engloutir. Il avait perdu ses cheveux, et sur son front nu commençaient à pousser des cornes ; les infir*mières craignaient d'entrer dans* la salle, les médecins le houspillaient pour qu'il s'en aille, ce salaud, ce débauché, ils le houspillaient pour qu'il prenne son bâtard et qu'ils aillent se faire pen*dre ailleurs ; tous les malades à l'hôpi*tal avaient un poids sur la poitrine, hurlaient dans leur sommeil et ne guérissaient plus guère : voilà ce que provoquait par sa seule présence l'enfant à la beauté diabolique, dont Gavriélis était protecteur et gardien.

Et l'on prévoyait des interventions – autorités, maréchaussée, corps de sécu*rité. Alors Gavriélis fit* se lever l'enfant, personne ne les vit s'en aller, ils avaient dû sauter par la fenêtre et toutes les rues de la ville empestaient.

(Lire la suite page XIV.)